

4.19.06.

Library of the Theological Seminary,

PRINCETON, N. J.

Presented by Mrs. Arnold Guyot.

Division I

Section 7

JOURNAL

DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

IMPRIMERIE DE J. SMITH.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

> Cet Évangile du Royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.
>
> MATTHIEU, XXIV, 14.

TREIZIÈME ANNÉE.



PARIS,

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

CHEZ J.-J. RISLER, LIBRAIRE,

RUE BASSE-DU-REMPART, N° 62, BOULEVARD DE LA MADELEINE.

1838.


N.
S.
Rivière Calédon
DISTRICT DE THABA-BOSSIOU
DISTRICT DE MORIJA
DISTRICT DE L'ORANGE
Thaba-Bossiou
MORIJA
Janer berg
village bastaard
Chemin de Béerseba
Machusa
Rahtaune
Pushuli
Seliulia
Koboro
Mantulu
Chakane
Magua
Mogale
Trautsi
Rachosune
Thosune
Chemin de Morija à Thaba-Bossiou
District de Morija population approximative 7000.
District de Thaba-Bossiou 8000.
District de l'Orange 6,000.
La population des Districts ci-dessus s'est accrue d'environ un cinquième depuis trois ans, et augmente proportionnellement tous les jours. Les Districts de Thaba-Bossiou et de l'Orange pourraient être divisés par la suite chacun en deux.
Echelle de cinq lieues communes de France
1 2 3 4 5

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Nos lecteurs n'ont sans doute point oublié les communications pleines d'intérêt que nous avons eu à leur faire dans les deux dernières livraisons de ce Journal : les unes relatives aux heureux commencements d'une station nouvelle, les autres concernant les admirables progrès d'une station qui compte déjà quelques années d'existence. Ils trouveront peut-être, que les nouvelles dont nous avons à leur faire part, dès la première livraison de l'année 1838, ne sont ni moins importantes, ni moins attrayantes que celles qui terminèrent l'année 1837.

Nous avons en main trois documents qui nous sont parvenus récemment du sud de l'Afrique : l'un est un rapport de M. Casalis sur la station de Morija, où l'on découvre plus d'un motif d'encouragement, au milieu de beaucoup d'obstacles; l'autre est un journal de M. Gosselin, où l'on voit paraître, mieux encore que dans ses lettres précédentes, l'heureuse alliance de l'industrie et des dons de la foi, dans une âme simple et toute dévouée à l'œuvre du Maître; le troisième est un court extrait d'une lettre de la Conférence des missionnaires français, qui n'était point destinée à la publication, mais qu'il nous a semblé utile de faire connaître dans les circonstances présentes. Dans le nombre des lettres, toutes pleines de sympathie, que le Comité de la Société des missions évangéliques de Paris, a reçues dernièrement, en réponse à

sa circulaire du 15 octobre, il en est quelques-unes où on lui conseille de ne pas trop étendre la sphère des travaux de la Société au sud de l'Afrique, de peur de manquer des ressources nécessaires pour subvenir à de si grands besoins. En lisant le passage de la lettre de la Conférence, dont nous parlons, et qui porte la date du 16 février 1837, les correspondants de la Société se convaincront, d'un côté, que le Comité n'a point été indifférent sur cette question, puisqu'il y a plus d'un an déjà qu'il en écrivit aux missionnaires, et, de l'autre, que les missionnaires eux mêmes, loin d'agir avec précipitation, dans la fondation des stations nouvelles, ont suivi un plan concerté et mûri entre eux, et dont ils pensent encore que la réalisation importe à la prospérité de l'œuvre des missions françaises en Afrique. Quelle que soit l'opinion que l'on adopte sur leurs vues, à cet égard, on ne pourra leur refuser d'avoir apporté, dans leur conduite, le calme de la réflexion et les lumières que donne l'expérience. Comme il ne pouvait combattre un projet, qu'il faudrait être sur les lieux pour juger sainement et apprécier avec connaissance de cause, le Comité a répondu que tout en en acceptant les bases, il recommandait encore la plus grande modération dans son exécution.

STATION DE MORIJA.

RAPPORT DU MISSIONNAIRE CASALIS.

Morija, 24 juillet 1837.

A Messieurs les membres du Comité de la Société des missions évangéliques.

« Messieurs et très honorés frères,

« Depuis l'époque de notre dernière conférence, la station de Morija a présenté, pendant quelques mois,

l'aspect le plus réjouissant. Une espèce de réveil religieux a semblé se manifester parmi les Bassoutos. Nous en avons profité pour répandre plus abondamment la semence de vie, et quoique nos progrès n'aient pas répondu aux espérances que nous avions d'abord conçues, nous ne doutons pas que les travaux des six derniers mois, ne soient bénis pour plusieurs âmes.

Makoniane le visionnaire, et un réveil.

« Vers le commencement du mois de janvier dernier, Makoniane, l'un des guerriers les plus distingués de Moshesh, annonça publiquement qu'il avait des rapports avec le monde invisible. Je le vis plusieurs fois dans l'état le plus extraordinaire. Il ne cessait de sangloter, tout son corps tremblait, et sa voix ne se faisait entendre que pour proclamer l'existence de Dieu, la certitude d'un jugement à venir, et pour rendre témoignage à la vérité des doctrines prêchées par les missionnaires. Moshesh se hâta de nous demander ce que nous pensions de l'état de Makoniane. Nous répondîmes que le désordre dans lequel il était pouvait provenir d'une conviction profonde de ses péchés, et que, s'il avait recours aux mérites de Christ, le calme lui serait bientôt rendu. Les Bassoutos ne parurent pas satisfaits de cette explication ; ils préférèrent assimiler Makoniane aux prophètes de l'ancienne alliance, et commencèrent à le regarder comme inspiré. Il leur disait, en effet, qu'il avait été ravi en esprit dans les lieux qu'habitent les âmes de leurs ancêtres, et qu'il avait vu les flammes du feu éternel. Dès ce moment, le nombre de nos auditeurs s'accrut tellement, que la chapelle ne put plus les contenir. Nos écoles furent suivies avec régularité. Les femmes, qui avaient paru, jusqu'alors si indifférentes, se pressèrent en foule autour de nous pour recevoir des instructions religieuses. Les habitants

des villages voisins nous firent prier avec instance de venir leur annoncer l'Evangile. Makoniane conserva son crédit pendant quelque temps; mais, vers le mois de mars, il s'avisa de prophétiser que les Amakosas attaqueraient Moshesh dans six jours, et sa prédiction ayant été démentie par l'événement, les Bassoutos commencèrent à ouvrir les yeux. A l'heure qu'il est, on ne parle plus de lui.

« Pendant cette espèce de crise, notre devoir était clair. Nous avons profité des circonstances pour faire tout le bien qui nous était possible, en ayant cependant soin de ne rien dire qui pût accréditer Makoniane. Dans les commencements, nous ne savions guère comment nous expliquer sa conduite. Le tout pouvait être l'expression d'un sentiment réel, mais exagéré. Nous nous disions que, chez un peuple simple et encore barbare, les manifestations d'un réveil de conscience pouvaient grandement différer de ce qu'elles sont dans nos contrées. Moshesh lui-même, qui, vous le savez, possède beaucoup de jugement, semblait avoir cette idée: « Ne « vous étonnez-pas, me disait-il un jour, des pleurs et des « convulsions de mon guerrier. Vous avez entendu les « paroles du salut depuis votre enfance, *vous avez grandi « avec elles*; et, lorsque vous les avez comprises, elles « ne vous ont pas paru extraordinaires. Mais lorsqu'un « Mossouto se convertit, ce qu'il sent est si nouveau pour « lui, qu'il tremble de surprise et d'effroi. » Partant de ce point de vue, nous avons d'abord essayé d'amener Makoniane au pied de la croix. Mais il a bientôt été évident que l'esprit qui l'animait n'était pas celui de Christ, et nous en avons publiquement averti les Bassoutos. Il est résulté de là, grâces à Dieu, que la chute de notre faux prophète n'a porté aucune atteinte à l'Evangile; et, quoique nos congrégations soient moins nombreuses, les

doctrines du salut continuent à être écoutées avec attention et respect. Dieu qui tire le bien du mal, a permis cet événement pour agrandir nos moyens d'influence. Sur la station, la connaissance des vérités révélées a considérablement augmenté. Les femmes ont appris par cœur le Catéchisme que j'ai fait imprimer au Cap, l'année dernière. Nos cantiques se sont répandus, et il n'est pas rare, maintenant, d'entendre les Bassoutos en chanter quelques versets, en se rendant à leur travail.

Obstacles aux progrès du christianisme.

« En résumé cependant, l'état de la station me paraît à peu près le même qu'à l'époque où la Conférence vous en rendit compte. La lutte des principes divins contre les préjugés nationaux et les intérêts privés, continue et reste encore indécise. Un grand nombre de Bassoutos semblent se roidir contre l'Evangile, à mesure qu'ils comprennent davantage la portée de ces doctrines. D'autres paraissent sérieux, quelquefois même touchés, mais reculent devant les sacrifices à faire. L'état politique de la tribu est peut-être l'un des plus grands obstacles aux succès de nos travaux. Le pouvoir du chef est absolu. A l'exception de quelques individus qui ont réussi à conserver dans les dernières guerres leur bétail, le peuple dépend entièrement de Moshesh et de ses fils pour les moyens de subsistance. Recevoir l'Evangile, pour le pauvre Mossouto, c'est refuser de participer à des cérémonies regardées comme nécessaires à la prospérité publique et commandées par le chef; c'est refuser de prendre la sagaie contre les peuplades voisines; en un mot, c'est renoncer au titre de Mossouto, et s'exposer, par là, à se voir enlever les quelques vaches que l'on possède et qui sont le seul moyen de subsistance d'un père de famille et de ses enfants. Nous rendons grâces à Dieu

de ce que Moshesh nous a jusqu'ici été favorable ; mais il n'est que bien disposé, et ses gens craignent d'aller plus loin que lui.

Entretiens avec les indigènes.

« Peut-être, trouverez-vous bon, Messieurs, que je vous soumette quelques-unes de mes conversations avec les natifs. Elles pourront vous donner une idée des dispositions de notre troupeau.

« A la fin d'un service tenu, il y a quelque temps, au village de Mantula, à une petite distance de la station, un jeune homme se leva et me dit en présence de tout l'auditoire : « Il devient inutile que vous vous fatiguiez « à venir annoncer la Parole de Jéhovah à ces gens- « ci. Dès que vous serez parti, ils se riront de vous, « disant : Voyez-vous notre missionnaire traverser la « plaine à cheval ? C'est un fou qui se tue à annoncer « *des nouvelles de rien*. Qu'il nous fasse voir Dieu et « nous croirons. » A l'ouïe de ces paroles, qui m'apprirent que l'Evangile est une folie, même pour l'ignognorant Mochuana, je priai les assistants de se rasseoir. « Je suis bien aise, leur dis je, de connaître vos véri- « tables sentiments. Rien ne m'afflige davantage que de « vous entendre crier après le culte *très bien ! très* « *bien !* lorsque je sais que vous pensez différemment. « Vous ne me croyez pas ; vous dites même que je suis « un fou ; raisonnons un moment, et nous saurons qui « de nous se trompe. Nous sommes assis sous un gros « rocher. Ce rocher, d'où vient-il ? » — « Nous n'en savons « rien. » — « Je n'en sais rien, est toujours la réponse d'un « ignorant. Je suppose que vous trouviez un pot dans les « champs, vous imagineriez-vous que ce pot se soit « formé de lui-même ? » — « Non. » — « Eh bien lequel est « le plus grand et le plus difficile à faire, d'un pot ou d'un

« rocher? » — « Le rocher, sans comparaison. » — « Voilà « donc un pot, grand tout au plus comme la tête d'un « enfant, qui n'a pu se former de lui-même; tandis qu'un « rocher sous lequel cent hommes trouvent un abri, n'a « été créé par personne et est allé se placer au sommet « d'une montagne. Vous êtes sages, en effet, et vous avez « raison de m'appeler fou. » —Dans ce moment, un murmure confus s'éleva dans mon auditoire. *O tisitsé* « il a prouvé, » disaient les jeunes gens, tandis que les vieillards, honteux de leur défaite, cachaient leur tête dans leurs manteaux de peau. — « Vous dites, ajoutai-je de « suite, que vous voulez voir Dieu pour croire en lui. « C'est par amour que Dieu vous cache sa face: « car nul homme ne peut le voir et vivre. Mais il vous « montre ses œuvres. La terre vous dit: Il y a un Dieu, « c'est lui qui m'a créée; le soleil vous dit également: Il « y a un Dieu, c'est lui qui m'envoie chaque matin « porter la chaleur et la lumière aux hommes. » — J'eus à peine terminé cette phrase, que la congrégation se leva en corps et chacun me pria de lui marquer sur les doigts le nombre des jours de la semaine, afin de pouvoir se rappeler le dimanche, et de l'observer, lors même que je serais occupé à prêcher ailleurs.

« Me promenant un jour au milieu des huttes de la station, j'arrivai près d'un groupe de jeunes gens, parmi lesquels je distinguai Letsié, fils aîné de Moshesh. La conversation roulait sur Makoniane, et l'on me demanda bientôt à quelles marques on pouvait distinguer les faux prophètes des vrais. — « On connaît les vrais phrophètes « par l'accomplissement de leurs prédictions, et les mi- « racles que Dieu leur donne d'opérer pour confirmer « leur mission. Jésus-Christ, par exemple, a prophétisé, « et les événements qu'il a annoncés se réalisent chaque « jour. De plus, vous savez qu'il a opéré de grands pro-

« diges, et qu'il allait de lieu en lieu faisant du bien. » — « Ah ! dit Letsié, Jésus-Christ est bien bon. Il me semble « qu'il est meilleur que son Père: Jéhovah punit les « hommes; mais Jésus-Christ est mort pour eux. » — « L'amour de Jéhovah pour nous n'est pas inférieur à « celui de Jésus-Christ : car Jéhovah nous a donné son « Fils, et vous Litsié, qui êtes père, vous devez com- « prendre combien un tel sacrifice est grand. » — « Sans « doute ; mais Dieu ne pouvait-il pas pardonner aux pé- « cheurs, sans livrer son Fils à la mort ?» — « Que pense- « riez-vous d'un chef tel que Moshesh qui, après avoir « fait une loi contre le meurtre, laisserait un meurtrier « impuni ? » — « Je dirais qu'il ne mérite pas le nom « de chef. » — « Eh bien, si Dieu, après avoir établi des « lois, avait laissé les transgresseurs impunis, il aurait « cessé d'être Dieu, en sorte que, pour sauver les pé- « cheurs, il a dû sacrifier son Fils, qui a dit : Mon Père, « les hommes ont mérité de mourir, mais je mourrai et « tu les laisseras vivre. »

« Vous voyez, Messieurs, par ces deux conversations, que le cœur humain oppose partout les mêmes objections à la vérité. Celle qu'il me reste à transcrire a une couleur plus locale.

« Deux habitants de la station, Entépé et Metsi, étaient un jour assis près de moi. Je m'adressai au premier qui, depuis long-temps, n'avait pas paru au culte : Entépé, je ne vous vois jamais à la maison de prière. Que faites-vous ? — E. Je garde mon bétail. — Moi. N'avez vous pas un petit garçon qui puisse vous remplacer quelquefois ? — E. Non, je n'ai pas d'enfant. — Moi. Si votre bétail vous prend tout votre temps, comment se fait-il que vous soyez ici aujourd'hui ? — Metsi. Entépé dit la vérité; mais aujourd'hui, son bétail paît avec celui de son voisin. — Moi. Cela peut être. Mais vraiment, plusieurs Bassoutos m'af-

fligent par leur indifférence.—Metsi. Ils disent que le service les fatigue. — Moi. Ils ne craindraient pas de s'ennuyer, si je les appelais pour leur parler de la guerre des Caffres. — Oh ! non, la guerre est née avec nous, la sagaie est notre sœur, et nous ne nous lasserons jamais d'en entendre parler.—Vous savez cependant que vous serez bientôt transportés dans un autre monde, et là, il ne sera plus question de guerres. — C'est vrai, mais nous entendons seulement des oreilles; notre cœur n'entend encore rien, et c'est cependant le cœur qui doit entendre. — Je puis vous comparer à des gens qui dorment dans leur maison, tandis qu'elle brûle. On leur crie de sortir, mais ils répondent qu'ils veulent dormir, qu'on les importune. — Maître (1), vous avez raison; mais pour nous convertir, il nous faut cesser d'être Bassoutos. Tout est mauvais en nous. Nos coutumes, nos mœurs sont contraires à la loi de Dieu. Il nous faut même renoncer au gras dont nous oignons notre corps : car il nous rend sales, et Dieu aime la propreté. — Ce changement, quoique pénible, est indispensable. Metsi, croyez-vous que votre âme mourra? —Non, les nouvelles que vous annoncez sont vraies. Nous en savions même quelque chose avant votre arrivée. Nos ancêtres nous ont enseigné que les âmes habitent un pays délicieux. Quelques Bassoutos disent avoir visité ce pays et y avoir vu des personnes de leur connaissance. C'est un pays très beau, où l'herbe est toujours verte et fleurie. Nous nous convertirons ; mais ayez patience, cela ne peut pas se faire si vite.

Mort de Tauloani

« Telles sont, Messieurs, les dispositions de la majorité de nos Bassoutos. Il y a cependant une exception à faire

---

(1) Ce mot est un titre de politesse usité parmi les Bassoutos.

pour douze individus, qui, nous en sommes certains, ont contracté des habitudes de prière, et s'occupent plus ou moins sérieusement de leur salut. Peut-être le Seigneur nous accordera-t-il la grâce de les voir se déclarer bientôt pour l'Evangile. Tauloani, petit chef subalterne, qui demeurait sur la station, vient de mourir d'une pulmonie. C'est le premier adulte décédé à Morija. J'ai quelque espérance que Dieu lui a fait grâce. Pendant sa maladie, qui a duré près de deux ans, nous l'avons souvent visité; mais c'est vers la fin seulement qu'il a paru goûter les consolations religieuses. Quelques jours avant sa mort, je lui demandai quels étaient ses sentiments. Il me répondit : « Les souffrances du corps m'empêchent de penser; « néanmoins, mon cœur aime la parole du salut. » — « Qu'éprouvez-vous, en vous rappelant vos péchés passés? » — « Je « les déteste, mais je suis *sûr* que Jésus-Christ peut les effa-« cer. » — Je lui dis alors que, d'après toutes les apparences, il quitterait bientôt ce monde, et l'exhortai à se donner à Christ. Le 30 mai, j'étais encore auprès de lui. Après m'avoir entendu prêcher sur la félicité des élus dans le ciel, il me dit, en présence de ses gens : « Je n'ai trouvé au-« cune joie réelle sur cette terre; non, je n'ai pas eu un seul « jour de bonheur. Je commence à voir la vérité. » — Quelques jours après cette conversation, on vint me dire que Tauloani n'était plus. Les Bassoutos ne laissent pas approcher les étrangers des mourants, et je fus ainsi privé de la consolation d'assister à ses derniers moments. Je me rendis à son kraal, et l'on me montra, au milieu du parc des bestiaux, une grosse pierre qui recouvrait sa dépouille mortelle. Il était déjà oublié de sa famille et de ses amis; ils s'étonnaient de me voir penché sur le tombeau, lever les yeux au ciel et répéter le nom de Tauloani.

Commencements de Thaba-Bossiou.

« Il me reste, Messieurs, avant de terminer, à vous apprendre que les premiers fondements de la station de Thaba-Bossiou (1) ont été jetés vers le commencement du mois de mars. Notre frère Gosselin s'occupe avec zèle à bâtir la maison missionnaire (2). Il a, pour l'aider, quelques Bassoutos qu'il forme au travail, et dont deux ou trois peuvent déjà passer pour d'excellents manœuvres. La maison est au pied de la montagne de Moshesh, à dix minutes de la rivière *La Saule*, et près de trois petites fontaines qui ne tarissent pas. L'endroit laisse beaucoup à désirer, sous le rapport des avantages locaux, si nécessaires aux progrès de la civilisation; mais Thaba-Bossiou l'emporte sur toutes vos autres stations, par l'importance de sa population. Notre frère Gosselin, tout en faisant avancer les travaux matériels, ne néglige pas la prédication de l'Evangile. Il a d'excellentes congrégations. Moshesh ne manque jamais au service, et s'est fait dernièrement un devoir de prier en public, après le culte. Ses prières sont excellentes; puissent-elles être dictées par son cœur ! Nous supplions toutes les personnes qui s'intéressent au salut de cette tribu, de se souvenir de Moshesh auprès du Seigneur.

« Recevez, Messieurs, l'assurance de mon attachement respectueux en Jésus-Christ,

« E. CASALIS. »

---

(1) Thaba Bossiou signifie *montagne de la nuit;* quelquefois par abréviation, nous écrivons Bossiou seulement. Ce nom, nous l'espérons, cessera bientôt d'être applicable à l'endroit qu'il désigne. Nous prendrons alors pour devise : *Post tenebras lux.*

(2) Voir ci-après le Journal de l'aide-missionnaire Gosselin, page 12, et, sur la décision relative à la fondation de cette nouvelle station, XIIe année, p. 109. Thaba-Bossiou et Mokotling, l'une, chez les Bassoutos, l'autre chez les Lighoyas, sont les deux stations nouvelles de la Société.

Rédacteurs.

STATION DE THABA-BOSSIOU.

Journal de l'Aide-Missionnaire Gosselin.

Morija, 18 juillet 1837.

Messieurs et bien aimés frères en Jésus-Christ, notre Sauveur,

« C'est pour moi un devoir de vous soumettre, comme à mon ordinaire, tous les six mois, le compte des travaux que j'ai été appelé à faire. Ainsi, Messieurs, je vous envoie aujourd'hui le journal des travaux qui m'ont occupé dans le courant des six premiers mois de l'année 1837, tant à Morija qu'à Thaba-Bossiou.

« Dans le courant de janvier et de février, j'ai plâtré l'école, fait le pavé, posé les croisées et la porte.

Mercredi 1 *Mars.* — « Je me suis préparé à partir pour Thaba-Bossiou; j'ai arrangé ma voiture et disposé mes outils.

Jeudi 6. — « Je suis parti avec ma voiture et deux hommes avec moi. Je suis arrivé, le lendemain 7, sur la place où je devais bâtir. Le frère Casalis s'y est rendu le même jour; nous avons marqué l'endroit où l'on devait bâtir, et le lendemain notre frère est reparti pour Morija.

Jeudi 9. — « Commencé à faire préparer les matériaux pour construire une petite maison à la manière des Bassoutos, pour m'abriter, moi et mes gens, pendant le temps que nous resterons ici pour construire la maison du missionnaire qui doit venir résider à Thaba-Bossiou.

Samedi 11. — « Tout le bois était sur la place. Scié des planches pour faire une porte.

Dimanche 12. — « Je me suis rendu sur la montagne, et j'ai fait appeler le monde pour le service. Les Bassoutos s'y sont rendus au nombre d'environ cinq cents. Ils ont été

très attentifs. Après-midi, j'ai tenu l'école, et comme il a plu ensuite, je n'ai point eu d'autre service.

Lundi 13. — « J'ai fait la charpente de ma petite maison; elle a douze pieds de long, six de large et six de haut.

Mardi 14. — « Je l'ai couverte.

Mercredi 15. — « Je l'ai préparée intérieurement. Le lendemain, je l'ai habitée, et j'ai fini la maison pour mes gens.

Vendredi 17. — « Commencé à percer une mare de trente-six pieds de long, de douze de large et de quatre de profondeur. Samedi 18, continué ce travail.

Dimanche 19. — « Service sur la montagne. A une heure, école et service sur la station. Soixante personnes y ont assisté.

Lundi 20. — « Commencé un petit canal pour conduire un filet d'eau à la mare; je l'ai fini le même jour. J'ai, chaque jour, une petite école de dix personnes; je fais chaque soir le culte domestique avec mes gens, (ce sont des Bassoutos qui travaillent avec moi comme manœuvres) et je leur fais apprendre le catéchisme.

Mardi 21. — « Fini la mare et fait couvrir le canal avec des pierres.

Mercredi 22. — « Préparé la place pour bâtir la maison du missionnaire. Frère Casalis est arrivé; nous avons arrêté les dimensions que la maison doit avoir, savoir: pieds anglais, 55 de long de dehors en dehors, et 20 de large idem.

Jeudi 23. — « J'ai tracé le carré et percé les fondations. J'ai posé la première pierre, en invoquant la bénédiction du Seigneur, lui demandant qu'il me donne l'adresse et les forces nécessaires pour finir la maison à sa gloire, et que, pendant que je bâtirai, mon âme puisse s'élever

à Celui qui l'a sauvée, et confesser son nom parmi cette multitude qui m'entoure.

Vendredi 24, et *Samedi* 25. — « Fait apporter des pierres et maçonné.

Dimanche 26. — « Frère Arbousset a tenu le service sur la montagne. Après midi il a plu; nous n'avons eu qu'un culte avec mes gens.

Lundi 27 et *Mardi* 28. — « Maçonné.

Mercredi 29. — « Fait charrier des pierres.

Jeudi 30. — « Fait une paire de souliers.

Vendredi 31. — « Maçonné.

Samedi 1er *Avril*. — « Même travail.

Dimanche 2. — « Service sur la montagne. A une heure, école et service sur la station. Moshesh a prié après le service, avec ses gens.

Lundi 3. — « Fait du mortier et maçonné.

Mardi 4. — « J'ai attelé ma voiture et je suis parti pour Morija, pour aller chercher des provisions de bouche, pour moi et mes gens. J'étais bien joyeux d'aller revoir les frères de la station, que j'avais quittés depuis un mois; je pensais au plaisir que j'aurais à m'entretenir avec eux; je ne savais pas ce qui m'attendait dans le chemin. A quarante minutes de Thaba-Bossiou, descendant une petite colline, comme j'étais assis sur le devant de la voiture, une roue est tombée dans un trou, et de la secousse, je suis tombé en bas, à la renverse, la tête la première, sur la roue, et de là à terre. Je ne sais pas si la roue a passé sur moi. J'ai été tout étourdi avant de sentir aucune douleur; je croyais que j'allais mourir. La première chose que je me rappelle d'avoir faite, c'est de prier et de demander à Dieu de me pardonner tous mes péchés, au nom de Jésus-Christ. Etant revenu à moi, j'ai senti de grandes douleurs dans le bras et dans l'épaule

gauches. J'ai touché avec la main droite l'endroit où je sentais cette grande douleur. Rien n'était cassé, j'avais seulement le bras tordu. Mes doigts n'étant nullement engourdis, j'ai saisi la barre de la voiture de la main gauche, j'ai tiré contre moi-même, et de la main droite j'ai conduit le bras jusqu'à ce qu'il a été droit; j'ai mis alors mon bras en écharpe, je suis remonté en voiture et j'ai poursuivi mon chemin jusqu'à Morija. Pendant les sept lieues qu'il me restait à faire j'ai souffert beaucoup. Je priais et je bénissais Dieu de ce qu'il m'avait conservé la vie.—Je fus pendant trois jours et trois nuits sans pouvoir reposer. Le vendredi soir, nous prîmes la Cène du Seigneur ensemble. Le lendemain matin, je fis conduire ma voiture à Thaba-Bossiou; je montai moi-même à cheval et m'y rendis le même jour.

Dimanche 9. — « J'ai eu le service sur la montagne; après le service, Moshesh a pris la parole et a repassé le discours que j'avais fait sur la lèpre de Naaman et la manière dont il avait été guéri, en se lavant dans le Jourdain. J'avais comparé la lèpre de Naaman au péché, les douleurs de la lèpre aux souffrances éternelles, et je leur avais dit que, comme Naaman avait été guéri en se lavant dans le Jourdain, ainsi le sang de Jésus-Christ seul purifie de tout péché. Moshesh disait à ses gens que la douleur du corps n'est rien en comparaison de la douleur que les méchants éprouvent dans l'enfer. Il a prié ensuite Jéhovah de lui pardonner ses péchés, de le convertir à Lui, de lui donner un cœur nouveau, et il a demandé la même chose pour ses femmes, ses enfants, sa mère et ses gens. Tous étaient sérieux, et chacun écoutait avec attention. Après midi, service et école sur la station.

Lundi 10. — « Fait travailler au canal.

Mardi 11. — « Maçonné jusqu'au samedi 15. Je sens encore de la douleur dans l'épaule.

Dimanche 16. — « Service sur la montagne; à une heure, école; à quatre heures, service sur la station.

Lundi 17 et *Mardi* 18. — « Pluie.

Mercredi 19. — « Maçonné jusqu'au samedi 22.

Dimanche 23. — « Service sur la montagne. J'ai parlé sur la résurrection, la gloire des enfants de Dieu et les peines éternelles des réprouvés. Quand j'ai eu fini, Moshesh s'est approché de moi et m'a dit qu'il désirait prier. Je lui ai répondu qu'il pouvait le faire, que je l'écouterais avec plaisir. Alors chacun s'est mis à genoux, et il a demandé encore à Dieu, dans sa prière, de le convertir, répétant qu'il craignait le grand feu, et disant : « Je suis « un méchant; j'ai tué beaucoup d'hommes; j'ai commis « adultère; j'ai fait toute sorte de mal et point de bien. » Il a demandé la même chose pour tout son monde, et il a prié Dieu de donner son Esprit à ses missionnaires, pour qu'ils conduisent les hommes dans le chemin du ciel. Après lui, un de ses frères a prié aussi. Tout cela montre des consciences chargées et tourmentées. Nous nous en réjouissons. L'Evangile est annoncé et compris. Nous espérons que plusieurs seront amenés à la parfaite connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. Après midi, école et service sur la station.

Lundi 24 et *Mardi* 25. — « Maçonné. Le devant et le derrière de la maison sont à hauteur d'appui des croisées, et les pignons deux pieds plus haut.

Mercredi 26 et *Jeudi* 27. — « Fait abattre quelques arbres sur la rivière.

Vendredi 28 et *Samedi* 29. — « Je les ai charriés.

Dimanche 30. — « Service sur la montagne; école et service sur la station.

Lundi 1er *Mai*. — « Fait quelques réparations à ma voiture.

Mardi 2. — « Charrié des pierres.

Mercredi 3 et *Jeudi* 4. — « Pluie. Fait des moules à briques.

Vendredi 5 et *Samedi* 6. — « Pluie.

Dimanche 7. — « Reçu une lettre du frère Casalis, disant que tout allait bien à Morija, et qu'il avait appris, par une lettre du frère Daumas, que tout était tranquille à Béerséba. A neuf heures, je me suis rendu sur la montagne. Les Bassoutos ont été très attentifs. Une heure après que j'ai été revenu à la maison, il est arrivé un homme de Morija, envoyé par frère Casalis, pour m'apporter une lettre de sa part. Cette lettre, qu'il m'envoyait comme il l'avait reçue lui-même, annonçait que les Cafres étaient en chemin pour venir attaquer Moshesh. Le frère Casalis ajoutait que je devais peser la chose, qu'elle était sérieuse, et qu'après l'avoir pesée, je devais faire comme le Seigneur me mettrait au cœur de faire. Considérant la position de notre cher frère et de sa femme, notre chère sœur, qui se trouvaient dans ce moment sans voiture et sans bœufs, j'ai résolu de me rendre le lendemain, avec ma voiture, à Morija, si Dieu m'en faisait la grâce, afin de pouvoir nous entretenir sur ce sujet, et faire ce que le Seigneur notre Dieu nous montrerait. Tout notre désir était que notre bon Dieu et Sauveur nous dirigeât en toutes choses, nous préparât à tout ce qui devait nous arriver, et le fît tourner à l'avancement de son règne et à notre sanctification propre.

Lundi 8. — « Je me suis rendu à Morija, où je suis demeuré jusqu'au 16. J'ai raccommodé les murs de notre jardin et notre moulin, qui était cassé. J'ai fait deux meules en grès pour monter un moulin à bras; je l'ai monté, et j'ai moulu du blé avec; mais au bout de deux heures, un dé s'est rompu; et comme nous n'avons pas de forge pour en faire un autre, nous ne pouvons plus nous servir du moulin.

Mardi 16. — « Rentré à Thaba-Bossiou.

Du *Mercredi* 17 jusqu'au *Samedi* 20. — « Fait des briques. Ce dernier jour, au coucher du soleil, un homme est arrivé de Morija avec une lettre du frère Casalis me disant qu'une grande terreur était à Morija, que les Bassoutos avaient rentré leur bétail de tous les côtés, qu'ils déclaraient avoir vu des Métébélés à deux heures de la station, et qu'on craignait d'être attaqué sous peu de jours. Il m'invitait à venir le trouver. Une heure après, je suis monté à cheval, et à onze heures du soir, j'étais à Morija.

Dimanche 21. — « J'ai été annoncer l'Evangile dans un village qui est près de la station. Je suis resté à Morija jusqu'au 25. Comme nous avons appris qu'il n'y avait rien à craindre, je me suis retiré.

Vendredi 26. — « Fait une paire de souliers.

Samedi 27. — « Empilé des briques.

Dimanche 28. — « Tenu le service sur la montagne. Ensuite, il a fait de la neige. Je n'ai point eu d'autre service.

Lundi 29. — « Un homme est venu me trouver ce matin, disant qu'il ne peut plus dormir depuis quelque temps; qu'il voit, la nuit, une grande lumière à côté d'une grande obscurité, ce dont il est épouvanté. Je lui ai demandé depuis quand il voyait ces choses. Il m'a répondu que c'était depuis qu'il avait entendu les nouvelles du ciel. Je pense que cela vient d'un sermon qu'il a entendu sur la résurrection et sur la gloire qui doit la suivre pour les croyants. Je lui ai recommandé de prier, de demander à Dieu qu'il lui pardonne ses péchés et qu'il lui donne un nouveau cœur. Je lui ai dit que quand il voudrait entendre parler du salut qui est en Jésus-Christ, il n'aurait qu'à venir me trouver, et que je lui en parlerais avec beaucoup de plaisir. J'ai fait ensuite un four pour cuire du pain.

Mardi 30 et *Mercredi* 31. — « J'ai été chercher une voiture de bois.

Jeudi 1er *Juin.* « — Il a fait très-froid. Nous sommes en hiver. En voilà pour trois mois sans pouvoir maçonner.

Vendredi 2 et *Samedi* 3. — « Les montagnes qui entourent la station sont couvertes de neige.

Dimanche 4. — « Service sur la montagne. La congrégation était très nombreuse. Service et école sur la station.

Lundi 5. — « Parti avec quatre hommes pour aller couper des roseaux pour couvrir la maison quand elle sera faite. Rentré le 10 à la maison.

Dimanche 11. — « Service sur la montagne ; école et service sur la station.

Lundi 12. — « Préparé mes outils et les voitures pour aller couper du bois pour la charpente de la maison. Parti le 13, et rentré le 16 avec deux voitures de bois.

Samedi 17. — « Fait des lanières pour attacher les bœufs.

Dimanche 18. — « Service sur la montagne et à la station.

Lundi 19. — « J'ai eu la visite des frères Casalis et Daumas. Le premier s'est retiré le même jour, et le second le lendemain.

Mercredi 21. — « Parti avec trois hommes pour couper des roseaux. Il a plu tout le temps. J'ai gagné un rhume qui m'a bien fait souffrir.

Vendredi 23. — « Je suis rentré avec une voiture de roseaux.

Samedi 24. — « Raccommodé mes souliers.

Dimanche 25. « — Service sur la montagne. J'ai entretenu mes auditeurs sur ces paroles : *Convertissez-vous; car le royaume de Dieu est proche.* Il n'a cessé de pleuvoir tout le temps qu'a duré le culte ; néanmoins personne

n'a bougé. J'ai été très mouillé, ainsi que mes auditeurs : cela a augmenté mon rhume, et m'a donné une fièvre qui m'a duré dix jours ; maintenant cela va assez bien. Après midi, il a fait beaucoup de neige. Je n'ai point eu de service.

Lundi 26 et *Mardi* 27. — « Grand froid.

Mercredi 28 et *Jeudi* 29. — « Scié du bois pour faire des châssis de portes et de croisées.

Vendredi 30. — « Il a fait très froid. Je n'ai pas pu travailler.

« Que puis-je vous dire de plus, Messieurs ? Tout ce que j'ai fait, vous l'avez sous les yeux. S'il serait doux pour vous d'apprendre la conversion de quelques âmes, combien ne serait-il pas plus satisfaisant pour mon cœur de vous l'annoncer ! Je ne suis point sans espérance ; mais c'est encore le temps de semer, et non de moissonner. Je me rappelle toujours que c'est à l'œuvre de notre Dieu que je travaille, et je prends plaisir à voir ma vie s'user en glorifiant, par le travail de mes mains, Celui qui m'a sauvé. Il a fait beaucoup pour moi, en me donnant de pouvoir parler la langue des natifs ; aujourd'hui, par sa grâce, je puis annoncer à nos pauvres Bassoutos les richesses incompréhensibles de sa miséricorde.

« Recevez, Messieurs, les vœux de mon sincère attachement en Christ.

« C. GOSSELIN. »

Extrait d'une lettre de la Conférence des missionnaires français, au sud de l'Afrique, sur leurs vues concernant l'agrandissement de l'œuvre des missions dans ce pays.

« Pleins de sollicitude pour vos établissements naissants, vous nous demandez, Messieurs, comment nous pouvons,

par principe, consentir à les laisser manquer de quelque chose, et s'il ne vaut pas mieux se fortifier que de s'agrandir? A cette question est justement due une réponse positive; et nous sommes heureux, Messieurs, d'avoir une occasion de vous exposer nos vues sur ce point important.

« Considérez d'abord, qu'on peut toujours se fortifier, mais non toujours s'agrandir; en d'autres termes, nous sommes toujours à temps de pourvoir aux besoins de nos stations; mais nous ne pourrons pas toujours en augmenter le nombre. Nos quartiers se peuplent de missionnaires; ces missionnaires appartiennet à différentes Sociétés; ces Sociétés ont un même esprit, un même but, mais des plans différents. Le besoin d'unité dans les vues et dans la discipline, des sympathies particulières, nous ont fait désirer que notre Société eût dans ce pays un champ de missions à elle.

« Partant de ce point de vue, notre esprit a embrassé un certain giron, dont nous cherchons, Messieurs, moyennant votre approbation, à occuper d'abord les points principaux. Les limites de ce circuit s'étendent présentement jusqu'à Mokotling, du côté du nord; rien n'empêchera, par la suite, que nous ne fondions une station, entre ce nouvel établissement et Morija; au besoin, Mokotling peut aussi servir de point de transition pour nous étendre davantage vers le nord. A l'est, vous avez Morija et Thaba-Bossiou, à l'ouest, Béerséba et Béthulie; au sud, nous désirons vivement reculer nos limites jusqu'à l'Orange.

« A cette raison de nous agrandir *présentement* s'en joint une autre bien plus puissante encore, c'est le désir de nous mettre en contact avec le plus grand nombre d'âmes possible. L'Afrique, vous le savez, est le théâtre des plus fréquentes révolutions. Chaque année voit périr des milliers d'individus et disparaître des tribus entières.

Est-ce le moment de concentrer nos efforts sur deux ou trois stations, dont la population pourrait tout au plus s'élever à trois mille personnes ? Ne vaut-il pas mieux, au contraire, s'arranger de façon à ce que la semence de l'Evangile s'étende, parvienne un peu partout, pénètre les masses, afin que cette Parole sainte arrête l'incendie dévastateur, ou présente les consolations du salut à des malheureux qui peut-être ne seront plus dans quelques mois ?—Les missionnaires de toutes les dénominations ont été frappés de cette considération, et suivent, sous ce rapport, le même plan que nous. Thaba-Ounchou n'a qu'un missionnaire et un artisan ; Platberg n'a qu'un missionnaire sans artisan ; Oumpoukani n'a qu'un missionnaire ; les Mantætis n'ont eu, jusqu'ici, qu'un artisan et pas de missionnaire.

« En concluerons-nous que la Société wesleyenne entende laisser ces stations dans leur état présent ? Non ; mais elle veut qu'en attendant le jour où elle pourra disposer de plus d'ouvriers, la voix du petit nombre qu'elle emploie, arrive aussi loin que possible. C'est un terme moyen entre le principe de centralisation des frères Moraves et celui que suivent les missionnaires de l'Inde, qui vont prêchant Christ de lieu en lieu.

« Nous espérons, Messieurs, que ces explications vous paraîtront satisfaisantes, et que nous aurons bientôt le bonheur d'apprendre que nos vues s'accordent entièrement avec les vôtres.

« Trouverons-nous des termes pour exprimer la joie que nous éprouvons d'apprendre que plusieurs jeunes chrétiens demandent l'admission dans votre Institut ? Des ouvriers ! de nouveaux collaborateurs ! Ce cri, toujours prêt à s'échapper de nos lèvres, nous est donc permis aujourd'hui ! Il nous est revenu indirectement que vous pensez à vous ouvrir un nouveau champ de travaux.

Messieurs, permettez que nous vous suppliions de pourvoir premièrement le champ magnifique qui vous est ouvert dans nos quartiers. Les frères de Morija vous envoient une carte du pays des Bassoutos compris entre le Calédon, les Maloutis et l'Orange. (1) Il se divise naturellement en trois districts; celui de Morija, qui a été jusqu'ici sous le soin immédiat des missionnaires de cette station; celui de Thaba-Bossiou, qui a été évangélisé aussi souvent que possible, et où l'un des frères va s'établir; et celui de l'Orange, pour lequel peu a été fait. Ce dernier district offre l'avantage d'ouvrir une communication avec la colonie à laquelle il aboutit. Sa population présente s'élève à six mille âmes, et c'est là que les Bassoutos, qui vont chercher du travail dans la colonie, se retirent après avoir gagné quelques pièces de bétail au service des fermiers. On y trouve de très belles fontaines et une forêt considérable, qui pourrait fournir du bois de charpente à vos différentes stations. Les Bassoutos de ce district désirent ardemment d'être instruits : l'un de leurs petits chefs a dernièrement envoyé son fils à Béthulie, pour demander un missionnaire. Deux stations pourraient, à coup sûr, être immédiatement fondées dans ce pays-là, si nous avions des ouvriers à notre disposition.»

La lettre à laquelle le passage ci-dessus est emprunté, est signée par les missionnaires *Rolland, Pellissier, Arbousset, Casalis et Daumas.*

---

1) Cette carte se trouve jointe à la présente livraison.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDE EN DEÇA DU GANGE.

Présidence de Bombay. (1)

Portons maintenant nos regards du côté occidental de la presqu'île du Dékhan, sur la présidence de Bombay : c'est la plus petite des provinces de l'empire britannique dans les Indes, et elle a cependant une étendue de trois mille trois cents milles carrés et une population à peu près égale à celle du royaume de Prusse. Elle est traversée dans toute sa longueur, du nord au sud, par les Ghattes occidentales, chaîne de montagnes, qui forme le bord du grand plateau élevé du Dékhan et qui s'abaisse tout d'un coup vers la mer, en ne laissant devant elle qu'une étendue de pays plat d'environ huit milles allemands ou deux journées de chemin. Sur ces montagnes était le principal siége de l'ancienne puissance des Mahrattes, dont les villes les plus importantes Pounah, Nassok, etc., existent encore, mais sont bien moins peuplées qu'autrefois. Elphinstone qui a été long-temps gouverneur de Bombay, dit que les bramines qui dirigeaient jadis toutes les affaires du pays, étaient une race corrompue, rusée, débauchée, menteuse, extrêmement attachée aux distinctions des castes, fière de ses prérogatives et mécontente de la domination anglaise. Il paraît cependant qu'ils sont doux et patients, qu'ils sont éloignés de toute cruauté, et qu'ils répugnent à répandre le sang;

(1) *Voyez* XI[e] année, p. 269. Cet article fait suite à celui que l'on lit XII[e] année, p. 161 et suiv.

mais qu'ils n'ont aucun amour du prochain, et aucune compassion pour les souffrances des autres dont ils sont eux-mêmes en partie les auteurs. Les chefs mahrattes, qui possèdent encore un grand pouvoir, sont au contraire grossiers, ignorants, violents et adonnés au pillage. Ceux des mahrattes qui appartiennent à la race des guerriers sont souvent lâches dans les combats, mais ils sont hardis cavaliers, vigilants et actifs. Les cultivateurs ont beaucoup d'orgueil national et ils sont insouciants et dissipateurs. Toute la nation est fort au dessous de la population mahométane sous le rapport de l'instruction et de la civilisation.

C'est dans ce district que se trouvent les grottes immenses qui servent de temples, et dont les plus célèbres sont celles d'Ellora. Un de ces temples, creusé dans une seule pierre, a cent-trois pieds de long, cinquante-six de large, dix-sept de haut; et l'on voit s'élever, au dessus, le dôme et la plus haute pyramide du temple, à une hauteur de quatre-vingt-dix pieds. Le voyageur anglais, Forbes trouva dans un de ces temples un saint hindou, qui avait pour compaganons une alouette et un perroquet. Il n'était visité, dans sa solitude, que par des pélerins qui lui apportaient de l'eau et des fruits pour sa nourriture, et par des singes hardis et curieux. Près du temple, on avait érigé un marbre sur lequel les pénitents, qui le désiraient, pouvaient se faire attacher par la peau du dos, pour se faire ensuite balancer ainsi dans les airs, comme des martyrs de la superstition.

L'évêque Héber, de Calcutta, voyant les murs d'un de ces temples couverts de figures d'hommes et de femmes, demanda quels étaient ces dieux. Ses guides lui répondirent : «Ce ne sont pas des dieux, un seul Dieu suffit; «ce sont des saints, ou des serviteurs de la Divinité.»

En voyant les magnifiques édifices que ces païens aveu-

gles ont consacrés à leurs faux dieux, nous qui vivons au sein de la chrétienté, n'aurons-nous pas honte de notre avarice; en considérant les tourments qu'ils s'infligent, pour échapper aux punitions d'une autre vie, n'éprouverons-nous pas un profond repentir de cette ingratitude qui fait que nous sommes peu touchés de ce que le Fils de Dieu est mort pour nous réconcilier avec Dieu; et, en apercevant enfin ces faibles lueurs d'antique révélation, que les Hindous ont conservées, ne serons-nous pas confus de ce que nous bénissons si rarement le Seigneur qui, sans aucun mérite de notre part, ou plutôt, malgré notre incrédulité et nos indignités, fait briller à nos yeux la pleine clarté de son Evangile?

Au sud de la présidence de Bombay se trouve Goa, dernier vestige de la puissance des Portugais dans les Indes, et siége d'un archevêque catholique romain. De là viennent à Bombay des Portugais hindous, de même qu'il y vient de Goudjérate des Guèbres ou adorateurs du feu, dont plusieurs s'établissent comme aubergistes le long des grandes routes.

Bien que l'œuvre des Missions ait commencé dès l'an 1813, dans la présidence de Bombay, les ténèbres sont plus épaisses dans ce pays que dans le Bengale. Le missionnaire Dixon écrit: « Les Hindous sont très attachés à leurs idoles, les Musulmans sont fidèles à leur faux prophète, et les Catholiques romains conservent leurs erreurs et leur culte surchargé de vaines cérémonies. Ces trois classes de personnes s'endurcissent mutuellement dans leurs superstitions; les Catholiques se contentent du nom de chrétiens; les Musulmans s'honorent de croire à un seul Dieu, en comparant leur culte avec les idoles des Hindous et les images des Catholiques; et les Hindous se fortifient dans leur idolâtrie par l'exemple de la conduite de leurs voisins. Les Hindous rejettent à la vérité le

christianisme, par le même motif que tous les hommes inconvertis, l'amour du péché; mais il y a dans leur caractère des traits qui les éloignent d'une manière particulière de l'Evangile; ils se distinguent par une apathie et une mollesse qui ne les rendent pas seulement indifférents pour les choses spirituelles, mais même pour tous les genres de perfectionnements et de progrès. Dans les dernières années il s'est opéré, à Bombay comme au Bengale, un changement à cet égard, au moins dans les classes les plus élevées. Le *Durpan*, journal hindou, moitié mahratte et moitié anglais, se publie dans le but d'ouvrir un champ libre à la discussion publique de tous les sujets qui concernent le bien du pays, la religion, la littérature, les arts et les sciences.» Un savant a voulu défendre la religion des Hindous, en établissant dans sa dissertation une comparaison entre Christ et les avatars (incarnations du dieu Vischnou) et, comme on le pense bien, il se prononce en faveur du dernier. Un autre savant apporta, au contraire, à un missionnaire les dix commandements, traduits en vers mahrattes, et entremêlés de nombreuses remarques sur les mœurs des Hindous, dans lesquelles il traite fort mal ses compatriotes.

Bombay, capitale de la présidence, sur l'île du même nom, a cent soixante-cinq mille habitants, parmi lesquels on compte dix mille Guèbres, ou adorateurs du feu, huit mille Catholiques-romains portugais mulâtres, vingt-cinq mille Mahométans, mille trois cents Juifs, neuf cents Anglais, cinq mille Anglais asiatiques, ou descendants d'Anglais et d'Hindous. Depuis 1835, il y a dans cette ville un évêque de l'église anglicane.

Un missionnaire allemand dépeint ainsi la population de Bombay, dans une lettre du 20 juillet 1836: «Elle est composée d'un mélange de différentes nations, dont les costumes variés donnent aux rues, toujours pleines

de monde, un aspect bizarre. Les Hindous, proprement dits, forment la plus grande partie de la population, et les plus pauvres d'entre eux sont presque tout nus. Ils sont généralement très paresseux, et on les voit nonchalamment étendus dans leurs vérandas ouverts. Ils ont, sur le front et sur les joues, certaines marques et des points ou des lignes rouges, blanches ou jaunes, qui les désignent, comme appartenant à certaines castes, et comme adorant de certaines idoles, devant lesquelles ils plient les genoux. Ils méprisent beaucoup les femmes, et tandis que le mari ne fait rien de tout le jour, il faut souvent que la femme se livre à de rudes travaux. Les anneaux que les femmes portent au nez, aux oreilles et aux bras, et les petites chaînes qu'elles ont aux pieds, leur donnent un aspect particulier. Ce sont surtout les femmes qui vont chercher de l'eau dans des cruches de terre, ou dans des vases de cuivre, qu'elles portent sur l'épaule ou sur la tête, et elles m'ont souvent rappelé Rébecca. On les voit aussi assises deux à deux dans leur cabane, occupées à moudre du blé, en s'animant l'une l'autre par des chants. Elles sont toutes plongées dans une profonde ignorance, et ne connaissent pas le chemin de la paix. Je citerai, comme une preuve de leur superstition, qu'elles croient obtenir le pardon de leurs péchés, en passant dans des fentes étroites de rocher, qui se trouvent dans les environs de Bombay. Nous allâmes une fois, en nous promenant, jusqu'à cet endroit, avec quelques amis chrétiens. Plusieurs d'entre nous cherchèrent à passer dans ces fentes, mais un seul en vint à bout ; les autres, et j'étais du nombre, craignirent de déchirer leurs habits, et revinrent sans être entrés dans les rochers. Après les Hindous, viennent les Mahométans, qui sont aussi en très grand nombre dans cette ville. Ils sont supérieurs aux Hindous, sous plusieurs rapports, mais

ils sont aussi très ignorants. Parmi eux, sont beaucoup d'Arabes et de Persans, qui sont attirés ici par le commerce. On les reconnaît à leurs longues barbes et à leurs turbans blancs. A leur suite, viennent les Parsis ou *Guèbres,* race dont l'extérieur a quelque chose de très agréable. Ils sont, pour la plupart, grands et beaux, et leurs traits sont doux et pleins d'expression. Ils portent tous des moustaches, des turbans de plusieurs couleurs, et des robes de laine blanche. Par leur industrie et leur activité, ils s'entendent très bien à gagner des richesses, qui leur fournissent les moyens de se procurer tous les plaisirs dont ils sont passionnés. Ces Parsis sont adorateurs du feu, et observent plusieurs usages qui leur sont venus par tradition; mais ils sont généralement très indifférents pour toutes les religions. On voit encore ici des Juifs au teint noir ou blanc. Les uns et les autres se distinguent, comme partout, par leurs traits juifs, et plusieurs d'entre les vieillards, avec leurs longues barbes blanches, ont l'air de respectables patriarches, et me rappellent vivement ces pères dont Christ est descendu selon la chair. Il y a encore ici beaucoup d'Hindous-portugais qui sont venus de Goa, et qui se placent généralement comme domestiques dans les familles des Européens. Ils ont, à Bombay, plusieurs églises catholiques, mais ils ont pris beaucoup de ressemblance avec les indigènes. Leur race sert d'intermédiaire, pour arriver aux maîtres du pays, aux Européens.

En 1835, le respectable archidiacre Carr, qui annonçait l'Evangile depuis long-temps dans les Indes, qui s'était toujours montré le sincère ami des missions, et qui était lui-même missionnaire par ses fonctions de prédicateur, fut nommé évêque de Bombay. Le gouvernement y salariait, outre cela, un archidiacre et onze chapelains de l'église anglicane, un ministre de l'église d'Ecosse, et quelques prêtres catholiques. La Société biblique bri-

tannique et étrangère travaille à répandre les Saintes Écritures dans les trois dialectes principaux du pays ; le mahratte, le goudjérate et le canara ; et une branche de la Société pour la propagation du christianisme y fait circuler des traités. Outre cela, une société d'éducation pour les indigènes s'efforce de joindre l'enseignement de l'anglais à celui des langues indigènes, et à faire circuler des livres. D'après son huitième rapport en 1835, le nombre des écoliers a doublé dans les dernières années, et quatre nouvelles écoles ont été établies à Bombay. Il y avait deux cent quatorze garçons dans les écoles anglaises, et le gouvernement avait voté des fonds pour ouvrir six écoles dans le pays. Il y a, à Bombay, un missionnaire particulier pour les Juifs, qui se nomme Samuel; un vaste champ lui est ouvert parmi les Juifs de Bombay, aussi bien que parmi ceux de la Perse et de l'Arabie. C'est un prosélyte allemand qui est venu à Bombay de son propre mouvement, et qui est soutenu par quelques amis chrétiens qui habitent les Indes.

La Société des missions de l'Eglise anglicane n'a, jusqu'ici, aucun missionnaire à Bombay; mais elle a dernièrement résolu d'y envoyer les missionnaires Menge et Warth. Le Conseil américain des missions y a, depuis 1813, une mission florissante avec une presse qui sert à répandre des traités. Les missionnaires Stone, Munger et Stubbard espèrent voir plus tard des fruits abondants de leurs travaux: car, jusqu'à présent, ils n'ont pu réussir à former une congrégation. Mais la violente opposition qui s'est manifestée, dans ces derniers temps, parmi les Bramines, les prêtres catholiques et même les Juifs, est une preuve évidente de l'influence croissante qu'obtiennent les prédicateurs de l'Evangile. La presse des Américains est extraordinairement active ; en moins de deux ans, ils ont imprimé soixante-un mille huit cents exemplaires de divers ouvrages en langue mahratte, et qua-

rante-un mille sept cent vingt exemplaires en anglais. Dans trente-quatre écoles, ils instruisent quatorze cent quatre-vingt-cinq garçons et quatre cent cinquante-cinq filles. Le missionnaire Wilson, qui appartient à la Société des missions d'Ecosse, paraît être d'une activité remarquable. Il a pour aides Ramtschandri, Gomez et d'autres indigènes. Des prédications journalières dans la maison des missions, dans les maisons des Hindous et sur les marchés publics, attirent l'attention des habitants de Bombay; tous les ans, trois ou quatre personnes entrent, par le baptême, dans la petite église; dans dix-huit écoles étaient mille cinquante-huit garçons et cent soixante-quinze filles, quatorze Mahométans, six Parsis et quatre Juifs. En février 1831, Wilson fut invité à avoir une conférence publique avec un savant bramine. Elle dura six soirées, devant un grand nombre de Bramines et d'Hindous distingués, et fut conduite avec beaucoup d'ordre sous la présidence d'un ami des missions. A la fin de la sixième soirée, les Bramines désirèrent terminer la discussion. Wilson porta ensuite ses regards sur la religion des Parsis, qui sont en grand nombre à Bombay, et fit insérer quelques remarques sur ce sujet dans un ouvrage périodique. Les Parsis répondirent aussitôt dans des gazettes et des brochures, la dispute se prolongea, et fournit l'occasion de découvrir beaucoup d'erreurs et d'annoncer la vérité. Pendant le cours de ces discusssions, Wilson avait aussi accusé d'incrédulité le prophète des Musulmans. Un savant d'Ispahan n'avait pas cru devoir laisser une telle accusation sans réponse; la discussion continua avec cet auteur et deux autres zélés Musulmans, et le missionnaire Wilson a encore écrit en 1835 une réfutation du mahométisme et un tableau de la religion des Hindous. On voit, par tout ce que nous venons de dire, que Bombay est un point important pour les missions. Comment n'arriverait-il pas que les adversaires succombassent

sous la puissance de la vérité, lorsque, dans leur imprévoyance, ils s'exposent imprudemment à ses attaques?

Un renfort que les missionnaires américains ont reçu en 1831, et la faible santé du missionnaire Graves, qui ne pouvait plus supporter le climat du pays plat, les a engagés à commencer une mission sur le plateau du Dékhan à Ahmed-Nagor, à trente-cinq milles à l'est de Bombay. Cette ville a cinquante mille habitants et une garnison anglaise. Graves est secondé dans ses travaux par le missionnaire Read et par un Bramine converti nommé Babjée. Read parcourt, en prêchant, les parties montueuses du Dékhan. En un an, il a fait plus de deux cents milles allemands, et a annoncé l'Evangile en cent-vingt endroits, villes et villages. Il a voyagé, comme il convient à un messager de paix, sans armes et sans escorte. Les Américains dépeignent ainsi la disette des missionnaires dans le Dékhan. « Si d'Ahmed-Nagor, comme d'un point central du Dékhan, on porte ses regards vers le sud-ouest, on voit d'abord dans un éloignement de quatre-vingt-trois milles anglais la station isolée de Pounah avec deux missionnaires écossais; à cent milles, au nord-ouest est Nassock avec trois missionnaires de la Société de l'Eglise anglicane; et vers le nord, il ne se présente plus aucun point lumineux jusqu'aux montagnes qui forment la frontière de l'Inde. Vers le nord-est se trouve Delhi à huit cent trente, Agra à sept cent cinquante, et Allahabad à cinq cents milles. Vers l'est jusqu'à Orissa, vers le sud-est jusqu'à Hyderabad, pendant un espace de trois cent cinquante-cinq milles, il n'y a pas un seul missionnaire; vers le sud, nous trouvons le premier à Belgaum, à une distance de trois cents milles. Ici aussi est un pays qui a mille milles anglais carrés et quarante millions d'habitants, et qui contient au moins deux mille villes et villages, dont la plupart n'ont jamais encore été visités par un messager chrétien. »

Les Américains ajoutent avec beaucoup de raison, que les droits de ces quarante millions d'âmes à l'instruction chrétienne ne sont pas moins grands, parce qu'eux-mêmes ne la désirent pas dans leur aveuglement, mais qu'ils sont au contraire par cela même d'autant plus dignes de notre compassion.

La Société de l'Eglise anglicane a transféré sa mission de Bombay et des deux points septentrionaux, de Bandora et de Bassin à Nassock, à l'est des Ghattes, sur le plateau du Dékhan. C'est là que doivent se concentrer toutes les forces de la mission et que travaillent de concert les missionnaires Mitchell, Farrar et Dixon. Nous examinerons de plus près ce champ de travail, en communiquant à nos lecteurs la description qu'en fait, dans une lettre du 30 juillet 1836, le missionnaire allemand que nous avons déjà cité.

« Après un séjour béni de douze jours à Bombay, nous avons continué notre voyage et nous sommes arrivés en cinq jours à Nassock. Les villages que nous traversions présentaient un triste contraste avec la belle nature qui nous entourait. Ils étaient composés de misérables huttes de bambou et de terre grasse ; ils étaient généralement divisés en deux ou trois chambres remplies de pauvres gens ignorants qui courbaient les genoux devant des idoles muettes. Ces idoles sont en grand nombre, et leur aspect, qui inspire l'horreur et la tristesse, suffit, avec l'extérieur inquiet, sombre, et souvent hostile de leurs adorateurs, pour faire sentir dans quel profond abîme de corruption le prince des ténèbres a entraîné ces malheureux. Ces idoles sont de misérables et souvent d'affreuses représentations d'Hamunan, le dieu-singe, et elles sont ordinairement barbouillées d'une certaine couleur rouge, au moyen de laquelle ils s'imaginent que l'objet de leur adoration est attiré dans l'image. On trouve encore une

multitude de pierres peintes en rouge (il y en a presque sous tous les arbres dans le voisinage des villages), qu'ils adorent, et dont la forme seule montre trop clairement que la mauvaise convoitise elle-même est ainsi divinisée. Lorsque nous entrâmes à Nassock, tout le monde nous regarda d'un air étonné, et nous pûmes comprendre, à l'air des gens, que notre arrivée excitait des soupçons. Nous fûmes reçus avec beaucoup d'affection dans l'ancien château du *Peischwak*, qui est transformé en maison de mission par le missionnaire Farrar et sa femme, et le missionnaire Dixon, qui habite un autre quartier de la ville, vint bientôt nous saluer. On compte à Nassock vingt-cinq mille âmes, parmi lesquelles se trouvent trois à quatre mille Bramines et quelques milliers de Mahométans. C'est la principale résidence des Bramines dans cette partie de l'Inde. Outre la famille des missionnaires, il n'y a dans la ville que deux ou trois Européens, et souvent pas du tout. Il en résulte que, comme cela se voit généralement dans la partie occidentale de l'Inde, ici en particulier, l'influence européenne a encore très peu agi pour triompher des préventions et des superstitions. Dans d'autres districts des Indes, la civilisation européenne attire aux hommes et souvent même aux femmes de la considération et des avantages, parce qu'on apprend à l'apprécier et à la désirer; l'attachement aux castes a été vivement attaqué et le christianisme a pris racine çà et là. Ici au contraire, l'influence des Bramines domine tout; la mission est encore nouvelle, on est très indifférent par rapport à l'instruction, parce qu'elle ne rapporte rien, et des obstacles presque insurmontables s'opposent à ce qu'on puisse instruire les filles. Une fille qui a appris à lire est méprisée, et ce n'est ordinairement qu'à prix d'argent qu'on peut obtenir qu'elles suivent assidûment les écoles : car ce moyen est tout-puissant auprès des Hindous. Cependant quelque

grands que puissent être les obstacles et la puissance de l'ennemi, la cause du Seigneur triomphe, et l'on voit déjà plusieurs signes qui annoncent qu'il opère même en ce lieu. Il est vrai que personne n'a encore confessé ouvertement le nom de Christ ; mais la Bible est presque entièrement traduite, on répand beaucoup de Traités, on a établi plusieurs écoles de garçons et de filles, qui donnent beaucoup d'espoir, et l'inimitié que l'on manifestait contre les missionnaires, diminue beaucoup. Le mépris et les insultes étaient trop souvent la part des serviteurs de Christ, et une grande société de Bramines résolut, il y a six mois, de résister avec force aux efforts des missionnaires. Ils menacèrent d'expulser de leurs castes tous ceux qui enverraient leurs enfants à leurs écoles. Les écoles restèrent vides pendant un temps ; mais à présent elles sont de nouveau aussi fréquentées que jamais, et les Bramines paraissent avoir souffert de leur vaine tentative, tandis que la cause du Seigneur a triomphé par son abaissement. Nous habitons maintenant une maison qui est située dans le lieu le plus sain de la ville, chose qu'on n'eût jamais permise au commencement de la mission, et qui encore aujourd'hui a excité beaucoup de mouvement. La maison appartient à un Bramine de haut rang, dont les préventions ont cédé à l'amour du gain. Quelques coquilles d'œufs que l'on trouva par terre, trahirent notre présence dans ce lieu. La nuit suivante, trois cents Bramines se rassemblèrent pour consulter ensemble sur ce qu'il y aurait à faire, et ils menacèrent le propriétaire de la maison de l'expulser de sa caste, ce qui n'arriva pourtant pas. Nous habitons sur les bords de la rivière Godavery, et nous sommes entourés de temples d'idoles. Nous avons devant notre maison un dieu-singe et un arbre sacré; et depuis le matin jusqu'au soir des troupes entières d'idolâtres viennent se baigner dans le fleuve, et prier

sous nos yeux. Nous sommes placés de la manière la plus favorable, pour étudier la nature de l'idolâtrie, et pour annoncer l'Evangile. Le Seigneur a pourtant une petite chapelle au milieu de temples de Satan, et tandis qu'on entend autour de nous les chants impurs de Brama et de Chrischna, un cantique de Sion monte aussi vers le ciel à l'honneur de Celui devant lequel tous les genoux doivent se plier. Nous ne voyons pourtant pas encore que tous lui soient soumis, et ce n'est pas sans un sentiment douloureux que nous apercevons autour de nous tant d'âmes qui ne connaissent pas le nom de Jésus ou qui le méprisent. Ah ! que l'esprit de prière soit répandu en abondance sur l'Eglise de Christ et sur ses messagers auprès des païens, et bientôt le désert fleurira comme la rose, et la terre sera couverte de la connaissance du Seigneur comme la mer est couverte par les eaux ! »

Au commencement de 1836 le zélé missionnaire Farrar a fait un voyage de Nassock à Ahmednagor par Chofapour et Bijapour, et est revenu par Pounah. Il a trouvé çà et là des auditeurs disposés à l'entendre; mais cependant la plupart se montraient d'abord opposés aux missionnaires. « Les Anglais veulent nous imposer leur religion, aussi bien que leur domination, » disaient les Hindous ; ils ne peuvent pas comprendre que le royaume du Seigneur ne soit pas de ce monde. Lorsque Farrar revint après une absence de trois mois, il prêcha avec un nouveau zèle. Comme il disait une fois à ses auditeurs que s'ils voulaient hériter le royaume des cieux, il fallait que leur cœur fût changé, un Bramine lui répondit, que toutes les religions étaient bonnes et utiles lorsqu'on y avait confiance, et que chacun devait marcher sur les traces de ses ancêtres. Il justifia même le vol pour les castes qui y étaient adonnées. Un de ses auditeurs lui demanda une fois : « Qui dois-je adorer, puis-je adorer un Dieu invisible ? » Le missionnaire lui

expliqua comment il pouvait arriver à la connaissance de Dieu par sa parole et par ses œuvres. Mais cela ne fit aucune impression. Mais lorsqu'il lui annonça Dieu manifesté en Christ, il fut satisfait et dit : « Maintenant j'ai une chose à laquelle je puis m'attacher. »

Dans la grande ville de Surate au nord de Bombay, qui a trois cent mille habitans, on trouve les missionnaires de la société de Londres W. Fyvie et Alex. Fyvie, qui desservent aussi le poste militaire anglais de Kaira. Tous les dimanches matin ils célèbrent le culte dans la langue du pays, le Goudjerate, devant une congrégation de soixante à soixante-dix personnes. En tout, ils annoncent l'Evangile chaque dimanche à mille personnes, et ils ont quatre candidats pour le baptême. Les missionnaires parcourent les environs pour y prêcher et ont dans six écoles trois cent vingt garçons et vingt filles. Un riche hindou a embrassé, il y a peu de temps, le christianisme, «le premier, dit le missionnaire, que j'aie vu mettre son honneur et sa réputation aux pieds du Sauveur. » Il contribue libéralement pour la mission, et a établi une chapelle dans sa propre maison. Ceux qui habitent sa maison observent le dimanche et assistent au culte. Il voyage lui-même dans les villages pour prêcher et répandre des livres.

Une nouvelle mission, fondée depuis peu de temps à Ahmedabad a été interrompue, le missionnaire Pettinger étant mort du choléra. Dans les stations établies au sud de Bombay par la société d'Ecosse, à Bancole et Hurnu, sur les bords de la mer, et à Pounah sur la hauteur, les missionnaires ont à lutter contre une si forte opposition qu'ils ont besoin du courage qu'inspire une foi vive pour ne pas se laisser abattre ; les missionnaires écossais demandent instamment du renfort. Ils soupirent après le temps où le nom de notre divin Sauveur ne sera plus blasphémé, mais sera honoré et sanctifié.

Au reste, doit-on s'étonner de ce que les progrès des missionnaires dans l'Inde, ne sont pas plus rapides? Nulle part les obstacles à l'extension du règne de la vérité ne sont aussi nombreux et aussi considérables. Nous en avons déjà dit quelque chose dans ces feuilles (1); le récit suivant de la conversion d'un Hindou, nommé Ramtschandra et aujourd'hui prédicateur indigène à Orissa, en fournira une nouvelle preuve (2). Le récit a été écrit par Ramtschandra lui-même.

Ramtschandra est assis dans sa maison et est occupé à chercher le Seigneur. « Oui, se dit-il à lui-même, je veux ouvertement confesser le Seigneur et me déclarer son disciple : car le Seigneur Jésus a souffert la mort pour l'expiation de mes péchés. Je me ferai baptiser dans l'eau en son nom. Je suis décidé à mourir au péché, à ressusciter à la véritable vie, et à annoncer à tous la bonne nouvelle du salut par ses mérites. » Telles étaient mes résolutions, pendant que j'étais tranquille chez moi, recueilli et méditant dans ma chambre.

Le lendemain, je pensai : « C'est aujourd'hui samedi; demain sera le jour du Seigneur, j'irai à Kattack (3), et je me ferai baptiser au nom du Seigneur. » Je m'ouvris là-dessus à ma femme, qui se mit aussitôt à crier et à pleurer. Au bruit qu'elle fit, les voisins accoururent et s'efforcèrent de me détourner de l'exécution de mon dessein; mais, sans me laisser ébranler par leurs instances, je me mis en route. Ils me suivirent pendant quelque temps, en pleurant et en se lamentant, comme s'ils avaient accompagné un mort à sa dernière demeure. Sodamunda, mon fils, se jeta plus d'une fois devant mes pas, pour me barrer le passage; il s'attachait à moi, et ne voulait à aucun prix me lâcher. « Si tu vas à Kattack, me disait-il, je me

(1) *Voyez* X^e année, p. 357 et suiv.

(2) *Voy.* XIIe année, p. 171.

(3) Station missionnaire baptiste. *Voy.* XIIe année, p. 171.

passerai une corde autour du cou et je me penderai, ou bien je me précipiterai dans l'eau, et je me noyerai. » « Mon fils, lui répondis-je, il faut que j'aille à Kattack; dès aujourd'hui, je suis mort au monde, mort à toi-même; si tu veux te joindre à moi pour appartenir au Seigneur, je serai ton père et tu seras véritablement mon fils. »

Après être parvenu à me soustraire à leurs instances, j'arrivai chez le Père Lacey(1). Je lui ouvris mon cœur et le priai de me baptiser au nom du Seigneur. « Attends encore quelques jours, me répondit-il, et quand je serai suffisamment éclairé sur l'état de ton âme, je te baptiserai. » Triste, je m'en retournai chez moi, et je me mis à prier: «O Seigneur, accorde-moi la grâce de confesser bientôt ton nom. » Peu de temps après, Lacey et Gundagor (hindou converti et catéchiste) arrivèrent et eurent un entretien avec moi; et quand ils eurent prié et réfléchi un moment, Lacey me dit en me quittant: «Demain je me propose de te baptiser.» Le soir, je pris quelque peu de nourriture sèche, et j'allai me coucher. Le lendemain matin, mes frères et mes amis vinrent me trouver et cherchèrent encore à me dissuader de me faire chrétien; mais je ne tins aucun compte de leurs paroles. A quatre heures de l'après-midi, nous nous rendîmes près du fleuve. Tous les frères chrétiens et beaucoup de monde s'y étaient rassemblés. Les premiers chantèrent des cantiques en l'honneur de Dieu. Puis le frère Lacey, me fit une instruction puisée dans la Sainte-Ecriture et me baptisa au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Alors, je m'adressai à la foule et je dis: « J'étais mort et enseveli dans mes péchés, mais me voici maintenant

---

(1) Terme dont les Hindous se servent pour désigner les ecclésiastiques, et qui date de l'époque où les portugais occupaient ce pays. Sahib est le nom qu'ils donnent aux européens en général.

Rédacteurs.

ressuscité dans le Seigneur. Croyez en lui et vous trouverez la rédemption de vos âmes. » Là-dessus ils m'injurièrent et me maudirent. « Ta caste est perdue, me dirent-ils, tu as anéanti toi-même l'arbre de ta généalogie. Tu mangeras désormais des os et de la viande de porc et tu boiras de l'eau-de-vie. Tu es devenu un esclave dans la maison des blancs. Tes pères régnaient autrefois en maîtres dans ce pays; mais toi, tu as attiré sur leur postérité le déshonneur et la confusion; nous ne voulons plus voir ton visage. Mieux vaudrait pour toi être mort. Maudis sois-tu, toi qui as renié ta nation. »

Le soir les frères se réunirent; nous chantâmes des cantiques ensemble, nous priâmes et nous écoutâmes la prédication de la parole de Dieu; puis frères et sœurs nous prîmes ensemble la Cène, en mémoire des souffrances et de la mort du Sauveur, et pour obéir à son commandement.

Le jour qui suivit mon baptême, mon hôte de Kattack me chassa de chez lui, en me disant: « Tu es devenu un pariar (1); sors de ma maison. » Je m'en allai donc dans ma maison à Bogerpour; mais personne ne voulut m'y laisser entrer. Mes amis et mes parents avaient persuadé à ma famille de rompre toute relation avec moi. Je fus donc obligé de demeurer un jour et une nuit à la porte de ma demeure, sans prendre aucune nourriture. Enfin, j'obtins la liberté de leur parler, et je leur tins le même langage qu'avant ma conversion, ils se réconcilièrent avec moi. Depuis ce jour, j'ai étudié les Saintes Ecritures, j'ai prié et suis allé de village en village, en publiant la bonne nouvelle du salut par Jésus-Christ.

Lecteurs, priez pour obtenir que le nombre des Ramtschandra et des Gundagor se multiplie de jour en jour davantage, aux Indes orientales.

---

(1) Les pariars appartiennent à la caste la plus méprisée des Hindous.

Rédacteurs.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE BÉERSÉBA.

Les dernières nouvelles reçues de cette station étaient bien propres à affliger les amis de notre Société et à leur donner de vives inquiétudes. A cette époque, Béerséba était en proie à la guerre et au pillage, et ses paisibles habitants avaient été obligés de s'armer pour repousser un ennemi provocateur et audacieux. Aujourd'hui, grâces à Dieu, tout est rentré dans l'ordre, et nous avons les plus consolantes nouvelles à communiquer à nos lecteurs. M. Daumas, qui a remplacé momentanément M. Rolland, pendant un voyage que ce dernier a été appelé à faire dans la colonie, va nous exposer lui-même l'état des choses dans cette station naguère si agitée, et maintenant si paisible.

Rapport dè M. Daumas, 20 mai 1837.

A Monsieur le Président et à Messieurs les membres du Comité de la Société des missions évangéliques de Paris.

« Messieurs et très honorés frères,

« Lorsque cette lettre vous parviendra, vous aurez reçu, j'espère, le journal de mon dernier voyage chez les Lighoyas, et appris avec joie et reconnaissance envers le

4

Seigneur, la fondation de la station de Mokotling (1). Vous aurez été également instruits qu'après une absence de quelque temps, occasionée par ce voyage, je rentrai à Béerséba, au commencement de l'année. Depuis lors, j'ai poursuivi mes travaux de concert avec le frère Rolland, et quoique nous ayons été éprouvés, vous verrez cependant, Messieurs, que le Seigneur ne laisse pas que de nous bénir dans l'œuvre qu'il nous a donnée à faire.

Conséquences fâcheuses de l'expédition des Korannas contre la station.

« Il serait superflu de vous parler de nouveau de la terrible épreuve qu'eut à essuyer le frère Rolland, pendant mon absence ; vous aurez vu, par une lettre de ce cher compagnon d'œuvre (2), que les Korannas ont attaqué Béerséba et enlevé environ deux cents têtes de bêtes à corne et vingt chevaux, après avoir massacré impitoyablement trois bergers qui se trouvaient dans les champs. Il me suffira d'ajouter que ce triste événement et les deux expéditions que nos gens tentèrent pour recouvrer leur bétail, et qui demeurèrent sans succès, ont eu les plus tristes conséquences. Pendant quelque temps, il était rare que nous vissions s'écouler une journée sans alerte. Un Caffre aperçu dans les champs, un feu découvert dans le lointain, un coup de fusil, c'en était assez pour porter l'alarme dans l'endroit. On se représentait à chaque instant les Korannas ou les Caffres prêts à fondre sur nous pour nous massacrer. Je n'oublierai pas facilement ce qui nous arriva un dimanche. Quelques femmes béchouanas s'étant levées de grand matin aperçurent plusieurs chevaux dans les environs du Calédon.

(1) *Voyez* XIIe année, p. 321 et suiv.
(2) *Voy.* XIIe année, p. 301 et suiv.

Elles s'imaginèrent à l'instant que c'était un parti de Korannas qui étaient en embuscade pour attaquer de nouveau les gens de la station, et se rendirent précipitamment à la maison pour porter cette nouvelle. Nous étions encore au lit. La domestique vint frapper à ma fenêtre en me criant de toutes ses forces : « Monsieur, levez-vous, levez-vous, les Korannas sont là ». N'ayant aucun doute qu'on ne les eût vus, je me recommandai ardemment à la protection du Seigneur. Je sortis, et déjà le tumulte était général sur la station; les gens couraient çà et là avec leurs armes. L'un venait chercher de la poudre; l'autre apportait son fusil pour le faire raccommoder, comme si c'eût été le moment! Enfin l'on envoya une patrouille, et l'on vit, à notre grand étonnement à tous, que les prétendus ennemis n'étaient que quelques fermiers hollandais, qui avaient couché dans le voisinage du Calédon. Je pourrais encore citer bien d'autres faits de cette nature qui nous ont mis, pendant quelques instants, dans la plus grande anxiété.

« Les gens de la station n'osant pas se rendre à l'église pendant la soirée, nous fûmes obligés de suspendre les services que nous avions établis en hollandais et en sichuan. Ce ne fut pas tout : nous eûmes la douleur de voir des âmes qui avaient commencé à chercher le Seigneur, rebrousser chemin et devenir étrangères à tout sentiment de piété. Mais Celui qui veille sur ses enfants n'a pas voulu prolonger notre épreuve; il a eu pitié de nous dans sa grande miséricorde; il nous a rendu la précieuse paix dont nous jouissions avant ces tristes circonstances, et a ramené auprès de nous quelques pauvres pécheurs, qui désirent fuir la colère à venir.

« Comme le frère Rolland avait un grand besoin de se rendre dans la colonie pour s'approvisionner, il profita de ce moment de relâche pour faire son voyage. Voilà

environ deux mois que je suis seul avec madame Rolland. Les nombreuses occupations sous le poids desquelles je me sens quelquefois accablé, me font désirer vivement l'arrivée d'un collaborateur, que nous attendons maintenant d'un jour à l'autre. Après ces faits généraux, permettez-moi d'entrer dans quelques particularités.

École. « Cette partie de notre œuvre me donne toujours beaucoup de joie et d'encouragement. A cause de la moisson, qui a lieu dans le mois d'avril, elle avait, pendant quelque temps, considérablement diminué; mais ensuite le nombre des écoliers est allé en croissant, de sorte que la semaine dernière, j'ai eu, journellement, environ cent quarante enfants ou adultes. Quoiqu'ils n'avancent pas aussi vite que je le voudrais, cependant je puis dire que les plus assidus ont fait des progrès dans la lecture, l'écriture, l'arithmétique et la géographie. Cette dernière science intéresse vivement une vingtaine de nos écoliers, qui sont capables d'en profiter. Nous avons déjà parcouru l'Europe et l'Afrique presque en entier. Quant à l'arithmétique, quelques-uns en sont à l'addition; les moins avancés apprennent par cœur la table de multiplication; d'autres la savent parfaitement.

Prédication. « Le frère Rolland, en me laissant seul, m'a confié le service en sichuan, dont il était spécialement chargé. Ayant fait, avec l'aide du Seigneur, quelques progrès dans la langue des indigènes, j'ai été à même de prêcher deux fois le dimanche, sans le secours d'un interprète. Comme l'un de mes écoliers de la semaine connaît passablement le hollandais pour un Béchouana, je fais, avec son secours, une composition que je lis dans le service du matin. Dans celui de l'après-midi, j'ai commencé à parler d'improvisation sur une parabole ou une autre partie de l'Écriture Sainte, que je traduis préalablement avec le même jeune homme. J'ai la douce

satisfaction de voir que la parole de la vérité est écoutée avec une grande attention et dans un vrai recueillement. Le profond silence qui règne dans l'église n'est le plus souvent interrompu que par les sanglots de quelques auditeurs qui sentent leur misère et dont j'aurai occasion de vous entretenir bientôt. Après le culte du matin en sichuan, j'ai un service pour la congrégation hollandaise, qui continue toujours à s'accroître. Dans la soirée, il y a un second service en hollandais, qui est généralement présidé par un membre de notre petite Eglise, à qui le Seigneur a accordé des dons pour exhorter, de la manière la plus simple et la plus touchante, ses compatriotes, qui sont encore sans Dieu et sans espérance dans ce monde.

Réunions pendant la semaine. — « Comme, par la grâce de notre bon Dieu et Père céleste, notre prédication n'a pas été vaine, nous avons dû établir des réunions particulières pour entendre et instruire ceux qui désirent se consacrer au Seigneur. Je vous ai dit, en commençant ma lettre, que les événements dont vous avez eu connaissance ont exercé la plus funeste influence sur les âmes et semblé paralyser nos efforts. Depuis lors, nous avons pu voir succéder à ces temps malheureux des jours moins tristes : les pécheurs semblent se réveiller du sommeil de la mort pour vivre d'une vie nouvelle.

Candidats au baptême. — « Les candidats au baptême ont toujours persévéré dans la même voie; leurs désirs et leurs espérances sont restés les mêmes au milieu de l'épreuve. Le Seigneur en soit béni! Chaque lundi soir, il y a une réunion consacrée à leur instruction religieuse. Je puis dire que les ardentes prières qu'ils font monter devant le trône de la grâce m'édifient profondément et me confirment dans la pensée que l'œuvre du Saint-Esprit est commencée en eux.

« Le mardi soir, depuis le départ du frère Rolland, j'ai établi une réunion pour les personnes qui assistent au culte hollandais, et qui ont, depuis peu, commencé à chercher le Seigneur. Onze d'entre elles, qui avaient paru jusqu'à présent indifférentes, sont venues confesser leur misère et manifester l'ardent désir qui les anime de marcher en nouveauté de vie.

« L'une me disait dans notre dernière réunion : « Je suis aveugle; je ne sais rien; je viens ici pour que vous m'instruisiez. » Une autre : « Je sens que j'ai vécu jusqu'à présent hors de Christ; je veux maintenant vivre en lui; quoique je sois bien misérable, il me fera grâce ». Une femme m'a raconté qu'elle avait éprouvé, il y a quelque temps, qu'elle était une grande pécheresse; mais qu'ayant ensuite négligé de prier, elle était devenue insensible à son état, et que puisque maintenant le Seigneur daignait lui faire connaître le danger qu'elle courait, elle était venue dans cette réunion pour y recevoir des instructions relatives à son salut. Un quatrième individu, et ce sera le dernier dont je vous parlerai, pour ne pas trop prolonger cette lettre, disait « que le dimanche, où nous prîmes la cène, il sentit son cœur si attendri qu'il fit tout son possible pour retenir ses larmes; que, depuis ce moment, il se reprocha d'avoir été si insensible à l'amour du Seigneur, et qu'il prit la ferme résolution de se consacrer à son service.

« Le mercredi soir, j'ai une prédication en hollandais, où se rendent très assidument les personnes de la station qui parlent cette langue.

« Le jeudi soir est consacré à instruire le Béchouanas qui désirent fuir la colère à venir. Ils nous racontent ordinairement ce qu'ils ont entendu le dimanche précédent, ou bien nous font part des sentiments qu'ils éprouvent. Malheureusement le nombre de ces personnes

n'est pas grand; il n'y en a que cinq; cependant c'en est toujours assez pour nous prouver que la parole du Seigneur produit ses effets dans quelques pauvres âmes. En général, les Béchouanas dont je parle retiennent, avec une exactitude étonnante, les choses qu'ils entendent dans le service religieux. Dans notre dernière réunion, l'un d'eux me raconta l'histoire d'Abraham, de Lot et de la destruction des villes de la plaine, sur laquelle j'avais prêché le dimanche précédent, sans presque omettre aucune circonstance.

« Dans la même réunion, une femme me disait, entre autres choses : « Je désire, comme Marie, me tenir aux pieds de Jésus; » et une seconde me racontait que chaque fois qu'elle entendait le cor (1), elle se disait : « Ce n'est pas la parole des hommes que tu vas écouter aujourd'hui, mais la Parole de Dieu ». J'ai commencé à faire prier ces personnes avec moi; elles m'ont extrêmement réjoui par leurs simples et ardentes supplications. Puisse Celui sans le secours duquel nous ne sommes capables de rien, seconder les désirs de ces pauvres pécheurs et leur donner de persévérer dans la bonne voie, afin que bientôt nous ayons la joie de vous annoncer qu'ils ont été ajoutés à notre petite Eglise par le sacrement du baptème. (2)

«Pendant que j'écris ces lignes, un des membres de notre petite Eglise, vient me raconter que deux Béchouanas sont allés le trouver pour causer avec lui sur leur salut.

---

(1) Le cor a, jusqu'à présent, tenu lieu de la cloche à Béerséba.

(2) Dans une lettre postérieure, sous la date du 10 juillet, M. Daumas ajoute :

« Tout continue à marcher, de la manière la plus réjouissante, à Béerséba. Nous avons reçu quatre nouveaux candidats pour le baptême. Nous sommes véritablement indignes de tous les encouragements que le Seigneur se plaît à nous donner. »

Rédacteurs.

L'un deux paraît extrêmement travaillé. Il a dit, que depuis trois dimanches son cœur était si *gros*, qu'il ne pouvait plus y tenir; que Dieu (Morimo) lui a fait voir ses péchés et qu'il en a été extrêmement effrayé. Ces deux Béchouanas se rendront, d'après leur désir, à notre prochaine réunion du jeudi soir.

Les Enfants de Béerséba.

« Je ne saurais terminer cet article sans vous dire que *l'Infant-school*, (école de petits enfants) marche toujours de la manière la plus encourageante. Dimanche dernier, j'eus sous les yeux, un spectacle des plus charmants. Une soixantaine d'enfants, que madame Rolland a habillés, s'assemblèrent devant la maison missionnaire, et de là se dirigèrent, avec ordre, vers la maison de Dieu, en chantant un cantique qu'ils ont appris à l'école. Qu'une pareille scène est intéressante dans ces contrées naguère couvertes des plus épaisses ténèbres !

« Au milieu de mes nombreuses occupations, qui me laissent à peine le temps de vous écrire, le Seigneur s'est tenu près de moi et m'a soutenu puissamment. J'ai éprouvé souvent qu'il est bien doux de s'endormir, après s'être fatigué à son service. De temps en temps, j'ai occasion de voir des indigènes, qui demeurent à Mokotling. Dernièrement Makuana (1) est venu visiter un des chefs de Béerséba, qui est son parent. Comme il craint extrêmement les Korannas, qui l'ont dévalisé bien des fois, il a amené ici son bétail pour le mettre en sûreté, disant «que lorsque je serai à Mokotling, il viendra le chercher et se fixer auprès de moi. » Cela m'a fait bien du plaisir et m'a confirmé dans la pensée que ce chef est sincère dans ses

---

(1) Chef principal des Lighoyas. *Voyez* XIIe année, p. 297 et suiv.

intentions. Cette espérance, vous le comprenez aisément, Messieurs, me fait soupirer après le moment où j'occuperai le poste que le Seigneur, dans sa miséricorde, a daigné m'assigner. J'espère qu'à l'heure qu'il est, les aides que nous attendons voguent sur l'Océan (1) et que bientôt nous aurons la joie de les posséder. Puisse ce Dieu, au commandement duquel les vagues s'élèvent et s'abaissent, les préserver de tout danger et les rendre à nos prières, afin que de concert avec eux, nous travaillions dans le beau champ qu'il a ouvert devant nos pas.

Paroles de sympathie au sujet d'une grande épreuve. (2)

« Nous venons d'apprendre l'épreuve de notre inconsolable Directeur. Quoique chaque fois que nous ouvrons une lettre venant de notre chère patrie, nous nous attendions à apprendre la mort de quelqu'un de nos amis, de nos frères ou de nos parents, il m'eût été bien difficile, malgré cela, de n'être pas profondément affligé avec ceux qui pleurent la perte irrépa-

(1) En effet, ils étaient à cette époque sur mer; le 14 août, ils avaient mis pied à terre au Cap et depuis lors nous avons appris que le 20 septembre ils sont arrivés sains et saufs à la baie d'Algoa.

Rédacteurs.

(2) Nous n'avons pas cru devoir retrancher ce paragraphe d'une lettre adressée au Comité. Il pourra servir à montrer comment a été accueillie en Afrique, par les missionnaires français, la nouvelle de la perte douloureuse que fit, il y a plus d'un an, la maison des Missions évangéliques de Paris, qui n'a formé, jusqu'à présent, qu'une seule et même famille unie par les plus tendres liens. Si nous ne laissons aujourd'hui parler, devant le public, que M. Daumas, sur un si pénible sujet, c'est, d'une part, parce qu'il nous semble qu'après seize mois, il est des impressions sur lesquelles il ne convient pas de s'appesantir de nouveau; et de l'autre, parce qu'ayant un même cœur, nos chers missionnaires n'ont qu'un même langage, et qu'à cause de cela, les paroles de l'un d'entre eux sont les paroles de tous.

Rédacteurs.

rable de la Directrice de notre chère Maison des missions. Le jour où j'appris cette foudroyante nouvelle, mon cœur se livra tout entier à sa douleur, mes yeux se remplirent de larmes, et pendant plusieurs nuits, ce fut en vain que je cherchai les douceurs du sommeil. J'ai mêlé mes larmes aux vôtres, cher monsieur GrandPierre; j'ai mis votre épreuve sur mon cœur; j'ai vivement sympathisé à votre profonde, à votre accablante, je dirais même, si je ne savais pas que vous êtes un chrétien fidèle, à votre insupportable affliction. — J'ai aussi pleuré avec vous, Messieurs et très honorés frères; car si notre cher Directeur a perdu une tendre, une aimable, une précieuse compagne de sa vie, vous avez été privés d'un grand soutien dans l'œuvre que le Seigneur vous a confiée, par la perte de l'inestimable et inappréciable Directrice de votre Institut. — J'ai pleuré et je pleure encore avec vous, chers frères et futurs collaborateurs, parceque, dans le départ de ce monde de notre chère sœur, vous avez perdu la plus tendre des mères. Pendant les trois ans et demi que j'ai passés dans la Maison des missions, j'ai appris à la connaître; et maintenant je ne puis me rappeler, sans la plus vive émotion, le temps durant lequel elle m'a tenu lieu de celle qui m'a donné le jour. Que sa douceur, son affabilité, sa sollicitude étaient grandes! que sa patience a été admirable pendant ses longues années de souffrance! quel exemple vivant n'avions-nous pas continuellement sous les yeux! quelle école pour nous qui sommes appelés à supporter toute sorte de privations et d'épreuves dans cette terre étrangère! Votre Directrice n'est plus au milieu de vous; le Seigneur vous a privés de sa présence. — J'ai pleuré et je pleure encore avec vous, Mesdames et chères sœurs de Paris: vous aussi vous avez perdu une précieuse amie, une zélée et dévouée collaboratrice. J'ai moi-même été

témoin de son dévouement. Qu'elle était heureuse de pouvoir vous seconder, malgré ses continuelles souffrances, dans vos généreux efforts pour l'avancement du règne de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ! C'est en vain que vous la cherchez dans vos pieuses réunions; elle ne pourra plus faire monter avec vous ses ardentes supplications, devant le trône des miséricordes; elle ne pourra plus, par sa patience, sa douceur et son zèle, être un exemple d'édification au milieu de vous. Oh! pleurons-la tous ensemble : mêlons nos larmes à celles de son époux et de ses parents inconsolables. Pleurons-la, en pensant au bien qu'elle aurait pu faire encore, si Celui qui tient en ses mains nos destinées, avait jugé à propos de prolonger sa frêle existence.—Mais comme nous ne sommes pas semblables à ceux qui n'ont point d'espérance, réjouissons-nous à la pensée que notre sœur est bienheureuse, qu'elle est affranchie pour toujours de la souffrance, et qu'elle s'est envolée dans le séjour de la paix, de la joie et du bonheur. Elle contemple son Sauveur, en qui elle avait mis son espérance; une couronne de gloire brille sur son front; couverte de vêtements plus blancs que la neige, elle unit sa voix à celle des rachetés qui chantent le cantique de la délivrance. Elle ne viendra plus vers nous, mais nous irons vers elle et ses deux chers enfants qui l'ont accompagnée dans son triomphe. Puissions-nous être tous prêts pour le moment du départ; puissions-nous tous la rencontrer dans la Jérusalem céleste et nous réjouir ensemble pendant les périodes sans fin de l'éternité!

Extrait d'une lettre de madame Rolland au Comité de la Société auxiliaire de femmes de Paris.

Béerséba, septembre 1837.

« Chères sœurs en notre Seigneur Jésus Christ,

« Il me serait impossible de vous exprimer la joie et la consolation que votre lettre m'a procurées. C'est avec une véritable affection que vous vous êtes efforcées d'entrer dans mes circonstances, et avec une sincère sympathie chrétienne que vous m'avez rappelé les points de contact et de ressemblance qui existent entre nous. Vous connaissez assez notre position et notre solitude, pour comprendre combien douces et précieuses sont des paroles chrétiennes de conseil et d'encouragement. Je venais de passer douze mois sans voir le visage d'une femme européenne, quand votre chère et bonne lettre m'est parvenue : elle m'a fait sentir que nous ne travaillons pas seuls dans cette portion reculée de la vigne du Seigneur ; mais que nous sommes unis à la grande famille de Christ, et comme tels excités à un service plus actif dans la cause de notre commun Chef et Sauveur. Chères amies, vous avez prié pour nous, pauvres et indignes ouvriers ; nos cœurs vous bénissent pour ces prières : puisse le Dieu plein de fidélité entendre les nôtres, et les exaucer abondamment en vous! Il a entendu les vôtres, et il y a répondu de telle manière que nous espérons fermement qu'ayant commencé son œuvre dans la conversion des âmes, il daignera continuer à nous employer comme ses humbles instruments, et qu'il nous fera voir de plus grandes choses encore.

« Dimanche dernier, six personnes ont été ajoutées à notre petite Eglise : ce sont les premiers fruits de l'Evangile à Béerséba ; six brebis errantes ramenées dans le bercail du bon Berger ! Nous avons l'espérance que ces

nouveaux convertis deviendront l'ornement de l'Église : ils sont jeunes dans la grâce et faibles dans la foi ; mais je les crois sincères et désireux de croître dans la connaissance et dans l'amour.

« *Jacob*, le plus intéressant des six, est un chrétien joyeux et paisible, simple dans son attente au Sauveur, et ne croyant pas possible que quelque chose puisse troubler sa paix. Son expression favorite est : « Je certifie que je crois en Jésus, et que, par sa grâce, je demeurerai en lui jusqu'à la mort. »

« *Rachel* est avancée en âge. Elle est naturellement timide ; mais, grâce à Dieu, ses œuvres de charité rendent un précieux témoignage de sa foi, et elle promet de devenir un membre très utile de notre petite communauté.

« *Feiland*, est père d'une nombreuse famille. C'était un homme remarquable par son orgueil et par son astuce. Depuis peu de temps, il semble avoir fait, au pied de la croix, le sacrifice de ses mauvaises inclinations, et il a reçu en échange la simplicité et une droite intelligence.

« *Pierre*, *François* et *Sophie*, appartiennent à la même famille ; mais, hélas ! leurs pauvres parents ne paraissent pas joyeux de voir leurs enfants décidés à servir le Seigneur : ceux-ci seront probablement appelés à souffrir des persécutions, et auront besoin de soins particuliers.

« Chères amies, en vous présentant ces frères et sœurs d'Afrique, je les recommande à votre amour en Christ et à vos prières, afin qu'ils soient fortifiés et accomplis en toute bonne œuvre.—D'autres encore, d'entre leurs pauvres frères, suivront bientôt leur exemple, à ce que j'espère.—Il vient de se former une réunion de Béchouanas se préparant au baptême. Mon cher mari leur prêche souvent au milieu des soupirs et des larmes, et il peut annoncer les richesses incompréhensibles de Christ à de

pauvres âmes fatiguées et chargées. Dieu s'est montré plein de miséricorde en lui accordant enfin de s'employer tout entier à cette œuvre, depuis si long-temps attendue. Il est fréquemment interrompu dans ses occupations journalières par des personnes qui viennent lui demander des instructions particulières, ne pouvant attendre les jours de réunions générales. — « J'ai fui ma maison; je ne puis pas dormir; mes péchés sont trop grands, » disait une pauvre femme tout en pleurs, un matin qu'elle était venue nous trouver de très bonne heure. — « Je viens pour entendre encore parler de Jésus, » disait une autre personne, « je suis ignorante et pleine de péchés; mais je voudrais faire quelque grande chose pour Jésus. » —Vous voyez, chères amies, combien nous avons besoin que vous priiez pour nous : oui, je voudrais vous supplier avec ardeur *de travailler avec nous abondamment* par vos prières : car c'est de cette manière que nous pouvons être ouvrières ensemble dans l'œuvre du Seigneur. Qu'il nous sera doux de recevoir de nouvelles grâces comme des réponses à vos supplications !

« Nos écoles, sous les soins infatigables de notre bien-aimé frère M. Daumas, présentent une vie et une régularité très encourageantes. Aucune cause ordinaire ne saurai empêcher les enfants de s'y rendre; on les voit souvent attendre en groupes à la porte, que l'appel, pour l'ouverture de la classe, leur soit fait. Ils sont presque toujours au nombre de cent cinquante à cent soixante. Vous savez peut-être que les salles d'asile ont toujours été mon occupation favorite (1) : maintenant, que la Providence m'a entourée de tant de facilités pour m'y consacrer, elle m'est de-

(1) Madame Rolland partit de Londres en 1829, avec M. le docteur Philip, dans le but spécial de propager dans la colonie du Cap, le système des *Infant Schools*. Elle était donc déjà missionnaire, avant qu de devenir l'épouse de M. Rolland. *Rédacteurs.*

venue plus chère que jamais. Mon mari a fait bâtir une salle d'école très convenable, de sorte que j'espère pouvoir faire davantage que par le passé pour ces chers petits païens, et suivre le système des salles d'asile sans interruption, ce qui était impossible dans l'ancien local, qu'il fallait abandonner quand le temps était mauvais.— Notre brave Aron a entrepris cette construction. Je pense que cet excellent chrétien ne vous est pas tout-à-fait inconnu, le docteur Philip et M. Campbell ayant fait mention de lui dans le récit de leurs voyages (1). Il a été pendant plusieurs années, un membre respectable de l'Eglise du Kuruman; mais, depuis quelque temps, il demeure avec nous. On voit en lui, d'une manière frappante, la puissance de la grâce divine sur une nature païenne. Il est très utile à mon cher mari, sa piété et son expérience le rendant capable d'agir comme instituteur spirituel parmi ses frères : par suite des tristes événements de l'année dernière, tout ce qu'il possédait lui ayant été enlevé par les Korannas (2), nous avons été réjouis de pouvoir lui donner de l'ouvrage. — Je vous dirai maintenant, chères sœurs, que c'est uniquement par la foi que nous avons pu commencer ce bâtiment et dans l'espérance que Dieu inclinerait vos cœurs à venir à notre aide. Il me serait extrêmement doux, je l'avoue, de tenir cette salle d'école de la charité de mes sœurs de France.—Les frais de cette bâtisse ne dépasseront pas, je pense, 20 livres sterling (500 francs). — Je soumets cette proposition, en toute humilité, à votre décision. — Les jeunes chrétiens français ne seront-ils point disposés à faire quelque petit sacrifice en faveur des pauvres petits Africains ? Ne se joindront-ils pas à nous, pour élever à ces pauvres enfants délaissés, un refuge où ils puissent

(1) *Voyez* XIIe année, p. 304 et suiv.

(2) *Voyez* ibid, p. 302 et suiv. *Rédacteurs.*

être instruits selon la piété et formés pour le Ciel? La charité de quelques jeunes gens du Cap m'a fourni les moyens de vêtir, le dimanche, une centaine de ces enfants. C'est une chose délicieuse que de les voir se rendre gaiement à l'église.— Je ne donne de vêtements qu'à ceux qui sont venus régulièrement à l'école: c'est une récompense de leur assiduité.

« Il me semble que, depuis quelque temps, j'éprouve un plus vif désir de me dévouer entièrement au service de mon Maître. Quoique, comme vous l'avez fort bien observé, tout ici nous rappelle puissamment que nous sommes missionnaires, je me sens cependant encore tentée d'aimer le monde et mes propres aises, et je tombe souvent dans l'infidélité. Quelquefois le Seigneur me laisse à moi-même, afin que je m'afflige de son absence. — Cependant, que son Nom soit béni! Il ne m'abandonne jamais complètement dans mes épreuves et mes difficultés. J'ai fait l'expérience que la grâce de Dieu me suffit. Mes temps de détresse et de privation ont souvent été adoucis par ses consolations, et je ne crains pas d'en rencontrer encore sur ma route, si telle est sa sainte volonté. Il est toujours le même, et il me guidera jusqu'à la mort, à travers les peines et les dangers, les tentations et les écueils.

« Nous sommes fort reconnaissants du nouvel envoi de vêtements que vous nous annoncez pour nos pauvres femmes. Ceux que vous nous avez déjà envoyés, sont entièrement réservés pour les Béchouanas converties. Il est nécessaire de venir à leur aide, quand elles sentent le besoin de porter des vêtements européens, et vos dons sont d'autant plus précieux, qu'ils contribuent à leur faire acquérir des habitudes de décence. Puisse le Seigneur bénir abondamment toutes les œuvres de foi et de charité que vous avez entreprises en son nom!

OBJETS OFFERTS AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE DE PARIS, PAR M. ARBOUSSET.

A Messieurs les Professeurs et Administrateurs du Muséum d'Histoire naturelle, à Paris.

Messieurs,

« Comme le Muséum d'histoire naturelle ne possède pas encore le bœuf d'Afrique, je me fais un vrai plaisir de lui en présenter un, au nom de ma Société. Il diffère du bœuf commun de ce pays, en ce qu'il est plus grand et que ses cornes sont d'une grosseur et d'une longueur peu ordinaires. L'œil de celui-ci était très beau, d'un bleu opalin, un peu hagard, et son jabot très proéminent. Il vient du 25° de latitude S. par le 20° de longitude E., où cette espèce de bœuf est, il paraît, commune. Le chef des Zoulas, Mosélékatsi, le prit, il y a une dizaine d'années, sur le sol d'une tribu de Béchouanas, appelés *Bapéris*, à trente ou quarante lieues est de son territoire. Il l'offrit ensuite, en présent, à un Missionnaire protestant français, qui le céda à son tour à ses frères de Morija. Ceux-ci le soumirent au joug, et l'eurent, à leur service, pendant quatre ans environ. Enfin, je l'ai amené du pays des Bassoutos, ici. Il a fait ce trajet avec beaucoup de peine, car il n'a pas marché moins de cinq semaines, boîtant. Messieurs Verreaux (1) l'ont joliment préparé, et veulent bien se charger de vous le faire parvenir par le premier vaisseau qui partira du Cap pour la France.

« Vous recevrez aussi, par la même occasion, Messieurs, une grue couronnée (*ardea pavonia*) que je

(1) Naturalistes français établis à la ville du Cap.
Rédacteurs.

vous prie d'accepter pour le Muséum. J'ai réussi à l'amener vivante de Morija, (où elle avait été prise toute jeune,) à la ville du Cap, et je désirerais bien qu'elle pût vous arriver vivante à Paris. Vous pourriez la comparer avec celle du Canada, dont on suppose qu'elle est une variété. Au reste, les mœurs des deux espèces sont les mêmes, de sorte que je n'ai pas besoin d'entrer dans aucun détail sur ce point. Les natifs appellent celle-ci *Lééém*, onomatopée prise du cri que fait l'oiseau lorsqu'il s'envole.

« M. J. Verreaux, en expédiant les deux objets humblement offerts, les accompagnera d'une lettre d'avis, et recommandera au capitaine d'empailler la grue et de vous l'envoyer dans cet état, au cas qu'elle meure pendant la traversée.

« J'ai l'honneur d'être, Messieurs, dans un sentiment de haute estime,

votre très humble et très obéissant serviteur,

« TH. ARBOUSSET. V. D. M. »

Ville du Cap, ce 25 septembre 1837.

Le Directeur de la Maison des missions, ayant transmis à MM. les professeurs et administrateurs du Muséum d'histoire naturelle la lettre ci-dessus de M. Arbousset, en a reçu la réponse suivante :

MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE.

Paris, le 16 janvier 1838.

Monsieur,

« Nous avons reçu, dans la dernière séance de notre assemblée, la lettre que vous nous avez fait l'honneur de nous écrire, en nous transmettant celle par laquelle

M. Arbousset nous annonce l'envoi qu'il a bien voulu faire aû Muséum, d'un bœuf d'Afrique préparé et d'une grue couronnée vivante.

« Nous vous prions, Monsieur, de recevoir nos remerciements de cette communication et des dispositions que vous voulez bien nous témoigner à l'égard du Muséum.

« Les missionnaires de votre Société ont déjà enrichi les collections de cet établissement de plusieurs objets intéressants (1), et nous ne doutons pas que l'approbation que vous donnez à leur zèle pour la science, n'ait un jour les plus importants résultats.

« Aussitôt que nous aurons reçu les objets envoyés par M. Arbousset, nous nous empresserons de lui assurer nos remerciements et nous vous prierons de vouloir bien les lui faire parvenir.

» Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de notre considération la plus distinguée,

« *Les professeurs, administrateurs du Muséum.*

« L. CORDIER, *directeur*. E. CHEVREUL, *trésorier*.
V. AUDOUIN, *secrétaire*. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

GROENLAND (2).

Mission des Frères-Unis.

L'auteur du *Génie du Christianisme* a consacré quelques lignes de sa poétique éloquence à peindre la vie

(1) *Voyez* X^e année, p. 92 et suiv.

(2) *Voyez* sur l'origine de cette Mission, IVe année, p. 289 et suiv.

aventureuse des tribus de l'Océan glacial (1) : « L'Esquimaux, » dit-il, « s'embarque au printemps, avec son « épouse, sur quelque glace flottante. Entraîné par les « courants, il s'avance en pleine mer, sur ce trône du « Dieu des tempêtes. La montagne balance sur les flots « ses sommets lumineux et ses arbres de neige; les loups « marins se livrent à l'amour, dans ses vallées, et les ba- « leines accompagnent ses pas sur l'Océan. Le hardi sau- « vage, dans les abris de son écueil mobile, presse sur « son cœur la femme que Dieu lui a donnée et trouve « avec elle des joies inconnues dans ce mélange de vo- « luptés et de périls.... L'Européen se perd tous les jours « sur un vaisseau, chef-d'œuvre de l'industrie humaine, « au même bord où l'Esquimaux, flottant dans une peau « de veau marin, se rit de tous les dangers. Tantôt il en- « tend gronder l'Océan qui le couvre à cent pieds au- « dessus de sa tête; tantôt il assiége les cieux sur la cîme « des vagues : il se joue dans son outre au milieu des « flots, comme un enfant se balance sur des branches « unies, dans les paisibles profondeurs d'une forêt. En « plaçant cet homme dans la région des orages, Dieu lui « a mis une marque de royauté : Va, lui a-t-il crié du mi- « lieu du tourbillon, je te jette nu sur la terre; mais afin « que tout misérable que tu es, on ne puisse mécon- « naître tes destinées, tu dompteras les monstres de la « mer avec un roseau, et tu mettras les tempêtes sous « tes pieds. »

Voilà assurément une poésie fort belle; mais les réalités de la vie missionnaire nous paraissent plus belles encore. Il y a, en effet, depuis cent cinq ans (2), dans

(1) *Génie du Christianisme*, L. V, Chap. XIV.

(2) La Mission du Groënland date de l'année 1733; et depuis l'époque de sa fondation, elle n'a jamais manqué d'ouvriers. *Voyez* Journal des Missions, IV[e] année, p. 295 et suiv.

ces contrées glaciales, quelque chose de plus grand et de plus sublime que cette hardiesse de l'homme de la nature se jouant au milieu d'un élément furieux : c'est le dévouement de l'Allemand chrétien, c'est la charité du missionnaire saxon, c'est l'héroïsme du frère morave de la Silésie. Celui-ci n'est point né sur cette terre inhospitalière, et pourtant il a adopté ces frimats pour sa patrie ; il a consenti avec joie, lui, l'habitant d'un climat tempéré, à aller, sa vie durant, dormir sous la neige ; il s'est soumis, par amour pour son Sauveur, à des privations de toute sorte, auxquelles son éducation et ses habitudes ne l'ont point préparé ; il a échangé la société de ses parents et de ses amis, contre celle du grossier Kalalit, dont l'âme lui est plus précieuse que ses intérêts propres et sa vie elle-même.

Le missionnaire Lehmann, de la station Neuherrnhout, écrit sous la date du 1er septembre 1836 : « Le mois de juillet, qui est proprement le seul été que nous ayons ici, a été fort mauvais cette année ; nous y avons eu souvent de la neige, assez pour couvrir tout le haut pays. En août, nous en avons eu dans la plaine, et les nuits ont été si froides, que nos étangs se sont couverts d'une glace très épaisse. Nos jardins n'ont presque rien produit ; quelque peu de salade a été notre seule récolte ; la gelée a tout emporté. Quant aux choux et aux raves, il n'y faut pas penser, et nous aurons à nous passer de légumes verts cet hiver. L'herbe également a été fort rare ; nous avons eu bien de la peine à en recueillir un peu pour nos chèvres. »

Les frères de Friedrichsthal consignaient dans leur journal du mois d'avril 1835, le fait suivant : « La première semaine d'avril a été employée, en très grande partie, depuis le matin jusqu'au soir, à briser et à enlever d'énormes morceaux de glace de six à sept aunes

de hauteur, qui s'étaient formés cet hiver autour de notre maison, par l'effet de la quantité de neige que le vent y avait amassée. Nos Groënlandais nous ont prêté secours dans ce travail; au moyen d'un traîneau qui supportait la charge de douze hommes, nous sommes parvenus à emporter ces glaçons brisés en morceaux. »

Voici ce qui se passait à Lichtenau, autre station évangélique au Groënland, le 1er mars 1835: « Il a fait ici un temps si affreux, qu'il était impossible de tenir en plein air et que l'on ne voyait pas à cinq pas de soi. Dans la nuit, la neige tomba avec une telle abondance, que le matin du 2 elle s'élevait jusqu'au toit de notre maison. Il a fallu bien des efforts, pour nous frayer un chemin seulement jusqu'à la chapelle (la salle). Plusieurs des maisons de nos Groënlandais étaient tellement couvertes de neige, que pour que leurs habitants pussent en sortir, il a fallu travailler du dehors à leur pratiquer une issue. »

Les missionnaires exilés dans ces solitudes reçoivent d'Europe la plupart des objets qui servent à leur subsistance, tels qu'habits, linge, blé, provisions de bouche, etc. Le vaisseau l'*Harmonie*, qui, depuis soixante-sept ans, fait le trajet de Londres aux mers du nord, leur apporte, assez régulièrement, ce qui leur est nécessaire pour vivre. Mais ces provisions sont loin d'être fraîches, et il faut autant d'industrie que d'économie pour les faire durer. C'est ainsi, qu'au mois de janvier 1835, l'on mangeait encore au Groënland, des pommes de terre qui avaient crû en Europe, pendant l'été de 1833. « Nous les faisons bouillir d'abord, disent les « missionnaires, nous les râpons ensuite, puis nous les « séchons; de cette manière, nous les conservons deux « et même trois ans, et nous les trouvons fort bonnes. »

Le ministère évangélique n'est point restreint dans l'enceinte des stations; ses bienfaits s'étendent aux

Groënlandais qui vivent épars sur différents points de la côte; et, à cet égard, l'on peut dire, qu'en devenant pasteurs des naturels convertis et réunis autour d'eux dans leurs établissements, les missionnaires n'ont point oublié ceux d'entre les natifs qui vivent, comme des brebis dispersées, souvent à de grandes distances d'eux. Il leur faut donc aussi eux s'élancer sur la mer, traverser des bancs de glaces mouvantes, et affronter de grands périls, non pour faire la pêche ou la chasse, mais pour aller chercher et instruire les âmes immortelles des sauvages. Ce sont les détails d'une expédition de cette nature, entreprise dans le but d'évangéliser les indigènes hors des stations que les frères Kogel et Paulson, de la station de Lichtenau, nous décrivent, dans les termes suivants :
« Le 15 octobre 1834, nous abordâmes dans un lieu, à deux milles de la station; nous n'y trouvâmes que les femmes et les enfants. Ces gens nous assurèrent qu'ils vivaient heureux et en paix, et qu'ils attachaient beaucoup de prix aux réunions d'édification, que leur tient, de temps en temps, l'aide-missionnaire indigène Lucas, qui demeure dans le voisinage. Nous eûmes une assemblée où nous leur parlâmes de la nécessité d'aller à Jésus et de demeurer en lui, et nous adressâmes aussi une exhortation à la jeunesse. Après que les femmes qui nous servent de rameurs, se furent fortifiées au moyen d'un solide repas de baies et de poissons secs, frits dans de la graisse de chien de mer, nous nous rendîmes dans un autre endroit, où trente personnes sont logées dans deux maisons. L'aide-missionnaire Benjamin, leur fit une pressante exhortation, et termina par un petit discours adressé aux enfants. Plusieurs d'entre ces derniers nous témoignèrent le désir de s'instruire : c'est pourquoi nous leur fîmes présent de livres élémentaires en leur recommandant de les lire attentivement. — De là,

nous nous remîmes en route, dans la direction sud-est, et nous arrivâmes dans une île, où sous la plus misérable hutte, habite une famille dont l'indigence croît avec les années. La vue de ces pauvres enfants, dont les joues pâles et les haillons attestaient le complet délaissement, nous émut d'une profonde pitié. Ils avaient presque tout oublié ce qu'ils avaient appris précédemment à l'école. Il y a pourtant, dans cette maison, deux jeunes filles qui savent assez bien lire, mais il nous parut que, dans la triste position où elles se trouvent, elles avaient aussi peu de goût pour instruire leurs frères et sœurs cadets que ceux-ci en avaient eux-mêmes pour apprendre. Toutefois, nous ne laissâmes pas que de les exhorter les uns et les autres, et nous distribuâmes quelques livres d'école, que les enfants promirent d'étudier cet hiver, en profitant des leçons de leurs sœurs aînées. Le cœur triste, nous quittâmes ce lieu, et nous passâmes plus loin. Dans un autre endroit, nous trouvâmes deux nombreuses familles dans une même maison; les hommes étant absents, nous adressâmes un mot d'exhortation aux femmes, qui en parurent très reconnaissantes et qui nous accompagnèrent jusqu'au rivage, en nous faisant, à réitérées fois, leurs adieux. — Le soir, nous atteignîmes Kaniunermio, dernier terme de notre voyage, et nous fûmes reçus avec une grande cordialité par les frères et les sœurs qui résident dans ce lieu. Pendant que les femmes étaient occupées à porter nos effets dans la maison, arrivèrent les hommes qui étaient de retour de la chasse. L'un d'eux venait de courir, non loin de là, le danger de perdre la vie. Au moment où il décochait une flèche contre un oiseau, son kajak avait chaviré, et si ses camarades ne s'étaient pas trouvés dans les environs, et ne lui eussent pas aidé à retourner son canot et à y remonter, il serait resté dans la mer. Mais nos Groën-

landais sont si indifférents à l'égard de ces sortes d'accidents, qu'ils n'y font presque pas attention. Chavirer sur mer avec un kajak leur semble faire partie de la vie d'un chasseur et d'un pêcheur; ils en sont aussi peu émus que de l'idée de tuer un oiseau ou un chien de mer. A peine notre jeune homme fut-il de retour à la maison, qu'il ôta ses habits mouillés, en mit de secs, alla s'asseoir à son métier avec le plus grand calme, et recommença à travailler, comme si rien ne s'était passé. Quand tous les habitants du lieu, au nombre d'une trentaine, furent réunis, frère Paulson leur tint une réunion d'édification, à laquelle ils prêtèrent une grande attention. Ensuite, les gens de la maison se mirent à souper de très grand appétit, et dévorèrent, en un clin d'œil, un immense plat de viande de chien de mer, de poisson et de baies, de concert avec nos *rameurs*, qui contribuèrent, pour leur bonne part, à faire honneur à ce copieux repas. Au reste, il ne faut pas trop s'étonner de l'appétit de nos Groënlandais, surtout des hommes : car il ne font ordinairement qu'un repas par jour. Ils partent, en général, de bon matin pour la pêche; ils se mettent en mer à jeun; et quand ils ont ainsi, pendant toute la journée, supporté les fatigues et les dangers d'une navigation périlleuse, il est bien juste qu'ils se dédommagent le soir, de la sobriété avec laquelle ils ont vécu pendant le reste du jour. — Avant de nous coucher, nous eûmes encore une prière en famille. Le lendemain, après avoir exhorté les assistants à l'amour pour le Sauveur, et à l'amour les uns pour les autres, nous nous mîmes en route pour revenir à la maison. Les frères et sœurs qui habitent l'*île des Sources-Chaudes*, ayant été informés de notre visite, étaient venus à notre rencontre sur le rivage, pour nous recevoir; ils étaient au nombre d'une cinquantaine de personnes : les hommes étaient,

ce jour-là, restés à la maison. La maison de l'aide-missionnaire indigène Frédéric, fut choisie pour le lieu de la réunion, et comme il s'y trouvait plus d'une personne indifférente sur le salut de son âme, frère Benjamin leur fit, sur les dangers du renvoi de la conversion, et sur la nécessité de profiter du temps de la visitation du Seigneur, un discours qui produisit beaucoup d'impression. Les enfants furent également exhortés et se montrèrent très tranquilles pendant le culte. Plus loin, ayant visité quelques autres maisons, nous rassemblâmes les Groënlandais dans la pièce la plus spacieuse, et nous leur parlâmes sur ces mots de Jésus : « Celui qui demeure en moi, porte beaucoup de fruits. » Il y avait aussi là des malades auxquels nous fûmes heureux d'adresser quelques paroles de consolation. Le soir du même jour nous fûmes de retour à Lichtenau. »

Ce n'est guère que pendant les mois d'hiver, où la mer est impraticable, à cause des glaces qui l'encombrent, que les naturels demeurent dans les stations. Vers la fin de mai ou au commencement de juin, dès que les glaces diminuent, et que la navigation devient possible, ils partent presque tous, s'embarquent en famille, emportent avec eux leurs tentes, et s'en vont ainsi hasarder leur vie sur la mer, dans leurs outres de peau, pour se procurer les provisions qui doivent les faire vivre, pendant le reste de l'année. Ils restent, en général, trois à quatre mois absents de chez eux. Ces époques de départ ne reviennent jamais sans causer aux missionnaires de graves inquiétudes. Les Groënlandais sont leurs enfants, et ils ont pour eux des entrailles de pères. Ce n'est point sans de pénibles adieux que l'on se sépare. Le pasteur évangélique se demande à lui-même avec tristesse : Les reverrai-je tous ? N'en manquera-t-il aucun, à leur retour ? Pendant ces longs mois d'absence, n'oublieront-ils

point les instructions que je leur ai données? La privation du culte public ne nuira-t-elle pas à leur avancement dans la piété? La rencontre qu'ils feront de leurs compatriotes encore païens, dans les contrées lointaines où ils vont vivre, et la société d'hommes irrégénérés et impies, n'auront-elles pas pour résultat de les faire rétrograder, quant au christianisme? — « Voilà nos Groënlandais presque tous partis, écrivaient dans leur journal, en mars 1835, les missionnaires de Friedrichsthal; c'est bien de bonne heure, et cela nous peine beaucoup. Mais que faire et comment nous y opposer? Ces pauvres gens sont privés de tout moyen de subsistance, et leur détresse devient de jour en jour plus grande. S'ils savaient s'occuper utilement pendant l'été, tenir leur maison avec ordre et économie, ils auraient moins besoin de s'éloigner de chez eux; mais ils ne sont point encore faits à ce nouveau genre de vie; il nous faut avoir patience, et attendre du temps et de la grâce du Seigneur, une amélioration à cet égard. Dans de telles circonstances, nous avons beaucoup d'expériences à faire, beaucoup d'observations à recueillir, et bien des obstacles à prévoir et à vaincre, jusqu'à ce que l'Evangile ait obtenu un plein triomphe. »

Les orages fréquents qu'il fait au Groënland, et les courants de glaces qui y règnent habituellement, mettent de grands obstacles à ce que l'activité des missionnaires s'y déploie comme elle le ferait en d'autres circonstances: cet état de choses paralyse aussi le zèle des indigènes, qui, par cette raison, se voient empêchés souvent de profiter des secours religieux que leur présente le culte. Car, dans les temps d'orage, non seulement toute communication par mer se trouve interrompue, mais les routes par terre, elles-mêmes, deviennent impraticables, et l'on ne peut s'exposer à voyager, sans les plus grands

dangers. Les extraits suivants des journaux des missionnaires en fournissent la preuve :

« Le 22 novembre 1835, un fort vent sud-est s'est élevé, accompagné de torrents de pluies. Cela nous a obligés de célébrer la Cène du Seigneur, plus tôt que de coutume. Malheureusement, le mauvais temps a été un obstacle à ce que les Groënlandais, qui habitent à quelque distance de la station, assistassent à la fête; il ne s'y est trouvé que peu d'hommes et point de femmes. »

Un mois plus tard, ils écrivaient : « Malgré la saison où nous nous trouvons, et qui a empêché les aides indigènes de visiter les lieux voisins de la station, nous avons pu, chaque jour, avoir une heure d'édification avec nos Groënlandais, en choisissant, toutefois, les moments les plus favorables pour cela, et sans rien avoir de fixe. C'est ainsi que nous avons été forcés de changer l'heure du service de préparation à la communion, où trois catéchumènes devaient ratifier le vœu de leur baptême et être confirmés. Le 20, le temps s'étant un peu calmé, nous eûmes la joie de voir arriver, vers midi, deux canots remplis d'indigènes qui venaient célébrer la fête de Noël avec nous. Comme nous nous flattions de l'espoir, que parmi ceux qui habitent plus loin que ceux-ci, il pourrait en venir quelques-uns encore, nous remîmes la Cène au lendemain; mais, vers le soir, le temps redevint mauvais et dura pendant toute la journée du 21, avec une telle violence, que les frères et les sœurs de la station eurent bien de la peine à assister à la prédication, et qu'il nous fallut participer à la sainte Cène, à quatre heures de l'après-midi. Le 24, le ciel s'éclaircit un peu, ce qui permit à nos frères du dehors, d'arriver par mer pour se joindre à nous. Ils étaient tous joyeux de pouvoir célébrer de nouveau, avec nous, la fête de Noël. — Le 27, les frères et sœurs, qui étaient venus nous visiter, se

remirent en mer, pour retourner chez eux, profitant, pour cela, d'un moment de calme qui paraissait ne devoir pas être de longue durée. En effet, les jours suivants, le vent du nord commença à souffler avec une telle force, que nous fûmes heureux de sentir nos amis de retour chez eux, et à l'abri de tout danger : car il n'aurait pas fallu songer seulement à affronter la mer par ce temps-là.

— « Au commencement de l'année, nous trouvant de toute part enfermés par les glaces, nous ne pouvions pas nous attendre à ce que personne du dehors eût assez de courage pour venir prendre la Cène, fixée au 14 février. Quelle ne fut donc pas notre surprise, lorsque, la veille de ce jour, nous vîmes arriver six frères, qui avaient fait la route par mer jusqu'à une lieue de la station ! Parvenus à cette distance, ils avaient été forcés d'abandonner leur canot qui ne pouvait plus avancer, et de se frayer un chemin à travers les énormes glaçons qui couvraient l'Océan. Le même jour, plusieurs frères de l'endroit, partis, quelques jours auparavant, pour la chasse rentrèrent à la station, ayant laissé à une lieue d'ici leur kajak et les veaux marins qu'ils avaient tués, mais qu'ils n'avaient pu emporter avec eux. »

Que serait-ce en Europe si, pour assister au culte public, il fallait vaincre de pareilles difficultés ?

On comprend, sans qu'il soit besoin de le dire, que sous ce ciel de fer, sur cet Océan furieux et dans les périls sans nombres au milieu desquels l'habitant des mers glaciales doit conquérir ses moyens de subsistance, les accidents doivent être fort nombreux. Il ne faut donc pas s'étonner si les journaux des missionnaires abondent en récits de cette nature. Ces tristes événements, quelque fréquents qu'ils soient, sont toujours profondément douloureux ; la communauté entière y prend la plus vive

part, comme à un deuil de famille : les missionnaires, s'en affligent plus que tous les autres, et les déplorent. Voici quelques exemples de ces tragiques accidents :

« Le 28 janvier 1835, nous rendîmes les devoirs funèbres à un jeune homme qui a péri sur la mer. Sa fin précoce a produit une vive impression sur l'esprit de nos jeunes Groënlandais : il était un modèle de douceur et de bonne conduite, et nous donnait les plus belles espérances pour l'avenir. »

— « Le 14 novembre a été marqué par un terrible ouragan soufflant du sud, et qui a coûté la vie au frère marié, Jean Thomas. Au moment où le vent commença à donner, il se trouvait avec d'autres conducteurs de kajaks, à quelque distance de la côte et sur le point de revenir à la maison. Avant que de traverser le golfe, ils descendirent un moment sur le rivage opposé pour se couvrir des habits nécessaires pour supporter la mer en temps d'orage, et conseillèrent à Jean Thomas d'en faire autant. Celui-ci, ne croyant pas avoir besoin de cette précaution, continua sa route ; mais quand il fut arrivé au milieu du golfe, les vagues devinrent si hautes que se précipitant sur lui et remplissant son kajak, elles le firent couler à fond, et le malheureux englouti par les ondes, disparut ainsi à la vue de ses compagnons, sans que ceux ci pussent lui porter aucun secours. Il laisse une veuve et deux petits enfants. »

— « Le 2 janvier 1835, l'une des sœurs, non mariée, Anne Léné, finit ses jours d'une manière bien triste. Elle avait profité de l'occasion d'un canot groënlandais qui reconduisait chez lui le commis de la factorerie danoise qui avait assisté à nos fêtes du nouvel an, pour s'en aller chercher quelques provisions qui lui appartenaient et qu'elle avait laissées dans un endroit à égale distance de Lichtenau et de la factorerie. Elle était accompagnée

d'une autre groënlandaise : mais à peine le canot eut-il abordé à la factorerie, qu'il s'éleva un gros temps qui l'empêcha de se mettre en route. Dans cette cruelle position, nos deux femmes ne sachant que devenir, firent tous leurs efforts pour se rendre par terre soit ici, soit à la factorerie ; mais elle échouèrent dans leurs tentatives. Epuisées par les efforts qu'elles avaient faits pour se frayer un chemin à travers une neige haute de huit pieds, elles avaient bientôt renoncé au projet d'aller plus loin. Anne Léné, qui relevait de maladie, fut la première qui tomba à terre de lassitude; son amie qui avait plus de force qu'elle parvint, à force de travail, jusqu'au haut d'un roc où elle s'assit, dans l'espérance de découvrir quelque conducteur de kajak qui pût venir à son secours. Cependant, le groënlandais qui avait conduit le canot à la factorerie, inquiet sur le sort des deux femmes qu'il avait déposées sur la côte, ayant emprunté un kajak était venu les chercher et s'informer de leur situation. Aux cris que poussa la groënlandaise qui avait gravi le roc, il accourut vers elle et la trouva à moitié engourdie; mais comme il était seul et qu'il ne pouvait rien faire dans ce moment pour la sauver, il se contenta de lui donner pour se couvrir un morceau de peau d'ours, sur laquelle les conducteurs de kajak ont coutume de s'asseoir, et se hâta d'aller appeler du secours dans les environs. On arriva sur-le-champ, et l'on parvint à apporter ici cette malheureuse femme à travers la nuit la plus obscure et le temps le plus orageux. Elle avait le cou, le visage et les jambes tellement gelés, que non seulement sa peau se détachait, mais que ses chairs mêmes s'étaient ramollies. Quant à Anne Léné, comme elle n'avait pas répondu aux appels répétés qu'on lui avait fait entendre, on avait été obligé de l'abandonner, dans l'impossibilité où l'on s'était vu de se mettre à la

chercher, au milieu de l'obscurité profonde qui régnait. Le lendemain on trouva son cadavre gelé, que l'on transporta ici pour l'enterrer. Dans le dernier entretien que nous avions eu avec elle, elle nous avait exprimé son désir de rejoindre sa sœur morte en septembre, et nous avait dit que cette espérance était une grande consolation pour elle. Cette circonstance et la conviction qu'elle était en paix avec le Seigneur, nous font espérer que quoiqu'une mort subite l'ait frappée, elle était préparée à la rencontre de son Dieu. »

— « Le 14 avril, nous reçûmes l'affligeante nouvelle de la mort de l'aide-missionnaire indigène Assarias, qui a péri de la manière la plus tragique. La communauté entière a pris la plus vive part à ce triste événement. Il était parti le matin pour la chasse, et avait poursuivi un chien de mer de la plus grosse espèce, vulgairement appelé *capuchon*. Comme il était seul, lorsque le malheur est arrivé, on ne peut en préciser avec exactitude les diverses circonstances. D'après le récit d'un frère, qui arriva sur le lieu de l'événement, peu de temps après, mais trop tard pour porter secours, voici ce que l'on peut conjecturer. Le chien de mer qu'Assarias avait frappé, paraît s'être jeté sur lui, avoir renversé son kajak et l'avoir blessé lui-même. Car, au moment où le frère qui nous a communiqué le fait vola à son secours, il vit le corps de l'infortuné Assarias paraître et disparaître deux ou trois fois à la surface de l'eau, puis s'abîmer à peu de distance de son kajak déchiré. Plus loin, il remarqua le chien de mer, traînant avec lui le harpon, attaché par une courroie à une vessie, qui flottait au-dessus de l'eau, et qui indiquait tous ses mouvements. Mais, comme il était seul, et que, d'ailleurs, le malheur de son ami l'avait rendu craintif pour lui-même, il n'osa pas attaquer l'animal furieux, et se contenta de ramener au ri-

vage le kajak déchiré de notre pauvre Groënlandais. Cette espèce de chiens de mer est si bien connue de nos gens, que rarement ils se hasardent à les chasser autrement qu'en compagnie de deux ou de trois chasseurs, afin de pouvoir se porter mutuellement secours, en cas de besoin. Pour n'avoir pas observé ces précautions, notre ami a payé de la vie sa témérité. Peut-être aussi n'avait-il point l'intention, lorsqu'il s'embarqua, de s'attaquer à si forte partie, et que surpris par l'animal, qui se sera présenté inopinément à sa vue, il n'aura pas eu le temps de la réflexion, et lui aura jeté son harpon. Mais, en général, l'on peut dire qu'un des défauts de nos Groënlandais est la témérité, et que c'est cette témérité qui est la cause ordinaire des malheurs que nous avons à déplorer; on les voit quelquefois attaquer seuls le cheval marin ou l'ours blanc. »

La chasse est la grande richesse des Groënlandais. Un chien de mer, par exemple, leur fournit tout à la fois la viande qui leur sert de nourriture, la graisse avec laquelle ils font cuire leurs aliments, l'huile qui alimente leurs lampes et leurs feux pendant les longues soirées d'hiver, et la peau dont ils recouvrent leurs kajaks. Aussi ne faut-il pas être surpris si la chasse, jouant un si grand rôle dans leur vie, une heureuse capture leur cause tant de joie, et devient presque un événement pour eux. Les missionnaires eux-mêmes qui ont épousé tous les intérêts de ces hommes simples, se plaisent à consigner dans leurs journaux des faits de cette nature, et ils le font avec une touchante simplicité qui montre que, si ces circonstances ne sont rien en elles-mêmes, elles ont à leurs yeux une haute importance par l'amour qu'ils portent à ces chers Groënlandais. Riches, dont le cœur se blase et devient insensible au milieu de l'abondance des biens dont le Dieu du ciel vous comble, venez réchauffer votre re-

connaissance et votre amour à la vue du pauvre sauvage tombant à genoux, et bénissant Dieu, au retour d'une pêche ou d'une chasse, qui lui a procuré, pour quelques semaines, sa subsistance et celle de sa famille!

« Le 2 avril (1855), disent les missionnaires de Neuherrnhout, après six mois du froid le plus rigoureux, qui avait rendue impossible toute espèce de chasse, et qui avait réduit nos Groënlandais à la plus grande détresse, nous eûmes la joie de voir revenir chargés d'un énorme butin quelques-uns d'entre eux, qui étaient allés à la chasse des rennes. Ce fut pour nous une nouvelle occasion de reconnaître et de bénir la gracieuse providence de notre bon Père céleste, qui pourvoit toujours aux besoins de ses enfants, et qui leur dispense, dans le temps convenable, ce qui leur est nécessaire pour vivre, les préservant ainsi des horreurs de la famine. »

— « Le 30 mai, quelques-uns de nos Groënlandais, qui habitent près de Nepiset-Sonde, furent assez heureux pour prendre, avec l'aide de leurs amis de Kangek, soixante quinze gros poissons, qui leur ont non seulement fourni une provision abondante de viande et de lard pour leur consommation, mais qui leur ont permis, en outre, de vendre à la factorerie plusieurs tonnes de graisse. Les jours suivants, nous eûmes la visite de quelques uns de ces frères et de quelques-unes de ces sœurs qui vinrent nous communiquer leur joie au sujet de cet événement. Il nous a été bien doux de voir qu'ils avaient reçu cette bénédiction avec des cœurs reconnaissants, comme un présent de la main de notre bon Père céleste. »

Plus loin, on lit dans le journal des missionnaires « Un jour, l'un de nous étant allé visiter une pauvre famille, qui demeure à quelque distance de la station, remarqua sur un roc, au bord du rivage, une immense quantité de viande de chien de mer, qu'on y avait éten-

due pour la faire sécher. Ayant demandé à la Groënlandaise qui conduisait le canot à qui appartenaient ces provisions d'hiver, il apprit que le pauvre et infirme Thomas, qui n'a pas la force de tuer le plus petit chien de mer, avait été assez heureux pour trouver cinq de ces animaux, qui, blessés avec le harpon par des chasseurs, étaient venus s'échouer et mourir sur le rivage. «Ne pensez-vous pas,» ajouta la femme qui faisait ce récit, et qui, en le faisant, avait les larmes aux yeux, «ne pensez-vous pas qu'il faut voir ici la bonne providence du Sauveur, qui est venue, de cette manière, au secours de cette indigente famille, qui, sans cela, serait peut-être morte de faim cet hiver?» « Sans doute, lui dit le missionnaire, le Seigneur ne manque jamais à ceux qui se confient en lui avec foi et simplicité », et il ajoute, en terminant cet article de son journal : « Que de choses ceux qui ont le malheur de tout attribuer à un aveugle hasard, ne pourraient-ils pas apprendre de la bouche d'une pauvre Groënlandaise, dont le cœur est simple devant le Seigneur! »

Voici encore un exemple de même nature : « En novembre, nous avons reçu la visite d'un frère, qui demeure à quelque distance d'ici, et qui nous a fait le récit suivant : « Ayant éprouvé, en automne, une faiblesse très sensible dans le bras droit, il me fut impossible d'aller sur la mer, et je dûs me résoudre à vivre misérablement avec les miens de harengs secs et autres provisions d'hiver. A la fin, mes enfants dégoûtés de cette nourriture, soupirèrent après des aliments chauds, et je ne savais comment leur en procurer. Ne réfléchissant pas que le Sauveur a dit : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et les autres choses vous seront données par-dessus; » je m'étais imaginé que je ne devais pas prier le Sauveur de me délivrer de mon infirmité, vu qu'il était bon que je l'endurasse encore

quelque temps pour apprendre par là que si précédemment j'avais été heureux à la chasse, je ne devais point l'attribuer à mon habileté, mais uniquement à la bonté du Seigneur. Ces pensées me jetèrent pendant longtemps dans le découragement, et m'ôtèrent la confiance dont j'avais besoin dans la prière. Enfin, cette promesse me revint à l'esprit : « Demandez et on vous donnera ; » elle me rendit la joie et la liberté nécessaires pour m'approcher du Sauveur, et je lui dis : « Cher Sauveur, tu vois notre nécessité ; tu es le Seigneur et Maître de toutes choses ; tout ce qui vit sur la terre et dans la mer est à toi ; toi seul as la puissance de donner à tes enfants ce dont ils ont besoin ; accorde-moi donc quelque chose pour ma chère famille, qui languit, faute de nourriture. » A peine avais-je achevé cette prière, que j'eus le bonheur d'apercevoir deux chiens de mer et de les tuer. Puisse cette réponse visible à ma prière augmenter ma foi dans le Seigneur ! et puisse le travail indispensable pour obtenir ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie terrestre ne jamais me faire perdre de vue la nourriture céleste et impérissable ! »

L'homme simple se réjouit de peu, parce que peu lui suffit pour être heureux. A cet égard, les Groënlandais sont de véritables enfants, et l'on ne peut s'empêcher de sourire à leur bonhomie, tout en admirant l'aimable simplicité de leurs instituteurs, lorsqu'on voit à combien peu de frais ceux-ci leur font une fête. C'est ainsi que les missionnaires de l'Unité des frères racontent naïvement dans leurs journaux, que pour causer une surprise agréable à leurs chers Groënlandais, ils illuminèrent une fois, au moyen d'une centaine de lampes, la chapelle où ils les avaient réunis, pour prier, la veille du premier jour de l'année, et que ces bonnes gens, émerveillés d'une si brillante illumination, ne pouvaient assez repaître leurs yeux de ce magnifique spectacle. C'est ainsi

encore que nos pieux missionnaires allemands réservent pour les solennités, telles que celles de Noël et de Pâques, la musique des trompettes et des cors, comme accompagnement de chant, ce qui ne manque jamais de produire un grand effet sur leurs bien-aimés paroissiens. C'est ainsi, enfin, qu'ils célèbrent, de loin en loin, une agape (ou repas de charité) avec la communauté réunie. Et quel est, pensez-vous, le mets servi aux Groënlandais dans ces grandes occasions? C'est du pain, dont ceux-ci ne mangent que cette seule fois-là, durant l'année, et dont des amis de Pétersbourg et de Hambourg ont pris plaisir à faire les frais, pour les en régaler. Ce pain quotidien, qui abonde sur nos tables, est donc un mets rare et friand au Groënland, et il y est mangé avec cette reconnaissance qui ne sanctifie pas toujours l'usage que nous en faisons. L'homme est-il donc si malheureux qu'il lui faille être privé des bienfaits de son Créateur, pour en sentir tout le prix?

On a déjà pu voir, par ce qui précède, qu'une piété simple et évangélique est le partage de plusieurs des convertis groënlandais. Quelques extraits des journaux des missionnaires sur ce sujet achèveront d'en convaincre nos lecteurs.

Dans une réunion d'édification, un jeune garçon, privé, de bonne heure, de son père et de sa mère, qui lui avaient été enlevés par la mort, s'exprimait en ces mots : « Je me fais l'effet d'un petit oiseau, qui ne possède rien en ce monde que son nid et ce que son Père céleste lui donne, chaque jour, pour sa nourriture. Je n'en vis pas pour cela moins content et moins gai. Quand je suis seul, je m'entretiens avec mon Sauveur, et je le prie d'incliner le cœur des autres en ma faveur. C'est ce qu'il fait; aussi l'aimé-je par-dessus tout, et mon unique désir est-il de lui plaire par ma vie. »

Dans une autre réunion tenue à la station de Lich-

tenau, un frère prit la parole en ces termes : « Je suis au nombre de ces païens qui les premiers quittèrent le lieu de leur habitation, pour venir se fixer à Lichtenau, dans le but de s'occuper du salut de leurs âmes, parce qu'ils ne pouvaient attendre qu'un missionnaire vînt les instruire chez eux. Quoique je fusse très attaché à mon pays, j'avais formé la résolution, alors même que l'on ne serait pas parvenu à former une Eglise en ce lieu, de ne pas retourner vivre avec mes compatriotes païens. Pendant les premiers temps de mon séjour à Lichtenau, quand je vis plusieurs de ceux qui s'y étaient rendus avec moi recevoir le baptême avant moi, cela me pesa sur le cœur comme une pierre; il me semblait que j'étais méprisé et mis de côté. Mais, quand le Sauveur m'eut délivré du joug du paganisme, la grâce du baptême me fut aussi accordée. Depuis ce moment, je me suis donné à lui avec joie, et je sens qu'il est le salut et le seul souci de mon âme. »

Dans la même réunion, une sœur mariée qui est venue se fixer, depuis quelque temps, dans la station, parla ainsi : « Nous vivons très heureux dans notre famille, depuis que nous avons l'avantage d'assister aux réunions de l'Eglise et d'y trouver de la bénédiction pour nos âmes. Mon mari a été malade dernièrement et a dû garder la maison; dans cet état, il ne pouvait prendre son parti d'être privé de la douceur de profiter des assemblées du culte; et quand il voyait les autres sortir de la salle (la chapelle), il était comme un enfant de mauvaise humeur, que sa mère n'a point voulu prendre avec elle, en quittant la maison. Aussi m'a-t-il fallu plus d'une fois rester avec lui pour le consoler dans sa solitude. »

Le nombre des stations des frères de l'Unité, au Groënland, est de *quatre*; en voici les noms, d'après la date de leur ancienneté : Neuherrnhout, Lichtenfels, Lichtenau, Friedrichsthal. Elles sont desservies par *quatorze*

missionnaires, la plupart mariés, formant un total de vingt-trois ouvriers. Au commencement de l'année 1836, trois des Eglises ci-dessus nommées (1) comptaient ensemble quatorze cent quatre membres baptisés, parmi lesquels cinq cent quatre-vingt-douze communiants. Dans chaque station, il y a une école où les enfants apprennent à lire, à écrire et à chiffrer.

Le 18 juin 1834, le missionnaire Grillich, qui venait d'accomplir la quarante-huitième année de son ministère au Groënland, prit congé de l'Eglise de Neuherrnhout dans un service spécial où il prononça un discours d'adieu, et où il baptisa encore un enfant groënlandais. Au commencement du mois de juillet suivant, il s'embarqua avec son épouse, pour retourner en Europe « où il va, » ajoutent les missionnaires « se reposer, au sein de la communauté des frères, de ses longs et fidèles travaux, et se préparer, dans le silence, au Sabbat éternel. »

VARIÉTÉS.

Recettes des principales sociétés religieuses, pendant l'année 1837 (2).

La dernière livraison du *Missionary Register* (Décembre 1837) contient un tableau des recettes des principales sociétés religieuses de la Grande-Bretagne, de l'Amérique et du Continent, pendant l'année dernière. La somme totale de ces recettes s'élève à 922,976 livres sterling, 10 schellings, 9 deniers, soit 23,074,410 francs de France. Le rédacteur de ce journal remarque qu'il y a, sur les recettes de l'annnée précédente, une augmentation de 135,000 livres sterling, soit 2,375,000 francs.

(1) Nous n'avons pas le rapport de la quatrième.

(2) *Voyez* XIe année, p. 89.

Rédacteurs.

Cette augmentation dans les recettes des Sociétés religieuses s'explique, en partie, par la vente des livres saints qui a été de 50,000 livres sterling plus forte que les années précédentes; le reste est dû à l'accroissement des dons, souscriptions, legs, etc.

Situation financière du Conseil américain pour les missions étrangères.

La crise commerciale de l'année dernière a occasioné une diminution considérable dans les recettes du *Conseil américain pour les missions étrangères.* En conséquence, il s'est vu obligé de suspendre provisoirement le départ de cinq missionnaires et de trente aides-missionnaires, qui avaient déjà reçu vocation, et qui étaient prêts à s'embarquer, et de retrancher 40,000 dollars (200,000 francs) du budget de ses dépenses pour l'année prochaine. Ces diminutions portent sur des écoles qui devront être fermées, sur des établissements d'imprimerie, qui interrompront momentanément leurs opérations, sur des séminaires d'indigènes, dont l'extension sera provisoirement arrêtée, etc. La lettre circulaire portant la nouvelle de cette triste décision est partie de Boston, en même temps, pour toutes les contrées du globe où *le Conseil* entretient des missionnaires, le Nord de l'Amérique, l'Asie occidentale et méridionale, les Indes, les îles Sandwich, etc. Chaque mission, et dans chaque mission, chaque station a une part proportionnelle dans la réduction totale dont il a été parlé plus haut. « Rappelez-vous, écrit le Conseil aux missionnaires des diverses stations, rappelez-vous que vous ne souffrez pas seuls, et que chaque missionnaire souffre avec vous et comme vous. Dans tous les cas, ce sont les Eglises qui sont responsables et non pas nous. Le Conseil n'est qu'un agent chargé de l'administration des fonds que celles-ci mettent à sa disposition. Il ne peut aller au-delà des ressources qui lui sont confiées. »

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MOTITO.

Extraits d'une lettre de M. Lemue, datée de Motito, du 30 *mars* 1837.

« Je vous disais, l'année dernière (1), que nos frères américains s'étaient établis à Mosika dans le but d'évangéliser les Zoulas. Nous venons de recevoir l'affligeante nouvelle qu'ils ont été obligés d'évacuer ce pays. Les souffrances qu'ils y ont endurées sont bien propres à exciter la sympathie de tout chrétien. Quelques semaines après leur arrivée dans ce lieu, tous les membres de la famille missionnaire, à l'exception de M. le docteur Wilson, furent atteints d'une fièvre qui paraît avoir été occasionée par le climat. Au bout de huit jours, madame Wilson, à peine âgée de vingt-deux ans, y succomba et laissa une petite fille en bas âge aux soins de son mari. Dans ces déchirantes épreuves, notre frère puisa dans l'Evangile des consolations et une force proportionnées à la grandeur de ses maux. « Quoique le Seigneur, écrivait-il à l'un de ses amis, m'ait privé de ma bien aimée compagne, j'ai cependant tout lieu de le bénir, dans la certitude où je suis qu'elle est entrée dans le sanctuaire céleste, où elle jouit pour toujours de la ravissante présence de son Sauveur.

---

(2) *Voyez* XIe année, p. 336 et XIIe année, p. 115.

Elle repose à présent dans sa tombe isolée, près de notre habitation, d'où elle ressuscitera au dernier jour, comme témoin du désir que nous avions de faire du bien à ce peuple. » Durant quatre mois, notre frère Wilson ne fut occupé qu'à préparer la nourriture et les médicaments dont ses frères et sœurs avaient besoin, et à soigner sa petite orpheline. »

Après avoir donné quelques détails sur la retraite des missionnaires américains, dont les principales circonstances ont déjà été rapportées dans ce journal (1), M. Lemue s'exprime ainsi sur la guerre des Boers (fermiers) contre Moussélékatsi :

Guerre des Boers contre Moussélékatsi.

« Dieu seul sait les résultats de ces guerres. Il est bien à craindre que la puissance des Boers ne succède à celle des Métébélés, s'il est vrai, comme on le croit, qu'ils songent à prendre possession de Mosika et des environs. Le gouvernement de Boers sans principes et qui cependant osent se dire chrétiens, ne serait pas moins hostile à l'avancement du règne de Christ que ne l'a été celui des Zoulas. Toutefois, quand le moment sera arrivé, le Seigneur saura bien aplanir les voies devant ses serviteurs. Par suite de cette révolution, quelques changements auront probablement lieu dans nos quartiers. Déjà les Baharoutsi de Taun parlent de retourner dans leur pays ; Mahura a aussi bien envie d'accompagner les Boers dans leur prochaine expédition, et de se chercher un emplacement dans le pays conquis ; mais tous ces projets ne se réaliseront pas sans occasioner de nouvelles querelles. Quel sujet n'avons-nous pas de bénir le Seigneur de ce

(1) *Voyez* XII[e] année, p. 341.

que dans la confusion générale qui règne chez nos voisins, Motito a toujours joui d'une paix profonde et n'offre encore aujourd'hui aucun symptôme de désordre! On ne peut attribuer la neutralité des Barolongs de cet endroit qu'à l'influence que l'Evangile a exercée faiblement sur eux; sans cela il n'est point douteux qu'ils ne se fussent mêlés aux ennemis de Moussélékatsi, dans l'espoir d'enlever quelques têtes de bétail.

Etat de Motito.

« Indépendamment de la tranquillité dont jouissent les habitants de cette station, Dieu les a bénis, sous d'autres rapports : d'abondantes pluies sont tombées, durant l'été dernier, et ont été suivies d'une très bonne récolte. Depuis long-temps, il n'y a eu non plus que fort peu de décès; ainsi l'on peut dire que ces trois grandes plaies de l'humanité : la guerre, la famine et la mortalité, leur sont étrangères pour le moment. Je voudrais pouvoir ajouter qu'ils ont su faire un bon usage des bienfaits de Dieu, et que leur prospérité spirituelle est en proportion de leur prospérité temporelle; mais je ne puis pas le dire. Les Barolongs, malgré ce que j'ai pu faire pour m'y opposer, ont réintroduit, dans la station, la circoncision et d'autres pratiques superstitieuses, comme de faire de la pluie. La prédication semble toucher quelques jeunes gens; souvent même ils pleurent dans l'Eglise; cependant à la première tentation, ils se joignent à leurs compatriotes, parce qu'ils n'ont pas encore assez de courage pour secouer le joug du monde : je dis le monde, car les Béchouanas sont mondains à leur manière; et quoiqu'ils regardent les Européens comme leur étant supérieurs, ceux d'entre eux qui font profession de servir Dieu, doivent s'attendre à bien des vexations.

Réveil parmi les Korannas de la rivière Hart.

« Les étrangers nous donnent beaucoup plus de consolation que les gens de Motito. Je vous ai déjà entretenu du réveil qui s'est manifesté chez les Korannas de la rivière Hart (1) ; je suis heureux de vous apprendre qu'ils persévèrent à aimer l'Evangile. Il y a trois mois, quarante d'entre eux vinrent passer deux dimanches avec nous. Dans une visite précédente, je leur avais donné deux alphabets, et cette fois-ci j'ai eu le plaisir d'en trouver vingt qui le savent à perfection. Encouragé par leur zèle, je leur ai remis des syllabaires, et je ne doute pas, qu'avec l'aide de Dieu, leur persévérance ne soit couronnée de succès, et qu'ils ne puissent bientôt puiser eux-mêmes aux sources des eaux vives, jaillissantes en vie éternelle. On est réjoui en voyant la révolution morale qui s'est opérée dans les idées et les sentiments de cette petite tribu. Affranchis des absurdes superstitions de ce pays, ils ne craignent pas de rendre témoignage à la vérité par leurs discours et par leurs actions. Cette franchise leur a fait perdre l'amitié de Mahura et de Mokotla, chefs des Batlapi et des Baharoutsi, dans le voisinage desquels ils vivent, mais ils ne s'en mettent pas en souci. Andries, frère de Mosheu, nous a aussi confié son fils, pour faire son éducation. La petite Si, qui est avec nous depuis six mois, commence à lire dans l'Evangile selon saint Luc. Ces deux enfants promettent beaucoup, et nous font espérer qu'ils seront plus tard en bénédiction au milieu de leurs compatriotes.

« Plusieurs jeunes gens de Mothibé viennent aussi de nous quitter, après avoir passé ici quelques temps pour apprendre à lire. Ces jeunes gens ont adopté le plan de

(1) *Voy.* XIe année. p. 332.

visiter, par bandes, les différentes stations missionnaires qui sont dans le voisinage, afin de se familiariser avec les vérités de la Bible; de sorte que les uns s'en sont à peine retournés, que d'autres arrivent pour prendre leur place.

« Mothibé, deux de ses fils et un nombreux cortége de Batlapi sont venus nous voir, après avoir passé quelque temps au Kuruman. La défaite des Mantaetis qui eut lieu lorsque ce chef occupait encore ce pays, la manière dont il rejeta plus tard l'Evangile, sont des faits qui vous sont bien connus. Mais le Mothibé d'alors n'est plus celui d'aujourd'hui; c'est maintenant un vieillard qui courbé sous le faix des années, sent qu'il n'a plus que peu de jours à vivre et s'efforce évidemment de réparer le mal qu'il a fait. Il a reconnu sa faute à la onzième heure du jour, et il met à profit les moments qui lui restent, en exhortant ses sujets à recevoir l'Evangile. Je ne sais jusqu'à quel point il a lui-même goûté la grâce salutaire offerte à tous les pécheurs par Jésus-Christ; mais il est à espérer qu'il n'est pas loin du royaume des cieux, et que Celui qui a opéré, en quelques mois, un tel changement dans son cœur, le conduira, comme par la main, au pied de la Croix, où son âme sera en sûreté. »

Extraits d'une lettre de Madame Lemue à ses parents, sous la date du 19 *mai* 1837.

« Dans ma dernière lettre, je vous ai donné des détails « réjouissants sur quelques vieilles femmes. Mais, hélas ! « comme elles nous ont trompés ! Que le cœur de l'homme « est donc rusé ! Après être venues ici s'entretenir régu- « lièrement du salut de leurs âmes, elles sont devenues nos « persécutrices. Vers la fin de l'année dernière, la séche-

« resse se faisait sentir plus que les années précédentes. Il « y avait un cri général pour obtenir de la pluie ; la « plupart croyaient que mon mari avait la puissance d'en « faire tomber, s'il en demandait à Dieu : de là vinrent « des injures et des blasphèmes contre leur Créateur. Ces « vieilles femmes, surtout, *accusaient Dieu d'avoir le* « *cœur dur*, *d'être avare*, et elles n'étaient pas plus « réservées à notre égard. En vain nous efforçâmes-nous « de leur faire sentir le péché d'une telle conduite, et de « les engager à se repentir ; elles cessèrent toute commu- « nication avec nous, et ne mirent plus le pied dans « l'Eglise. Mochuara, chef des Barolongs, époux de « Makoukouani, voulut faire de la pluie, et une petite « partie des habitants de Motito se joignirent à lui dans « cette folle entreprise. Il fit venir un certain magicien « qui essaya, pendant trois jours, son art miraculeux. « Selon leur coutume, ils immolèrent des moutons « et des bœufs, et dansèrent toute la journée en chantant « des airs diaboliques. A la fin du troisième jour, il y eut « plus de nuages que d'ordinaire ; il semblait que des « torrents de pluie allaient déborder de tous côtés. Mais « ces nuages, au lieu de tomber ici, disparurent bientôt, « emportés par un vent si véhément, qu'il entraînait tout « devant lui, et faisait voler des nuées de sable. Mochuara « fut alors obligé de renoncer à son projet ; il vint re- « demander à mon mari de prier Dieu pour de la pluie, « car la sécheresse allait toujours en augmentant. Enfin, « un jour, vers la fin de janvier, mon cher Prosper était « allé à *Kiang* pour couper du bois, et, avant qu'il fût « de retour, il commença à pleuvoir avec une telle force « qu'on ne pouvait pas voir à cent pas de soi ; cette pluie « dura dix jours, chose inouïe pour ce pays, et il n'y « eut pas une maison dans l'endroit (sans excepter la « nôtre), qui ne fût inondée. Le bruit courut que c'é-

« tait M. Lemue qui avait fait cette pluie extraordi-
« naire. Mochuara prétendait qu'il avait été exprès à
« Kiang pour prier Jésus, qui demeure sur la montagne,
« d'envoyer de la pluie à Motito.... Les Barolongs nous
« donnent beaucoup de fil à retordre. Ils sont supers-
« titieux à l'excès, et ne veulent pas renoncer à leurs
« anciennes pratiques. Ils viennent encore d'observer la
« circoncision : la cérémonie pour les garçons a été
« terminée aujourd'hui, et a duré près de deux mois;
« celle des filles doit commencer dans quelques jours.
« Rien de plus absurde que ce qu'ils font pendant les
« jours de la circoncision. Ils mangent, boivent et dansent
« à l'excès, chantent et mènent une vie d'enfer. Il y a
« certains jours qu'ils se promènent en procession par
« tout le village, en dansant et criant : *Hourra ! hourra !*
« Ils sont alors armés de boucliers et de lances, ont le
« corps peint de blanc, la tête luisante de graisse, et
« quelques plumes d'autruches ajustées dans leurs che-
« veux laineux. Jugez quel effet produit sur nous la vue
« de ces pauvres sauvages ! Heureusement les Barolongs
« ne sont pas les seuls à qui nous ayons affaire; depuis
« quelque temps, plusieurs d'entre les autres tribus,
« qui demeurent dans la station, semblent sentir la né-
« cessité de changer de conduite, et de fuir la colère à
« venir. Ce sont surtout les persécutions renouvelées de
« Mahura qui portent les jeunes gens à se déclarer pour
« l'Evangile. Quelques-uns ont dernièrement protesté de-
« vant le chef des Batlapi qu'ils préfèrent mourir plutôt que
« de quitter un endroit où ils entendent la bonne nouvelle
« du salut. Les jeunes gens des deux sexes nous donnent
« beaucoup plus d'espérance que les vieillards. Hélas ! on
« voit descendre ceux-ci au tombeau, sans vouloir son-
« ger à leurs âmes immortelles; ils prétendent, jusqu'à
« leur dernier moment, qu'ils ne mourront pas, si on ne

« les tue pas. Lorsque nous leur demandons où sont leurs « ancêtres, ils répondent que l'un a été tué dans une ba- « taille, un autre par le tonnerre ou par Dieu, et ils ne « veulent pas admettre de mort naturelle! Jugez du « reste!... »

VILLE DU CAP.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. ARBOUSSET, ÉCRITE DE LA VILLE DU CAP, LE 15 SEPTEMBRE 1837.

Les chrétiens du Cap.

« Vous n'apprendrez pas sans intérêt, Messieurs, que les chrétiens du Cap aiment tous l'œuvre qui vous est confiée. Il n'est point d'enfant de Dieu dans cette ville, à quelque dénomination qu'il appartienne d'ailleurs, qui ne fasse des vœux et n'offre des prières au Seigneur pour la Société des missions françaises. Ils ont écouté, avec une joie marquée, tout ce que j'ai pu leur dire d'encourageant sur les progrès de l'Evangile parmi les Béchouanas et dans notre patrie. Leur temps, aussi bien que le nôtre, est certainement encore beaucoup trop absorbé par les choses de cette vie; je puis cependant dire que plusieurs d'entre eux en consacrent une bonne partie au service de Christ. Le dimanche, par exemple, est tout particulièrement employé à la pratique d'œuvres pieuses. Les Indépendants ont huit écoles; les Wesleyens, quatre; l'Eglise hollandaise, deux; les Episcopaux, deux bien suivies; l'Eglise écossaise, deux; ce qui donne un total de dix-huit écoles, sans parler de celles du dimanche que plusieurs personnes tiennent en particulier dans leurs maisons. Qu'on aime à voir les disciples de Jésus ainsi occupés le jour du dimanche. Les chrétiens anglais sont

peut-être bien dignes, sous ce rapport, d'être proposés pour modèle à nos frères de France, et c'est seulement pour l'encouragement de ceux-ci que je me suis permis ces détails. »

Impression d'un petit livre dans le dialecte des Bassoutos.

« J'avais apporté de Morija le manuscrit d'un opuscule intitulé : *Petit livre de prière et d'école dans le dialecte des Bassoutos.* Il se compose de onze cantiques, de six psaumes, du cantique d'Anne, d'un cantique particulier, des traductions de saint Jean, chap. x, du verset 9 au v. 16, et chap. XIV, du verset 21 au v. 28, d'une courte exposition du salut, et de deux prières.

« Les cantiques ont, pour parler franchement, subi une espèce d'épreuve préalable et nécessaire. Nos Bassoutos en chantent déjà la moitié, et quelques-uns d'entre eux peuvent en réciter plusieurs. Grâces à Dieu, le chant sacré réussit chez eux. Aussi, mon digne collègue Casalis me dit-il avec confiance en me remettant son contingent de cantiques : « Imprime ces choses; les cantiques seront toute la théologie de nos Bassoutos. » — Quant aux psaumes, ils sont littéralement traduits; le cantique d'Anne aussi; les fragments de saint Jean également; l'exposition du salut est écrite en sentences courtes, simples et souvent figuratives. Les deux prières de la fin sont, en abrégé et avec quelques changements, notre confession des péchés et la prière après le sermon de la liturgie de nos Eglises.

« Au petit livre Bassouto nous avons joint trois tableaux de lecture, dont un roulant sur la chute, l'autre sur le péché (ce qu'il est et ses diverses formes) et le troisième sur la prière. Que le Seigneur veuille accom-

pagner de l'efficace de sa grâce ce faible travail de deux de ses serviteurs.

« Les frais d'impression s'élèvent à 369 fr. Je suis heureux de pouvoir dire qu'ils ont été couverts par une souscription volontaire de quelques amis de l'œuvre des Missions évangéliques.

« Une collecte, Messieurs, a aussi été faite dans cette ville en faveur de votre Société, et elle a produit une somme assez considérable (1). Que les amis de notre œuvre en France ne se découragent point : car ceux que le Seigneur approuve, il les bénit, par où je veux dire qu'ils seront secourus au temps du besoin. L'excédant des dépenses de la Société sur ses recettes pendant l'année passée et l'année présente, plus grand, je suppose, que pendant les années précédentes, pouvait avoir fait naître de fâcheuses appréhensions en quelques-uns de nos frères de France. C'est ce que craignaient nos amis du Cap, et cette pensée n'a pas peu influé sur eux dans leur libéralité. Ils nous aidaient auparavant par leurs prières, et voilà qu'ils viennent de nous aider encore par les dons de leur charité !

Préparatifs de départ pour Morija.

Du 30 septembre. « J'ai à peu près fini mes préparatifs de départ ; et dans deux jours, je vais commencer, par terre, mon long voyage du Cap à Morija. Ma femme et moi, nous avons déjà pris congé de nos amis, qui ont voulu nous dire adieu dans l'église, afin d'adoucir ce qu'il y avait pour nous de trop pénible dans une telle sépara-

(1) A Wagenmaker's-valley, M. Bisseux a aussi ouvert, en faveur de la même Société, une souscription dont le produit sera joint à celui de cette collecte.

Rédacteurs.

tion. Cette réunion, provoquée par l'intérêt si sincère que nous portent nos frères, n'a pas été peu touchante pour nous. On a paru écouter avec un plaisir particulier tous les détails que j'ai pu recueillir sur notre Mission chez les tribus béchouanas.

« La collecte faite après la prière a produit 57 fr. destinés à acheter quelques objets utiles à l'école de Morija.

« A cette somme, les enfants qui suivent l'école du dimanche qui se tient dans l'église de M. le docteur Philip, ont ajouté leur *penny* (sous) qu'ils ramassent régulièrement, les uns après les autres, dans un but de bienfaisance. « Que voulez-vous donner pour acheter quelques habillements pour les petits enfants nègres qui suivent l'école de Morija? La moitié de vos sous, ou bien seulement le tiers?» — « Non, ont répondu les enfants, non, le tout.» Ainsi toute la caisse a été vidée. Elle contenait 67 fr.

« Enfin, touchées des pertes qu'a essuyées, il y a un an, le pieux chef de Béerséba, Aron, quelques dames chrétiennes du Cap lui envoient quelques habits pour lui-même et pour ses enfants, avec d'autres objets de première nécessité.

« Qu'elle est industrieuse la charité des enfants de Dieu! qu'elle est bienfaisante et active! Toutes les libéralités de nos amis du Cap et leurs autres marques de bonté envers moi, me rendent réellement confus, et je prie le Seigneur de les récompenser lui même, au centuple, de tous les bienfaits dont ils nous ont comblés.»

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

Influence du Christianisme sur les Indigènes de ce pays.

La Nouvelle Zélande n'est point une contrée inconnue à nos lecteurs. Nous les avons plus d'une fois invités à explorer, avec nous, une terre souillée jadis par les horreurs du cannibalisme, et que la religion d'amour du Sauveur du monde commence à pacifier et à renouveler (1). Ayant déjà exposé, dans ce journal, l'origine et le progrès de la mission chrétienne, au milieu de ce peuple guerrier et féroce, nous n'avons pas à revenir sur ce sujet (2); nous ne répéterons pas non plus ce que nous avons dit ailleurs des triomphes que la Parole de vie a déjà remportés à la Nouvelle-Zélande (3); quelques-unes des conversions dont nous avons fait l'histoire, quelques-uns des faits que nous avons rapportés, et qui signalent les commencements d'une œuvre de civilisation parmi ces sauvages, sont peut-être présents encore à la mémoire des abonnés de ce Journal. Nous nous bornerons aujourd'hui, à embrasser, dans son ensemble, le résultat des travaux des missionnaires chrétiens dans cette partie de l'Océanie; et pour présenter ces travaux sous leur véritable point de vue et dans leur ordre, nous prendrons pour guide l'exposé qu'en a fait, il y a quelques années,

(1) *Voyez* XIe année, p. 177 et suiv. et 373 et suiv. X^e^ année, p. 197 et suiv. IXe année, p. 103 et suiv.

(2) *Voyez* IIIe année, p. 117 et suiv.

(3) *Voyez* VIe année, p. 74 et suiv. VIIe année, p. 51 et suiv.

le missionnaire Yate, qui a exercé un ministère de sept années à la Nouvelle-Zélande.

Il y a, dans cette île, dix stations appartenant tant à la Société des missions de l'Eglise épiscopale d'Angleterre, qu'à la Société des missions wesleyennes. Ces stations sont desservies par trente-trois ouvriers, la plupart mariés. Les uns, en qualité de Ministres de la Parole de Dieu, s'occupent de la prédication de l'Evangile, de l'instruction de la jeunesse, de la traduction de la Sainte-Ecriture dans la langue des indigènes, et de la composition d'écrits religieux et moraux; les autres, en qualité d'artisans chrétiens, se livrant à l'exercice de métiers utiles, cherchent à initier les habitants de la Nouvelle-Zélande aux arts de notre civilisation et à l'agriculture. Vingt-quatre écoles ont déjà été établies, où jeunes et vieux viennent, avec empressement, chercher l'instruction; et, sur une population de cent quatre-vingt mille âmes, il y en a déjà quarante-cinq mille environ, qui jouissent des bienfaits du christianisme, et quatre cents qui ont été reçus dans l'Eglise par le baptême. Le nombre des candidats au baptême, est beaucoup plus considérable : aussi, peut-on espérer que, moyennant l'emploi assidu des moyens de grâce qui sont mis actuellement à la portée des indigènes, on verra, d'ici à une époque qui n'est peut-être pas fort éloignée, les effroyables ténèbres qui ont, jusqu'à présent, couvert ce malheureux pays, se dissiper, en très grande partie, devant la lumière pure de l'Evangile de Christ, qui commence à y darder ses rayons vivifiants.

Un phénomène moral qui ne peut manquer de fixer, à la Nouvelle-Zélande, l'attention, non seulement des chrétiens, mais même des philanthropes, est l'observation religieuse du jour du dimanche. Il y a quelques années, que ce peuple ignorait jusqu'à l'existence et au nom du Sabbat

chrétien : ce jour, comme tous les autres, était employé aux travaux ordinaires ou à de grossiers divertissements, qui donnaient le plus souvent lieu à des rixes sanglantes et à l'explosion des plus terribles passions. Aujourd'hui, dans l'intérieur du pays, et à l'exception des villages situés le long des côtes, où les marins anglais et américains exercent encore une fâcheuse influence, le jour du Seigneur est pieusement célébré par la majorité des indigènes. Point de bruit dans les ateliers ; point de travaux dans les champs ; point de folles réjouissances dans les rues : un religieux silence règne partout. L'Eglise est fréquentée ; les écoles du dimanche sont pleines ; l'instruction religieuse se répand de plus en plus.

« Ce fut le 19 janvier 1827, dit M. Yate, que j'arrivai, pour la première fois, à la Nouvelle-Zélande : c'était un samedi, et dès le lendemain, je pus prendre part à la célébration du jour du dimanche. En effet, le dimanche matin, la cloche de la station de Paihia commença à s'ébranler et à annoncer l'heure du service divin, et comme le bâtiment de l'Eglise n'était point encore terminé, nous fûmes obligés de tenir le culte dans la maison du missionnaire Williams. Après le service, nous allâmes visiter les indigènes dans leurs huttes, et, jusqu'à quatre heures, nous eûmes avec eux des entretiens religieux. A six heures, nous assistâmes au culte du soir, et à dix heures, nous allâmes prendre du repos. Mais, à cette époque, il n'y avait encore qu'un petit nombre d'insulaires qui se joignirent aux missionnaires, pour rendre à Dieu, dans son temple, les hommages qui lui sont dus ; les autres se livraient, comme d'ordinaire, à leurs occupations, et la grande masse du peuple restait plongée dans la barbarie et l'indifférence. »

Cinq ans et demi plus tard, le même missionnaire écrivait dans son journal, sous la date du 1er juin 1832,

que la chapelle de Waimate se remplissait, chaque dimanche davantage, d'auditeurs empressés et attentifs, au point que plusieurs ne trouvant pas la plus petite place pour s'asseoir, on devait songer sérieusement à agrandir de beaucoup le local destiné au culte. Plusieurs se réveillaient déjà, à cette époque, du sommeil du péché, et commençaient à s'enquérir de la voie du salut ; d'autres cherchaient à croître dans la connaissance de l'Évangile et à s'édifier dans la foi ; et, le matin de ce même jour, M. Yate avait été invité par dix-sept personnes malades, à aller les visiter pour leur porter les consolations du christianisme.

Plus loin, on lit dans le même journal. « Du 5 au 14 novembre (1833), nous avons fait une excursion dans certaines parties de l'île assez reculées, pour juger par nous-mêmes des dispositions des indigènes sous le rapport religieux. A notre grande joie, nous nous sommes aperçus que, depuis notre dernière visite, leur désir de recevoir l'instruction chrétienne a visiblement augmenté. Sans avoir, le dimanche, de service proprement dit, ils n'ont pas laissé pour cela d'observer ce saint jour, en interrompant leurs travaux, et en se réunissant autour de nous, partout où nous plantions notre tente, pour profiter de tous les moyens d'édification que nous pouvions leur offrir. Jeunes et vieux, hommes et femmes, accouraient pour nous entendre. Un homme surtout nous a frappés ; il courait çà et là en criant : « Venez, mes amis, venez, devenons tous chrétiens ! Si nous embrassons la foi, quel mal peut-il en résulter pour nous ? La foi ne nous fera pas mourir : car les blancs ne meurent pas plus que nous. Elle ne nous rendra pas malades : car les blancs se portent très bien. Elle ne nous couvrira d'aucune honte : car les blancs sont des gens honorables. Croyons donc tous, tous ; peut-être gagnerons-nous

par là l'affection du peuple de Dieu; nos âmes ne seront plus tourmentées par le diable, mais Christ en prendra possession, et nous irons un jour tous au ciel. »

L'influence que l'observation religieuse du dimanche exerça sur le caractère et la manière de vivre des indigènes, s'étendit de plus en plus, depuis cette époque. « Au commencement de l'année 1834 (c'est encore M. Yate qui parle), ayant fait un voyage d'exploration dans l'île, nous convoquâmes, un dimanche, les insulaires des environs, pour leur annoncer la Parole de Dieu. La population entière de la contrée se rendit à notre invitation : jeunes et vieux, chefs et sujets, riches et pauvres, libres et esclaves arrivèrent, avec la joie peinte sur le visage, et s'assirent par terre, sans distinction de rang, pour écouter la Parole de vie. Je fis la prière, et mon compagnon d'œuvre, Monsieur Williams, adressa un discours à l'assemblée, formée en carré autour de nous, et gardant le plus religieux silence. Je n'oublierai jamais ce spectacle : les uns s'étaient perchés sur le toit de leurs maisons; d'autres s'étaient étendus tout de leur long par terre; des troisièmes tenaient leurs enfants sur les bras ou les portaient sur le dos; et, malgré cette confusion apparente, non seulement il n'y eut point de tumulte, mais la plus profonde attention ne cessa pas de régner. Les vieillards s'étaient parés de leurs vêtements indigènes, tandis que les jeunes gens étaient pour la plupart nus. Quelques-uns avaient peint leur barbe avec de l'ocre rouge détrempée dans de l'huile, d'autres avec une terre argileuse de couleur bleue ; presque tous s'étaient barbouillé le visage de diverses figures, et portaient surtout une raie de couleur tracée autour des yeux. Rien de plus extraordinaire et de plus sauvage que l'aspect de ces indigènes, qui ressemblaient plus à des spectres qu'à des hommes...

« Après dîner, nous consacrâmes plusieurs heures à

l'instruction de la jeunesse; ensuite nous visitâmes les natifs dans leurs huttes. Tous nous parurent avoir compris le but de la célébration du jour du repos : car aucun d'eux ne vint, comme les jours précédents, nous offrir à acheter quelques-uns des articles de son petit commerce, ce qu'ils avaient fait la veille encore, en se pressant indiscrètement dans notre tente. « Bien, dit un vieillard, à la fin du service divin; tant que je vivrai, je n'oublierai pas de demeurer en repos le dimanche. Je compterai à l'avenir les nuits, et je chercherai à savoir quand le saint jour du repos sera arrivé. » Assez tard dans la soirée, une troupe d'indigènes se présenta devant ma porte pour apprendre à chanter un cantique, et l'un de leurs prêtres me dit : « Les vraies idées de Dieu et de la création, de l'homme et du salut, du ciel et de l'enfer, nous sont donc enfin parvenues. Il vous faut ou demeurer vous-mêmes avec nous, ou nous envoyer des instituteurs, de peur que nous n'oubliions vos paroles, et que nos cœurs ne retournent à leurs mauvaises pensées. Jusqu'à ce que vous puissiez nous envoyer des instituteurs, laissez-nous, pour nous instruire, quelques-uns de vos jeunes gens les plus intelligents. »

Les entretiens des missionnaires avec les indigènes peuvent servir aussi à donner une idée des progrès de ce peuple dans la connaissance du christianisme; et quoique les pensées de quelques-uns de ces sauvages sur la religion soient encore très obscures et mêlées de beaucoup d'erreurs, on y démêle pourtant les premiers éléments de la vérité qui commence à se faire jour à travers leurs ténèbres et à rétablir l'ordre dans le cahos moral de leur esprit et de leur cœur. Des chrétiens instruits et avancés pourraient, au premier moment, trouver singulières et hétérodoxes même plusieurs des expressions de leur foi; mais, en y réfléchissant davantage, et en se plaçant au

point de vue d'où ces insulaires sont partis, ils ne pourront que s'étonner et rendre grâce à Dieu, en les voyant recevoir, quoique confusément, les premiers rudiments du christianisme. Un jour, M. Yate aborda un vieux chef, qui lui adressa la parole en ces termes : « Mon vieux cœur est parti, et un nouveau cœur est venu prendre sa place. » — « Comment, répondit le missionnaire, ton vieux cœur est parti ! Où est-il donc allé ? » — « Je l'ai jeté loin; je l'ai enterré. » — « Et combien y a-t-il de temps que tu t'es défait de ton vieux cœur ? » — « Il y a aujourd'hui quatre jours. » — « Comment était donc ton vieux cœur ? » — « C'était un chien ; il était sourd ; il ne voulait ni écouter, ni comprendre la parole des missionnaires. » — « Combien de temps as-tu gardé ton vieux cœur ? » — « Toute ma vie, jusqu'à présent ; mais, maintenant il est loin. » — « Et quel est l'état de ton nouveau cœur ? » — « Il ressemble en tout au tien, il est très bon. » — « Qu'est-ce qui te fait voir qu'il est bon ? » — « C'est qu'il me dit que le dimanche je dois rester en repos et dormir, au lieu d'aller chercher querelle et me battre ? » — « Est-ce là tout ce que ton nouveau cœur te dit ? » — « Oui. » — « Ne te dit-il pas aussi que tu dois prier Jésus-Christ ? » — « Sans doute ; il me dit que je dois le prier, le matin, quand le soleil se lève, à midi, quand il est au milieu de sa course, et le soir, quand il se couche à l'horizon. » — « Qu'as-tu demandé ce matin dans ta prière ? » — « J'ai dit : O Jésus-Christ, donne-moi un tapis, afin que je croie. » — « Ah ! je crains bien, répartit le missionnaire, que ton vieux cœur ne soit encore là : car le nouveau cœur, qui vient de Dieu, ne prie pas de cette manière. » — « Non, non, je vous assure, le nouveau cœur est cloué là (en montrant son cou). » Le missionnaire eut alors à lui expliquer la nature de la véritable prière qui peut seule être agréable à Dieu, et là dessus,

le vieux sauvage le supplia de ne pas tarder à revenir le voir, lui promettant de ne pas perdre de vue ce qu'il venait de lui dire, et lui demandant de le lui rappeler, au cas qu'il vînt à l'oublier.

Un soir, M. Yate avait parlé aux natifs sur la parabole de l'enfant prodigue; plusieurs d'entre eux paraissaient très touchés. Après le culte, un jeune garçon vint le trouver, comme pour lui communiquer un grand secret : « Toutes les fois que je prie, lui dit-il, je fais mes efforts pour avoir de bonnes pensées; mais, je ne sais, toujours quelque chose vient à la traverse, qui m'ôte les bonnes idées que je puis avoir. Que faire? Comment se peut-il que le cœur des habitants de la Nouvelle-Zélande soit si trompeur, tandis que celui des blancs est si bon? » Bon jeune homme, qui, dans sa simplicité, ignorait que tous, plus ou moins, ont à combattre cette tendance à la légèreté et à la distraction, et que les plus pieux ne sont pas à l'abri de ces sortes de tentations, au milieu même de leurs plus ferventes prières!

Quelques insulaires s'entretenaient un jour ensemble, après la prédication. M. Yate vint à passer, et entendit la conversation suivante : l'un d'eux disait : « Est-il donc bien vrai que nous soyons tous méchants? » — « Non, reprit un autre; pour ma part, je ne suis point meurtrier; j'ai bien, il est vrai, ordonné à un esclave d'aller couper la tête à mon ennemi; mais je ne l'ai pas fait moi-même. » — « N'as-tu pas entendu, dit un autre assistant, ce que le maître a dit, que souhaiter la mort de quelqu'un, c'était déjà être meurtrier devant Dieu? » — « Il faut donc que la chose soit, comme il le dit. Nous avons aussi volé, nous avons menti, nous avons fait bien des choses qui ne sont pas bonnes devant Dieu; il nous faut croire en lui et le prier de nous donner un nouveau cœur. »

Dès l'origine de leurs travaux, les missionnaires anglais

de la Nouvelle-Zélande sentirent l'importance de se rendre maîtres de la langue du pays et de la réduire à des règles fixes; ils composèrent, à cet effet, avec l'aide du savant professeur Lee, de l'université de Cambridge, une grammaire qui leur est aujourd'hui d'une grande utilité. La langue des habitants de la Nouvelle-Zélande est remarquablement douce et flexible, et n'offre à l'oreille aucun son dur ou désagréable. Elle a les mêmes racines à peu près que celles que l'on retrouve dans le dialecte des îles Sandwich, des îles des Amis et de la Société, et, en général, dans l'idiôme des peuples de la Polynésie. Elle n'est point pauvre, comme on pourrait le croire et comme on devrait s'y attendre; mais elle possède, au contraire, une grande richesse de mots, non seulement pour désigner les objets du monde matériel, mais encore les idées et même des nuances d'idées très délicates; c'est au point qu'il est difficile souvent de transporter dans une langue de l'occident le sens complet du discours d'un indigène, à moins de se servir, pour cela, de périphrases et de circonlocutions. Chaque arbre, chaque buisson, chaque plante a son nom particulier. Le dictionnaire de la Nouvelle-Zélande ne contient pas moins de sept cents mots pour la dénomination seulement des différentes plantes qui croissent dans l'île. Un botaniste distingué, le baron de Hugel, ayant, il y a quelques années, visité la Nouvelle-Zélande, et recueilli, dans ce pays, un nombre assez considérable de plantes, l'indigène qui l'accompagnait dans ses diverses excursions, put les lui nommer toutes, depuis la plus petite jusqu'à la plus grande, sans la moindre hésitation; les expressions qu'il employa pour cela étaient si peu arbitraires, que les mêmes plantes ayant été présentées à un autre indigène, il les dénomma toutes de la même manière, à l'exception d'une seule d'entre elles. Il en est de même

des oiseaux, des poissons, des insectes, qui tous ont une appellation qui leur est propre. Un natif de la Nouvelle-Zélande n'est jamais embarrassé, quand il s'agit d'exprimer les différents sentiments de l'âme humaine, tels que la joie et la douleur, ou de porter un jugement sur les objets qui peuvent se présenter à lui, et les événements qui attirent son attention. Il sait distinguer les passions, faire la différence entre le bien et le mal, reconnaître et fixer les qualités et les propriétés des choses. Les idées chrétiennes seules, telles que l'espérance, la reconnaissance, la charité, etc., n'ont pu trouver, dans cette langue, d'expression pour se traduire; mais son génie est si souple, et ses racines si nombreuses, qu'il n'a pas été difficile de composer, par ce moyen, une vingtaine de mots, qui actuellement sont compris de tous les insulaires, et qu'on n'a pas besoin de leur expliquer dans les discours publics, ni dans les traités imprimés.

La langue des habitants de la Nouvelle-Zélande une fois réduite à des règles fixes, les missionnaires n'eurent rien de plus empressé que de s'appliquer à la traduction de la Sainte-Ecriture, au moyen du dictionnaire et de la grammaire qu'ils avaient composés dans ce but. Dès l'annéee 1830, ils firent paraître, à Sydney, dans la Nouvelle-Galles du Sud, un petit ouvrage de cent dix-sept pages, destiné à l'instruction des indigènes, et contenant des extraits de la Sainte-Ecriture, des prières, un petit catéchisme et quelques cantiques. Ce livre causa la plus grande joie aux natifs, qui, pour se le procurer, donnèrent, parmi les objets en leur possession, ce qu'ils avaient de plus précieux. Dans le cours des deux années suivantes, la liturgie de l'Eglise anglicane, un grand catéchisme, les Évangiles selon saint Matthieu et saint Jean, les Actes des Apôtres et les Epîtres aux Romains

et aux Corinthiens furent successivement mis sous presse et terminés en 1833.

Peu de temps avant son départ pour l'Angleterre, le 8 juin 1834, M. Yate baptisa trente-huit adultes, la plupart jouissant dans l'île du rang de chefs, et seize de leurs enfants. L'un de ces chefs, Atua-Hære, (le dieu qui marche), était un guerrier redoutable du district de Kaikohi. Dans la cérémonie de son baptême, il avait à ses côtés deux de ses esclaves qui avaient été les instruments de sa conversion, et dont il était devenu le frère en la foi. Tous, sans distinction de rang, agenouillés devant le Dieu trois fois saint, confessèrent, en présence d'une nombreuse et solennelle assemblée, leur foi au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

La polygamie disparaît peu à peu à la Nouvelle-Zélande; l'institution du mariage chrétien, tel qu'il est établi par la Parole de Dieu, s'y naturalise de plus en plus, et il n'est pas rare de voir de jeunes couples venir demander à l'Eglise la bénédiction nuptiale sur l'union qu'ils ont contractée.

Les indigènes sont aussi très avides d'instruction. Ils manifestent un grand désir d'apprendre à lire et à écrire, et achètent volontiers, dans ce but, des livres et des ardoises. Dans plus d'un village, il y a deux écoles, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles. A la tête de ces écoles sont ordinairement placés des indigènes formés à ces fonctions par les soins des missionnaires. Quoiqu'on ne puisse présenter aucune de ces institutions, comme école-modèle (car comment s'attendre à trouver quelque chose de pareil au milieu d'un peuple qui sort à peine de la barbarie); plusieurs centaines d'indigènes y ont pourtant appris à lire et à écrire d'une manière passable. Des prisonniers de guerre, retenus dans l'esclavage par

les habitants de la Baie des-Iles, ayant reçu dans les écoles de la Mission un certain degré d'instruction, sont devenus plus tard, après avoir obtenu leur liberté, des instituteurs précieux, qui, de retour dans la patrie, y ont jeté les premières semences de l'Evangile, et y ont ainsi frayé le chemin aux messagers de paix. Ce fait sert à expliquer comment il est arrivé que, dans leurs excursions dans les parties les plus éloignées de l'île, les missionnaires ont entendu plus d'une fois, à leur grande surprise, les indigènes s'écrier à la suite de la prédication : Nous savons déjà cela; on nous l'a déjà appris. Après que des informations avaient été prises à ce sujet, il se trouvait, en effet, que les premiers rudiments du christianisme leur avaient été enseignés par ceux de leurs compatriotes, qui avaient séjourné dans les parties de la Nouvelle-Zélande, où sont fixés les missionnaires évangéliques.

Avec l'instruction élémentaire et religieuse, la vie de famille naît et se développe, et avec elle toutes les habitudes qu'elle suppose ou qui l'accompagnent : la propreté, l'ordre, le soin de l'enfance, la paix domestique. Nulle part, comme à la Nouvelle-Zélande, on n'était affligé par le douloureux spectacle que présentait l'intérieur des familles. Au milieu de ce peuple grossier, irritable, violent par caractère, toujours prêt à donner essor aux sentiments de colère et de vengeance, ce n'était que querelles, paroles injurieuses, imprécations, mauvais traitements, rixes sanglantes entre les maris et les femmes, sous les yeux de leurs jeunes et infortunés enfants. « Grâce à Dieu, s'écrie le missionnaire Yate, il en est autrement aujourd'hui. L'ordre et la discipline commencent à régner au sein des familles. »

Une autre circonstance digne de remarque, c'est que, grâce à l'influence de l'Evangile, l'on voit diminuer insensiblement, au milieu de ce peuple, le nombre de ses rites

superstitieux et cruels. On sait que précédemment, à la mort de quelque chef de distinction ou de l'un de ses parents, l'on ne manquait pas d'immoler des victimes humaines, pour apaiser les mânes du défunt, et lui servir de compagnons dans son voyage dans le monde des esprits. Rarement les missionnaires laissèrent passer l'occasion de faire ressortir tout ce qu'il y a de barbare dans cet usage sanguinaire. Lorsque, le 6 mai 1828, mourut le fameux chef et terrible guerrier, Shungi (Hongi) (1), on avait tout lieu de s'attendre à voir se renouveler ces affreuses cérémonies; aussi les chrétiens de l'île étaient-ils dans la plus grande anxiété. Mais quel ne fut pas leur étonnement, lorsqu'ils apprirent qu'à son lit de mort, Shungi avait expressément recommandé aux chefs sous ses ordres, de se laisser conduire par les conseils des missionnaires, et de ne rien faire qu'ils ne pussent approuver. En effet, aucune de ses femmes, aucun de ses esclaves ne furent immolés sur son tombeau, et ses funérailles se célébrèrent très paisiblement.

La loi du *Tabou*, qui réglait tous leurs travaux, qui servait de base à tous leurs projets, qui dirigeait toutes leurs actions, et qui frappait d'interdit certains lieux ou certaines personnes, tombe peu à peu en désuétude; et pourtant son empire, qui était fort ancien, était des plus formidables et des plus étendus. Cette loi, dans la main des chefs ou des prêtres, était une foudre qui accablait le malheureux sur qui elle tombait. En septembre 1829, M. Yate se mit en route pour Raugihoua, où il allait visiter la femme de son compagnon d'œuvre qui était malade : à peine eut-il fait quelques centaines de pas, qu'il aperçut, près du rivage de la mer, une troupe d'indigènes occupés à raccommoder leurs filets, et qui lui

(1) *Voyez* IIIe année, p. 132 et suiv.

firent signe de ne pas avancer, attendu que toute cette partie du pays ayant été mise sous le *tabou* et par conséquent étant devenue sacrée, il devait bien prendre garde de ne pas la profaner, en la traversant. Il lui fallut donc revenir sur ses pas, sans pouvoir passer outre. Le lendemain, cependant, il prit la résolution de rompre le *tabou*, quoi qu'il pût advenir; c'est pourquoi ayant pris avec lui son collègue, M. Kemp, et quelques rameurs, il se jeta dans un canot, et descendit le fleuve jusqu'à la mer. Arrivé là, il éprouva quelque résistance de la part des indigènes, qui à la fin cédèrent et se retirèrent. Mais, en approchant de Raugihoua, les choses devinrent plus sérieuses. Quelques naturels attaquèrent la canot, blessèrent l'un des rameurs, enlevèrent un enfant que M. Yate avait pris avec lui, et menacèrent de se porter à d'autres extrémités. Mais le calme et la sage contenance des missionnaires parvinrent à les désarmer; et, au bout d'un moment, ils ramenèrent l'enfant, réparèrent le dommage qu'ils avaient causé au canot, et permirent aux voyageurs de traverser librement le sol prétendu sacré.

Aucune position dans la vie n'est plus propre qu'un lit de mort à révéler le bonheur du croyant et la misère de l'incrédule. « J'ai vu, dit le missionnaire Yate, les yeux hagards de l'infidèle; il luttait avec le roi des épouvantements, il se tordait de désespoir aux portes de l'enfer, et semblait dire à la mort : Es-tu venue me tourmenter avant le temps? D'un autre côté, j'ai vu aussi des larmes de joie couler le long des joues du croyant et son âme tressaillir, en voyant approcher le moment de sa délivrance. » C'est par deux tableaux de cette nature, que nous terminerons un article, où nous avons cherché à embrasser le résultat des travaux des missionnaires évangéliques à la Nouvelle-Zélande. Le premier nous mon-

trera l'insulaire de ce pays, tel qu'il vit et tel qu'il meurt, dans l'état de nature; le second nous le fera voir tel que l'Evangile l'a renouvelé, mourant avec la paix que donne l'espérance chrétienne.

Parou, chef distingué de la tribu de Ngaiteway, était un homme d'un esprit entreprenant, d'un courage audacieux, d'une témérité excessive. Dans une de ses expéditions guerrières, au sud de l'île, à l'époque de la saison la plus rigoureuse de l'année, il vit une partie de ses gens périr dans le fleuve, l'autre mourir de froid ou de faim, et lui-même y trouva le germe de la maladie de poitrine qui le conduisit au tombeau. Au printemps de l'année 1830, ce jeune chef fut obligé de se mettre au lit; mais au lieu d'employer les remèdes qu'on lui conseillait, il préféra recourir aux ressources inefficaces de la magie et à l'art trompeur des prêtres païens. Une vieille femme *tabou* ne bougeait d'auprès de lui, et essuyait avec une plante de lin, dont elle se servait en guise de mouchoir, la sueur de mort qui coulait sur son visage, tandis qu'autour de son lit, on voyait une troupe de ses amis s'entretenir, avec une insensibilité révoltante, des danses et des orgies auxquelles ils se réjouissaient de se livrer à la cérémonie de ses funérailles. Quant au chef, il était encore en pleine jouissance de toutes ses facultés. Le missionnaire Yate alla le voir, et l'exhorta à se repentir et à se tourner vers Christ, qui pouvait encore sauver son âme, à la dernière heure du jour. Mais le mourant s'enflamma de colère; ses traits exprimèrent la violente agitation de son âme, et il ne répondit que par ces mots : « Depuis ma naissance jusqu'à maintenant, j'ai vécu en habitant de la Nouvelle-Zélande, je mourrai tel aussi... Je veux aller en enfer, » répéta-t-il par deux fois, avec un accent diabolique, « je veux aller en enfer. C'est là qu'habite Wiro (le prince des ténèbres); mon souhait

est de devenir pour toujours son compagnon. Je n'ai point encore tué assez d'hommes. Je ne suis encore qu'un jeune guerrier. Où pourrais-je aller autre part qu'en enfer? Oui, c'est là qu'il me tarde de descendre...» Il avait à peine achevé de prononcer ces dernières paroles, qu'il expira.

Tout à l'heure, nous avions sous les yeux l'image de l'enfer; tournons maintenant nos regards vers le lit de mort d'un chrétien, où nous contemplerons l'image de la paix du ciel. Coleman Aoheke avait été fait prisonnier de guerre dans sa jeunesse; son maître lui permit toutefois de fréquenter l'école missionnaire de Paihia, et plus tard on parvint à le rendre à la liberté. Quoique sa conduite à l'école eût toujours été morale, il n'avait, jusqu'à cette époque, donné aucune preuve sensible de régénération. Il apprit le métier de menuisier, et, comme tel, il se rendit utile à l'atelier. La malheureuse bataille de Kororarika, où il fut obligé de combattre, servit à donner à ses sentiments la première direction sérieuse. Depuis lors, il s'occupa, sans relâche, du salut de son âme, et, au mois de novembre 1831, il fut reçu dans l'Eglise, par le baptême, avec six autres adultes. Il était d'une constitution très robuste; mais, par suite de quelques imprudences qu'il commit, celle entre autres de se coucher, ayant chaud, sur la terre humide, il s'attira une consomption lente, qui le conduisit au tombeau. Pendant le temps que dura sa maladie, il se montra résigné à la volonté de Dieu; la disposition de son âme était paisible, et rien ne lui procurait autant de plaisir que la lecture de la parole de Dieu et la visite d'amis chrétiens. Il demanda un jour à M. Yate, qui était venu le voir : « Est-il donc bien vrai que Jésus-Christ veuille sauver un pécheur, tel que moi?» — « Oui, lui répondit le missionnaire, rien n'est plus vrai et plus certain. » —

« Ah ! reprit aussitôt Aoheke, « que cette parole est bonne, qu'elle est précieuse ! Ainsi, je ne périrai pas ! Comme mon cœur se sent soulagé ! Auparavant, il y faisait nuit ; maintenant, il y fait jour. Je n'ai plus à trembler en la présence de Dieu : car Jésus-Christ, son Fils, m'a réconcilié avec lui. » Ce sentiment de paix ne l'abandonna pas jusqu'à son dernier moment. Il n'avait plus qu'un souhait à former, celui de voir sa femme et son enfant baptisés avant sa mort ; et ce souhait fut accompli. C'est ainsi que, plein de reconnaissance et de confiance, il ferma les yeux à ce monde, et rendit le dernier souffle, en bénissant Dieu.

VARIÉTÉS.

Assemblée extraordinaire de la Société des Missions de Londres pour le départ de trente-cinq missionnaires.

Le 17 octobre dernier, la Société des Missions de Londres a réuni ses amis pour prendre congé de MM. Mead, docteur Philip et Williams et des autres missionnaires qui doivent les accompagner (1). Ceux-ci, au nombre de trente-deux et destinés à seconder les travaux des premiers, les uns dans l'Inde, les autres dans la colonie du Cap et les troisièmes dans les îles de la mer du Sud, se trouvaient sur l'estrade avec leurs devanciers. Les trois hommes sur lesquels étaient particulièrement fixés les regards, également connus par leurs travaux et distingués par leur

---

(1) M. Mead a fait un séjour à Londres, après avoir travaillé pendant vingt ans environ dans l'Inde. Voyez, sur le but du voyage à Londres de M. Williams, XII[e] année, p. 272.

zèle, représentaient vivement à l'esprit l'œuvre missionnaire dans son ensemble; et leur présence seule rappelait les éclatants triomphe de l'Evangile sur une vaste échelle : en Asie, en Afrique et dans l'Océanie. De touchants discours leur furent adressés, ainsi qu'à leurs jeunes compagnons; et ces fidèles serviteurs de Christ, en voyant s'accroître l'intérêt pour leur œuvre, la sympathie pour leurs épreuves, les prières pour leurs succès, n'ont pu qu'être portés à plus de confiance encore et de courage; ils se sont sentis pleins de joie et de reconnaissance, en voyant dans l'avenir même de plus grands triomphes que dans le passé. Ce jour fera époque dans leur vie; il fera époque aussi dans les annales des missions; l'histoire qui s'occupe de cette œuvre le rapportera comme l'un des plus beaux dont elle ait à rendre compte.

L'assemblée était présidée par M. Blair, Esq. Ce respectable chrétien était bien digne de cet honneur: affectionné de cœur à l'œuvre des missionaires, il leur donna plus d'une fois des marques de son amitié, dans un temps où leurs travaux n'excitaient guère encore d'intérêt. Dans cette circonstance, il crut de son devoir de rendre publiquement témoignage à leur zèle et à leurs succès. «Nous avons dans cette salle, dit-il, des hommes qui ont été, entre les mains de Dieu, des instruments pour opérer les plus grandes choses. Ils ont renversé le paganisme dans la Polynésie, forcé les barrières de la Chine, élevé à la hauteur de l'homme le Hottentot dégradé. Dans les Indes occidentales, ils ont brisé le joug funeste de l'esclavage; dans l'Indoustan, je le sais par moi-même, ils ont refoulé les temples de Brama vers le centre, depuis les monts Himalayas jusqu'au cap Comorin, et ils ont remplacé ces temples par ce christianisme devant lequel doit s'écrouler, tout entier, l'échafaudage de l'impureté et de la superstition qui désolent ce pays.» Puis, s'adressant aux mis-

sionnaires eux-mêmes, il leur fait ainsi ses touchants adieux: «Vous serez, n'en doutez pas, accompagnés des prières et de la sympathie de toutes nos Eglises; et, ce qui vaut beaucoup mieux, la présence de Dieu marchera devant vos pas, tandis que des âmes aujourd'hui prêtes à périr, plus tard converties par vos paroles, feront reposer leurs bénédictions sur vous. Puissiez-vous être bénis, chers amis, dans toutes vos entreprises; puissiez-vous, au dernier jour, recevoir abondamment dans vos personnes la récompense promise à ceux qui en auront amené plusieurs à la justice!»

Le Comité avait chargé trois pasteurs d'être son organe auprès des missionnaires pour leur exprimer ses sentiments et ceux de l'assemblée. Ils devaient adresser successivement la parole, l'un aux missionnaires destinés pour l'Inde, l'autre à ceux destinés pour le sud de l'Afrique, le troisième à M. Williams et à ses futurs compagnons d'œuvre. Le premier de ces orateurs, le révérend Fletcher prononça un discours sur la mission de l'Inde, qui ne pouvait manquer d'intéresser l'assemblée à une œuvre sur laquelle le Seigneur a déjà fait reposer de si grandes et de si nombreuses bénédictions. A cet édifiant discours, M. Mead fit une réponse où, entre autres choses, il dit:

«J'espère pour moi-même, pour mes frères et pour mes sœurs, que nous n'oublierons pas de long-temps l'intéressant discours qui vient de nous être adressé. J'espère aussi que nous garderons dans nos cœurs, jusqu'à la fin de notre séjour ici-bas, les saintes impressions que ce jour doit produire en nous. En me levant pour vous adresser la parole, je me sens pressé de vous dire combien je vous suis reconnaissant d'avoir choisi pour présider cette assemblée un homme également connu dans l'Inde et en Afrique. Je me souviens très bien que quand j'ar-

rivai dans l'Inde, il y a vingt ans, il était déjà alors l'ami des missions. A cette époque cependant, les missionnaires n'avaient que bien peu d'amis dans l'Indoustan; et même un homme à qui était confié quelque emploi public, perdait sa caste, s'il recevait les missionnaires avec quelque confiance ou quelque respect. Mais notre digne président n'avait pas honte de la croix de Christ, ni de ceux qui étaient allés la faire connaître dans ce vaste pays. L'Inde offre un champ immense à l'exercice de votre charité, et je veux vous rappeler ce que vous avez souvent entendu, c'est que nous avons quatorze millions de sujets au sud de l'Asie. Ils sont tous sous le pouvoir de notre gouvernement et ils se considèrent tous comme nos sujets. Quel est leur cri? « Passez vers nous, et secourez-nous. » Ils demandent, avec instance, des livres, des instituteurs, de la science, des lumières, en général. Des faits se sont passés sous nos yeux, principalement à Travancore, qui prouvent que Dieu veut faire naître plusieurs églises dans ce pays. Nous avons vu les Hindous jeter au loin leurs idoles et démolir leurs temples; et ceux qui autrefois étaient assez cruels pour se mutiler eux-mêmes, et assez insensés pour prétendre, avec le sang de leurs corps, acheter la paix de leurs âmes, nous les avons vus avoir recours au sang de l'aspersion; d'autres après avoir cru que les pénitences, les pélérinages et les autres actes de leur dévotion pouvaient apaiser Dieu, mettent toute leur confiance et trouvent toute leur gloire en Jésus-Christ. Il est sans doute réjouissant pour vous d'entendre ces choses; mais ceux qui les ont vues de leurs propres yeux trouvent un inexprimable bonheur à vous les rapporter. Nous espérons que, jusqu'au dernier moment de notre vie, ce sera pour nous un motif de reconnaissance d'avoir pu nous engager dans un œuvre si grande à la fois et si sainte. »

Le révérend Binney prenant ensuite la parole, au nom du Comité, pour haranguer le docteur Philip et les missionnaires destinés pour l'Afrique, considéra l'œuvre missionnaire sous le rapport de la civilisation, et montra des contrastes frappants entre la conduite des Colons non convertis et la manière d'agir des missionnaires, dans leurs rapports respectifs avec les sauvages. Le tableau animé des passions et des injustices des premiers mises en opposition avec les nobles procédés des seconds, et la douce influence de leurs doctrines, fit une grande impression. Il était impossible, en effet, à un cœur ami de l'humanité, de ne pas se sentir une profonde estime pour des hommes dont les vues sont si élevées, dont les efforts sont si désintéressés et dont la charité envers les pauvres sauvages est si vive, si persévérante, si paternelle. Avant de terminer son remarquable discours, M. Binney, s'adressant au chef Cafre (Jean Tzatzoe) qui assistait à cette touchante cérémonie, lui dit :

« Nous nous réjouissons de vous avoir vu au milieu de nous. Nous vous avons vu dans la société d'un homme d'une tribu étrangère, que vous eussiez méprisé, si vous aviez consulté les habitudes de votre nation ou éprouvé l'orgueil d'un cœur inconverti. Les Cafres, en effet, méprisent naturellement et repoussent les Hottentots. Mais nous avons connu un Cafre et un Hottentot unis ensemble et n'étant qu'un en Christ (1). Nous aurions été réjouis de vous voir encore tous deux dans cette assemblée; mais votre ami n'est plus; il s'est endormi au Seigneur. J'ai la confiance que votre frère verra un jour, avec plusieurs de sa nation, Jésus-Christ, et fera partie de cette grande famille dont les membres, vêtus des mêmes robes, vivront ensemble dans le même séjour.

---

(1) *Voyez* XIe année, p. 318 et suiv. p. 348 et suiv.

Le mot *Cafre* signifie, je crois, infidèle. Nous sommes heureux de voir que ce mot ne pourra plus désormais s'appliquer, dans ce sens, ni à vous, ni à plusieurs de vos compatriotes. Je vous félicite de ce que, de retour dans votre pays, il vous sera permis, en posant le pied sur l'héritage de vos pères, de vous en considérer comme le légitime possesseur. Nous nous réjouissons de penser que, quand ces chefs et ces Cafres, dont on nous a parlé aujourd'hui, et qui soupirent après votre retour, salueront avec joie votre arrivée au milieu d'eux, vous pourrez leur dire qu'il y a de l'honneur et de l'intégrité en Angleterre, et que les Cafres peuvent compter sur la justice, la générosité et l'affection des habitants de ce pays. Vous leur raconterez combien de multitudes vous y avez vues, qui vous ont salué comme un frère, qui conservent pour vous une tendre charité, et qui sont prêtes à profiter de tous les moyens d'augmenter votre bonheur et de conserver votre liberté. Adieu, chers amis, ajoute M. Binney, en s'adressant à tous les missionnaires; au nom de la Société, adieu. Très probablement, pour quelques uns d'entre vous, ce sont ici les derniers adieux. Nous ne nous réunirons plus peut-être jusqu'à ce que nous nous trouvions dans une plus grande assemblée et dans un but différent. Là, nous nous reverrons, non pour prendre congé les uns des autres et pour nous dire adieu, mais pour jouir de notre éternel et parfait repos, dans la société de Jésus-Christ et de ses saints. Adieu, et, si c'est jusqu'alors, adieu encore. Je vous recommande à Dieu et à la Parole de sa grâce, lequel est puissant pour vous édifier encore et vous donner l'héritage avec tous les saints. »

Après M. Binney, le Dr. Philip appelle l'attention de l'assemblée sur l'œuvre des missions au Sud de l'Afrique, dont il rapporte les progrès en ces termes :

« Les missionnaires s'avancèrent dans ce pays en ayant à la main l'Evangile qu'ils voulaient prêcher aux païens; et cet Evangile fut, en leur bouche, la puissance de Dieu pour la conversion de plusieurs milliers de sauvages. Par les efforts de nos missionnaires, des nations qui étaient assises dans les ténèbres ont vu une grande lumière, et l'ombre de la mort a fait place à l'aurore d'un beau matin; sous les soins de vos ouvriers, les hommes, dont le cœur a senti la douce influence de l'Evangile, se sont élevés à cette vie intellectuelle, morale et spirituelle dont aujourd'hui ils possèdent au moins tous les éléments. Les Cafres ont jeté à terre leurs sagaies; les Bushmen ont échangé leurs instruments de cruauté contre ceux de l'agriculture; des hommes qui, naguère, erraient, nus, loin de toute habitation, à charge à eux-mêmes, funestes aux autres, on les a vus, nouveaux démoniaques de Gadara, vêtus et en bon sens, s'asseoir aux pieds de Jésus et de ses ministres, et devenir sages à salut. Les habitants des rochers se sont entre-répondu d'un sommet à l'autre de leurs montagnes, tandis que les hommes du désert se sont rassemblés pour louer Dieu et l'adorer au nom de Jésus-Christ. Des sauvages qu'on ne croyait pas membres de la famille humaine, qu'on ne tenait pas pour des hommes, ont été élevés au caractère et à la dignité d'enfants du Très-Haut, non pas simplement par un code de lois ou par un système de morale, mais surtout par l'Evangile de Jésus-Christ. Cela, nous l'avons vu; je voudrais que vous l'eussiez vu aussi. Mais, si vous voulez avoir sur ce sujet l'évidence, pour ainsi dire, des yeux et des oreilles, venez dans la salle égyptienne; là, je vous montrerai la plus belle collection de curiosités que l'on ait peut-être jamais vue dans le monde; je vous introduirai chez M. le Dr. Smith, cet homme éminent par ses connaissances et sa science, et je vous prierai d'écouter le récit qu'il vous fera des effets produits

par les travaux de vos missionnaires; je vous prierai de l'écouter quand il vous déclarera, comme il l'a déjà fait devant le Comité de la Chambre des communes, qu'on n'a pas encore dit la moitié du bien que les missionnaires ont fait au Sud de l'Afrique. Et, lorsqu'il vous aura raconté tout ce qui a été fait, je vous exhorterai à porter vos regards sur les murs de la salle égyptienne. Vous verrez d'abord des tableaux représentant des hommes vivant comme des brutes, s'attaquant avec des lances, s'excitant à des danses grossières, n'ayant rien en eux qui rappelle la moindre trace d'éducation ou de civilisation. Ce spectacle vous permettra à peine de croire que ce soient là des êtres humains. Mais, un peu plus loin, vous verrez peintes sur le même mur des stations missionnaires. Là, vos yeux apercevront des gens décemment vêtus, ayant de l'agrément dans leur attitude, suivant les habitudes de la vie civilisée, et montrant ce que le christianisme peut faire au milieu d'un peuple. Là, vous verrez encore les missionnaires prêchant l'Evangile, tout un peuple écoutant, avec une profonde attention, ce qui lui est dit, et menant une conduite digne d'un peuple chrétien. »

A ces intéressants détails M. Williams, après avoir entendu le discours qu'était chargé de lui adresser le Révérend Blackburn, ajouta des faits non moins réjouissants. « Voyez, dit-il, ce que les ambassadeurs de Christ ont fait: ils ont traduit les Saintes Ecritures dans des langues que, jusqu'alors, on n'avait point écrites; ils ont donné une vie intellectuelle, sociale et civile à des nations entières. Permettez-moi de vous dire que j'ai la ferme conviction que l'œuvre des missions, en général, est le plus puissant des moyens qu'on ait mis en œuvre dans l'intérêt de l'humanité. L'abolition de l'esclavage dans toute les colonies anglaises, le grand mouvement des esprits dans l'Inde, dont on vient de vous parler, et qui a été le résultat des doctrines chrétiennes répandues dans

ce pays par vos missionnaires, le changement si remarquable des insulaires de la mer du Sud, la conversion, et, par suite, la civilisation de trois cent mille de ces sauvages, sont des événements trop extraordinaires pour que les négociants, les marins et les philanthropes puissent encore regarder comme peu important le principe qui les a produits. Je crois pourtant que tous ces changements ne sont que le commencement et le gage des révolutions vastes et utiles que l'œuvre des missions est destinée à opérer. Dès que, dans la mer du Sud, vous passez le cent quatre-vingtième degré, et que vous vous avancez vers l'ouest, vous trouvez des îles si grandes, si nombreuses, si peuplées, que le nombre total de leurs habitants formerait une grande nation. Je n'ai jamais considéré la mission d'Otaïti et des îles voisines que comme une fontaine dont les eaux doivent se répandre sur d'autres pays pour les fertiliser(1). Il n'y a que peu d'années encore, ces peuples, que nous avons évangélisés, n'avaient aucune idée ni de nous, ni de notre commerce. Ils n'achetaient aucune de nos marchandises, et, aujourd'hui, deux ou trois cent mille personnes, au moins, usent des produits de nos manufactures. C'est ici un fait qu'on ne peut contredire. Partout où vont vos missionnaires, ils ouvrent au commerce des voies nouvelles, et ces moyens de communication deviennent, chaque année, plus grands et plus nombreux. Avant l'introduction du christianisme dans la mer du Sud, aucun vaisseau anglais n'osa jeter l'ancre dans ce pays, bien que les ports fussent d'un accès facile et les côtes pourvues

(1) M. Williams se propose de faire des voyages dans les îles où le christianisme n'a pas encore pénétré, afin d'y placer des instituteurs indigènes d'abord, et des missionnaires plus tard. Pour la facilité de ses excursions et afin d'étendre ses découvertes, il eût désiré avoir à sa disposition un vaisseau. Il l'a même demandé au gouvernement; diverses circonstances ont empêché pour le moment la réalisation de son désir.

de provisions. Maintenant, il est prouvé que, depuis les îles Sandwich, au nord, jusqu'aux îles des Amis, au sud, de deux à trois cents vaisseaux s'arrêtent tous les ans dans ces parages, pour y prendre des provisions et poursuivre ensuite leur voyage. Nos phrénologistes ont beaucoup disputé sur les organes et les aptitudes des sauvages; et, après de longs débats, l'absence de certaines bosses a fait conclure que ces gens n'étaient pas susceptibles de sentiments religieux. Nous avons, nous, pris une voie plus courte: nous avons demandé à l'expérience ce qui en était, et nous voici aujourd'hui rassemblés, de l'orient et de l'occident, du septentrion et du midi; en présence du monde civilisé, nous disons : *Dieu a fait d'un seul sang toutes les nations qui habitent sur la face de la terre.* Je dois présenter mes remerciements à la Société biblique pour les cinq mille exemplaires des Saintes-Ecritures qu'elle m'a donnés en la langue des natifs, et que je vais emporter avec moi dans l'Océanie. J'ai aussi vingt mille exemplaires du traité intitulé *l'Ami des Pécheurs;* les frais d'impression m'en ont été payés par plusieurs hommes éminents, auxquels j'ai une grande obligation. Arrivé au lieu de ma destination, je me propose d'établir une agence et de fonder un collége au milieu des natifs. Ce collége sera destiné à former pour le saint ministère des insulaires pieux qui devront prêcher en anglais. Que si nos frères indigènes n'ont pas fourni une somme plus considérable dans cette circonstance, c'est qu'ils ont eux-mêmes bâti leur chapelle à leurs propres frais, sans recevoir le moindre secours de la Société des missions; c'est qu'ils ont construit, à leurs frais également, les écoles et les maisons des missionnaires, et que, de plus, ils fournissent en partie à l'entretien de ces derniers, suppléant ainsi aux faibles honoraires que leur accorde la Société. Des manufactures s'élèvent de tous côtés. Ce qui manque encore aux natifs, c'est des marchés pour

vendre leurs productions; si des amis chrétiens viennent leur acheter le fruit de leur travail, ils pourront bientôt se procurer des livres et soutenir de leurs dons votre société. »

Telles ont été les paroles de ces hommes de Dieu; nous n'y ajoutons aucune réflexion; nous laissons aux faits toute leur puissance. Ces vaillants soldats de Christ, résolus de faire de leur vie un long combat contre le mal, descendent encore dans l'arène, couverts de lauriers. Lecteurs, vous les y soutiendrez, ainsi que leurs jeunes compagnons, de vos vœux et de vos prières.

M. Mead et les compagnons d'œuvre qui l'accompagnent dans l'Inde, se sont embarqués le 20 octobre 1837; le Révérend Dr. Philip et les missionnaires destinés pour le sud de l'Afrique sont partis le 25 novembre suivant. M. Williams ne tardera pas à les suivre en prenant le chemin de l'Océanie.

L'empereur Trajan et le chef africain au lit de mort.

On ne lira pas sans intérêt le récit d'une visite que M. le Dr. Philip eut occasion de faire à un chef africain peu de temps avant sa mort. Cet homme était alors chrétien; mais il ne savait pas même qu'il eût une âme, quelque temps auparavant, et il ne connaissait pas le Dieu qui l'avait créé. Il avait environ quatre-vingt-dix ans, et il était devenu aveugle de vieillesse.

« Lorsque nous entrâmes, dit le docteur, il était assis sur le plancher. Dès que nous nous fûmes nommés, il fondit en larmes, nous serra la main, rendit grâces à Dieu de notre visite, et commença à parler de l'état où il se trouvait. Il ramassa un peu de poussière avec la main et dit : « Dans peu de temps, je vais me confondre avec cette poudre; mais *je verrai Dieu de ma chair* (1). Je suis

(1) Job, XIX, 26.

aveugle, la lumière du jour ne brille point à mes yeux; mais, par la lumière de la foi, je vois Jésus, qui, à la droite de Dieu, est prêt à recevoir mon âme ». Je me souvins alors d'avoir lu jadis, dans la vie de Trajan, un monologue de ce prince sur le point de mourir : « Cette tête, « disait-il, ne portera plus de couronne; ces pieds ne s'ap- « puieront plus sur le cou des rois; ces mains ne tiendront « plus de sceptre; ce cœur ne sera plus encensé par « les flatteries des hommes; ces oreilles ne seront plus « charmées par des sons délicieux; ces yeux ne seront « plus récréés par des vues agréables; mais toi, ô mon « mon âme! que deviendras-tu?... » Si vous comparez maintenant les sentiments qui animaient le cœur du vieil Africain, à l'instant de sa mort, aux pensées qui troublaient l'empereur romain, dans le même moment, vous trouverez qu'une Bible donnée à un pauvre sauvage, l'élève plus haut, quand elle produit sur lui son effet, que si on le plaçait sur le trône du monde. Car la Bible seule, lue, chaque jour, par un enfant, avait instruit et éclairé notre pauvre Africain. »

NOUVELLES RÉCENTES.

Premier martyre à Madagascar.

Il y a trois ans que le feu de la persécution éclata, pour la première fois, à Madagascar, par un édit royal défendant, sous peine de mort, la profession du christianisme dans l'île tout entière. Une femme, âgée de trente-huit ans, et convertie, depuis sept ans, à la foi chrétienne vient de tomber victime de cet arrêt sanguinaire. Préférant mourir plutôt que de renier son Sauveur, Rafaravavy a reçu la palme du martyre le 14 août 1837. Sa mort a été celle des confesseurs des premiers âges de l'E-

glise. Avec elle ont été saisies et condamnées quinze autres personnes, qui ont perdu à la fois leurs biens et leur liberté. Le nombre des chrétiens indigènes qui souffrent présentement des conséquences de l'édit de persécution s'élève déjà à près de cent. Demandons au Seigneur de mettre un terme à ces fureurs; et, si le sang des martyrs doit encore être versé à Madagascar, prions pour qu'il y devienne la semence de nouveaux chrétiens.

La Cochinchine fermée à l'Evangile.

Au commencement de 1836, Minch Hang, empereur de la Cochinchine, a publié un décret pour prohiber de nouveau la religion chrétienne, et pour ordonner de nouvelles recherches, afin d'arrêter les missionnaires et tout européen caché dans ses états. La peine de mort est portée contre l'Européen qui serait pris, contre toute la famille qui aurait eu la charité de lui donner asile, et contre le maire de l'endroit. Les mandarins de la province seraient aussi punis de la bastonnade, et par une diminution de leur grade ou dignité.

Les navires européens ne doivent jamais, désormais, faire le commerce que dans le port de Touranes. A leur arrivée, le mandarin du port doit prendre la liste des personnes embarquées, afin de s'assurer qu'elles sont à bord au moment du départ du navire, qui doit être surveillé et escorté jusqu'à ce qu'il soit en pleine mer. Si un Européen parvenait à éluder la vigilance des gardes et à se cacher à terre, les recherches les plus rigoureuses seraient faites, et s'il était pris, la peine de mort lui serait appliquée.

Les navires chinois peuvent continuer à faire le commerce dans tous les ports; mais on doit les visiter ainsi que leurs embarcations, afin de découvrir s'il existe des Européens à bord.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS EVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MOTITO. — Extrait d'une lettre de M. Lemue, sous la date du 24 octobre 1837.

Conversion et baptême d'un indigène.

« Un nouveau candidat vient d'être reçu dans l'Eglise. Trois cents personnes ont été témoins de sa consécration au Seigneur. Son baptême semble avoir produit une profonde sensation sur plusieurs, et en particulier sur les membres de sa famille, dont quelques-uns ont exprimé le désir d'avoir part aux mêmes priviléges. L'individu qui a été baptisé est un père de famille, âgé d'environ quarante ans. Il était venu s'établir ici, il y a deux ans; mais après une année de séjour à Motito, son père et sa famille nous ont quittés pour aller demeurer à la vieille Lattakou. Dès ce moment là Putegai (c'est le nom du nouveau membre) sentit la nécessité de se donner à Dieu; il prévit les tentations auxquelles il allait être exposé; il rechercha fréquemment l'occasion de s'entretenir avec moi sur ses intérêts éternels; et il continua, malgré la distance, à assister à tous les services du dimanche. Quelques-uns de ses amis imitèrent son exemple; ce sont maintenant mes auditeurs les plus assidus. Peu de temps avant d'être baptisé, il eut une grave maladie; cette épreuve, loin de le décourager, ne fit que l'attacher

davantage à son Sauveur. Un jour, il m'envoya dire que son corps était malade, mais que son âme était joyeuse, et que, de quelque manière que le Seigneur disposât de lui, il était content. Outre celui-là, cinq enfants appartenant à divers membres de l'Eglise, ont aussi été baptisés dans le cours de quelques semaines. Deux autres candidats qui se sont présentés depuis lors, nous donnent tout lieu d'espérer qu'un changement salutaire s'est opéré dans leurs cœurs.

Encouragements et obstacles.

« Ces quelques signes de vie qui se révèlent au milieu d'une population considérable, qui est encore morte à ses intérêts spirituels, nous font bien augurer pour l'avenir. Nous avons besoin de nous rappeler souvent, que toutes les merveilles de Dieu, n'étaient rien dans le principe; que d'un grain de senevé, il peut faire naître un grand arbre; que d'un seul homme, il forma le genre humain; et que, au moyen de quelques pêcheurs pris des bords du lac de Génézareth, il couvrit le monde entier de la doctrine évangélique. La plupart des missionnaires qui chez les Caffres et les Béchouanas, sont aujourd'hui à la tête d'une Eglise chrétienne, n'ont point vu s'effectuer une révolution morale aussi subite et universelle, que celle qui a eu lieu dans la Polynésie; ils n'ont avancé d'abord que bien lentement. L'œuvre a rarement commencé chez les chefs, mais en général, par les plus industrieux et les plus intelligens de la tribu. La raison en est simple : les chefs sont intéressés à prendre un grand nombre de femmes, parce qu'ils n'ont qu'une pensée, celle d'augmenter leurs sujets. Puis, comme il n'y a que les femmes qui bêchent dans ce pays, leur récolte est en proportion du nombre de leurs coucubines, et c'est par ce moyen qu'ils conservent quelque influence.

«L'hiver dernier un réveil avait commencé à se manifester chez les Barolongs, mais plus particulièrement chez les femmes, durant l'absence des principaux. Elles étaient remarquablement assidues au service et à l'école; la prédication remuait leurs consciences; elles recherchaient les membres de l'Eglise pour s'entretenir avec eux; cet air de légèreté, d'insouciance et de familiarité qui caractérise les sauvages, avait fait place à un extérieur plus grave et plus composé; en un mot, on voyait déjà les germes de la foi et de la vie nouvelle dans leur conduite; mais lorsque les chefs furent de retour de leur voyage, surpris et alarmés de retrouver leurs femmes si graves, ils s'efforcèrent d'étouffer cette bonne œuvre dans son principe, en employant, les uns le ridicule, les autres leur pouvoir ; et ils ne réussirent que trop bien à éteindre le zèle que celles-ci avaient d'abord montré. Voilà les principaux obstacles qui empêchent les habitants de cet endroit de faire de rapides progrès dans la connaissance de Dieu et d'eux-mêmes; mais je ne désespère pas de voir des temps plus heureux. La nouvelle génération, ceux surtout qui fréquentent l'école, sont de notre côté; et si le Seigneur nous accorde la grâce de nous acquitter fidèlement du ministère d'amour, dont il nous a chargés pour ce peuple, leurs vieilles coutumes tomberont bientôt, le voile qui couvre leurs yeux se déchirera, et alors ils se verront dans toute leur laideur. Les anciens disaient que l'eau qui tombe goutte à goutte, mine à la longue les rochers. Le Seigneur nous donnera aussi de voir la doctrine de la grâce pénétrer peu à peu dans ces cœurs de pierre : car des pierres mêmes, il peut faire naître des enfants à Abraham.

«Au dehors, je ne vois aucun obstacle; nous jouissons, grâce au Seigneur, d'une grande tranquillité. Moussélékatsi est tantôt aux prises avec les Boërs, tantôt avec les

Korannas, et tout récemment avec Dingaan. Il y a deux mois, une formidable expédition, envoyée contre lui par ce dernier chef, lui a tué beaucoup de monde, et enlevé du bétail. Il occupe encore le pays des Baharoutsi. On dit qu'il parle de se retirer de ce côté pour se mettre sous la protection de la Colonie ; mais quand même il y penserait sérieusement, il n'est pas probable que les Boërs le laisseraient faire. »

EXAMEN POUR LA CONSÉCRATION

D'un des élèves de la Maison des missions.

Le mardi 24 avril, à une heure, MM. les pasteurs des diverses Eglises de Paris et un assez grand nombre de MM. les pasteurs des départements, arrivés dans la capitale à l'occasion des anniversaires des sociétés religieuses, se sont réunis à la Maison des missions, pour assister à l'examen de l'un des élèves, M. J. Pédézert, natif de Puyoo (Basses-Pyrénées) : une quarantaine de personnes composaient l'assemblée. La prière d'ouverture a été prononcée par M. le pasteur Ladevèze, de Meaux. Les *langues* ont d'abord été l'objet de l'examen. Le candidat a été invité à interpréter et à traduire, de vive voix, deux chapitres du deuxième livre des Annales de Tacite, renfermant le récit des derniers moments et de la mort de Germanicus. Après quelques réponses à des questions grammaticales et littéraires, il a fait remarquer, en examinant cet admirable morceau, sous le point de vue chrétien, combien la vertu païenne était défectueuse, puisque, sur le point d'expirer, Germanicus, l'un des plus nobles caractères de l'antiquité, n'avait pas hésité à accuser les dieux d'injustice et à remettre à ses amis le soin de sa vengeance. La harangue de Démosthène, *pour la couronne*, a ensuite servi de thême à l'examen de grec.

Les faits, qui ont donné lieu à ce plaidoyer, l'un des chefs-d'œuvre de l'orateur grec, ont été exposés; les principaux points de l'accusation d'Eschine contre Démosthène ont été indiqués, et quand il a eu traduit et expliqué deux des plus éloquentes pages de cette harangue, le candidat a donné des développements, qui avaient pour but de rattacher à la suite du discours les arguments dont il venait de chercher à faire passer en français l'énergie et la beauté oratoire.

Aux langues a succédé l'*exégèse*, et d'abord celle de l'Ancien-Testament. M. Pédézert a été invité à prendre sa Bible hébraïque et à traduire le trente-cinquième chapitre d'Esaïe. L'interprétation terminée, il s'est attaché à résoudre deux difficultés qui se trouvent dans les versets 7 et 8; il a établi et justifié le sens prophétique du discours renfermé dans ce chapitre, et il a indiqué à quelles époques de l'Eglise passées ou futures, il pouvait s'appliquer, soit comme accomplissement, soit comme prédiction. Le passage choisi pour l'exégèse du Nouveau-Testament était 1 Cor. XV, 24—29. Il s'agissait de prouver que le verset 28 ne porte nullement atteinte à la doctrine de la divinité de Jésus-Christ, et de donner au verset 29 un sens clair que la plupart de nos versions laissent dans le vague et dans l'obscurité. C'est à quoi le candidat a réussi, en montrant que dans le premier passage il s'agit d'une soumission ou subordination de Christ au Père en tant que médiateur et non en tant que Fils de Dieu, et en démontrant que la véritable traduction des premiers mots du verset 29 est celle-ci : *Autrement, que feront ceux qui sont baptisés à l'article de la mort?* A la suite de l'examen d'exégèse, le candidat a lu une dissertation critique sur *l'authenticité des deux premiers chapitres de l'Evangile selon Saint Matthieu et la comparaison*

de ces documents avec ceux de la même nature fournis par Saint Luc. Cette dissertation était divisée en deux parties. Dans la première, M. Pédézert a cherché à prouver que les deux chapitres contestés ont bien été écrits par l'auteur auquel on les attribue; et, à cet effet, il a présenté les différents arguments qu'il a trouvés dans l'histoire en faveur de sa thèse. Passant ensuite du domaine des faits à celui de l'observation, il a fait remarquer, dans le contexte et plus particulièrement dans la forme et le but des documents, plusieurs circonstances qui donnaient une nouvelle force à ses précédentes observations. Dans la seconde partie, M. Pédézert est remonté de l'effet à la cause, et il a prouvé que les difficultés qui ont fait nier l'authenticité des deux premiers chapitres de l'Evangile selon Saint Matthieu, se dissipent de plusieurs manières devant un examen impartial et réfléchi. Ici ont été présentées des observations sur l'apparent désaccord entre le récit de Saint Matthieu et celui de Saint Luc, concernant les premiers événements de la vie du Sauveur, c'est-à-dire sur l'apparition des mages et l'étoile qui leur servait de guide, sur la fuite en Egypte et l'époque de ce voyage, et enfin sur les deux généalogies et les difficultés qu'elles présentent. La conclusion de cette composition a été que le chrétien, qui sent son cœur déchiré lorsqu'on cherche à morceler le livre qui lui donne la vie, peut lire les documents contestés avec autant d'assurance que de joie.

Le point de *dogmatique*, sur lequel a roulé l'examen, était : *De l'état des âmes après la mort, en attendant la résurrection.* Le candidat a avancé plusieurs arguments scripturaires et rationels, en faveur de la doctrine de ceux qui pensent que les âmes des fidèles, au sortir de la vie, entrent immédiatement en jouissance du bonheur;

il a rappelé les principales objections des psychopannichites (1) contre cette doctrine, et les a réfutées, et a fini par se prononcer pour l'opinion du bonheur immédiat, en ajoutant toutefois qu'il lui semblait que ce bonheur, qui était déjà très grand, tôt après la mort, se trouverait complété par l'apparition de Jésus-Christ. Sur ce point, quelques-uns de MM. les pasteurs ont adressé à M. Pédézert des questions, auxquelles celui-ci a répondu, et cette circonstance n'a pas peu contribué à ajouter un nouvel intérêt à l'examen.

L'examen ayant déjà duré trois heures et demie sans interruption, et plusieurs de MM. les pasteurs étant obligés de quitter la séance pour se rendre à une assemblée, à laquelle ils avaient été convoqués, il fut arrêté qu'il serait suspendu, èt que l'on en renverrait la continuation au jeudi 26 avril, à la suite de l'assemblée générale de la Société.

Il fut, en effet, repris ce jour-là, sur un point d'*histoire ecclésiastique*, le *gnosticisme*, dont le candidat donna la définition, indiqua la nature, retraça l'origine et l'influence, expliqua la naissance et les progrès, et caractérisa les principaux systèmes.

Il lut ensuite la première partie d'un *sermon* d'épreuve sur un texte donné. Le texte de ce sermon, tiré de Saint Matthieu XVI, 1—3, a conduit le candidat à considérer l'œuvre des missions chrétiennes dans ses rapports avec les signes des temps. Quatre signes des temps ont été signalés : les deux premiers au milieu de la chrétienté, les autres chez les païens. Au milieu de nous : l'esprit du siècle, la fermentation qui règne partout, l'influence de

---

(1) On appelle de ce nom les théologiens qui croient qu'après la mort, l'âme demeure dans une espèce de sommeil jusqu'au jour du jugement.

plus en plus dominante d'une industrie en progrès, les prétentions de la philosophie, la précaire apparition de nouvelles sectes, font un devoir à l'Eglise d'agir et de s'étendre. La liberté, dont elle jouit, du moins en ce qui concerne l'œuvre des missions, lui en facilite les moyens: bienfait nouveau et immense pour les chrétiens, qui doit porter des fruits proportionnés à son importance. Au milieu du paganisme : les dispositions, les besoins, les demandes des païens appellent l'Eglise à de grands efforts; la conversion et la civilisation de plusieurs peuples lui en promettent à l'avance la réussite. Mais comment les chrétiens accompliront-ils des devoirs si étendus, embrasseront-ils une sphère si vaste? Pauvres, ils doivent être généreux; faibles, ils doivent être unis. Cette méditation était terminée par quelques réflexions sur les commencements et l'avenir probable de l'œuvre des missions en France et au Sud de l'Afrique.

L'examen a fini par une improvisation sur le passage 1 Jean I, 1, qui a été proposé, à l'instant même, par l'un de MM. les pasteurs présents, et sur lequel M. Pédézert a présenté des réflexions claires, justes, animées et annonçant un esprit sérieux, réfléchi et habitué à la méditation.

Alors le candidat s'est retiré, et, après une courte délibération, dans laquelle MM. les pasteurs ont tous témoigné leur entière satisfaction, M. Pédézert a été rappelé, et M. le président lui a annoncé que, son examen ayant été accepté à l'unanimité, il était jugé capable de remplir les fonctions du ministère sacré, et qu'en conséquence l'imposition des mains lui serait conférée, le mardi suivant. De paternelles exhortations, de fraternels encouragements ont été ajoutés par M. le Président à la précédente communication; et la séance de l'examen, ayant duré en tout cinq heures, a été levée.

QUATORZIÈME ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DE LA

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

La Société s'est réunie, pour la quatorzième fois, en assemblée générale, le jeudi 26 avril, à midi, dans la chapelle de la rue Taitbout. Jamais l'assemblée n'avait été aussi nombreuse, l'assistance des pasteurs aussi considérable, l'attention et le recueillement aussi grands, l'intérêt aussi marqué. Pendant la séance, chacun a béni Dieu, dans le fond de son cœur; après la séance, chacun s'est retiré avec la conviction, que la cause des Missions évangéliques a fait de grands progrès, et que son avenir est désormais assuré. Plusieurs personnes demeurées indifférentes jusqu'ici, à l'égard de cette œuvre, ont témoigné l'intention d'y concourir désormais.

En l'absence de M. le Président, retenu en Hollande, pour cause de santé et par l'accomplissement de devoirs sacrés, M. le pasteur Juillerat, président du consistoire de l'Eglise réformée de Paris, a occupé le fauteuil.

Après avoir présenté le tableau des principaux obstacles qui s'opposent à la propagation du Christianisme, au sud de l'Afrique, le Rapporteur a tracé une statistique complète des sept stations fondées et entretenues par la Société, parmi les Béchouanas, et qui toutes sont dans un état prospère. Ces stations sont desservies par sept missionnaires, cinq aides missionnaires, neuf femmes missionnaires, en tout vingt-un ouvriers; et en y comprenant leurs enfants, trente personnes appartenant à la mission et soutenues par elle. Dans le courant de l'année dernière, seize indigènes convertis ont été baptisés dans les diverses stations, et trente-sept catéchumènes reçus,

comme candidats au baptême. En ajoutant à ce nombre vingt-neuf natifs reçus membres de l'Eglise, antérieurement à cette époque, l'on trouve que depuis l'origine de la mission française au sud de l'Afrique, quatre vingt-deux païens convertis ont embrassé l'Evangile. Le nombre des enfants qui fréquentent les écoles, est de quatre cent cinquante environ, nombre double de celui des années précédentes. L'influence de la mission s'étend sur une population de vingt mille âmes, appartenant à dix tribus différentes. Et pourtant la plus ancienne des stations ne date que de 1830; toutes les autres sont postérieures à 1833.

Le rapporteur a présenté ensuite quelques aperçus, destinés à expliquer les dépenses considérables que doit nécessairement entraîner l'entretien d'une mission dans un pays inculte, comme est le sud de l'Afrique, où il faut importer les objets de première nécessité, et où les voyages en caravane sont fort coûteux; puis il a fait mention de l'état de gêne où s'est trouvé la Société, l'automne dernier, et a montré qu'il n'est provenu ni d'une diminution de zèle de la part des amis de la Société, ni d'un manque d'économie dans l'administration des fonds, mais uniquement de l'accroissement de l'œuvre et de l'augmentation du personnel des ouvriers. Il a fait voir, en même temps, que cette circonstance, qui fut un moment, une véritable épreuve pour le Comité, était devenue plus tard une bénédiction signalée, puisqu'elle a servi à prouver combien la cause des Missions évangéliques est chère à ses amis, à qu'il a suffi de faire connaître les besoins de la caisse, pour les engager à y subvenir. A la suite de la circulaire du 15 octobre, et dans l'espace de quatre mois environ, 47,749 fr. 64 cent. ont été reçus par M. le trésorier.

Vingt-une églises en France se sont associées, l'année

dernière, à celles qui, depuis plus ou moins long-temps, ont épousé la cause des Missions évangéliques. Les anciennes Sociétés auxiliaires ont rivalisé de zèle; il en est parmi elles qui ont fait cette année, des efforts extraordinaires. Le rapport imprimé montrera qu'il est des Eglises qui ont envoyé au-delà de 5,000 fr. et un assez grand nombre, près de 4,000 fr. Les chrétiens de la Suisse se sont montrés très généreux envers la Société. Le nombre des élèves de la Maison des missions est de neuf, dont trois sont pensionnaires, savoir: deux élèves de la Société des missions de Lausanne, et le fils du missionnaire Lebrun. M. Pédézert, l'aîné des élèves français, ayant terminé ses études, a été nommé secrétaire adjoint du comité et professeur dans l'Institut, en attendant que sa santé encore ébranlée par les suites d'une maladie, lui permette d'entrer dans la carrière des missions proprement dite. Le Comité a été invité, de plusieurs côtés, à fonder de nouveaux établissements; mais il n'a pas cru devoir se rendre aux instances qui lui ont été faites à ce sujet. Aussi long-temps qu'il ne pourra pas disposer de ressources plus considérables que celles qui ont été mises jusqu'ici à sa disposition, il préfère cultiver le champ du sud de l'Afrique, et y étendre progressivement ses travaux, plutôt que de jeter dans d'autres contrées, les bases de missions nouvelles.

Le rapport se terminait par une invitation adressée aux amis de la Société ayant pour but de les engager à examiner, si malgré qu'ils se fussent montrés généreux envers elle, cette année, ils ne pouvaient pas faire tout autant et même plus, l'année prochaine. Nous transcrivons ici une partie de ce morceau, qui a paru faire impression sur l'assemblée:

« Vous avez, quelques-uns de vous, Messieurs, doublé et même triplé, cette année, la quotité de vos dons et de vos

souscriptions. Les circonstances l'exigeaient ; nous vous en avions montré l'urgence ; disons aussi que le Seigneur vous en faisait un devoir. Il s'agit de savoir, si vous vous êtes épuisés, et si vous ne pouvez rien au-delà. Dans une circonstance grave, où il avait mis à l'épreuve la foi de ses disciples, en les appelant à un abandon complet d'eux-mêmes à la Providence de leur Père céleste, le Sauveur leur adressait autrefois cette simple demande : « Avez-vous manqué de quelque chose? » Souffrez que nous vous la fassions à vous-mêmes, Messieurs, cette question. Lorsqu'il y a un an, à pareille époque et dans cette chapelle, l'on vous prévenait qu'il ne faudrait à votre trésorier guère moins de 60,000 fr. pour couvrir les dépenses probables de l'exercice qui venait de commencer, vous fûtes tentés peut-être de vous écrier, dans un sentiment de défiance analogue à celui des apôtres du Seigneur : Où, et comment trouver une somme aussi considérable ? Elle s'est trouvée cependant ; c'est vous-mêmes qui l'avez fournie ; et l'on peut vous dire aujourd'hui : Votre charité vous-a-telle appauvris ? Vos libéralités vous ont-elles imposé quelque privation sensible, causé quelque souffrance réelle ? Etes-vous aujourd'hui, par suite de ce que vous avez donné au Seigneur, pour l'avancement de son règne, moins à votre aise, moins heureux dans le présent, moins tranquilles sur votre avenir ! Quand on s'adresse à des personnes placées dans une certaine position sociale, et en possession des biens de la fortune, des questions commes celles-là, ont tout l'air d'un reproche, pour ne pas dire d'une dérision. Tournons-nous donc ailleurs. Adressons-les à des fidèles, moins favorisés de beaucoup, sous le rapport des biens terrestres. Avez-vous manqué de quelque chose, Arenz Martinis, (1) après que vous avez

(1) Esclave nègre converti, de la station missionnaire française de Wagen-

eu donné de votre nécessaire, pour que la Parole qui a sauvé votre âme, pût être annoncée à vos frères noirs, esclaves et malheureux comme vous? Avez-vous manqué de quelque chose, pieuses femmes, filles chrétiennes de l'Hérault, de l'Isère, du Tarn, de Saône et Loire, du Ban-de-la-Roche, qui, heureuses de prendre sur vous une part de la responsabilité qui pesait sur le Comité de la Société des missions évangéliques, avez offert avec joie, tout ce que vous possédiez, l'offrande du pauvre et la pite de la veuve? Avez-vous manqué de quelque chose, fidèles obscurs, dont le nom et l'existence même nous demeureront cachés jusqu'à la grande journée de Jésus-Christ, et qui en tant de lieux de notre patrie, avez imité les fidèles de la Macédoine, en répandant des largesses, qui dépassaient vos moyens!... Ecoutez leur réponse, Messieurs, elle est unanime; c'est celle des premiers disciples: De rien, absolument de rien. En effet, quand est-ce que la foi a appauvri? Quand est-ce que la charité a mis en souffrance? Ce qui appauvrit, c'est l'égoïsme; ce qui met en souffrance, c'est l'avarice. Mais, quant à la foi, elle enrichit; et quant à la charité, elle édifie... Hé bien, Messieurs, ce que vous avez fait extraordinairement, cette année, pour la cause sacrée de la conversion des idolâtres, pourquoi ne pas le faire, comme une chose ordinaire, l'année prochaine? Pourquoi ne pas le répéter d'année en année, à mesure que nos besoins croîtront, que plus d'âmes embrasseront la foi, que plus de païens demanderont avec instance l'Evangile, et que plus de messagers de paix devront être députés auprès d'eux?

Les recettes ordinaires de l'année ont été de 58,475 fr. 80 cent., c'est-à-dire de 13,398 fr. 6 cent. plus fortes

---

makers valley, qui, ayant appris l'état de gène où se trouvait la Société, remit à son missionnaire M. Bisseux, trois schellings pour être envoyés à Paris.

que celles de l'année précédente; et les recettes extraordinaires, en réponse à l'appel du 15 octobre, ont été de 30,363 fr. 16 cent., formant un total de 88,838 fr. 96 cent., et présentant ainsi un accroissement total de 43,761 fr. 22 cent. sur les recettes de l'année 1836 à 1837. Les dépenses ont été de 68,769 fr. 95 c.

M. le Trésorier a invité les sociétés auxiliaires et en général les amis de la Société à régulariser leur zèle et à systématiser leurs envois, en imitant la Société de Montpellier, qui a pris l'habitude de remettre, à la fin de chaque trimestre, ce qu'elle réussit à recueillir. C'est un moyen sûr d'éviter ce qui a eu lieu, l'année dernière, c'est-à-dire une double situation entièrement opposée : une extrême pauvreté, puis une grande abondance.

Les recettes de la société auxiliaire de femmes de Paris se sont élevées à la somme considérable de 8,069 fr. 90 c. Le chiffre total des recettes dans Paris est de 15,967 fr. 75 c.

Après la lecture des rapports, plusieurs personnes ont pris la parole. Voici les noms des orateurs dans l'ordre, dans lequel ils ont parlé : MM. les pasteurs Vermeil, de Bordeaux; Verny, de Paris; M. Théodore Rivier, préfet de Lausanne en Suisse; MM. les pasteurs Ramus, de Genève; Martin Paschoud, de Paris; Rossellotty, d'Orléans, et de Frontin, de Dijon. Il serait inutile de rapporter ici ces discours, dont une analyse paraîtra prochainement dans le rapport qui est sous presse.

La collecte, à l'issue de l'assemblée générale, a produit la somme de 547 fr. 40 cent.

Il faut avoir assisté à cette séance pour se faire une idée de ce qu'elle a eu de doux, d'entraînant, d'édifiant; des mots ne sauraient rendre de pareilles impressions. La parole qui se trouvait dans toutes les bouches et avec laquelle tous, en sortant, s'abordaient et se félicitaient,

était celle-ci : Que Dieu est bon ! Que Dieu est bon ! C'est, en effet, tout ce qu'il y avait à dire !

CONSÉCRATION DE M. PÉDÉZERT.

Cette solennelle et touchante cérémonie, qui a eu lieu, comme les précédentes, dans l'église des Filles-Sainte-Marie, mise à la disposition de la Société par le Consistoire de l'Eglise réformée de Paris, a clos dignement la série des anniversaires des sociétés religieuses. Quoique le Comité eût été obligé, par une circonstance indépendante de lui, de la retarder d'un jour, et de la remettre au mardi 1er mai, jour de la fête du Roi, l'affluence a été considérable, et le temple n'a pas suffi à la foule des auditeurs. La prière d'ouverture a été prononcée par M. le pasteur Juillerat-Chasseur, président du consistoire de l'Eglise réformée de Paris; celle de consécration, par M. le pasteur Paumier, de Rouen. Vingt-cinq pasteurs et ministres de l'Evangile ont conféré l'imposition des mains au récipiendaire.

Le discours de consécration a été prononcé par le directeur de la Maison des missions, qui avait choisi pour texte ces paroles de saint Marc, ch. XVI, v. 15: *Allez par tout le monde, et prêchez l'Evangile à toute créature.* Ce sermon était une apologie de l'œuvre des missions. Le prédicateur a démontré, en effet, que, sous trois rapports, comme français, comme hommes, comme chrétiens, les protestants du royaume ne pouvaient pas ne pas concourir activement à l'œuvre de la propagation de la foi parmi les infidèles. Puis, il s'est attaché à réfuter les principales objections que l'on fait contre l'institution des missions évangéliques : la première, que les païens ne sont pas aussi malheureux qu'on le suppose, et que, s'ils ne possèdent pas tous nos avantages, ils ne connaissent pas

non plus tous nos besoins; la seconde, qu'avant de tenter de faire des chrétiens au bout du monde, il faudrait s'occuper de convertir les Français; la troisième, qu'il y a en France des personnes qui ne connaissent pas plus et qui ne pratiquent pas mieux l'Évangile, que les païens. Ce discours s'est terminé par une triple allocution aux pasteurs présents à la cérémonie, au reste de l'assemblée, et au récipiendaire. Celui-ci a ensuite été invité par le ministre officiant à prendre la parole. En commençant son discours, le récipiendaire a exprimé les sentiments qu'il éprouvait en face des engagements qu'il allait prendre, et du genre de vie qu'il allait embrasser. Pour motiver et mieux faire comprendre ces sentiments, il a considéré les principaux aspects sous lesquels se présente à lui le type du parfait missionnaire. Comme caractère de sa piété, il a indiqué une grande foi en la fidélité de Dieu et en la puissance de l'Evangile, un ardent et continuel amour pour les âmes, une conduite irréprochable, qui en est la sublime manifestation; et comme caractères de son esprit, une haute intelligence, qui sache embrasser dans son ensemble une œuvre vaste, et en conduire la marche avec sagesse; un discernement très-nécessaire dans une carrière où il y a tant de méprises à éviter et qui, joint à une indispensable présence d'esprit et à une grande fermeté de caractère, tempérée par l'attrait d'un cœur aimant, fait du missionnaire un homme aussi distingué par les dons de la nature, que par les dons de la grâce. Un court exposé des épreuves et des joies de la vie missionnaire a terminé ce discours et a servi à montrer quels ont été les combats que le récipiendaire a dû soutenir avant d'embrasser une carrière si belle aux yeux de l'esprit, mais si pénible pour la chair.

La collecte à la porte du temple a produit 187 fr. 35 c.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

LABRADOR. (1)

Mission des Frères de l'Unité.

Les Frères-Unis ont au Labrador, comme au Groënland, quatre stations, dont voici les noms : Hoffenthal, Naïn, Okak, Hébron. Elles sont desservies par dix-sept missionnaires, la plupart mariés. Nous allons les passer en revue, l'une après l'autre, en communiquant sur chacune d'elles, ce que les derniers rapports des missionnaires nous paraissent renfermer de plus intéressant. Ces rapports embrassent l'espace de temps, qui s'est écoulé depuis le mois d'août 1834, jusqu'au mois d'août 1835.

Le climat du Labrador étant à peu près le même que celui du Groënland, et la manière de vivre des naturels des deux pays, assez semblable, il doit y avoir par conséquent aussi beaucoup d'analogie dans la position des missionnaires qui évangélisent les deux contrées; nous n'aurons donc pas à revenir sur ce que nous avons dit, à ce sujet, de la mission au Groënland (2). Nous ajouterons seulement, que les habitants du Labrador qui naviguent sur mer, comme les Groënlandais, au moyen des kajaks, voyagent aussi sur leurs immenses plaines de glace, au moyen de traînaux, auxquels ils attellent plusieurs chiens les uns à la suite des autres.

---

(1) *Voyez* sur l'origine de cette mission IV[e] année, p. 312 et suiv.
(2) *Voyez* p. 59 et suiv.

Le chien n'est pas seulement l'animal domestique des indigènes du Labrador; mais il leur sert, en quelque sorte, de bête de somme, et remplace chez eux, le cheval : il est donc une de leurs grandes ressources, et forme l'une de leurs principales richesses. Pour le nourrir, il n'est besoin ni d'herbe, ni de fourrage; il vit, comme eux, de poisson et de graisse de veaux marins.

I. Station de HOFFENTHAL — Missionnaires : MM. *Meisner, Glitsch, Herzberg* et leurs femmes; *Barsoë,* non marié.

Le 12 décembre 1834 fut une solennité pour l'église d'Hoffenthal : « Ce jour-là, écrivent les missionnaires, nous célébrâmes la fête semi-séculaire du premier baptême d'Esquimaux, administré, il y a cinquante ans, à pareil jour, à six naturels convertis, les prémices de cette église. Nos cœurs se sentirent pénétrés d'une vive reconnaissance envers le Sauveur; nous lui rendîmes grâce de s'être formé un petit troupeau, au milieu des païens et de l'avoir gardé jusqu'à ce jour, avec une immuable fidélité. Il nous donna, par sa présence au milieu de nous, dans ce jour de pieuse réjouissance, la douce assurance qu'il continuerait d'accomplir, à notre égard, les desseins de sa miséricorde, malgré les inquiétudes que nous cause quelquefois l'avenir de cette mission. Nous eûmes la joie de voir prendre part à l'agape que nous célébrâmes, dans cette circonstance, le frère Herzberg, qui, de retour d'Europe, présenta à la communauté les salutations fraternelles des anciens de la conférence de l'Unité et de plusieurs frères et sœurs des Eglises, en assurant nos Esquimaux que partout l'on prenait la plus vive part à leur prospérité, et que l'on formait les vœux les plus ardents pour qu'ils se conduisissent tous,

d'une manière digne de leur vocation, et qu'ils fussent fidèles à suivre les directions du bon Berger. Les jours suivants, plusieurs frères et sœurs d'entre les indigènes, nous témoignèrent la joie qu'ils éprouvaient de ce que l'on pensait à eux, en Europe, avec tant d'amour, et nous prièrent d'exprimer à leurs amis d'outre-mer, combien ils étaient reconnaissants de leur souvenir bienveillant, en leur offrant de leur part, les salutations les plus cordiales. Ce qui n'avait pas peu contribué à réjouir les parents, ce sont les petits présents de Noël, que, le 23 de ce mois, nous distribuâmes à leurs enfants, ainsi qu'aux veuves et aux orphelins, de la part de quelques sœurs d'Herrnhout, de Zeist et d'Edimbourg. Nous nous joignons à eux, pour témoigner notre sincère reconnaissance, aux généreux auteurs de ces dons.»

Le retour périodique de la communion est ordinairement une époque de sérieux examen de soi-même. Les missionnaires en profitent pour réunir les Esquimaux qui doivent participer à la sainte Cène, et pour avoir avec eux des entretiens sur l'état de leur âme. Dans l'une de ces occasions, une sœur s'exprima ainsi : « Je sais que mon cœur est, par sa nature, dur comme la pierre, et froid comme un glaçon. J'ai besoin que la puissance du sang de Jésus-Christ le pénètre et le vivifie. » Plusieurs autres exprimèrent, les larmes aux yeux, le bonheur dont elles jouissaient, sous la garde et la conduite du bon Berger. Une veuve à qui il était arrivé de négliger quelquefois de s'approcher de la table sacrée, fut amenée, par cette infidélité elle-même, à faire un salutaire retour sur son cœur et à se sonder soigneusement en la présence du Seigneur. Ayant reconnu, avec les sentiments d'une sincère repentance, la faute dont elle s'était rendue coupable, elle obtint de nouveau la permission de venir à la table du Seigneur, ce qui la remplit de

joie, en même temps que de confusion. Ses larmes coulaient avec abondance, et après s'être approchée du Seigneur, dans le sacrement de l'Eucharistie, elle déclara qu'il lui avait semblé recevoir les symboles augustes du corps et du sang du Sauveur, non de la main des hommes, mais de la main du Sauveur lui-même, et avoir entendu Jésus-Christ s'adresser à elle et lui dire : « C'est ici mon corps que j'ai livré à la mort pour *toi*; c'est ici mon sang que j'ai versé pour la rémission de *tes* péchés. »

Dans une occasion semblable, la plupart des Esquimaux d'Hoffenthal et des environs, s'étaient réunis dans cette station; ils avaient quitté, chacun d'eux, les quartiers d'été où ils se rendent habituellement pour la chasse, et étaient revenus exprès à l'établissement missionnaire, pour ne pas demeurer privés des bienfaits de la communion, dont la célébration a lieu, à cette époque. Plusieurs d'entre eux firent part, dans cette circonstance, des délivrances remarquables dont ils avaient été les objets, dans le cours des expéditions périlleuses qu'ils sont forcés d'entreprendre, pour se procurer leur subsistance journalière. Un jeune homme avait enfoncé sous la glace; déjà, il avait lutté long-temps contre la mort, et il sentait ses mains qui commençaient à s'engourdir, et qui ne lui permettaient plus de se tenir attaché à la glace, quand un de ses camarades, volant à son secours, l'arracha au péril. « Je n'oublierai jamais, » disait son pauvre père, profondément touché, en entendant son fils raconter cet événement, « je n'oublierai jamais une pareille délivrance; je désire en rendre grâce au Seigneur, toute ma vie. » Un autre s'exprima ainsi : « J'étais parti avec mon petit garçon, pour aller faire visite à mon beau-père; en route, chiens et traînaux enfoncèrent, et nous fûmes bien près d'être noyés. Heureusement, au bout d'un moment, les chiens parvinrent à remonter sur

la glace, et nous après eux. » « De pareils accidents sont très-fréquents, ajoutent les missionnaires, et nous sommes toujours bien réjouis, quand nous nous apercevons que nos Esquimaux reconnaissent dans ces cas-là, la main invisible qui les protége et les sauve. »

Le passage suivant du rapport des missionnaires, nous a paru renfermer un fait, empreint, à un haut degré, d'une couleur locale : « Deux de nos jeunes gens ayant trouvé, un jour, une petite baleine gelée près d'un buisson, au bord de la mer, presque tous les hommes de la station se rendirent, le 20 janvier, au lieu indiqué, les uns en traînaux, les autres à pied; car chacun d'eux prétendait avoir sa part du fonds commun. Mais ce ne fut pas petite affaire que de déterrer l'animal entouré d'une glace et d'une neige de huit pieds de profondeur. Cependant, après deux jours de travail, on y réussit; et le lendemain au soir, la communauté entière rentra en triomphe à la station, emportant avec elle un riche butin. Pendant l'heure de chant que nous eûmes ensuite avec nos Esquimaux, nous n'eûmes pas de peine à reconnaître, à l'odeur très forte qu'ils répandaient autour d'eux, le genre d'occupation auquel ils s'étaient livrés dans le cours de la journée; cette baleine était probablement là, depuis le printemps de l'année dernière. Mais nos bons Esquimaux ne sont pas très-délicats, sous ce rapport; ils trouvent toujours moyen de s'accommoder eux-mêmes, d'une partie de la viande de l'animal; le reste leur est très précieux pour la nourriture de leurs chiens. »

Voici quel était, à la fin de l'année 1834, le résumé de la statistique de la commune d'Hoffenthal au Labrador : sept naissances; trois décès; cent soixante-douze personnes, membres de l'Eglise; soixante-trois communiants : dix-sept membres de plus que l'année précédente.

II. Station de Naïn. — Missionnaires : MM. *Lundberg*, *Beck*, *Fritsche* et leurs femmes, *Albrecht*, non marié.

Le 6 janvier (jour des Rois), que l'on consacre dans presque toute la France, à de si frivoles amusements, rappelle aux véritables chrétiens, l'arrivée à Jérusalem des prémices des Gentils, venant adorer l'enfant Jésus au berceau. Ce jour-là est célébré, avec une grande solennité, dans toutes les Eglises des Frères de l'Unité et surtout dans leurs établissements missionnaires, sous le titre de *Fête des Païens*. A pareille époque, la communauté est spécialement convoquée pour prier pour l'avancement du règne de Dieu, et pour entendre le récit des progrès de l'Evangile sur la terre; la communion est administrée aux païens convertis, et les missionnaires se font un devoir de tenir des conférences spéciales, avec les membres de leurs troupeaux. Pères, mères, jeunes gens, enfants, tous sont exhortés et avertis, suivant leurs besoins et leurs circonstances. C'est pour célébrer une fête de cette nature que, le 6 janvier 1835, l'Eglise de Naïn avait été réunie par ses conducteurs. Le cœur touché, l'âme remplie de reconnaissance, au souvenir des bontés du Seigneur envers lui, un Esquimaux chrétien éprouva le besoin de s'ouvrir sur son état spirituel, en présence de ses frères et sœurs assemblés. « J'ai souvent, dit-il, tourné le dos au Sauveur; j'ai souvent tenté de suivre mes propres voies; mais avec une patience et une longanimité, dont je me sens tout-à-fait indigne, il ne s'est pas lassé de veiller sur moi, il a usé, à mon égard, de grandes compassions. Que de fois, ne m'a-t-il pas, comme par miracle, sauvé la vie, dans des moments de danger imminent ! Le printemps passé, je me trouvais sur la mer; une violente tempête s'éleva

tout-à-coup; j'avais déjà perdu toute espérance de salut. Dans cette extrémité, je m'adressai au Sauveur, et je le suppliai de me conserver cette fois encore à ma famille, et, dans tous les cas, de me faire sentir sa paix et de me donner de m'abandonner tout entier à sa bonne volonté. Ma prière fut exaucée et je fus délivré. »

Avant la Cène, une sœur indigène s'exprima ainsi : « Je ne puis assez rendre grâce au Sauveur, pour les secours qu'il m'accorde dans sa bonté. Après avoir reçu le baptême, je m'imaginais être parvenue à la pleine possession de la félicité; il en fut de même, après que j'eus été admise, pour la première fois, à la table sacrée; je croyais n'avoir plus rien à désirer. Mais, maintenant, je vois de jour en jour davantage, qu'il me faut, tous les jours, avoir recours à Jésus. Le sentiment de mon état de péché me presse continuellement de m'adresser à lui : car je ne puis être guérie que par lui, des misères qui s'attachent encore à moi. » Une autre sœur se plaignit d'elle-même, en ces termes : « D'inutiles pensées m'assiégent encore souvent; je voudrais beaucoup en être débarrassée. Je suis semblable à un terrain rocailleux, où la semence lève, mais ne prend pas racine. Aussi, je gémis souvent en la présence de mon Sauveur, et je le prie de faire de moi une terre fertile. »

On lit ce qui suit dans le rapport des missionnaires : « En avril, nous avons eu un jour de prières pour les enfants; nous leur avons raconté des histoires d'enfants pieux, qu'ils ont écoutées avec une grande attention. L'examen que nous avons fait de l'école, le même jour, nous a convaincus, que la plupart d'entre eux ont fait de grands progrès, quoiqu'il n'en manque pas parmi eux, qui auraient besoin de s'appliquer davantage à lire la parole de Dieu, et surtout à la mettre à profit pour eux-mêmes. L'un de nos petits écoliers déclara, en versant

des larmes, qu'il était profondément affligé d'aimer encore si peu le Sauveur; il ajouta, qu'il lui arrivait souvent de se retirer à l'écart, pour répandre son cœur devant lui, pour le prier de le préserver du mal, et pour lui demander de l'assister dans la mémorisation des passages de la Bible et des versets de cantique qu'on lui donne à apprendre, et qu'il lui était si difficile de retenir. Il finit par nous remercier de la patience dont nous avions usé envers lui, pendant les heures des leçons.»

A la fin de l'année 1834, l'Eglise de Naïn se composait de deux cent soixante Esquimaux, parmi lesquels il y avait cent sept communiants.

III. Station d'Okak. — Missionnaires: MM. *Sturmann*, *Knaus*, *Henn*, *Kœrner*, et leurs femmes; *Erdmann*, non marié.

Nous ne pouvons mieux faire connaître l'état actuel de cette station, qu'en reproduisant ici un extrait d'une lettre commune que les missionnaires d'Okak écrivaient en août 1835, à la Société de Londres, pour la propagation du Christianisme parmi les païens :

« L'histoire de notre Eglise d'Esquimaux, pendant l'année dernière, nous a fortifiés dans la conviction, que le Seigneur continue à avoir, à notre égard, des pensées de paix, et qu'il ne veut point abandonner son peuple, pour l'amour de son nom. Nous avons eu, il est vrai, à déplorer quelques aberrations parmi les membres du troupeau qu'il nous a confié, mais nous avons eu la consolation de voir que l'exercice de la discipline a eu, avec l'assistance de l'Esprit, les effets les plus salutaires, pour ramener au bercail plus d'une brebis égarée. Si, d'un côté, nous avons eu à châtier et à punir, de l'autre, nous avons eu des occasions de consoler et d'encourager. Les

ruses de Satan ne nous sont point inconnues ; il n'exerce que trop souvent encore, à notre grande douleur, sa maligne influence sur l'âme de ceux qui ont cru en Jésus; mais, dans le sentiment de notre impuissance personnelle à lui résister, notre prière continuelle est que la puissance de Christ habite abondamment en nous, et que sa grâce, en nous apprenant à veiller, nous rende capables de subvenir aux besoins des âmes qui nous sont confiées.

« Depuis un an, neuf adultes ont été reçus dans l'Eglise par le baptême; huit personnes ont été admises, pour la première fois, à la participation à la sainte Cène; trois païens ont été désignés comme candidats au baptême; treize enfants ont été baptisés; six mariages ont été bénis, et cinq personnes ont été retirées de ce monde. Notre Eglise se compose, aujourd'hui, de trois cent cinquante-sept membres, y compris cent trente-deux communiants. »

« Nous pouvons rendre à plusieurs le témoignage, que, par la grâce du Sauveur, ils s'appliquent à marcher sur ses traces, qu'ils profitent de tous les secours qui leur sont offerts, pour leur édification, et qu'ils élèvent leurs enfants, sous la discipline et dans la crainte du Seigneur. Nous sommes réjouis également de l'application des enfants à l'école, surtout pendant l'hiver, où la plupart des familles sont réunies autour de nous. »

« C'est avec une vive reconnaissance, que nous avons reçu le nouvel envoi de livres de cantiques esquimaux. Nos jeunes gens se montrent très zélés à en prendre des copies, le chant leur étant d'une grand utilité, non-seulement dans les assemblées de l'Eglise, mais encore pour le culte domestique. »

« Notre église étant devenue trop petite, depuis quelques années, nous l'avons agrandie, et en même temps nous l'avons lambrissée intérieurement, réparation im-

portante que nous avions à cœur de faire depuis longtemps. »

« Nos Esquimaux trouvent toujours beaucoup de plaisir à s'exercer au jeu des instruments de musique ; ce qui ne contribue pas peu à animer les assemblées du culte public, surtout dans les solennités de l'Eglise. Ils ne sont point, sans doute, en état d'exécuter des chefs-d'œuvre ; quelques-uns d'entre eux, cependant, sont assez avancés, pour rivaliser, sous ce rapport, avec nombre d'habitants de notre Europe civilisée. »

« L'hiver a été très long et très rude. Le thermomètre de Fahrenheit est descendu jusqu'à trente degrés au-dessous de zéro. »

IV. Station de Hébron. Missionnaires : MM. *Morhardt*, *Stock*, *Menzel*, et leurs femmes ; *Kruth* et *Freitag*, non mariés.

De toutes les stations établies au Labrador, Hébron nous paraît être celle où l'esprit missionnaire est le plus vivant et le plus actif. Elle est visitée souvent par des hommes du Nord, qui s'y rendent pour leur commerce, et les missionnaires ne manquent jamais de saisir ces occasions, pour leur faire connaître le salut qui est en Jésus-Christ. On en jugera par les extraits de leur journal, qui ont rapport à l'évangélisation des Esquimaux encore païens :

« Le 27 avril (1835), nous reçûmes la visite de deux hommes du Nord venus de Nachwak. En les comparant aux habitants de Sœglek, qui se rendent quelquefois ici pour trafiquer, nous les avons trouvés, dans leurs discours aussi bien que dans leurs manières, beaucoup plus modestes et beaucoup plus traitables. Ils consentiraient bien à se convertir, à ce qu'ils disent, s'il ne leur fallait pas pour cela abandonner le lieu de leur demeure

et venir s'établir ici. — En général, toutes les fois qu'il nous arrive des hommes de ce pays (et ces cas-là ne sont pas rares), nous nous faisons un devoir de les rendre attentifs au salut de leurs âmes immortelles, de les inviter à se convertir et de les engager à se joindre à la communauté des fidèles. Mais leur objection ordinaire est celle-ci : « Je ne puis quitter ni mon pays, ni mes parents ; je ne suis pas libre, je dépends de mes alentours. » Leur parle-t-on de la nécessité de la conversion et de l'état malheureux d'une âme irrégénérée, ils cherchent ordinairement à détourner la conversation et à la porter sur un autre sujet. Il y en a plusieurs qui ne se font pas faute d'en appeler à la vie irréprochable qu'ils mènent, conformément au degré de lumière qu'ils possèdent et aux coutumes de leur pays, et qui, tout en accordant qu'il y a eu un Jésus, s'en tiennent là, et pensent qu'ils ne courent aucun danger. Il n'est pas rare de les voir nous demander des images du Sauveur, qu'ils considèrent avec une grande attention. Cependant, nous n'avons point encore remarqué qu'elles aient produit sur eux une impression particulière. Quelques-uns paraissent croire à une vertu mystérieuse cachée dans ces images, et dont nous éprouvons seuls les effets. Nous n'avons rencontré, dans le courant de l'hiver, qu'un seul païen, qui se soit ouvertement moqué de la Parole de Dieu ; comme nous lui parlions des souffrances de Jésus, il nous demanda avec ironie, si nous rêvions à ces choses, la nuit ? Les riches et les chefs sont ceux qui nous donnent le plus de peine ; ils nous évitent autant que possible ; leur orgueil ne leur permet pas de venir nous demander le pain de vie destiné à nourrir leurs âmes, de peur de ressembler en cela à leurs pauvres compatriotes, qui viennent mendier auprès de nous les choses nécessaires à la vie du corps. »

« Le 21 juin, notre petite communauté, à qui pareille joie est rarement accordée, eut le plaisir de voir arriver à Hébron, Serpallo de Sœglek, qui est venu se fixer parmi nous, dans l'intention de se convertir. C'est un célibataire d'un certain âge déjà, et qui, manquant des instruments nécessaires à la chasse, a dû se trouver plus d'une fois dans le besoin. C'est là, sans doute, l'un des motifs qui l'ont déterminé à venir s'établir à Hébron, où il espère améliorer sa position extérieure, A l'en croire, les chasses aventureuses, qu'il a faites aux rennes, ont servi à le fortifier dans la résolution, qu'il avait prise auparavant, de s'occuper du salut de son âme. Il paraît aujourd'hui arrêté dans ce dessein : car il est rare qu'un Esquimaux quitte sa parenté, dans un but pareil. Or, cet homme laisse pour cela sa mère et son frère cadet, ce qui nous fait espérer que ceux-ci se détermineront, un jour, à suivre son exemple, quoique, pour le moment, sa mère n'en manifeste nullement l'intention. Elle exigeait que nous lui donnassions un rouleau de tabac à chiquer, pour la récompenser de ce qu'elle laissait son fils venir habiter Hébron, comme si nous retirions quelque profit de sa conversion à Jésus-Christ. C'est là, en général, la manière de voir de ces païens égoïstes et intéressés; et si on voulait les écouter, il faudrait tout leur payer; ils poussent quelquefois les exigences à cet égard, jusqu'à l'excès; et, dans la plupart des cas, comme dans celui-ci en particulier, nous sommes obligés de leur refuser leurs ridicules prétentions. »

« Le 18 juillet, nous vîmes aborder trois canots remplis de païens, qui venaient nous visiter; y compris les enfants, ils étaient bien soixante-dix à quatre-vingts personnes. Comme le lendemain était un dimanche, nous eûmes une réunion exprès pour eux, où nous leur expliquâmes que le but de notre séjour, dans ce pays,

était de faire, auprès des Esquimaux, les fonctions d'ambassadeurs de Christ, et de les supplier de se convertir des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu; après quoi, nous les invitâmes eux-mêmes, avec amour, à croire en Christ, pour obtenir la vie éternelle. Tous ceux qui assistèrent à l'assemblée se montrèrent très attentifs; mais nous eûmes la douleur d'apprendre, que plusieurs, ne se souciant guère d'entendre parler de ces choses, ne s'étaient pas rendus à la réunion. Dans les entretiens particuliers, que nous eûmes avec quelques-uns de ces païens, nous avons trouvé qu'ils n'étaient pas aussi ignorants qu'on pourrait bien le croire; il nous a été évident, que ce qu'ils ont appris des frères, dans leurs précédentes visites, s'est gravé dans leur mémoire; et qui sait, si quelque étincelle de vérité ne descendra pas une fois de leur esprit dans leur cœur? Dans cette circonstance, deux veuves, l'une de Nachwak, avec deux enfants, l'autre de Sœglek, avec un enfant, nous demandèrent, sans que nous les y eussions engagées, la permission de demeurer avec nous, ce qui nous causa une grande joie. Nous n'eûmes pas de peine à leur accorder leur demande, et nos Esquimaux leur firent le meilleur accueil. A peine la nombreuse société, dont il vient d'être fait mention, nous avait-elle quittés, que, le 22 juillet, Joas de Sœglek, accompagné de plusieurs personnes de Sœglek, arriva, pour demeurer avec nous jusqu'au 24. D'après les conversations que nous avons eues avec lui, il est permis de supposer qu'il sait fort bien ce qu'il faut faire, pour devenir chrétien, et qu'il n'ignore pas en quoi consiste la seule chose nécessaire. Toutes les fois qu'il vient ici, sa conscience paraît inquiète; il n'a point de repos, et l'on voit qu'il cherche à étouffer la voix qui lui parle, dans l'intérieur de son âme. L'un des frères, lui ayant parlé du bonheur

que goûtent les enfants de Dieu, dans la communion du Sauveur, Joas lui dit d'un air très intelligent : « C'est ce que tu sais par expérience, n'est-ce pas ? »

Dans un pays où la nature semble condamnée à un deuil éternel, avec quels doux transports de joie et de reconnaissance ne doit-on pas saluer la plus légère apparition des richesses champêtres, qui sont l'ornement habituel des autres climats ? Et comment ne pas renaître à la vie, avec les missionnaires d'Hébron, quand on lit le passage suivant de leur pieux journal ? « Nous avons eu, cette année, un été, comme nous ne devons pas nous attendre à en voir un second. La contrée autour de nous s'est parée de la plus riante verdure. Ici et là nous avons vu poindre de charmantes petites fleurs, et nos yeux ont pu se reposer sur des tapis verts, dans des lieux où n'avait crû jusqu'ici que l'herbe la plus chétive; nous avons pu même cueillir quelques fraises parfaitement mûres, dans un pays où habituellement elles ont peine à fleurir. Partout l'herbe était plus verte et plus gaie que nous ne l'eussions jamais vue. Mais, malgré cette fête d'un moment, la nature conserve toujours, au milieu de ces passagères beautés, un aspect dur et sauvage. Les montagnes se sont bien dégagées d'une partie des masses de neiges qui les couvrent; mais là même leur éclat est sombre et n'a rien de ces teintes douces que l'on aperçoit en d'autres contrées. Au reste, ces joies sont de courte durée, et à peine a-t-on commencé à s'égayer du retour d'une saison inaccoutumée, que l'hiver revenant avec ses tempêtes et ses neiges, la nature se hâte de se couvrir de nouveau de son blanc linceul. Toutefois, cette année, nous avons passé près de trois mois (juin, juillet, août), sans voir tomber de la neige, chose fort rare : car, ordinairement, il neige ici presque tous les mois de l'année. »

Le 6 janvier, l'Eglise d'Hébron eut aussi sa *Fête des Païens.* Elle fut exhortée, par ses pasteurs, à reconnaître la miséricorde, dont le Seigneur a usé envers elle, en faisant luire sur le Labrador la lumière resplendissante et vivifiante de sa Parole, et invitée à lui demander, par de plus instantes prières, d'achever de dissiper, par sa grâce, les ténèbres qui couvrent encore une partie des tribus du Nord. Dix païens étaient présents à cette cérémonie. Quand le missionnaire, qui officiait ce jour-là, eut fini son discours, l'esquimaux René, qui fait les fonctions de concierge de la chapelle, se leva et prit la parole au nom de ses compatriotes : « Nous remercions, dit-il, du fond de nos cœurs, ces chers frères, les anciens de l'Eglise, d'avoir eu à notre égard des pensées d'amour, et de nous avoir envoyé de si loin des instituteurs, pour nous retirer de notre ignorance. » Quelle joie pour ces chers missionnaires d'entendre de pareilles expressions sortir de la bouche de païens, naguère grossiers et insensibles ! Que de douces espérances ne leur faisait pas concevoir la présence, dans cette assemblée, de dix hommes du Nord, écoutant attentivement tout ce qui se disait, suivant de l'œil chaque partie du service divin, captivés surtout par la cérémonie du baptême administré à une femme convertie, vers la fin de ses jours ! Le chef de ces païens, Atataksoak, déclara, que désormais, quand il se trouverait en danger, il ne manquerait pas d'invoquer le nom de Jésus, qui peut seul sauver. L'un de ces sauvages n'avait jamais vu d'habitations européennes; aussi tout était-il nouveau pour lui : un ustensile de ménage, une table, une chaise, le jetait dans l'admiration; il fallait lui expliquer le but de chacun de ces objets et lui en montrer l'usage.

Trouver du bois de construction au Labrador, le transporter, avec d'autres matériaux, sur le terrain où

l'on veut bâtir, scier des planches, élever une maison assez solide, pour résister aux tempêtes, la couvrir d'un toit assez fortement fixé pour n'être point emporté par les ouragans, voilà tout autant de travaux, dont la nature du climat et les accidents du sol compliquent la difficulté, et prolongent la durée. Aussi, quand les missionnaires évangéliques, qui habitent ce pays, nous détaillent, l'un après l'autre, les labeurs que leur a coûtés et les longs mois de soucis et de peine qu'a exigés la construction de leur église, on ne s'en étonne point; l'on éprouve une sorte de sentiment de bien-être à se reposer avec eux, après de si longues fatigues, et l'on est heureux de s'associer aux expressions de leur pieuse reconnaissance, lorsqu'ils font au Seigneur la dédicace de la maison qu'ils ont élevée à sa gloire : « C'est le 12 mai, disent-ils, que nous terminâmes notre travail; le soir de ce même jour, nous réunîmes nos Esquimaux, dans notre église encore ouverte de toute part, pour rendre au Seigneur le juste tribut de nos actions de grâce, pour la protection qu'il nous a accordée, pendant ce pénible travail, et pour tous les accidents et malheurs dont il nous a préservés. Nous chantâmes ensemble quelques strophes de cantique, et dans notre prière nous le suppliâmes de réunir, dans ce lieu que nous venions de lui consacrer, un nombreux troupeau de brebis fidèles, recueillies du milieu des païens, pour y glorifier son saint nom. »

En 1834, le registre de l'Eglise d'Hébron au Labrador présentait le résumé suivant. Baptêmes : douze, dont sept d'enfants nouvellement nés et cinq d'adultes. Personnes admises à la communion : cinq. Décès : neuf; nombre total des membres de l'Eglise baptisés : cent-quatre, parmi lesquels quarante-cinq communiants : trois de plus que l'année précédente.

L'exposé, qu'on vient de lire sur la mission au Labrador, était terminé, quand nous avons appris les nouvelles suivantes, que nous transcrivons ici telles que nous les trouvons consignées dans le Journal de l'Unité des frères.

« Les lettres, arrivées du Labrador par l'*Harmonie*, donnent les plus affligeants détails de la famine, qui y a régné, l'hiver dernier, et qui a été extrême, dans la partie septentrionale de cette contrée. Les Esquimaux, n'ayant eu aucun succès à la chasse des veaux marins, se sont vus dans la triste nécessité de recourir aux peaux, qui couvraient leurs tentes, à celles dont se composaient leurs bateaux, et même à leurs bottes, pour apaiser la faim cruelle qui les dévorait. Un affaiblissement général, le scorbut et d'autres maladies ont été les suites de cette funeste épreuve. Nos frères missionnaires ont fait tout ce qui était en leur pouvoir, pour apporter quelque soulagement à leurs pauvres frères esquimaux; mais leurs provisions furent bientôt épuisées. Les Esquimaux ont fait une bien grande perte, en perdant leurs chiens de trait. A Okak, sur trois cents qu'ils en avaient, ils n'ont pu en conserver que vingt. Néanmoins, ces pauvres gens, loin de se décourager et de se plaindre, se montraient reconnaissants des dons qu'on leur faisait, et bénissaient le Seigneur du secours qu'il leur envoyait, pour ranimer une existence prête à s'éteindre. »

VARIÉTÉS.

UN CHEF ET UN GUERRIER OCÉANIENS.

L'ouvrage de M. Williams est déjà connu de nos lecteurs, par les détails intéressants qu'il nous a fournis; sur

les îles de la mer du Sud (1). Voici encore deux faits nouveaux qu'on peut ajouter à ces renseignements; ce sont aussi deux preuves nouvelles du pouvoir de l'Evangile sur les cœurs. *Le loup et l'agneau paîtront ensemble*, dit le prophète, *le lion mangera du fourrage comme le bœuf, et la poudre sera la nourriture du serpent; ils ne feront point de mal dans toute la montagne de ma sainteté, dit l'Eternel* (2). L'histoire de deux guerriers des îles de la mer du Sud va montrer, comment s'accomplissent ces promesses de l'Ecriture.

Le chef Vara à Eiméo.

Avant que le christianisme fût introduit dans les îles de la Société, ce chef était chargé de l'horrible fonction de fournir des victimes aux sacrifices humains. Il reçut un jour de Pomare l'ordre de s'en procurer une sur le champ, et se mit aussitôt en quête, un peu embarrassé de savoir sur qui faire tomber le choix. Malheureusement, il se trouva suivi, à quelque distance, de son petit frère, qui courait après lui, en criant. Dès que ce cruel l'aperçut, il prit, sans balancer, le parti de le tuer, et il se hâta de l'envoyer à Pomare, dans un grand panier de feuilles de cocotier. Lorsque sa mère lui reprocha ce meurtre odieux, il ne craignit pas de l'insulter encore : « La faveur des dieux, lui répondit-il, les bonnes grâces « du roi et la sûreté de nos possessions, ne valent-elles « pas mieux que ce sot petit frère? Plutôt perdre ce « petit garçon, que le gouvernement de notre district! » M. Williams fait remarquer, à ce sujet, la triste exactitude du tableau, que nous trace Saint Paul, de l'homme dans l'état de nature : *sans affection naturelle, implacable, sans compassion* (3). Vara était encore chargé de rassembler les guerriers; et, souvent à l'approche d'une bataille, il passait les nuits à courir de maison en maison,

(1) *Voy.* XII année p. 259. (2) Es. XL. v. 25. (3) Rom. I, 31.

pour exciter l'ardeur sauvage des insulaires. Il leur promettait la victoire, sur la foi d'une prétendue communication de la divinité.

Mais, enfin, le loup fut changé en agneau : Vara fut converti ; Vara devint un humble et pieux chrétien. Il reçut le baptême des mains du missionnaire M. Henry. Sa mauvaise vue l'empêcha d'apprendre à lire; mais, par l'habitude qu'il contracta de repasser dans sa mémoire les paroles de la Bible qu'il entendait lire, il acquit une connaissance exacte et étendue des doctrines vitales de l'Evangile.

Cependant le moment de la mort s'approchait pour Vara. Les sentiments qu'il exprima alors manifestèrent la sincérité de sa foi, et en montrèrent l'efficace. M. Orsmond, qui l'assista dans ses derniers moments, lui adressa plusieurs questions : « Etes-vous fâché d'avoir abandonné vos dieux menteurs, au moyen desquels pourtant vous faisiez un si grand gain ? » lui demanda d'abord M. Orsmond. Ces paroles tirèrent le vieux guerrier d'un léger assoupissement léthargique : « Oh ! non, non, non, » s'écria-t-il ; et des larmes de joie brillaient dans ses yeux. « Quoi? serais-je fâché d'avoir échangé « la mort pour la vie ? Jésus est mon rocher, la forteresse où mon âme est à couvert. » M. Orsmond fit encore à Vara cette question : « Sur quoi fondez-vous « vos espérances de salut ? » Vara répondit : « J'ai été « très méchant; mais un grand roi de l'autre côté des « cieux a envoyé ses ambassadeurs avec des paroles de « paix. Nous ne sûmes pendant long-temps ce qu'ils « demandaient. Enfin Pomare, après avoir vaincu ses « ennemis (1), invita tous ses sujets à se retirer sous « l'aile de Jésus, et je fus un des premiers à suivre ce « conseil. Le sang de Jésus est le fondement de ma foi.

(1) On sait que le roi Pomare eut une guerre à soutenir contre ses sujets

« Je regrette que tous mes enfants n'aiment pas ce bon « Sauveur. S'ils avaient connu la misère, où nous étions « sous le règne de Satan, ils se hâteraient d'embrasser « l'Evangile. Jésus est le meilleur des rois : *il donne un « oreiller sans épines.* » Enfin, M. Orsmond fit au vieux guerrier cette troisième question : « Avez-vous peur de mourir ? » Il répondit alors avec toute la vivacité d'un jeune homme : « Non, non ! Le canot est lancé ; les « voiles sont tendues ; je n'attends qu'un vent favorable. « J'ai un bon pilote pour me guider ; un port sûr est prêt « à me recevoir. Que mon homme extérieur se corrompe « et se détruise, jusqu'au son de la dernière trompette : « mon âme va s'envoler vers le trône de Jésus. » Et maintenant, nous le demandons avec M. Orsmond, ce pauvre insulaire, « ne chantera-t-il pas pendant toute « l'éternité des alléluia à Dieu et à l'Agneau, pour le « bénir d'avoir envoyé ses missionnaires dans les îles de « la mer du Sud ? »

Mé, le guerrier de Raiatéa.

Ce guerrier, dit M. Williams, fut long-temps la terreur de Raiatéa et des îles voisines. Mais il perdit la vue dans le dernier combat, qui se livra avant l'introduction du christianisme dans sa patrie. Mé fut des premiers à embrasser l'Evangile. Il se faisait remarquer par son assiduité au service divin où il ne manquait jamais d'assister, chaque fois qu'un ami voulait bien l'y conduire, en prenant le bout de son bâton. M. Williams rapporte que les femmes les plus distinguées de l'île ne tenaient pas cette charge à déshonneur, et qu'il a vu souvent les principaux chefs, le roi lui-même guider le vieux Mé à

---

rebelles, et que le résultat de sa victoire fut le libre exercice de la religion chrétienne dans ses états. C'est sans doute à cette victoire que fait allusion le chef insulaire. *Voir le Journal des Missions Evangéliques*, IIIe année, p. 220 et suiv.

l'église. Quoique aveugle, il fréquentait l'école d'adultes qui se tenait à six heures du matin. Comme le chef Vara, il retint un grand nombre de passages de la Bible, en les répétant continuellement dans son esprit.

M. Williams apprit, au retour d'une absence qu'il avait faite, que Mé était gravement malade. Il se hâta de l'aller voir, et il le trouva couché dans une petite hutte séparée de sa maison. Dès que Mé reconnut sa voix, il s'écria : « Est-ce bien vous? Je craignais de mourir, avant de vous avoir vu. » M. Williams commença par s'informer de la manière dont il était nourri. C'était une précaution nécessaire; car les insulaires avaient anciennement l'affreuse coutume de hâter le trépas des infirmes et des malades, qui les embarrassaient. Sous prétexte de lui faire prendre un bain, ils traînaient le moribond au bord d'un ruisseau, auprès duquel ils avaient préparé un grand trou, et le précipitaient dans cette fosse, qu'ils comblaient aussitôt de pierres. Long-temps même après que l'île eût embrassé le christianisme, les missionnaires jugèrent indispensable de faire d'exactes recherches sur la manière, dont les malades étaient traités, chaque fois qu'ils en avaient à visiter. Mé répondit au missionnaire qu'il souffrait quelquefois de la faim. Il avait cependant de beaux champs : car, quoique aveugle, il cultivait avec le plus grand soin la pomme de terre et le bananier. Mais ceux, au milieu desquels il vivait, sans doute encore païens, s'étaient emparés de ses possessions, dès qu'il était tombé malade. Le chef de l'île et plusieurs autres chrétiens avaient offert à Mé de le prendre chez eux, pour le soigner. On n'apprendra pas, sans en être touché, le motif de son refus, tel qu'il l'exposa à M. Williams : « Je craignais, dit-il, qu'on ne m'appelât *rapporteur,* « et qu'on ne parlât mal de ma religion; et j'ai pensé « qu'il fallait plutôt souffrir la faim et la mort, que « d'attirer cet opprobre sur l'Evangile. » En nommant

les chrétiens qui l'avaient visité dans sa maladie, il ajouta : « Ils ne l'ont pas fait aussi souvent que je l'eusse « désiré; cependant, je ne suis pas seul : car j'ai de « fréquentes visites de Dieu. Je m'entretenais avec lui, « quand vous êtes arrivé. » M. Williams voulut savoir, quel était le sujet, sur lequel *il s'entretenait avec Dieu.* « Je priais, répondit-il, pour être avec Christ, ce qui est beaucoup meilleur. » Comme le missionnaire lui demandait encore ce qu'il pensait de lui-même, lorsqu'il s'examinait en présence de Dieu, il dit : « J'ai été fort « troublé ce matin; à présent, je suis heureux. Je voyais « une immense montagne avec des flancs escarpés. Je « m'efforçais de la gravir; mais, quand j'étais monté « bien haut, je retombais jusqu'en bas. Epuisé de fa- « tigue et d'angoisse, je m'assis à quelque distance, « pour pleurer. Une goutte de sang tomba alors sur la « montagne, et la montagne se fondit en un instant. » M. Williams lui demanda ce qu'il s'était représenté à lui-même par cet emblême : « La montagne, dit le Raiatéen, « ce sont mes péchés; la goutte, qui l'a fait disparaître, « c'est une goutte du précieux sang de Christ. » M. Williams promit à Mé, en le quittant, de lui préparer un remède, qui pourrait lui faire du bien. « Je le prendrai, « répondit Mé, puisque vous dites que c'est mon devoir; « mais je ne prierai pas pour être guéri : car mon désir « est de déloger, pour être avec Christ, ce qui m'est beau- « coup meilleur, que de demeurer plus long-temps dans « ce monde de péché. » Le souhait de Mé fut accompli; il succomba sous les coups de la mort, vainqueur de la mort, et ses derniers mots furent : *O mort, où est ton aiguillon? ô sépulcre, où est ta victoire?*

Conversion et mort d'un magicien.

L'homme dont nous allons parler fut, pendant de longues années, l'étonnement et la terreur de ses com-

patriotes. Possesseur d'instruments dont il vantait l'extraordinaire pouvoir, il n'y avait sorte de merveille qu'il ne se vantât de pouvoir opérer. Il avait passé sa vie à faire des dupes, lorsqu'il eut l'occasion d'entendre l'Evangile à Cariacaria (Guïane anglaise), ville non éloignée du lieu de sa résidence. L'Evangile fut pour lui la puissance de Dieu : il éclaira son esprit, toucha son cœur et changea entièrement son genre de vie. Convaincu de ses fautes passées, l'ancien magicien ne se contenta pas d'éprouver dans son cœur l'amertume des plus vifs regrets; pécheur public, il voulut que sa repentance fût publique; et ces mêmes hommes, à qui sa présence inspirait naguère tant d'effroi, le virent déplorer la folie de ses enchantements d'une manière si sincère à la fois et si touchante qu'ils ne purent s'empêcher de mêler leurs larmes aux siennes. Quant à ses instruments, ils furent ou abandonnés ou brisés. Curieux de voir ceux qui lui restaient, un missionnaire le pria de les lui montrer. Un pareil désir étonna cet homme scrupuleux; il demanda s'il n'y aurait pas du péché à toucher encore à ces instruments, et il ne se décida à accorder au missionnaire la satisfaction de les voir qu'après avoir reçu de lui l'assurance qu'en se rendant à ses vœux il ne commettait aucun péché.

Devenu membre de l'Eglise, il allait quitter le lieu qu'il avait habité jusqu'alors, pour se fixer près des missionnaires, lorsqu'il se sentit attaqué par une maladie qui le conduisit bientôt après au tombeau, rendant ainsi inutiles les moyens de grâce dont sa fervente piété se proposait de jouir à Cariacaria. Il mourut, rempli de confiance et de joie. Quelque temps auparavant, il avait retrouvé un de ses anciens instruments, nommé *pii*; on l'avait prié de l'apporter à Cariacaria; il l'aurait fait s'il eût vécu. Sa femme le fit pour lui. Ce *pii* était une boîte ayant la forme d'une grande calebasse et traversée par un bâton semblable à un manche d'os; des plumes de

perroquet servaient à l'orner. Cette boîte inspirait la plus grande terreur au peuple. Elle passait pour avoir la vertu de guérir les maladies, de révéler les secrets, de prédire l'avenir; bien plus, il n'y avait pas un enchantement du démon dont elle ne pût garantir. Dans les affreuses cérémonies instituées en l'honneur du diable, le peuple était persuadé que la fumée qui s'échappait de la boîte par différents trous était le malin esprit lui-même qui en sortait. Cette boîte fut remise aux missionnaires, qui la conservent comme un monument de la puissance de l'Evangile, tandis que son possesseur d'autrefois goûte maintenant au ciel les ineffables douceurs de la communion avec Christ.

Réclamations chrétiennes contre la protection accordée dans l'Inde à l'idolâtrie par les autorités britanniques.

Aux protestations énergiques, dont nous avons parlé il n'y a pas long-temps (1), ayant pour but de réclamer contre l'intervention officielle des employés civils et militaires dans les fêtes du paganisme, il faut joindre deux mémoires importants, qui viennent de paraître à Londres; l'un signé par les membres du *comité de la société des missions de l'Eglise épiscopale d'Angleterre*, l'autre, *par les directeurs de la Société des missions de Londres*, et tous deux adressés à la Cour des directeurs de la Compagnie des Indes. Ainsi, ce ne sont pas seulement les chrétiens résidant aux Indes, qui protestent contre un abus anti-chrétien et impolitique, mais encore les chrétiens de la grande-Bretagne qui se joignent aux premiers pour obtenir l'abolition d'un usage qui déshonore la religion chrétienne aux yeux des idolâtres et qui met les plus sérieux obstacles à sa propagation.

(1) Voyez XII[e] année, p.277.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS EVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Arrivée à Béthulie des derniers missionnaires partis de France.

Nous venons enfin d'apprendre la nouvelle impatiemment attendue de l'arrivée à Béthulie de MM. Mœder et Hagenbach (1), de Mmes Daumas et Lauga, et de Mlle Delatte. C'est le 12 janvier 1838 (2), qu'après un voyage de huit mois et huit jours, ils ont fait leur entrée dans la première station missionnaire française, hors des limites de la colonie. Ils étaient accompagnés ou plutôt conduits par MM. Daumas et Lauga, qui avaient quitté leurs stations, pour aller à leur rencontre à Port-Elisabeth, où ils ont contracté leur mariage civil et religieux avec Mlles Colany et Touzaa, le 18 octobre 1837. Une circonstance, qui les a retardés dans leur voyage, a été l'impossibilité de trouver à Port-Elisabeth des waggons de louage, pour les conduire dans l'intérieur, et la nécessité où ils ont été d'en faire construire de neufs exprès pour eux. Le 6 décembre 1837, seulement, tous les préparatifs furent terminés, et ils purent quitter la baie d'Algoa, où ils étaient arrivés vers la fin de septembre. Leur voyage par terre de Port-Elisabeth à Bé-

(1) M. Loyer est demeuré provisoirement à Wagenmaker's-valley, auprès du missionnaire Bisseux.

(2) Ils étaient partis de Paris, le 4 Mai 1837.

thulie a duré un mois et six jours, et a été rendu très pénible, à cause de la sécheresse excessive et des vents violents qui régnaient dans cette saison de l'année. Les missionnaires ont perdu en route beaucoup de bœufs de leurs attelages, qui sont tombés morts de fatigue et de faim. Pendant le séjour trop long au gré de leur désir, que les aides-missionnaires Lauga, Mœder et Hagenbach ont fait à Port-Elisabeth et à Béthelsdorp, ils n'ont point perdu leur temps. Tous les jours, ils allaient à l'atelier et s'occupaient à faire divers ouvrages, tels que tables, chaises, croisées, etc., et le frère Mœder aidait, dans les ateliers, à la construction des waggons.

Les amis de la Société ne liront pas, sans intérêt, le récit de l'arrivée à Béthulie de la caravane missionnaire. Il est extrait d'une lettre particulière de madame Lauga :

« Le 12 janvier 1838, nous arrivâmes à Béthulie à l'entrée de la nuit. Comme nous étions encore à une demi-heure de la Station, nous commençâmes à entendre des coups de fusil, qui ne discontinuèrent pas jusqu'à notre arrivée sur le seuil de la maison. Il était presque impossible de trouver un chemin pour descendre du waggon. Tout était encombré d'hommes, de femmes et d'enfants, qui faisaient des exclamations de joie, avançant en foule leurs mains pour nous saluer. Je me sentis extrêmement émue, en me trouvant pour la première fois au milieu de ces pauvres sauvages, auxquels j'étais déjà très attachée. M. et Mme Pellissier nous accueillirent avec beaucoup de bonté, comme vous n'en doutez pas. Le lendemain, de très bonne heure, la maison était encore encombrée de toutes sortes de gens, qui voulaient nous dire bonjour. J'étais extrêmement réjouie à la vue de certaines personnes membres de l'Eglise, qui sont très supérieures à leurs compatriotes sous le rapport de la civilisation. Vous avez peine à croire que c'est le même

peuple, et vous voyez au premier coup-d'œil la puissance et l'amour de Dieu pour le pauvre descendant de Cam. L'un vous étonne par son amabilité et par ses prévenances, l'autre vous frappe par sa modestie et son air affable. Mais comment pourrais-je rendre l'impression que fit sur moi la vue du plus grand nombre! Des femmes et des hommes extrêmement maigres, presque nus, qui vous inspirent des sentiments de pitié et d'effroi;... des enfants, au sein de leur mère, sans rien pour couvrir leur pauvre petit corps; d'autres plus âgés, également nus, s'approchant de vous sans honte, et sans être le moins du monde intimidés... Ah! que ne ferions-nous pas pour amener tout ce pauvre peuple à une civilisation plus avancée, mais surtout pour lui faire connaître le bonheur qu'il peut trouver à aimer et à servir Dieu! Notre sincère désir est de dépenser maintenant toute notre vie au service du Seigneur pour le salut d'un grand nombre d'âmes. Puissions-nous travailler avec beaucoup de zèle, chacun de nous dans sa sphère d'activité; et dans toutes les épreuves et les combats de cette vie, être toujours contents et heureux d'être du nombre des ouvriers de notre Père céleste! »

La troisième conférence annuelle des missionnaires français a eu lieu à Béthulie, dans les premiers jours de février. Nous en publierons prochainement l'intéressant rapport. Nous venons de recevoir également de très réjouissantes nouvelles de Béerséba.

Extrait du Journal du voyage de M. Arbousset, de la ville du Cap à Morija.

Nos lecteurs savent que pendant que les missionnaires, dont il vient d'être question, se rendaient par mer du cap de Bonne-Espérance à la baie d'Algoa, pour pénétrer

de là dans l'intérieur du pays, jusqu'au lieu de leur destination, M. T. Arbousset, qui s'était marié à la ville du Cap, dans le courant de l'été dernier, entreprenait par terre, avec sa jeune épouse, le grand voyage du cap à Morija (1). Ce sont de courts extraits du journal qu'il a tenu pendant la durée de ce voyage, qui a été de deux mois et demi, que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs, en regrettant que la nature même de plusieurs des communications confidentielles aussi importantes qu'intéressantes qu'il renferme, ne nous permette pas d'en publier une plus grande partie.

Paarl (2). — « La saison était belle et la campagne magnifique à notre arrivée dans cet endroit. Il est impossible de voir une plus riante nature. Le missionnaire de Paarl, M. Elliot, nous reçut avec beaucoup d'amour. C'est un homme plein de zèle et d'une activité exemplaire. Il dirige une école fort intéressante sur le plan du système des *Infants Schools*. Tout lui sert de sujet de leçon avec ses enfants : un morceau de plâtre qui se détache du plafond, une hirondelle qui entre dans l'école, un agneau qu'il introduit au milieu de ses jeunes élèves, un cavalier qui passe, n'importe quoi; tout est action, intérêt, vie dans sa classe. Les divers exercices sont entrecoupés par des chants, qu'il accompagne ordinairement de la flûte.

Tulbagh et Worcester (3). « En poussant plus avant dans mon voyage, j'arrive d'abord à Tulbagh et ensuite à Worcester, deux intéressantes stations de la Société

---

(1) *Voyez* XII[e] année, p. 352, et XIII[e] année, p. 90.

(2) *La Perle*, bourg de la colonie, à quelques lieues N. E. de la ville du Cap. *voyez* V[e] année, p. 105, suiv. 162. suiv.

(3) *Voyez* V[e] année, p. 228. VI[e] année, p. 279. XI[e] année, p. 69. Ces deux stations sont dans la colonie, à l'est de Paarl.

Rédacteurs

des missions du Rhin. Les missionnaires de ces deux endroits, ainsi que leurs collègues de Stellenbosch et de Fransch-Hoeck, dont j'ai eu le bonheur de faire la connaissance au Cap, m'ont extrêmement plu par leur foi vivante et la sincérité de leur zèle. Ils résident tous dans des villages très peuplés et voyagent en outre dans les environs, ce qui les met en état d'exercer une influence très étendue. Que j'ai été réjoui d'entendre ces frères me dire qu'ils étaient six mois de l'année hors de leurs stations, allant de ferme en ferme, et prêchant notre glorieux Evangile au colon aussi bien qu'à son esclave, et m'assurant qu'à quelques exceptions près, ils étaient les bien venus partout!

« A Tulbagh et à Worcester, j'ai pu clairement m'apercevoir que la Société des missions du Rhin attache une importance très grande à l'instruction de la jeunesse : car, dans ces deux établissements, ses missionnaires font tout ce qui est en leur pouvoir pour organiser des écoles, et l'exécution de ce plan ne peut manquer de faire du bien à la longue, sans vouloir insinuer par là que MM. Zahn et Kulpmann, ainsi que leurs dignes compagnons de travaux, n'aient déjà vu leurs premiers efforts couronnés de certains succès.

« En général, s'il est une amélioration à apporter au système qu'ils ont suivi jusqu'à présent, ce serait qu'après l'affranchissement des apprentis, ils achetassent quelque bon emplacement dans la colonie, et qu'à l'exemple des Moraves ou de leurs frères de Wupperthal, ils y élevassent autant de gens qu'ils pourraient y attirer, au rang de chrétiens, de gens industrieux, en les ayant sous leurs soins immédiats et journaliers ; mais à cela ces messieurs font l'objection que leur Société est pauvre, et qu'elle ne pourrait pas suffire à cette dépense.

Observations topographiques. « Vous dirai-je un mot

de l'immense espace de pays que j'ai traversé? En partant de la ville du Cap, on voyage avec peine, à travers un sable mouvant (1); les bœufs sont haletants, et semblent à chaque pas vouloir vous abandonner dans la plaine. Peu-à-peu cependant, le pays change de nature et d'aspect; ce ne sont plus des plaines arides et interminables. On arrive sur des collines variées ou dans de riches vallons, où se font admirer tout ensemble et l'industrie de l'homme et les largesses de la nature (2): viennent ensuite des montagnes escarpées qu'il faut traverser. Ce ne sont plus alors que secousses violentes, cahots continuels, fossés à franchir, rivières à passer, monts à gravir; il vous semble à tout moment que votre voiture va verser ou se briser en mille pièces, dans un pays où nulle route n'est établie et où il faut soi-même se frayer son chemin. J'ai connu maints voyageurs qui, comme moi, ont traversé l'Heck's-river et l'Heck's-riverberg; mais pas un n'en parle sans une sorte de frayeur. Au reste, sous le rapport de la fertilité, le district de Worcester, dont il est ici question, est considéré comme l'un des meilleurs de la colonie du cap de Bonne-Espérance : il n'est mauvais que dans sa partie septentrionale.

Karroo.—«C'est là que commence le Karroo si tristement renommé par ses plaines arides et qui n'offrent aucune variété. Dans la saison des pluies, il se couvre de verdure, et alors les fermiers vont y faire paître leur bétail. Mais bientôt il redevient inhabitable; on le déserte, et malheur à l'intrépide voyageur, qui s'aventure à le traverser! Il peut s'attendre à n'y trouver ni eaux, ni pâturages, ni secours humains. Je me suis contenté de le longer, en suivant sa lisière orientale, qui est certainement

---

(1) *Les Cape-Flats.*

(2) Surtout à Paarl et à Wagenmaker's-valley.

la meilleure; et malgré cette précaution, j'ai eu souvent à voyager sans herbe et sans eau sur un chemin dur, rocailleux, et sous un soleil de tropique. Ici et là, je trouvais des carcasses de bœuf, ou bien je laissais moi-même l'une de mes bêtes de somme qui tombait dans le désert, de fatigue et de faim et qui devenait ainsi la proie des vautours. Dans cette partie de la colonie, les fermes sont clair-semées et la plupart abandonnées, pendant les trois quarts de l'année. Ce n'est qu'aux environs de Beaufort que le sol devient un peu meilleur et moins aride; et pourtant sous cette latitude, l'on a vu un an, deux ans, trois ans même se succéder l'un à l'autre sans aucune pluie. Il faut avoir parcouru les riches districts de Swellandam et de George ou ceux de Uitenhage et d'Albany, pour pouvoir apprécier l'énorme différence qu'il y a du district de Beaufort à ceux-là. En Afrique, tout change avec les latitudes : les climats, la nature, les lieux et les peuples.

Travaux d'évangélisation.— « En partant de la ville du Cap j'avais pris avec moi un bon nombre de livres religieux et je les ai tous vendus dans les fermes, sur ma route. Il ne m'est resté que quelques Bibles et Nouveaux-Testaments. Les paysans hollandais ne possèdent pas tous les saintes écritures; mais surtout il est vrai de dire, qu'ils n'ont personne pour les leur lire et les leur expliquer. Un chrétien de mœurs simples mais solide, à la fois zélé et insinuant serait fort bien reçu chez eux et leur ferait plus de bien, peut-être, par le moyen indiqué, qu'un missionnaire. »

Journal d'un nouveau voyage de M. Arbousset dans le district de Mokotling.

L'on a vu plus haut les causes qui ont prolongé involontairement le séjour de M. Daumas à Port-Elisabeth. (1) En arrivant à Morija, vers le milieu de décembre, M. Arbousset ne trouvant pas de retour son compagnon d'œuvre et son ami, et craignant que les Lighoyas ne perdissent patience, et ne crussent peut-être que le missionnaire qui leur avait promis de venir se fixer au milieu d'eux, les avait oubliés, s'est décidé à leur faire une nouvelle visite. Ne tenant aucun compte des fatigues d'un voyage de deux mois et demi et laissant à Morija la jeune épouse qu'il venait à peine d'y installer, il est monté à cheval et est parti seul pour Mokotling. Laissons-le parler lui-même sur cette excursion vraiment missionnaire :

« J'ai à vous rendre compte, Messieurs, d'un voyage que je viens de faire, à cheval, dans le district de Mokotling. Les détails de la vie d'un missionnaire qui va de kraal en kraal dans ce pays sauvage, prêchant le royaume des cieux à des tribus privées encore de la connaissance de Christ, ne peuvent, sans doute, manquer d'avoir quelque intérêt pour les amis de notre Société en France. Ainsi j'ouvre mon journal avec confiance, et je vais en extraire ce qui me paraît le plus propre à édifier.

26 *Décembre* 1837. — « Je suis parti de Morija pour me rendre à Thaba-Bossiou, accompagné du frère Gosselin. Chemin faisant, nous nous sommes beaucoup entretenus de notre œuvre et des moyens à employer pour en hâter les progrès.

« Notre ami Gosselin mène à Thaba-Bossiou une vie de renoncement, simple, bien employée, et, sous tous les

---

(1) *Voyez* p. 201.

rapports, utile. Le plus souvent, il maçonne ; d'autrefois il charpente ou travaille à la menuiserie ; dans d'autres moments, il instruit dans la connaissance du Seigneur la nombreuse population qui l'entoure. Il ne peut pas encore parler correctement le séchuana ; mais il se fait comprendre, et ses discours pour être concis et libres de tout ordre logique, n'en sont ni moins clairs, ni moins efficaces ; ils frappent et font impression. D'ailleurs, frère Casalis, voulant faciliter à M. Gosselin l'accomplissement de sa tâche, a composé pour lui plusieurs méditations courtes, écrites en bon sessouto.

27 *Décembre.*— « J'ai eu avec Moschesch un entretien intéressant, dans lequel il m'a dit : « Je n'aimerais pas et il ne serait pas bon pour moi, et pour mes sujets, d'être sans missionnaires. » Ce chef a appris avec plaisir que je me suis acquitté de toutes les commissions qu'il me pria de lui faire, lorsque je partis pour la ville du Cap. Entre autres choses, il m'avait demandé d'écrire en son nom au gouverneur sir Benjamin d'Urban, pour le remercier d'un présent qu'il en avait reçu, et pour lui donner l'assurance qu'il conservait des dispositions bienveillantes envers la colonie. A la suite de mon entretien avec Moschesch, quelques gens se sont réunis, et nous avons fait une prière ensemble. Le roi Mossouto a pris le café avec nous ; je lui ai fait présent d'une couverture en laine, qu'il a admirée et reçue comme une rare acquisition. J'ai pris congé de frère Gosselin, et je suis parti.

« Vers midi, je me suis arrêté dans un village, pour annoncer l'Evangile à ses habitants. On ne connaît rien ou on ne sait que très peu de chose de la religion dans ce village, et néanmoins le jour du repos y est observé. Rasotele, le chef de l'endroit, paraît avoir quelque chose de bon dans la physionomie. Comme quelques femmes faisaient difficulté d'assister au culte : « Eh quoi ! vous ne

voulez pas venir, leur a-t-il dit, est-ce que ce n'est pas ici le *Morouti* (Missionnaire)? Voyez de quelle longue distance il est venu pour nous instruire! » A cet argument personne n'a résisté. J'ai eu un très joli auditoire et j'ai été soutenu par la grande attention qu'il m'a prêtée.

« Comme je passais au pied d'un autre kraal, (1) un jeune garçon a volé au-devant de nous, agitant ses deux bras et criant : « Venez, venez, on vous appelle! » Mon guide a répondu : « Qu'irions-nous faire chez vous; on ne nous y donnerait rien. » Mais ce n'était pas la vraie raison de notre refus; il se faisait tard; voilà pourquoi j'ai dû, à mon grand regret, passer outre. Dans les environs de Thaba-Bossiou, on trouve une foule de villages.

« Le soir, j'ai eu le plaisir de prêcher de nouveau en langue hollandaise, à une centaine de Bastards, dans la chapelle de Platberg. J'étais fatigué en quelque sorte d'avoir parlé, tout le jour, de ce que saint Paul appelle les *rudiments* de la doctrine. J'ai donc choisi un sujet pratique, c'est-à-dire, un point dont je pusse retirer une édification *personnelle!* Texte : « *Vous donc priez ainsi, etc., etc.* » (Matth., VI, verset 9 et les suivants.)

28 *Décembre.*— « Mes chevaux se sont échappés du kraal (2) pendant la nuit; ne pouvant pas les retrouver, j'ai fait quelques démarches pour en louer d'autres. Le chef de Platberg, auquel je me suis adressé à cet effet, a cru devoir commencer par me faire des reproches. « Si les chevaux de monsieur sont perdus, c'est bien sa faute. Pourquoi monsieur ne les a-t-il pas fait attacher, hier au soir? » J'ai répondu que l'un deux était très méchant,

---

(1) La plupart de ces kraals, sont situés sur le sommet des montagnes; voilà pourquoi je me permets de dire: *au pied de*, au lieu de *devant*.

(2) Kraal veut dire ici, une enceinte de murailles, où l'on enferme le bétail. Dans son acception première, ce mot signifie village chez les Bassoutos.

qu'il cassait les plus forts licous, et trouvait toujours moyen de s'échapper et de faire échapper les autres. « Si cela est, a repris le chef, monsieur devait faire attacher ce cheval-là par la jambe, avec une chaîne. » — « Oui, sans doute, et il se fût peut-être démis l'épaule. » — « Vieux Carolus, a dit alors au chef une femme qui se trouvait là, vous n'êtes pas venu ici pour gronder monsieur (mijnheer), mais pour l'aider....; trouvez-lui quelques chevaux à louer. » Carolus a dit : « oui ; mais le maître en demande un dollar par heure (1 fr. 80 c.) » Tout le monde a été indigné de tant d'usure, et les missionnaires (1) m'ont généreusement offert de me *prêter* leurs propres chevaux (2).

« Saint Paul dit que les païens sont *sans affection naturelle.* Frappante vérité, dont les preuves n'abondent que trop chaque jour ! Mais en voici une des plus affligeantes.

« J'avais été me promener du côté d'un petit étang, avec mes frères missionnaires de Platberg. Deux hommes y étaient occupés, dans ce moment, à dresser un jeune cheval à la nage, tandis qu'une troupe de jeunes gens de tout âge considéraient ce spectacle ou gambadaient gaiement tout autour. Et sur le chemin, à côté, gisait un corps nu, froid, presque sans vie : c'était un jeune garçon que ses camarades venaient de retirer de l'eau, asphyxié, et qu'ils avaient laissé là, sans autre soin. Cependant le pouls de cet enfant annonçait encore en lui un faible reste de vie. Aussitôt nous le faisons transporter chez lui ;

(1) Les missionnaires anglais de Platberg.

(2) Le chef sus-mentionné, s'est toujours conduit d'une manière honnête autant qu'obligeante envers moi, et les chevaux qu'on voulait louer si cher n'étaient pas à lui. Mais ce qu'on a de la peine à comprendre, c'est cette liberté illimitée avec laquelle il a dit son opinion, sur un fait qui ne le regardait pas ; c'est que chez les barbares, l'on n'en agit pas autrement.

on l'enveloppe de peaux ; on le frictionne; on tâche de ramener la respiration dans sa poitrine, par les moyens que les médecins recommandent ; mais tout ce secours était inutile; il venait trop tard. D'ailleurs, l'enfant avait été transporté avec tant de nonchalance! La maison était pleine de monde, et il se trouvait à peine quelqu'un qui voulût nous aider à faire les frictions. Le père adoptif du jeune garçon, car il n'en avait pas d'autre, restait spectateur indifférent dans ce moment si sérieux, faisant toute espèce de questions indifférentes *et fumant sa pipe!!* Nous lui disions : « frictionnez, » et il frictionnait, mais pour nous obliger ; « soufflez dans la bouche de votre enfant, » et il ne voulait pas. « Certainement, dit quelqu'un, cet homme se donnerait plus de peine pour sa chèvre, si elle fût tombée dans l'eau. » Je dis quelques mots sur le prix de l'âme et sur le devoir de faire aux autres ce que nous voudrions que les autres nous fissent à nous-mêmes. Ensuite nous nous retirâmes à la maison missionnaire, le cœur navré de douleur. Bientôt après, on vint nous annoncer que le jeune homme était déjà enterré.

« Le soir, agréable diversion à mes pensées! j'offris au missionnaire de Platberg, M. Sephton, un exemplaire du petit livre séchuana que j'ai apporté du Cap (1). Les nombreux enfants du missionnaire se pressent aussitôt avec curiosité autour de leur père : « Papa, fais-nous voir ce joli livre! Dis-nous, papa, y trouve-t-on le cantique : *Vous, tous les hommes, louez Jéhova?* » — « oui, mes enfants. » — « Et cet autre aussi, papa ! » — Ces intéressants enfants se mirent alors à me réciter et puis à chanter, presque sans faute, six cantiques.

29 *Décembre* — « Prêché dans un Kraal de Lighoyas,

---

(1) *Voyez* p. 89.

sur la grandeur de Dieu et sa bonté envers nous. Tous les sauvages étaient sortis de leurs huttes et s'étaient rangés en cercle autour de moi. Le lieu où nous étions réunis est un plateau élevé, au pied duquel se déroulent de vastes collines, tapissées, dans cette saison de l'année, de la plus riche verdure. A l'horizon, nous avions une petite chaîne de montagnes que couvraient d'épais nuages, prêts à tomber en pluie sur la terre. Le tonnerre grondait au loin; mais autour de nous régnait un silence solennel. Atôme perdu au milieu de cette imposante nature, j'élève pourtant la voix, pour entonner un hymne au Créateur. Ensuite nous prions, et les noirs répètent après moi, une à une, toutes mes demandes. On s'assied à terre, et le service se continue par l'entretien suivant :

« Qui vous a donné cette belle herbe que vous voyez sous vos yeux? » — « Sékoniéla, le chef des Mantætis. » — « Et qui l'a fait croître? » — « Nous ne savons; peut-être le chef du ciel, que tu nous annonces. » — « Qui est-il? » — « On dit que son nom est Jéhova. » — « Jéhova est-il bon? » — « Oui, puisqu'il vient de chez lui, et nous visite, nous accordant les pluies d'en haut. » Cependant le ciel s'obscurcissait toujours davantage; des éclairs non interrompus sillonnaient les airs; la foudre continuait à gronder sur les montagnes voisines. Je dis aux gens assemblés : « Ecoutez » — « Et quoi, le tonnerre? » — « Oui, le tonnerre. Savez-vous bien qui l'envoie? » — Toutes les voix répondirent : « Jéhova » — Je poursuivis. « C'est bien dit : Jéhova. Ha! qu'il est grand, qu'il est terrible, ce Jéhova! Son feu tombe du ciel, et nous consume; il consume les hommes et leurs bestiaux. Mais quelque grand que soit ce feu, qu'il est petit, en comparaison de celui dont doivent brûler éternellement les méchants, qui ne veulent pas se convertir et croire, oui, qui

ne veulent pas croire en Jésus-Christ, que Jéhova nous a donné pour expier nos fautes! »

« L'émotion de mes pauvres auditeurs était très grande; une femme seulement riait, non loin de nous; les vieillards lui crièrent! « Que fais-tu de rire, femme? Viens plutôt avec nous et écoute. » Mais l'orage éclatant enfin, je dus terminer là le service.

« Dans l'après-midi, j'arrivai à Mokotling. Les habitants de l'endroit se pressèrent en foule autour de mon cheval, en criant, avec une joie inexprimable! « C'est Daumas; oui, c'est notre *Morouti*, que Jéhova nous ramène. O Daumas, disaient-ils, bonjour, bonjour! » Cependant après m'avoir un peu mieux considéré, ils revinrent de leur méprise, et j'entendis qu'ils disaient entre eux :» Non, ce n'est pas Daumas; mais c'est celui qui était avec lui; Daumas n'est pas si *plein de membres*, (pour dire n'a pas autant de corpulence)» — Tout le monde voulut cependant me serrer la main; les femmes me présentaient leurs enfants, auxquels elles disaient: «Venez voir votre père. » Un homme le dernier arrivé, racontait, en riant, comment il dormait tranquillement au fond de sa hutte, quand le bruit qu'on faisait au Kraal était venu le réveiller, et comment il s'était levé en sursaut, ne sachant ce que c'était : « moi j'ai couru, disait-il, après les autres. »

« Je donnai à ces pauvres gens l'assurance que M. Daumas ne les avait point oubliés, qu'ils pouvaient l'attendre dans un mois et demi environ, et je lès félicitai en même temps, de leur attachement pour lui. On sait que les habitants du district de Mokotling sont des naturels qui ont été appauvris; cette circonstance ajoute singulièrement à leur désir d'avoir un missionnaire auquel ils puissent regarder à l'avenir, comme à leur protecteur. Un mission-

naire, en effet, fidèle à son devoir, aura bientôt acquis parmi eux le titre de *père*.

30 *Décembre* — « De très bonne heure, j'ai envoyé deux messagers annoncer aux habitants du district, ma visite à la station ; je voulais les convoquer à l'avance au service qui devait avoir lieu le lendemain.

« Les femmes de Mokotling sont arrivées, chacune une pioche à la main, et ont ensemencé, en chantant, pour leur *Morouti*, un champ de maïs, de millet d'Inde et de citrouilles. De leur côté, les hommes se sont mis à réparer le réservoir d'eau, que les pluies avaient beaucoup endommagé ; ils ont fait la digue plus forte, avec des pierres de la montagne. Le chef de l'endroit me faisait admirer comment en l'entourant d'épines, il avait soigneusement défendu la petite maison en roseaux, des attaques du bétail. (1) Il m'a ensuite conduit à un nouveau kraal, qu'il a bâti en murailles de pierre, pour les brebis de son Morouti. — « Voyez-vous cet autre kraal-là, (le plus ancien), me disait-il, comme il est encore beau ! — Et ce petit pont que vous fîtes vous-même, n'est-il pas bien conservé ? Mais, surtout, admirez ce veau qui était si petit, lorsque vous nous quittâtes : aujourd'hui, c'est un bœuf fait ; qu'il est gros et fort. Y pensez-vous ? Il nous a tués de faim, car, pour qu'il pût mieux grandir, nous n'avons pas voulu traire sa mère, et il en a bu, lui seul, tout le lait. »

« Après déjeuner, j'ai monté à cheval, pour aller visiter une autre partie du district. Dans un Kraal où je venais de parler sur notre trop grand attachement aux choses de la vie, se trouvait un homme à propre justice, qui m'a dit : « Quant à moi, je suis bon, je prie tous les jours. — »

---

(1) *Voyez* sur les premiers fondements de cette station, XI[e] année p. 332. suiv.

« Et que demandez-vous? » — Embarrassé par cette simple question, notre nouveau Pharisien a naïvement avoué, « qu'il ne le savait pas. » Il est si vain que je ne l'ai pas peu offensé en lui demandant son nom; « car c'est lui, murmurait il, qui devrait me dire mon nom; il ne se rappelle plus de moi; je le reconnais bien cependant, moi! »

« Je me trouvais heureux d'aller ainsi de village en village, annonçant le salut, quand mon cheval s'étant abattu sous moi, et puis, relevé brusquement, sa tête est venue frapper contre ma poitrine; la douleur causée par le choc m'a obligé de rentrer à Mokotling. Le soir, j'ai fait un cataplasme d'amandes et de noix. Le temps a été orageux, comme la veille, pendant plus d'une heure; il n'a cessé de tonner et de pleuvoir tout ensemble, en même temps qu'il tombait de la grêle, par intervalles. Il pleuvait dans ma petite maison; c'est pourquoi les natifs, qui s'étaient rassemblés en foule autour de moi, l'ont tous désertée, pour aller se réfugier dans leurs huttes. Je n'avais point d'aliment de préparé, point de feu, et mon guide se plaignait des gens de l'endroit, parce qu'ils le laissaient aussi sans nourriture. Un homme arrivé des champs, son *karos* (manteau de peau) tout mouillé, se plaignait de même qu'il avait faim et soif, et demandait, comme une grâce, qu'on lui prêtât une couverture quelconque pour se réchauffer. Sans être moi-même trop bien pourvu, je lui en ai prêté une des miennes. Nous avons fait une courte prière ensemble, et chacun de nous s'est courbé sur ses genoux pour passer la nuit.

Dimanche 31 *Décembre*. — » Ce matin, de bonne heure, les habitants du district de Mokotling, affluaient de toutes parts sur la station. Le plus grand nombre arrivaient à pied; d'autres étaient montés sur de jeunes bœufs, dans les naseaux desquels ils avaient passé un bâton avec une lanière à chacun des bouts, en guise de bride, selon

la coutume du pays. Ces pauvres gens étaient tout couverts de mauvaises peaux de brebis ou d'antilope. Quelques-uns seulement portaient des habits européens, mais ils s'en étaient bizarrement habillés. L'un d'eux, par exemple, était affublé d'une chemise rayée pour surtout, et il ne bougeait point d'auprès de moi, semblant me demander par son air de satisfaction et le singulier regard de ses yeux, si je n'admirais pas beaucoup son accoutrement. A l'heure du culte, j'ai gravi le sommet d'un gros rocher qu'ombrageait un vieil olivier sauvage. Les hommes se sont également perchés sur les rocs tout autour, tandis que les femmes avec leurs enfants sont restés à nos pieds.

«Le service a été ouvert par le chant d'un cantique sessouto, sur la sanctification du dimanche, dont voici le premier verset.

Tsati le legolu	Le grand jour,
Ga le sebetsoe,	On ne travaille point,
Moea o mogolu	Afin de louer
Otle o bokoe.	Le Grand-Esprit.
Jtuleleng fèla	Reposez-vous donc,
Batlang Morenna;	Cherchez le Seigneur;
Putanang Ka-go-fèla,	Assemblez-vous
Go mo rapela.	Pour prier. (1)

«Ensuite mes auditeurs ont répété après moi, mot pour mot, la confession des péchés de nos Eglises réformées de France, arrangée en séchuana; puis les dix commandements, phrase après phrase. On a chanté de nouveau, et j'ai indiqué mon texte : *Aujourd'hui vous est né un Sauveur.* J'ai beaucoup élevé la voix, et parlé jusqu'à ce

(1) Ce cantique simple et naturel, et le joli air sur lequel nous le faisons chanter, (celui de : *Au clair de la lune* etc.) plaisent extrêmement aux naturels.

que la poitrine m'ait fait mal ; car les païens étaient tout yeux et tout oreilles, tandis que je leur racontais dans un style narratif, qui leur plaît toujours extrêmement, comment le fils de Marie est né dans une crêche par amour pour nous. J'avais *quatre cent soixante-trois* auditeurs, parmi lesquels se trouvaient *trente-un* chefs, dont dix-sept Cafres et quatorze Béchuanas.

« Le service fini, l'on s'est entretenu du sermon et des dix commandements ; j'ai entendu quelqu'un qui disait : « Cet homme nous envoya tous appeler hier par deux messagers, et lui-même se rendit dans plusieurs de nos villages : dans chacun il s'asseyait, il chantait d'abord, puis priait; ensuite il annonçait des nouvelles. Aujourd'hui la vérité *(taba)* n'est point cachée. »

« Dans l'après-midi, catéchisme. J'ai aussi fait tuer un mouton pour régaler l'assemblée. Après cela, j'ai monté à cheval et je me suis rendu à Oumpoukani, où pour clore convenablement l'année, le missionnaire de cette station m'a invité à tenir un service particulier. Texte : *Cherchez le Seigneur, tandis qu'il se trouve, invoquez-le, tandis qu'il est près.*

1er *Janvier* 1838. — « Pris du repos. J'ai lu avec un singulier plaisir, quelques journaux religieux et politiques, que le missionnaire d'Oumpoukani venait de recevoir de ses amis d'Angleterre.

2 *Janvier* — « Acheté quelques bêtes à cornes. Comme je chassais ce bétail devant moi, en retournant à ma station, un natif m'a crié du haut de son *motsi* (village), situé vers le sommet d'une montagne : « Holà ! blanc ; ne veux-tu pas me donner une de tes vaches ? Donne-nous une vache afin que nous en buvions le lait. » Je suis monté et je lui ai demandé en riant, si c'était la coutume des Béchuanas de faire ainsi présent de leur bétail aux gens. Demi-heure après, une foule d'hommes et de femmes

sont arrivés des champs à ma requête, et je leur ai annoncé l'Evangile. C'était la première fois que ces pauvres païens l'entendaient. Le nom de Dieu leur était entièrement inconnu ; tout ce que je leur disais les étonnait. Ils étaient si surpris de ce qu'ils appelaient mes *nouvelles* !.. Dans la prière, ils ont joint les mains, comme moi, répété tout après moi, imité même, jusqu'à un certain point, les inflexions de ma voix, en un mot, fait tout comme moi. La partie la plus discordante du service a été le chant. Je ne pouvais absolument pas le diriger ; car chacun chantait et chantait mal. Les gens qui arrivaient des champs se mettaient eux-mêmes à chanter (mais leurs propres airs), en nous entendant de loin. C'était par trop de confusion. Nous n'avons pas chanté plus d'un verset ou deux.... — J'étais bien ému de voir, nonobstant cette cacophonie, le grand sérieux qui régnait sur toutes les figures, et de penser aussi combien le Seigneur est bon envers moi, de m'appeler à faire ainsi connaître son nom à ceux qui ne le connaissent point encore et à publier son salut à tant de pécheurs qui n'en ont jamais entendu parler. Oh! puisse un grand nombre d'entre eux profiter des instructions qui leur sont données, les conserver précieusement dans leurs cœurs *pour leur bonheur et la gloire du Sauveur*. Pour moi, je suis confus de tant de grâces.

3 *Janvier*. — « Le Seigneur m'a ramené sain et sauf auprès de ma chère femme et de mes autres amis de Morija.

« Agréez, Messieurs et chers Directeurs, l'assurance de mon affection constante en Jésus-Christ,

Thomas ARBOUSSET, V. D. M.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDE EN DEÇA DU GANGE.

Présidence de Madras. (1)

Les travaux des missionnaires ont eu des résultats bien plus satisfaisants dans la présidence de Madras que dans celles de Calcutta et de Bombay; mais on ne doit pas oublier que ces travaux remontent à une époque bien plus éloignée. Cette présidence comprend les possessions britanniques au sud de l'Inde, ainsi que les provinces de Mysore, de Cochin, et de Travancore qui dépendent de l'empire britannique. Elle renferme la portion méridionale du plateau élevé du Dekhan, qui est bornée à l'occident par les Ghattes, montagnes très escarpées, et à l'orient par la chaîne de la côte de Coromandel, composée de montagnes séparées qui n'ont pas de nom commun. Les Ghattes se terminent sous le 11e degré de latitude par la montagne de Nil-Gerri, qui est élevée de six mille pieds au-dessus de la mer, et dont le climat est très sain. Il n'y a pas long-temps que les Européens y sont montés. La pointe méridionale de l'Inde qui finit par le cap Comorin est séparée des Ghattes par une terre basse, couverte de marais et de bois épais, entourée des deux côtés de hautes montagnes. Vers le sud, le terrain s'élève de nouveau et forme une chaîne de montagnes boisées qu'on n'a pas encore parcourue et dont on ne connaît pas encore les habitants, et qui, descendant brusquement vers la mer, forme le cap Comorin. Ce pays montagneux

(1) Cet article est la continuation de celui qu'on lit XIIIe année, p. 24 et suivantes.

sépare les royaumes de Cochin et de Travancore de la partie méridionale de la Carnatie, comme on appelle ce terrain moitié sablonneux et moitié marécageux qui commence au 15e degré au pied du versant oriental du plateau du Dekhan. Les fleuves prennent leurs sources dans les montagnes occidentales et sont navigables dès qu'ils arrivent à la plaine.

La portion du pays qui est immédiatement soumise au gouvernement anglais établi à Madras, renferme, sept mille milles carrés et quinze millions d'habitants; les trois états tributaires ont dix-sept cents milles carrés et quatre à cinq millions d'habitants.

Quatre sociétés envoient des missionnaires à Madras : la société pour la propagation de la connaissance chrétienne, la société de l'Eglise anglicane, celle des wesleyens et celle de Londres. La ville, vue du bord de la mer, présente un coup d'œil ravissant. Le rivage est toujours couvert d'une foule de peuple, les bâtiments publics sont ornés d'arcades et de colonnades, et le fort Georges avec ses fortifications domine tout le reste. De grands arbres s'élèvent autour des minarets, des églises et des pagodes. On ne voit point à Madras de ville européenne comme à Calcutta. Tous les Européens habitent dans le fort, ou dans des maisons de campagne. La ville Noire s'étend au nord et à l'ouest du fort dont elle est séparée par une vaste esplanade, et est habitée par les indigènes, par des marchands arméniens et portugais et par un assez grand nombre d'Européens qui ne tiennent pas au gouvernement. Madras est le siége d'un évêque catholique, et l'église anglicane y possédait aussi dans l'archidiacre Corrie un fidèle évêque, ami actif et zélé des missions, mais la mort l'a enlevé, il y a quelques années, et il n'est pas encore remplacé.

A environ quinze milles de Madras on voit la pagode de Tripety qui est la plus célèbre de cette portion de l'Inde.

La taxe des pélerins que le gouvernement anglais lève malheureusement encore sur les Hindous qui s'y rendent a rapporté en 1811, 19,000 livres sterling (475,000 fr.) et 10,000 seulement, depuis quelques années. Bien des princes y envoient des dons considérables, et des négociants hindous lui consacrent une partie de leur gain.

Le missionnaire a sous les yeux à Madras une population de quatre cent soixante mille habitants, la plupart hindous ou mahométans. Les Hindous ne s'y convertissent pas en masse; mais il s'est pourtant opéré un changement bien remarquable parmi eux. Le missionnaire Blackman envoyé par la société de l'Eglise anglicane fait les réflexions suivantes sur les bramines, les sudras et les parias de Madras.

« I. Il n'y a que peu d'annés, les bramines ne voulaient encore ni lire nos livres, ni envoyer leurs enfants dans les écoles chrétiennes, et l'on pouvait rarement les amener à des entretiens religieux; maintenant tous ces préjugés ont disparu. Le missionnaire peut aujourd'hui discuter avec eux du matin au soir sur le mérite des différentes religions; ils envoient leurs enfants dans les écoles des missions où ils lisent la Bible et apprennent le catéchisme par cœur; ils lisent eux-mêmes la Bible et plusieurs d'entre eux en connaissent assez bien les principales doctrines. L'amour du gain nourrit chez les bramines leur attachement à bien des erreurs grossières; mais ils n'oseraient pas convenir qu'ils adorent d'autre Dieu que le Dieu suprême. Il existait autrefois une grande opposition à l'instruction donnée aux filles; mais maintenant on en reconnaît l'utilité, et l'on en voit non seulement dans les écoles des missions, mais dans les salles d'asile. II. Les sudras sont retenus, pour la plupart, dans la religion des bramines par la crainte d'être rejetés de leur caste; ils connaissent les défauts des bramines, et leur reprochent d'avoir altéré leurs livres sacrés dans des vues intéressées. Un grand nombre d'entre eux reconnais-

sent les avantages du christianisme, mais ils n'osent pas se déclarer ouvertement chrétiens par orgueil et par intérêt. III. Les Hindous des classes inférieures, les parias qui n'ont pas été instruits dans les écoles chrétiennes sont extrêmement ignorants, et plusieurs paraissent voir leur créateur dans l'idole qu'ils adorent; mais il en est un grand nombre qui ont reçu l'instruction chrétienne, et qui connaissent mieux le christianisme que beaucoup d'enfants anglais. »

Dès l'an 1831, les missionnaires de la Société de l'Eglise anglicane, Schaffter, Winckler, Blackmann, et Denk avec cinq catéchistes, et plusieurs aides indigènes avaient trois jolies églises, cinq chapelles dans les stations du dehors, vingt écoles suivies par 387 garçons et 600 filles, un séminaire avec 25 élèves, et une congrégation de 246 communiants. Les missionnaires déplorent le peu de fermeté des Hindous convertis de Madras. Il est bien difficile de déraciner parmi eux le préjugé des castes. Le missionnaire Blackmann rencontra un chrétien indigène qui portait sur son front le signe qui distingue les idolâtres (une raie jaune entre deux raies blanches) et lui reprocha vivement cette lâcheté; celui-ci effaça le signe sur le champ; mais il n'est que trop probable qu'il le reprit bientôt pour échapper ainsi aux outrages et aux persécutions de ses compatriotes. Tout en reconnaissant que les Hindous convertis ont une connaissance de l'histoire et des doctrines de la Bible qui ferait honte à bien des chrétiens d'Angleterre, les missionnaires ne se dissimulent pas que la plupart de ces nouveaux chrétiens sont bien loin d'être aussi avancés sous le rapport de la connaissance intérieure et expérimentale des choses spirituelles, mais ils pensent avec raison qu'une connaissance solide est le plus ferme fondement de la vie chrétienne, et ils se réjouissent en pensant à ceux des membres de leurs églises qui marchent réellement dans la vérité. Ils ont eu aussi

bien des occasions de se convaincre de la grande utilité des écoles. Beaucoup de jeunes garçons manifestent une soif extraordinaire de science et un grand attachement au christianisme. Plusieurs ont supplié leurs parents de renoncer au culte des idoles et ont cherché à les instruire; mais ils ont été tourmentés par leurs parents qui ont cessé pendant un certain temps de les envoyer à l'école. Un jeune garçon de douze ans fut si cruellement battu par son père qu'il finit par se mettre à genoux devant l'idole ; mais il dit ensuite à son père qu'il l'avait fait contre sa volonté et contre sa conscience. « Tu m'as forcé à courber mes genoux devant l'idole, ajouta-t-il, mais tu ne peux faire violence à mon cœur. » On peut espérer de voir sortir des nombreuses écoles chrétiennes une race meilleure, dont le sentiment moral n'aura pas été étouffé par l'influence de l'idolâtrie.

La plus ancienne station de missions de cette contrée est celle de Vepery à une demi-lieue de Madras ; elle appartenait jadis à la mission danoise, et est maintenant dirigée par la Société pour la propagation de la connaissance chrétienne. Il y a là un séminaire et le missionnaire Cammerer est aidé par trois catéchistes. A cette station se rattachent vingt-trois villages qui contiennent mille soixante-quatorze habitants chrétiens.

Les méthodistes ont quatre stations de missions à Madras et dans les environs; on y compte six missionnaires, trois aides missionnaires et vingt-quatre instituteurs. Les églises sont composées de 287 personnes et les écoles renferment 812 écoliers. On prêche l'Evangile en anglais, en tamul, dans la langue dite *canara* et en portugais. Le missionnaire Cryer nous décrit, comme suit, les abominations d'une fête païenne :

« J'allai au grand temple pour voir les préparatifs de la fête. Le char immense était déjà couvert de tous ses ornements. Les chevaux du soleil presque aussi grands que

des chevaux vivants et placés en avant du char étaient ornés d'écarlate et d'or; les horribles figures placées dans les angles n'ont pas de modèle sur la terre, le reste du char était couvert de représentations de dieux indiens et et de leurs actions. Au-dessus du tout s'étendait un parasol doré. Au clair de la lune le char ressemblait à un temple doré. La multitude accourait autour de ce char, et tous paraissaient être dans l'attente de grandes choses. Au point du jour la rue qui conduisait au temple était pleine de voitures et de gens à pied. La première personne qui attira mes regards fut une vieille femme couchée sur le dos, et dont le visage barbouillé de blanc était exposé aux rayons du soleil. Quelques pas plus loin un homme entouré d'épines aigües invoquait ses dieux. Je vis ensuite six enfants qui paraissaient adorer un homme, et qui chantaient d'une manière très agréable en faisant les gestes les plus gracieux. Plus loin encore une misérable mère exposait tout nu au soleil un pauvre enfant auquel on avait arraché les yeux. Je vis plusieurs autres enfants dont les yeux étaient arrachés ou les membres tordus et comme brisés, et parmi eux plusieurs nouveaux nés. En revenant du temple d'autres martyrs se présentèrent à moi, et d'abord, un homme qui semblait n'avoir pas de bras parce que dès son enfance ils avaient été repliés en arrière sous la peau de son dos. Un autre homme tenait un couteau à la main et s'en donnait de tels coups que le sang ruisselait de son corps. On voyait évidemment qu'il avait bu une liqueur enivrante. Un vieillard peint de diverses couleurs marchait sur des pointes aigües et bénissait les enfants de ceux qui lui donnaient de l'argent en leur touchant les yeux et les joues. Ce n'est là qu'une petite partie de ce spectacle infernal; j'avais cru jusqu'alors que des scènes semblables étaient très rares, mais ce jour-là elles se présentaient à chaque pas. »

M. Cryer ayant fait un voyage à Conjeveram avec le

missionnaire Drew, ils virent représentés aux coins de toutes les rues les emblêmes les plus honteux de l'idolâtrie dominante dans cette contrée, et les événements les plus horribles de l'histoire de la déesse Siva. Ils se tinrent auprès du chemin pour prêcher, et une foule immense se rassembla autour d'eux. M. Cryer lut le chapitre xxv de l'Evangile de Saint Matthieu et parla sur le jugement dernier. Il lut ensuite dans le temple de Vischnou le discours de saint Paul aux Athéniens. Les missionnaires eurent des entretiens particuliers avec plusieurs Hindous sur des traités qui leur avaient été donnés précédemment. Bien des yeux se remplirent de larmes lorsqu'on parla des souffrances du Seigneur. Combien il est à regretter que le petit nombre des missionnaires ne leur permette pas d'entreprendre plus souvent de semblables voyages, car bien des âmes paraissent soupirer après la bonne nouvelle. La moisson est immense, espérons que le maître de la moisson enverra beaucoup d'ouvriers.

La Société des missions de Londres a envoyé trois missionnaires à Madras, MM. Smith, Drew et Crisp: la mauvaise santé des deux derniers les a forcés de revenir momentanément en Europe. Les Hindous soutiennent eux-mêmes plusieurs écoles. La plupart d'entre eux paraissent convaincus de la vérité du christianisme, et croient qu'il deviendra la religion du monde entier.

A Pulicat, à cinq milles au nord de Madras, un catéchiste nommé Regel prêche l'Evangile avec beaucoup de zèle, et a formé une petite Eglise composée de trente-six Anglais ou Portugais, et de soixante-dix Hindous convertis. La Société de Londres compte encore, dans la partie occidentale de la présidence, les stations de Vizagapatam, Cuddapah, Chittoor, Belgaum, Bellary, Bangalore, Salem, Combaconum et Coimbatore.

Le missionnaire Dawson est mort à Vizagapatam en 1832, après seize années de travaux dévoués. Les mis-

sionnaires Porter et Gordon, qui lui ont succédé, dirigent une église où se trouvent trente communians, une école de garçons, une de filles, une école du dimanche, et une salle d'asile pour les petits enfans. La population est de trente ou quarante mille habitants.

A Cuddapah, le missionnaire Howel a baptisé cinq adultes et dix enfants; il y a vingt-deux communiants. Un catéchiste indigène fait le service divin en Tamul.

A Chittoor, le missionnaire Bilderbeck a une église de cent treize chrétiens indigènes; six catéchistes indigènes l'aident pour les écoles et visitent les environs. On sollicite de tous côtés l'établissement de nouvelles écoles.

Belgaum est un poste militaire important, on y compte vingt-cinq mille habitants. Il y a deux missionnaires, MM. Taylor et Beynon, et quatre aides indigènes. M. Taylor écrit qu'il croit qu'il se livre un rude combat dans les esprits de bien des païens. Un Hindou qu'il pressait vivement de se dévouer au Seigneur, lui répondit avec une profonde émotion : « Le démon nous a enchaînés dans les castes, c'est une muraille plus forte que l'airain; perdre sa caste, c'est mourir tout vivant; comment en supporter la pensée? » Les missionnaires parcourent souvent le pays. M. Beynon visita Gokak, Kulladghy et plusieurs villages, et resta trois jours dans chaque endroit. On l'écouta avec attention, et plusieurs Hindous vinrent le trouver le soir pour lui faire des questions sur les choses qu'il avait enseignées. A Bejapour on lui remit un traité composé en hindoustan, par un mahométan; l'auteur paraissait connaître assez bien les Saintes-Ecritures et les mœurs des Européens. Il insistait sur le peu d'accord qu'il y avait entre les doctrines de l'Evangile et la conduite des chrétiens. M. Beynon écrit que ce livre contient des descriptions de bals, de mascarades et d'autres plaisirs de ce genre : « Bien des gens qui portent le nom de chrétiens, ajoute-t-il, ne se doutent pas que leur

conduite soit examinée d'aussi près par les païens, et ils ne se disent pas assez que leur mondanité est un puissant obstacle à la propagation de notre sainte religion. »

Bellary a trente mille habitants, sur lesquels on compte environ six mille mahométans; il y a dans cette ville trois missionnaires et cinq catéchistes indigènes : l'Eglise se compose de deux cents âmes. On a imprimé, dans l'imprimerie attachée à la Station, les Evangiles de Saint Marc et de Saint Jean, et un grand nombre de traités. Les missionnaires se sont rendus à la grande fête de Humpée, et ont prêché tous les jours à de nombreuses assemblées. Ils ont eu des auditeurs plus attentifs et moins disposés à faire des objections que l'an passé. Malgré la multitude qui se trouvait là, le char de l'idole serait demeuré immobile faute d'hommes qui voulussent le traîner, si les soldats du gouvernement n'avaient forcé le peuple à le faire. « Un état de choses aussi honteux ne peut pas subsister, » écrivent les missionnaires, « et déjà cette année à Conjeveram, on a interdit cet indigne usage de la force. »

On compte maintenant quatre missionnaires et neuf aides indigènes dans la Station importante de Bangalore. Cette ville renferme soixante mille habitants, moitié Canariens et moitié Tamuls. Les Wesleyens ont aussi à Bangalore deux missionnaires qui étendent leurs travaux jusqu'à Mysore et Seringapatam.

La Station de Salem, ville de soixante mille habitants, entourée de plusieurs villages, est dirigée par le missionnaire Walton, aidé de quatre instituteurs indigènes. M. Walton s'est rendu dans la grande ville d'Ahtour, où l'on devait célébrer une grande fête païenne, et les bramines ont été obligés de contraindre ses auditeurs à tirer le char de l'idole à force de coups. Vingt bramines vinrent eux-mêmes le soir s'entretenir avec le missionnaire : « Nous avons entendu parler ces derniers jours, lui dirent-ils, d'un Jésus-Christ qui, d'après vous et les

vôtres, doit être le Sauveur du monde; nous désirons entendre son histoire, pour apprendre comment il a été fait Rédempteur.» «Nous éprouvâmes une grande joie de ce désir de s'instruire, écrit le missionnaire, et pendant trois heures nous lûmes et parlâmes sur l'Incarnation et l'histoire du Seigneur, et nous terminâmes l'entretien par une courte prière.»

Il y a eu depuis quelque temps beaucoup moins d'élèves dans les écoles parce que les parents ont commencé à s'apercevoir des effets de l'instruction que leurs enfants y recevaient. Le père d'un écolier de douze ans fit une idole de bois, la couvrit d'ornements et de fleurs et voulut se prosterner devant elle pour l'adorer; mais son fils lui dit: « mon père, comment pourrais-tu faire une chose aussi insensée et aussi coupable que d'adorer un morceau de bois qui ne peut faire ni bien ni mal?» le père ne répondit à son fils qu'en le maltraitant, et depuis cet événement beaucoup de parents ont retiré leurs enfants de l'école.

A Combaconum travaille le missionnaire Edmond Crisp avec quatre aides indigènes. L'église est composée de cent vingt-cinq âmes; il y a cinq cent vingt-un écoliers dans douze écoles dont huit sont soutenues par des contributions recueillies sur les lieux.

Le missionnaire Bawn Addis réside à Coimbatore et a sous sa direction dix aides indigènes qui sont distribués dans les villes principales du district. Ils se réunissent tous les mois à Coimbatore pour rendre compte de leurs travaux. La femme du missionnaire surveille l'école de filles soutenue par des amis chrétiens.

La société des missions de l'Eglise anglicane entretient un catéchiste à Tellicherry sur la côte de Malabar. La mission sur les montagnes de Nil-Gerri a été abandonnée ainsi que le séminaire pour les enfants des missionnaires. L'intéressante station de Mayaveram dans la Carnatie se trouve aussi entravée par le départ et la mort du digne

missionnaire Barenbruck. L'hindou Dwaperesadam, qui après avoir fidèlement travaillé pendant long-temps comme catéchiste a été consacré missionnaire, se trouve presque seul, le missionnaire Schmid ayant été obligé de retourner sur le Nil-Gerri à cause de sa santé. L'église formée par M. Barenbruck se composait de trente-deux communians, vingt-sept baptisés, vingt-cinq candidats pour la communion; il y avait cinq cent quarante garçons et vingt trois filles dans trente écoles. Dans le petit village de Valangaman on adorait depuis plusieurs générations un grand arbre appelé Madura Viran (le héros de Madura), on lui offrait chaque année des brebis, des poules, des cochons, du vin etc., et il n'était pas permis aux étrangers d'approcher de cet arbre. Lorsque les habitants du lieu se reposaient ou se couchaient sous son ombrage, ils n'auraient pas osé tourner leurs pieds vers lui de peur de l'offenser. Lorsque ces hindous eurent été convertis, ils eurent honte de leur superstition et coupèrent quelques grosses branches de cet arbre pour bâtir l'école qui servait aussi de chapelle. Le vieux chef du village qui avait fait couper ces branches fut indisposé quelques jours après, et les païens ne manquèrent pas de dire qu'il étoit puni par le Viran. Le vieillard se décida alors à faire abattre l'arbre tout entier pour montrer le néant de ces craintes. L'arbre tomba et des centaines de païens l'apprirent avec surprise et avec terreur. Pendant une semaine on accourut de tous côtés pour voir cette merveille. On menaça les nouveaux convertis de la vengeance du Viran; mais comme il n'arriva rien d'extraordinaire, bien des gens demeurèrent interdits et cet évènement exerça une heureuse influence.—On va envoyer trois nouveaux missionnaires à Mayaveram.

Nous donnerons ici quelques détails sur la mission entreprise dans le Canara par la Société des missions de Bâle. La province anglaise de Canara s'étend sur la côte occidentale de l'Inde entre les ghattes et la mer. Elle a

trois cent quarante milles carrés et contient six cent mille habitans parmi lesquels on compte un assez grand nombre de mahométans et environ vingt mille catholiques qui dépendent de l'évêque de Goa (dans les possessions portugaises.) Les travaux des missionnaires allemands dans ces contrées, peuvent devenir d'autant plus importants que la langue du Canara se parle dans une étendue de deux milles carrés et jusqu'à Mysore, Bangalore, Hayderabad et Belgaum. Dès 1833, la Société des missions de Bâle s'était décidée à entreprendre cette mission d'après les sollicitations de chrétiens anglais établis dans ce pays où l'on n'avait pas encore vu de missionnaires. En 1834 les missionnaires Lehner, Hebich et Greiner débarquèrent à Calicut; avant la fin de l'année ils se rendirent à Mangalore pour y commencer leurs travaux. Mangalore est un port florissant qui contient trente mille habitants. Les missionnaires commencèrent par s'appliquer à l'étude des deux langues les plus généralement répandues, celle de Canara et celle de Cancon. Les missionnaires de Serampore ont déjà traduit le Nouveau Testament dans la seconde de ces deux langues, et les missionnaires possèdent un exemplaire des quatre Evangiles de cette traduction. Le missionnaire Hebich à fait un grand voyage dans l'intérieur du pays et a trouvé le peuple généralement disposé à écouter la prédication de l'Evangile. Avec l'aide d'un pieux catéchiste nommé Malachie les missionnaires ont commencé à prêcher l'Evangile, et ils ont fondé une école pour les enfants des pauvres sudras et une autre pour ceux des bramines.

Nous citerons encore les passages suivants du journal des missionnaires: «Il ne se passe guère de jours sans que nos païens et nos Musulmans viennent nous trouver pour s'entretenir de la religion. Il nous est arrivé plus d'une fois de voir des gens qui deviendraient volontiers chrétiens pour quelques roupies. — Depuis le commen-

cement de ce mois nous avons reçu plusieurs visites d'une femme d'un rang distingué qui était évidemment dans l'angoisse, pour le salut de son âme immortelle. Le Seigneur nous a fait la grâce de l'amener du sentiment orgueilleux de sa propre justice à l'humble Agneau de Dieu, en qui elle croit maintenant, et auprès de qui elle a trouvé du repos pour son âme. — Ces derniers jours nous n'avons presque pas eu d'enfants dans nos écoles. Les Mahométans et les Bramines inquiètent et effraient les parents en leur disant : Les *padres* (les missionnaires) donneront de la viande à manger à vos enfants et les rendront ainsi chrétiens. Ces pauvres gens ne se font aucune idée de ce que c'est qu'être chrétien. Manger de la viande, boire du vin, porter des vêtements différents, c'est là selon eux ce qui fait qu'on est chrétien. — Ainsi par exemple dès qu'ils mangent de la viande, ils perdent leur caste, et se voient alors forcés de devenir chrétiens. — — Un vieux bramine est venu depuis quelque temps dans la ville et manifeste une grande opposition à notre œuvre. « On n'a pas besoin de vous ici, me dit-il publiquement dans le bazar; notre religion est un autre chemin qui conduit aussi au ciel. Il nous attaque aussi continuellement dans les places publiques. Il porte dans sa main quatre grands clous, et dit d'un air de dérision en les montrant, le roi de ces chrétiens a été attaché sur la croix avec des clous semblables à ceux-ci. On trouve donc aussi parmi les Hindous des gens pour lesquels la croix de Christ est scandale et folie. »

La mission de Mangalore exerce déjà une heureuse influence sur le petit nombre d'anglais qui habitent ce pays. Ils ont souscrit pour des sommes assez considérables, et leur générosité a encouragé la société de Bâle à envoyer quatre nouveaux messagers de la Bonne Nouvelle destinés à fonder une station dans le Haut-Canara, MM. Mœgling, Bayer, Frey et Lœsch. Ils sont arrivés le 8 Novembre 1836

à Bombay et sont allés delà trouver leurs frères à Mangalore. Tandis que trois d'entre eux s'occupent à étudier la langue du Canara, Mægling a accompagné le missionnaire Hebich dans un voyage dans la province de Bejapour, afin de préparer l'établissement d'une station dans la ville d'Hoobly dans le voisinage de Darwar.

Nous espérons que la révolte des Mahométans contre le gouvernement anglais dans le Canara n'aura pas arrêté les progrès d'une mission qui a commencé sous de si heureux auspices.

VARIÉTÉS.

Sacrifices humains dans l'Inde.

Le district de Goumsur forme la partie nord-ouest des Circars ou Serkars septentrionaux, au sud de la province d'Orissa dans le Bengale. On y offre, chaque année, des sacrifices humains appelés Miria Pouja. Les victimes qui servent à ces rites sanglants sont ordinairement dérobées dans la partie basse du pays; si ce sont des enfants, on attend pour les immoler, qu'ils aient atteint l'âge prescrit par la loi. Voici la manière dont s'accomplissent ces pratiques barbares : on frissonne en les rapportant. On voudrait se persuader que de telles descriptions sont exagérées; et pourtant rien n'est plus authentique que le récit suivant emprunté à un journal publié à Madras et confirmé par le témoignage des missionnaires de Vizigapatam.

Quand le jour marqué pour le sacrifice est arrivé, les Khounds ou habitants de la partie élevée du Goumsur, s'assemblent revêtus de leurs habits de fête; les uns

portent des peaux d'ours sur leurs épaules ; d'autres laissent pendre derrière leur dos la queue du paon ; des troisièmes ornent leur tête de longues plumes de diverses couleurs. Ainsi parés, ils dansent, sautent, folâtrent au son du tambour et d'un instrument qui ressemble assez à la cornemuse ou musette. A midi, le Jani ou grand-prêtre, aidé des prêtres subalternes, lie l'infortunée victime à un poteau solidement fixé en terre ; alors les sauvages se précipitent sur elle et lui coupent à l'envi, avec des couteaux tranchants, des morceaux de chair tout le long du corps et se disputent les uns aux autres ces lambeaux sanglants et palpitants. On attache une grande valeur au premier morceau ainsi détaché du corps de la victime : car on suppose qu'il possède une vertu supérieure; aussi fait-on tous ses efforts pour l'obtenir

A Guddapore le sacrifice, dont il vient d'être fait mention, est ordinairement précédé d'une autre cérémonie tout aussi cruelle. On creuse une fosse de sept pieds de long au-dessus de laquelle on suspend horizontalement le corps vivant de la victime. Comme le malheureux est attaché au moyen d'une corde, par le cou et par les pieds aux deux extrémités de la fosse, il est obligé pour ne point s'étrangler d'étendre ses mains à droite et à gauche et de se soutenir ainsi au-dessus de l'ouverture qui va devenir son tombeau. Le prêtre Jani, après s'être acquitté de diverses cérémonies en l'honneur de la déesse Manekisiri, prend alors une hache et en frappe six coups, à égale distance, depuis les pieds jusqu'à la tête, en répétant les nombres un, deux, trois, etc. *rondi, rendi, moonji, nalgi, chingi, lajgi* et au septième coup, *argi*, il décapite la victime ; le corps tombe dans la fosse, on le couvre de terre et alors commencent d'infernales orgies.

Une cérémonie semblable a lieu au commencement de l'année, dans le même pays, pour obtenir de riches moissons. On emploie, comme victimes, dans ces occa-

sions, des enfants mâles destinés à cela dès leurs plus jeunes années et vendus dans ce but aux Mallees ou Kunwars chefs des différents villages. Quand le sol est prêt à être ensemencé, on conduit la victime en plein air et on la lie pour plus de sûreté. Alors les cultivateurs s'assemblent, et dans un certain moment plus favorable qu'un autre selon eux, ils mettent en pièce avec des instruments tranchants le corps de la pauvre créature, chacun d'eux lui coupant un morceau de chair, le plus promptement possible, et se hâtent d'aller exprimer le sang qui en découle, sur le champ que ce sang est destiné selon eux à fertiliser. Le morceau de chair est également enfoui dans la terre, pendant qu'il conserve encore sa chaleur. En hachant ainsi le corps de la victime, on a bien soin de ne pas toucher aux parties vitales : car si elle mourait avant que son sang eût été répandu sur le sol qui doit le recevoir, le charme serait perdu et la cérémonie deviendrait inutile.

Comme on reprochait à quelques Khounds la barbarie d'une pareille pratique, ils répondirent avec beaucoup de sang froid : « Que voulez-vous que nous fassions? si nous n'avions pas recours à ce moyen, nous n'aurions aucune récolte. »

C'est une armée du gouvernement britannique, qui a pénétré dans le Goumsur pour y apaiser une révolte des habitants du pays, qui la première a révélé l'existence des horreurs que nous venons de rapporter. Vingt-deux victimes, (parmi lesquelles quatorze enfants) déjà liées pour le sacrifice, ont été délivrées par les officiers de l'armée de Madras et transférées dans le camp où elles ont été mises en sûreté.

Nous nous serions abstenu de rapporter les horreurs qu'on vient de lire, si nous n'avions pas cru que des traits de cette nature sont propres à mieux faire apprécier aux chrétiens, les priviléges dont ils jouissent, à leur

rendre sensibles les maux sans nombre que le paganisme traîne à sa suite, et à leur faire comprendre la nécessité d'envoyer aux païens cet Evangile du Fils de Dieu, qui peut seul les arracher à la profonde misère où ils sont plongés. Chrétiens, qui vivez comblés des bénédictions de l'Evangile de Christ, jetez les yeux sur ces scènes de douleur et de dégradation; rapprochez-les des priviléges de votre heureuse condition; rappelez-vous le Sauveur dont les souffrances et la mort vous ont acquis ces bienfaits et n'oubliez pas que le Dieu qui, dans son amour, vous envoya des messagers de paix pour vous annoncer son salut, vous oblige, en retour de tant de grâces, à faire proclamer parmi toutes les nations, l'Evangile de paix et de liberté qui a sauvé vos âmes.

Il est consolant pour nous, en terminant cet article, de pouvoir annoncer à nos lecteurs que les directeurs de la Société des missions de Londres songent sérieusement à fonder une mission chez les Khounds. Ce peuple, tout dégradé qu'il est par de barbares superstitions, mène du reste une vie assez simple; ses mœurs sont celles d'un peuple de pasteurs; il demeure dans les montagnes, loin de tout contact avec les vices et les préjugés des autres habitants de l'Inde; le joug abrutissant des castes n'y est pas connu; ses prêtres n'exercent presque aucune influence sur lui, et il est à présumer que les monstrueuses pratiques dont il vient d'être fait mention, doivent être attribuées à l'ignorance bien plus qu'à la cruauté, et que dès qu'on en aura montré aux Khounds l'inutilité et le crime, ils s'empresseront d'y renoncer.

Si le projet de la Société des missions de Londres est mis à exécution, l'existence des Khounds n'aura été révélée à l'Europe chrétienne, que pour exciter sa compassion et exercer sa charité.

Lettre des membres de l'Eglise de Rarotonga.

Nous avons publié, il n'y a pas long temps, un article sur les progrès du christianisme dans l'île de Rarotonga (1) (Océanie). Pour faire suite à ces nouvelles, nous communiquons ici quelques passages d'une lettre que l'Eglise indigène de cette île a adressée, sous la date du 9 mars 1837, à l'Eglise de King-street Portsea, à Londres, qui lui avait envoyé deux cloches :

Aux amis et frères de l'Eglise d'Angleterre, et au ministre de notre ministre, M. Pitman (2).

« Puissiez-vous être sauvés par le vrai Dieu, Jéhovah, qui a regardé vers nous avec compassion, et qui nous a bénis. Voici nos paroles, que nous vous écrivons, afin que vous puissiez les connaître. Notre état précédent était celui de païens; ce que nous faisions était entièrement mauvais; nous adorions les idoles. Le nom de notre grand Dieu était Tangaroa; nous égorgions des hommes et nous les lui offrions, parce que nous pensions qu'il était le vrai Dieu et que nous prenions plaisir à le servir. Mais quand la parole de Dieu arriva dans notre pays, elle nous apprit que Jéhovah est le vrai Dieu, et que Jésus est le sacrifice par lequel les péchés sont pardonnés. C'est M. Pitman qui nous instruisit à fond dans ces choses, et qui nous apprit aussi à lire et à écrire. Hommes, femmes et enfants comprennent maintenant.

« Plusieurs ont été admis dans l'Eglise; les gens se font baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Nous avons maintenant des habitations confortables; nous méditons sur les compassions adorables de Dieu, et

(1) *Voyez* pag. 146 et suiv.

(2) M. Pitman, missionnaire à Rarotonga, était membre de l'Eglise de King-street Portsea.

nous nous réjouissons de ce que vous priez Dieu pour nous.

« Voici une autre parole que nous avons à vous dire, frères : nous prions Dieu pour tous les peuples païens, afin qu'ils deviennent aussi le peuple de Dieu.

« Une autre chose dont nous avons à vous informer, c'est que deux hommes ont été élus diacres par notre Eglise, et que deux autres ont été mis à part et envoyés chez les païens, dont nous avons pitié à cause de leur ignorance de la parole de Dieu.

« Encore une parole. Nous avons reçu les deux cloches que vous nous avez envoyées ; lorsque nous les reçûmes, ces choses étranges nous surprirent beaucoup.

« Si cela vous est agréable, écrivez-nous une lettre, afin que nous puissions connaître vos pensées, et nous réjouir de savoir ce que vous avez à nous dire... Nous n'avons rien à ajouter, frères.

« Cette lettre est écrite par l'Eglise de Rarotonga, à Vaikotobou, où réside M. Pitman. »

Effets de la grâce sur quelques Bushmen convertis.

M. le docteur Philip visita un jour une église de Hottentots qui comptait quatre cents membres; soixante-dix personnes étaient alors inscrites sur la liste des candidats au baptême; sept d'entre elles étaient Bushmen. « Leurs cheveux étaient crépus et bouclés, dit le docteur Philip, en parlant de ces derniers ; ils étaient couverts d'un sale manteau de peau de mouton ; jamais de leur vie, peut-être, leur corps n'avait été lavé. Ils avaient été amenés à la foi depuis peu par le moyen d'un Bushmen, leur compatriote, déjà converti ; maintenant ils venaient faire une profession publique de leur foi en Jésus. Ils étaient si profondément émus, qu'ils pouvaient à peine parler, lorsqu'on les interrogeait tour-à-tour. » Le docteur Philip déclare qu'il n'a jamais entendu exposer des vues plus

saines sur l'Evangile, l'horreur du péché, la corruption du cœur humain, la nécessité du salut par Christ, et le prix de la sainteté. Mais, quand il rapprochait leur langage de leur apparence extérieure, il pouvait à peine en croire ses oreilles. Ces hommes parlaient en chrétiens expérimentés, tandis qu'à les juger par leur extérieur, on les aurait pris pour des sauvages abrutis, qui n'avaient jamais entendu l'Evangile. Ils lui faisaient, dit-il, l'effet de cet insecte vil qui, après s'être transformé, brise au printemps l'enveloppe grossière dont il s'est entouré lui-même, pour déployer au soleil ses ailes magnifiques.

NOUVELLES RÉCENTES.

Départ d'un vaisseau missionnaire pour l'Océanie.

Nous avons eu occasion de dire quelque part dans ces feuilles (1), qu'avant de quitter Londres pour retourner dans l'Océanie, le révérend J. Williams avait exprimé le désir et montré la nécessité d'avoir à sa disposition un vaisseau appartenant en propre à la mission dans les îles de la mer du Sud, et au moyen duquel les missionnaires pussent se transporter d'une île dans une autre, suivant les besoins du moment, et accélérer ainsi les progrès du christianisme dans la Polynésie. Les directeurs de la Société des missions de Londres, approuvant le plan qui leur avait été soumis, ont fait dans ce but l'acquisition du *Camden*, bâtiment de deux cents tonneaux, et ce vaisseau vient de partir pour l'Océanie, ayant à son bord le révérend J. Williams et son épouse, et dix-huit autres missionnaires, hommes et femmes, destinés pour Raiatéa,

---

(1) *Voyez* p. 116 note.

Tahiti, Rarotonga, les Marquises, les Navigateurs et diverses autres îles.

Le 11 avril dernier, les directeurs et d'autres amis de la Société des missions de Londres, au nombre de quatre cents environ, ont accompagné les missionnaires, de Londres à Gravesend, sur le bateau à vapeur la *Ville de Cantorbéry*, loué dans ce but. A dix heures du matin, le bâtiment quitta le pont de Londres; le pont et le port étaient alors couverts de parents et d'amis des missionnaires. Au moment où le vaisseau leva l'ancre, les missionnaires furent salués avec des acclamations cordiales, et de sincères vœux, par toute cette multitude réunie pour être témoin de leur départ. Lorsqu'on approcha de Gravesend, les missionnaires et leurs femmes se rassemblèrent sur la partie postérieure du pont, et y prirent individuellement congé de toutes les personnes qui les avaient suivies à bord. On retracerait difficilement les détails d'une scène si émouvante. Il y a quarante ans, *le Duff* descendait la Tamise, transportant les premiers missionnaires dans les îles de la Société (1). Alors tout était incertitude sur l'avenir d'une mission en projet : aujourd'hui les missionnaires partants allaient jouir du ravissant spectacle des succès de leurs devanciers. Il y a quarante ans, les amis des missions qui assistèrent au départ *du Duff*, comme aujourd'hui ils accompagnaient *le Camden*, pouvaient craindre tout en espérant, s'inquiéter tout en croyant. Le 11 avril 1838, ils n'avaient dans le cœur que des émotions de gratitude, et sur les lèvres que des paroles de bénédiction pour les résultats obtenus, et d'encouragement quant aux résultats à obtenir.

---

(1) *Voyez* IIIe année, p. 215.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE BÉERSÉBA.—*Lettre de M. Rolland.*

Béerséba, 12 Décembre 1837.

« Messieurs et très honorés Frères,

« Le retard que vous avez pu remarquer dans ma correspondance, est dû à deux raisons principales : D'abord, pendant les trois mois qui viennent de s'écouler, les travaux spirituels de la station ont été si considérables, qu'ils ne m'ont laissé que peu de temps pour vous écrire. J'ai aussi été fatigué par les peines du dedans, accablé par les dangers du dehors, je veux dire par cet état de commotion dans lequel se trouve ce pays depuis quelque temps, et qui est causé autant par les guerres qui nous désolent, que par l'émigration dans le nord des fermiers de la colonie, obligés de passer par ma station. Durant trois mois, nous avons vécu dans de continuelles alarmes, dues à des expéditions de Cafres qui sont venus porter la désolation et la terreur dans nos quartiers. Voilà, Messieurs, les deux circonstances qui ont retardé l'envoi de cette lettre; leur développement va en former le contenu; j'ai donc à vous parler de nos travaux et de nos épreuves.

Augmentation de la population de la station.

« Nos occupations ont été multipliées par une augmentation considérable de notre population. Je pense que le nombre des habitants de la station s'est accru de plus d'un tiers, depuis que j'ai écrit ma dernière lettre. Plusieurs centaines de Bassoutos indigents s'étaient rendus dans la colonie, il y a quelques années, pour servir à gages chez les fermiers et regagner, par leurs travaux, le bétail qu'ils avaient perdu dans leurs anciennes guerres contre les Cafres et les Korannas. Ver le mois de mars dernier, un parti de Cafres se glissa parmi les fermiers, tua un grand nombre de ces Bassoutos, et enleva le bétail qu'ils avaient recouvré. Ceux qui restaient, craignant le même sort, et se voyant abondonnés des fermiers, évacuèrent la colonie, par petites bandes de cinq, dix ou vingt individus. Comme Béerséba se trouvait sur leur passage, ceux qui y avaient des amis, s'y arrêtèrent; d'autres se fixèrent dans de petits villages qu'ils construisirent à part. Il en passe encore chaque semaine : les uns s'établissent au milieu de nous, les autres vont plus loin.

L'école.

« Cette augmentation de population a promptement doublé le nombre de nos écoliers. Non seulement les enfants, mais aussi les adultes vinrent d'abord en foule à l'école, et dans notre chapelle en pieux on ne me laissait aucun passage, pour aller d'une classe à l'autre. Les plus jeunes de nos écoliers se trouvant oppressés par les adultes, je dus retrancher de la grande école tous ceux qui pouvaient appartenir à l'école des enfants. A cet effet, j'élevai un bâton horizontalement, devant la porte, à la hauteur de trois pieds et demi environ, et je fis sortir tous ceux qui pouvaient passer dessous, sans se

courber. Il s'en trouva quatre-vingt-six. J'eus alors un peu plus de place pendant deux jours; mais au troisième, l'école se trouvait tout aussi remplie qu'auparavant. Je comptai en sortant deux cent quarante écoliers, de sorte qu'avec les enfants qui fréquentent l'école que ma femme tient aussi régulièrement que ses occupations de ménage le lui permettent, il n'y a pas moins de trois cent cinquante personnes qui apprennent journellement à lire la Parole de Dieu. Il est vrai qu'il en est cinquante au moins, qui n'iront guère plus loin que l'alphabet, attendu qu'elles sont trop âgées, pour apprendre à lire. Mais le plus grand nombre épellent; l'une des classes commence à lire de courtes sentences; quatre individus seulement parmi les Béchuanas lisent l'Evangile selon Saint Luc. Parmi les Bastards, il y a dix personnes qui lisent le Nouveau-Testament, en hollandais. Cinq de ces derniers écrivent couramment sous dictée, et deux d'entre eux font quelquefois des thêmes sans faute. Outre ces leçons, ils en reçoivent deux de chant, l'une en hollandais, l'autre en Béchuana. Nous exécutons, avec les Bastards, quelques morceaux à trois voix. Les Béchuanas chantent seulement le ténor. L'école me prend toute la matinée, et ne pouvant suivre qu'imparfaitement le système de l'enseignement mutuel, faute d'*apparatus* et d'un local convenable, je me trouve exténué de fatigue, après la classe. Je dois parler beaucoup et respirer long-temps un air épais, au milieu de deux cents individus couverts de peaux de moutons avec la laine, en grande partie luisants de graisse, et exhalant par leur sueur une odeur désagréable et malsaine. Pour rémédier, autant que possible, à cet inconvénient, j'ai discontinué momentanément l'école, et je m'occupe à ajouter une aîle à la partie postérieure de la chapelle. Elle l'agrandira d'un tiers, et lui donnera la forme d'un T, au lieu de celle d'un oblong qu'elle avait précé-

demment. En sortant de l'école, je suis très content de revenir à la maison, pour me reposer; mais je suis toujours suivi d'une vingtaine d'individus qui me demandent des livres, pour lire dans leurs huttes. Comme je manque d'ouvrages élémentaires, j'ai dû déchirer ceux qui me restaient, pour leur en donner à chacun une page. Quand ils la savent lire, ils viennent l'échanger contre une autre. Quelquefois, je leur dis : « Je n'ai plus de livres, et je suis fatigué; revenez demain. » Alors ils s'asseyent, et ils ne quittent la maison, qu'après avoir reçu un morceau de livre. Cet empressement à apprendre à lire a été produit par un réveil religieux, qui a eu lieu parmi les Bassoutos. Très faible dans son commencement, il est très général aujourd'hui. J'en fais remonter l'origine à l'époque où nous avons commencé nos cultes journaliers du soir.

Baptême de dix adultes et de six enfants.

« Il y a quatre mois environ, que nos six candidats parmi les Bastards ont reçu le baptême, avec six des plus jeunes de leurs enfants. Ils furent, en même temps, reçus membres de notre petite Eglise. Nous eûmes la joie de prendre avec eux la cène du Seigneur, le jour même de leur baptême. Depuis lors, ils ont marché d'une manière digne de leur nouvelle vocation. *Feeland*, *Piet*, *Frans* et *Rachel* ont conservé leurs noms. *Fetji* a pris le nom de *Sophia* (le mot Fetji en est le diminutif), et *Voit-Boy* a choisi celui de *Jacobus*. Des six Béchuanas, qui, pendant plus d'une année, sont régulièrement venus s'entretenir avec moi du salut de leurs âmes, quatre, un homme et trois femmes, ont été baptisés, il y a trois mois, après avoir reçu des instructions préparatoires à ce saint sacrement. Comme nous ne le leur avons administré que lorsque nous les avons crus réellement convertis, et qu'a-

près leur avoir fait faire une confession publique de leur désir de renoncer au monde et de vivre en communion avec Dieu, ils ont pu, en le recevant, être ajoutés au nombre des membres de notre Eglise. Leurs noms sont : *Juli* (Juillet), *Mina, Sekoutou* et *Catherine.*

« *Juli* est le premier fruit que nous recueillons parmi nos Barolongs. Il est frère du chef Moé, et l'un des plus anciens habitants de Béerséba. Il y avait long-temps qu'il gémissait sous le poids de ses péchés, quand il vint, pour la première fois, me parler de sa misère et me demander ce qu'il fallait faire pour être sauvé. Bien qu'il n'ait manifesté ses sentiments que long-temps après les trois autres candidats qui ont été baptisés avec lui, ses convictions religieuses étaient si fortes cependant, ses besoins si pressants et sa foi si vive, que je n'ai pas cru devoir hésiter à le recevoir. Le Seigneur a déjà béni ses paroles et son exemple. Sa femme est réveillée depuis quelque temps, ainsi qu'un de ses amis appartenant à la même tribu.

« Chez *Mina*, le réveil religieux n'a pas été aussi prononcé. Un séjour de quelques années parmi les fermiers l'avait mise à même de parler le hollandais. Elle avait des connaissances préalables, mais sans convictions religieuses; depuis long-temps, elle connaissait, jusqu'à un certain point, le plan du salut; mais ce n'est que le sentiment profond de ses péchés et de la justice de Dieu, qui l'a décidée à se donner à lui et à vivre pour sa gloire.

« *Sekoutou* est une veuve déjà âgée. Ame simple, elle a reçu l'Evangile avec joie, et elle s'est donnée à Dieu, avec une entière sincérité. « Pensez-vous, lui dis-je un jour, que vous ne vous repentirez pas de vous être consacrée au Seigneur? Le monde n'attirera-t-il plus vos désirs ? » Elle me répondit : « Il y a long-temps que je n'ai plus rien à faire avec le monde ; je suis veuve et âgée,

et il ne me reste plus qu'un désir : celui de chercher et d'acquérir les biens éternels que Jésus nous a procurés par sa mort. »

« *Catherine* est une femme de moyen âge, dont le christianisme a complètement changé le caractère et même la contenance. Il y a dix-huit mois, que, pour la première fois, elle vint s'entretenir avec moi de son état spirituel. Tout ce qu'elle put me dire alors ce fut ces courtes paroles : « Je suis troublée, j'ai peur. » Elle ne savait pas ce qui la troublait. Dans son costume séchuana, elle me parut une femme très âgée; et ses traits défaits, ses yeux baissés, son air triste et mélancolique ne pouvaient que me confirmer dans cette idée. Elle ne savait rien, ni du péché, ni du Sauveur; et son âge et son ignorance m'ôtaient l'espoir de la voir devenir ce qu'elle est aujourd'hui. Sa tristesse et sa mélancolie sont changées en une joie pure et en une espérance vive. Mise à l'européenne, elle paraît rajeunie de vingt ans. Les yeux qu'autrefois elle tournait, tout tristes, vers la terre, aujourd'hui elle les fixe brillants sur vous; ses traits et son sourire portent l'empreinte de la reconnaissance. Non seulement elle a reçu les doctrines de l'Evangile; mais elle en a aussi compris l'esprit. Elle m'a déjà été très utile dans mon ministère, en m'aidant à bien connaître les candidats que j'ai reçus, depuis son admission dans l'Eglise, et dont il me reste, Messieurs, à vous parler.

Réception de vingt-huit candidats au baptême.

« Pendant que les personnes, dont il vient d'être question, recevaient des instructions religieuses, une seconde classe de candidats se réunissait chez moi, une fois par semaine, pour s'enquérir de la voie du salut. Le temps, dont je pouvais disposer, ne me permettant pas de leur parler séparément, je les recevais tous ensemble, et,

avant de les congédier, je devais, chaque fois, entendre, l'un après l'autre, trente discours sur l'expérience, les besoins, les désirs et les espérances de chacun de mes auditeurs. Je devais aussi répondre à chacun d'eux, ce qui prolongeait fort chaque exercice, qui ne me prenait pas moins de deux à trois heures de l'après-midi. Tous, à peu près, ont continué à faire la même confession de leurs péchés, à déclarer leur foi au Fils de Dieu, ainsi que leur ferme résolution de renoncer au monde, de vivre pour Jésus-Christ, et, avec son secours, de rechercher sans cesse les biens éternels et impérissables. Ceux qui n'ont pas persévéré, ont été remplacés par d'autres que des progrès rapides dans la foi ont promptement mis au niveau de leurs devanciers. Aussitôt que j'eus baptisé les quatre personnes dont j'ai parlé plus haut, je dus recevoir ceux-ci (au nombre de vingt-huit) candidats au baptême, afin d'ouvrir une seconde classe aux nouveaux aspirants. Depuis deux mois que je leur donne des leçons de religion, deux fois par semaine, ils ont fait des progrès remarquables dans la connaissance du salut. Hommes et femmes, je les fais prier tour à tour et d'abondance, et je vois par leurs prières, qu'ils ont compris les vérités du salut, et se les sont appliquées. Comme preuve de la conversion de quelques-uns d'entre eux, je vous citerai les beaux effets de leur foi à l'Evangile. Quatre d'entre eux étant polygames, ils ont préféré renoncer à leurs femmes plutôt qu'à leur salut. L'un, en ayant trois, a renvoyé les deux plus jeunes à leurs parents, et a gardé celle qu'il avait épousée la première. Les autres, qui en avaient chacun deux, en ont fait de même. Les femmes ont de leur côté montré la même soumission à la loi de l'Evangile. L'une d'entre elles était la seconde et jeune épouse d'un Mossouto : elle s'est séparée de celui qu'elle appelait son mari, avant d'être reçue candidat. Ces

exemples de la sévérité de la loi évangélique et la vue d'aussi grands changements de mœurs ont jeté l'épouvante dans le cœur de plusieurs polygames. Quelques-uns ont quitté la station, dans la crainte d'être gagnés par l'Evangile, ou de perdre leurs jeunes femmes. Pour apprécier, comme preuve de conversion réelle, ces faits remarquables, il faut savoir d'abord, qu'outre la passion qui porte les Béchuanas à prendre plusieurs femmes, ils s'exposent, en les rendant à leurs parents, à perdre le prix qu'ils ont donné pour les avoir. Ensuite, les femmes sont pour eux une grande source de richesse ; elles leur fournissent du pain en abondance par la culture des jardins. Enfin, plus ils ont d'enfants ou de filles à vendre, plus aussi ils peuvent se procurer de bétail. En embrassant le christianisme, un Mochuana renonce non seulement à l'espérance d'un tel gain, mais aussi à la jouissance de plusieurs avantages présents. Il ne veut plus vendre ses filles ; car sur ce point aussi, il doit suivre le commandement, que Dieu nous a donné, d'élever nos enfants dans la crainte de son nom. Nos candidats ont encore à supporter les railleries non pas seulement du monde, en général, mais aussi celles de leurs amis, en particulier, celles de leur chef, de leurs femmes ou de leurs maris, qu'ils abandonnent. Quelques femmes ont même reçu des coups de bâton de ceux dont elles se séparent, pour obéir à l'Evangile ; mais elles sont demeurées fermes, et elles sont devenues, dans l'occasion, autant de prédicateurs, pour annoncer le salut et répandre la vie.

Réveil d'une trentaine de Béchuanas.

«Après la réception de ces candidats, d'autres Béchuanas sont venus me confesser leurs péchés et m'exprimer leur désir de se donner au Seigneur. Le nombre s'en accroît de jour en jour. Hier, jeudi, j'en ai compté trente-un qui

paraissaient gémir sous le poids de leurs péchés, et soupirer après le moment de leur délivrance. L'un disait : « je suis le plus grand pécheur de tous ; je suis un voleur, un adultère et un meurtrier. Ce sont ces péchés qui me tourmentent et dont je désire que Jésus me délivre. » Un autre disait encore : « Ce sont mes transgressions qui m'amènent ici ; entre une infinité de péchés horribles, j'ai tué un homme par la magie. Je tremble à cause de mes péchés, et je crains le grand feu (l'enfer) ; car j'irai là, si Jésus ne me délivre. » Une femme ajoutait : « J'ai parcouru le monde : j'ai été mariée à des hommes de différentes nations, je me suis rendue coupable de tous les péchés, mais aujourd'hui je me réjouis d'être venue ici pour apprendre que Jésus est mort pour mes péchés. Je désire me donner à lui. » — « J'ai aussi, remarquait une autre femme, parcouru le monde en faisant le mal. Je me disais : Tu es forte et robuste ; personne ne t'égale ni en force ni en sagesse. Je pensais que je vivais par moi-même, tandis que c'était Jésus qui prolongeait mes jours, par un effet de son amour afin que je ne mourusse pas avant d'avoir entendu la bonne nouvelle du salut. Puisque Jésus m'a tant aimée, je veux me donner à lui. » Enfin un cinquième a prononcé ces paroles remarquables : « Plus j'entends parler de Jésus plus je désire me consacrer à lui. J'ai pris la ferme résolution de marcher en avant et de vivre pour Dieu, en dépit du monde et de ma nature corrompue. » Celui-ci est le chef d'un petit *motsi* (village) d'une vingtaine de maisons environ. Il avait trois femmes, il vient d'en reconduire deux chez leurs parents. Celle qu'il a gardée cherche aussi le Seigneur.

Préparation de neuf Bastards pour le baptême.

« Outre ces deux classes qui, comprennent cinquante-neuf personnes, c'est-à-dire, dix-huit hommes mariés et

quarante une femmes, j'ai aussi une classe de neuf Bastards qui reçoivent, deux fois par semaine, des instructions préparatoires au baptême. Le fils d'Aron et sa femme font partie de ce nombre : à l'exception de ces deux candidats, ceux qui composent cette classe sont loin d'être aussi intéressants que les Béchuanas dont je viens de vous parler. Les Bastards n'ont ni le zèle, ni la fermeté des Béchuanas, qui les surpassent maintenant en connaissances religieuses. Ceux-ci cherchent le Seigneur par reconnaissance et par amour, aussi bien que par besoin. Mais ceux-là sont indifférents et froids. Ils semblent ne vouloir servir Dieu que pour échapper aux peines éternelles. Une persécution serait peut-être nécessaire pour mettre au jour leurs vrais sentiments et raviver leur zèle.

Alarmes causées par les Cafres.

« Je voudrais pouvoir terminer ici ma lettre ; mais je dois ajouter quelques mots sur nos épreuves journalières. Si le Seigneur nous a richement bénis, s'il a réveillé quelques âmes de leur sommeil de mort, Satan n'a pas manqué de faire tous ses efforts pour nous détruire, et anéantir l'œuvre du Seigneur. D'abord il nous a suscité nombre d'ennemis au dehors; mais Dieu nous a fait triompher de tous. Se voyant trompé dans ses desseins, Satan a essayé de nous perdre par nous-mêmes. Les ennemis qu'il nous a suscités au dedans, nous ont fait beaucoup plus de mal que ceux du dehors. Les uns et les autres m'ont causé beaucoup de peines, de craintes et d'anxiétés. J'ai vu plusieurs fois ma station sur le point d'être détruite ou désertée par ses habitants. Les Cafres se sont approchés plusieurs fois à une petite journée à cheval de la station. Des fermiers qui émigraient nous apportaient chaque jour de tristes nouvelles. Les uns avaient trouvé

des Cafres qui leur avaient dit qu'ils se proposaient de détruire cette station et qu'ils n'attendaient qu'un renfort pour exécuter leur dessein. Les autres nous assuraient qu'ils avaient compté les Cafres; il y en avait, disaient-ils, vers le fleuve Orange, d'abord trois cents, puis cinq cents et enfin deux mille. Nous passions les nuits dans des alarmes plus ou moins grandes, selon que les nouvelles du jour avaient été plus ou moins tristes. Mais enfin les ennemis passèrent l'Orange, et vinrent attaquer un village de Bassoutos, à trois lieues de la station; ils y tuèrent plusieurs personnes et enlevèrent le bétail. Les habitants de la station allèrent à la poursuite des Cafres; ils revinrent le cinquième jour sans avoir pu les atteindre. Six semaines après, les mêmes Cafres étaient de nouveau près de la rivière. Tous les hommes en état de se défendre montaient la garde chaque nuit autour de la station, pour n'être pas surpris par les ennemis. Bientôt nous apprîmes qu'ils s'étaient portés sur Béthulie. N'étant pas attendus, ils tombèrent à l'improviste sur quelques villages de Bassoutos, aux environs de cette station, où ils tuèrent une dixaine de personnes, enlevèrent près de trois cents bœufs et plusieurs milliers de brebis. Ils n'avaient pas été poursuivis; aussi revinrent-ils un mois plus tard. Les chefs de la station dirent qu'ils ne pouvaient vivre plus long-temps dans un semblable état d'incertitude, et qu'il fallait, ou abandonner le lieu, ou aller à la rencontre des ennemis et se mesurer avec eux. Ils prirent ce dernier parti; ils partirent aussitôt au nombre de cent-cinquante, passèrent l'Orange et cherchèrent les Cafres pendant six jours. Enfin ils en découvrirent un parti, le défirent, et après l'avoir mis en fuite, ils rentrèrent avec soixante têtes de bétail qu'ils avaient enlevées. Pendant leur absence, nous eûmes une alerte terrible. Un soir, le bruit

court que les Cafres sont près de la station; les bergers le confirment. Bientôt des cris d'alarme se font entendre de toutes parts. Les femmes, presque seules dans un si grand danger prennent la fuite, et s'efforcent de se dérober aux coups de l'ennemi, à la faveur des ténèbres. Quelques coups de fusil se font entendre; on tirait sur les pauvres femmes qu'on prenait pour des Cafres. Ma maison devient un lieu de refuge; elle se remplit de femmes et d'enfants, au point que pour n'être pas suffoqué par cette foule, je suis obligé de monter sur la terrasse, avec ma famille. Enfin la station est presque évacuée; les cris cessent peu à peu. On rapporte que les ennemis ont détruit le village des Barolongs, et s'en vont avec le bétail. Nous passâmes le reste de la nuit dans l'incertitude, personne n'osant sortir, de peur de recevoir quelque coup de fusil. Huit hommes firent la garde autour de la maison jusqu'au matin, où l'on reconnut que l'alarme était fausse. Les femmes rentrèrent peu à peu; il était midi qu'il en revenait encore, tant elles avaient fui loin. Deux femmes perdirent deux enfants en bas âge; l'une tua le sien par en sautant du haut d'un rocher, l'autre fut forcée de l'abandonner dans les eaux du Calédon. Je vous cite seulement les événements de cette nuit-là, entre plusieurs autres nuits de la même nature, pendant lesquelles j'ai été réveillé par des coups de fusils partant de tous les points de la station à la fois. Ces alarmes m'ont causé plusieurs crises de nerfs qui m'ont fait trembler involontairement pendant un quart d'heure chaque fois. A la dernière alerte, ma femme, qui semblait dans les commencements ne pas croire à la réalité de cette maladie, en a eu une semblable qui a duré une demi heure. Pendant plusieurs nuits, au lieu de dormir, j'ai été occupé à fondre des balles et du menu plomb, à distribuer de la poudre et

à mettre la station en état de défense. Voilà, à peu près, comment nous vivons dans ce pays, entre la vie et la mort.

« J'ai dit plus haut que le Seigneur nous a fait triompher, au dehors, de tous nos ennemis. En effet, il a entendu nos faibles prières; pleins de reconnaissance, nous avons pu nous écrier chaque jour, avec le psalmiste : « La lamentation loge-t-elle le soir chez nous, le chant de triomphe y est le matin. » Ne pouvant rien de ce côté-là, Satan a cependant tenté un autre moyen de nous nuire : il s'est formé, parmi nos jeunes gens, un parti tout prêt à faire sa volonté. Ils se sont dit entre eux : « Secouons le joug du Seigneur, et foulons aux pieds les lois de la station; donnons essor à nos passions trop long-temps comprimées par une fausse crainte. » Après ce discours, ils se sont rassemblés au nombre de huit, et sont allés clandestinement attaquer un parti de Cafres placés sous la protection de Moschesch, entre Morija et Béerséba. Ils ont enlevé trente têtes de bétail, et ont failli nous mettre en guerre avec Moschesch. J'ai fait rassembler une vingtaine de vaches, c'est-à-dire tout ce que j'ai pu découvrir de ce bétail dérobé, et je les ai renvoyées à Moschesch. Cette affaire n'est pas encore terminée, et j'en ignore les derniers résultats.

Travaux matériels.

« Vous comprendrez, Messieurs, qu'au milieu de tant d'occupations et d'inquiétudes, je n'ai eu que peu de temps à donner aux travaux matériels de la station. Non seulement j'ai été découragé moi-même, mais les personnes employées pour ces travaux ont toujours été entravées par les troubles du dehors. Cependant, il y aura cette année une école pour les petits enfants, tout à fait finie. Elle est bâtie en briques crues, et a trente pieds de

longueur sur seize de largeur. Quelques billots en saule ont été coupés et sciés, les uns en planches, les autres en pièces carrées, pour châssis de portes et de fenêtres, tant pour l'école d'enfants que pour la grande école projetée, et à laquelle j'espère travailler, avec le secours de Dieu, l'année prochaine.

« Agréez, Messieurs et très honorés frères, l'assurance de la haute estime et de l'amitié chrétienne que vous porte toujours

« Votre très-dévoué serviteur

S. ROLLAND.

STATION DE THABA-BOSSIOU.

Extraits du journal des travaux de l'aide-missionnaire Gosselin, pendant les six derniers mois de l'année 1837.

Dimanche 2 *juillet.* — J'ai eu le service sur la montagne. Il y avait très peu de monde à cause du froid. Après le service, Moschesch me dit : « Je vous ai bien compris ; vous avez dit que les adultères, les ivrognes, les meurtriers et les voleurs n'entreraient point dans le ciel ; qu'ils sont enfants de Satan et que l'enfer est leur partage. Nous qui avons fait et qui faisons encore toutes ces choses, nous ne pourrons pas êtres sauvés » — « Mais Moschesch, lui repliquai-je, je vous ai dit aussi que Jésus-Christ est mort pour les péchés des hommes et qu'il vous appelle en vous disant : Venez, vous tous hommes pécheurs, qui avez le cœur noir et plein d'iniquités, et je vous laverai de vos crimes : car le sang de Jésus Christ purifie de tout péché. C'est vous donc qu'il appelle, vous qui êtes perdus » — Après cela il m'a demandé, si un homme qui serait parvenu à la vieillesse et qui cesserait de pécher pourrait entrer au

ciel. — « Certainement, lui ai-je répondu, Jésus est puissant pour le sauver; mais j'ai de suite ajouté : « C'est votre mauvais cœur, Moschesch, qui vous fait parler ainsi; vous aimeriez à demeurer dans vos péchés. Mais quel homme sait s'il deviendra vieux? les gens de votre âge où sont-ils? combien en reste-t-il encore? Ils sont mort pour la plupart. Hé bien, Moschesch, vous mourrez aussi. C'est donc aujourd'hui qu'il vous faut abandonner vos péchés : car vous ne savez pas si vous vivrez demain; et si vous mourez sans être converti, vous irez dans le grand feu avec Satan et vous y resterez éternellement » — Il me demanda encore, si les meurtriers seraient sauvés. Je lui répondis de nouveau que oui, s'ils se convertissaient; et comme je tenais un petit bâton à la main, je le levai en l'air et le jetai à terre en disant : « Un homme qui veut se convertir doit parler ainsi : Voilà la lance avec laquelle j'ai percé tant de gens, dans le temps que je ne connaissais pas Dieu; maintenant que je suis instruit dans la loi de Jéhovah et que je sais ce que c'est que le péché, jamais je ne reprendrai ma lance pour l'enfoncer dans le sein de mes semblables; et il faut qu'il fasse ainsi de tous ses autres péchés. S'il fait ainsi, il sera sauvé; car Jésus-Christ est le Sauveur de tous les pécheurs qui se repentent. »

Les cinq jours suivants furent employés à aller chercher du bois de charpente dans la montagne, non sans beaucoup de peine, car il fallut pratiquer un chemin à travers la rivière pour y faire passer le chariot.

Dimanche 9. — « Service sur la montagne. Moschesch était habillé à l'européenne et une de ses femmes, également. Après midi, service dans la station.

Lundi 10. — « Préparé les voitures pour aller chercher des arbres propres à faire des poutres. Les arbres, dans ces contrées croissent sur les flancs des montagnes; on a bien de la peine à en trouver d'assez longs et plus de peine

encore à les abattre et surtout à les charier. Il faut les précipiter de rochers en rochers, jusqu'à ce qu'ils soient à la portée des bœufs; alors on les attache avec une chaîne et on les mène ainsi jusqu'à la voiture. Je suis rentré à la station le 13; tout a bien été.

Vers le milieu de juillet, les provisions de bouche de M. Gosselin étaient épuisées, et d'ailleurs l'hiver étant arrivé rendait impossible, pour cinq à six semaines au moins, la continuation de ses travaux. Il prit donc la résolution de profiter de ce temps de chômage forcé pour s'en aller chercher dans les stations du voisinage les choses nécessaires à sa subsistance. En conséquence, il quitta Thaba-Bossiou le 24 juillet, arriva à Morija le même jour, à Béerséba le surlendemain et à Béthulie le 31. Dans toutes ces stations il fut réjoui par les progrès du règne de Dieu et raffraîchi par la communion fraternelle des missionnaires. Le 1er septembre il était de retour à Thaba-Bossiou et pendant les trois mois qui suivirent il ne cessa de s'y livrer aux travaux tantôt matériels, tantôt spirituels de sa vocation : ce fut du bois de charpente à empiler, des poutres à équarrir, des roseaux à aller couper pour couvrir le toit de la maison, un four à briques à construire, des châssis de portes et fenêtres à travailler, un jardin à la bourer et à ensemencer de haricots, de pois et de pommes de terre, des souliers à faire ou à raccommoder, et au milieu de tous ces travaux si divers et si fatigants, il eut une école à tenir presque tous les jours, et un service religieux à célébrer tous les Dimanches. Mais ne nous bornons pas à ce résumé général, terminons par quelques extraits pris ici et là dans ce journal si plein et si varié.

Dimanche 10 *septembre.* — « Le matin, service sur la montagne, et le soir à la station. Comme ce dernier service finissait, une dizaine d'hommes arrivent et sont très

surpris de voir que chacun se retire. Je leur demande s'ils désirent entendre la parole de Dieu; ils me répondent que oui; qu'ils sont venus tout exprès. Alors je fais sonner la cloche; plusieurs personnes de la station viennent et j'ai un troisième service.

Samedi 23. — « Préparé plusieurs choses nécessaires pour commencer à maçonner lundi, si Dieu m'en fait la grâce.

Jeudi 9 novembre. — « Fini la muraille du devant de la maison.

Dimanche 26. — « Le soir, après le service, je ressentis de grandes douleurs dans tous les membres; je ne pus reposer la nuit. Le 27, j'étais très altéré et j'avais une grande fièvre. Le 28 les douleurs cessèrent un peu; j'eus une nuit assez bonne et je rendis grâce à Dieu de ce qu'il m'avait, par ces quelques jours de souffrance, rappelé ma fragilité et mon peu de durée ici bas; et après j'ai recommencé à maçonner.

Mardi 5 décembre. — « Fini tous les murs extérieurs de la maison; elle est prête à recevoir le toit.

Mercredi 6. — « Commencé à faire le feu pour cuire les briques.

« Le 15 je reçus une lettre du frère Arbousset datée de Morija, qui m'invitait à venir le voir au plus tôt; je partis à l'instant même, et à huit heures du soir j'étais à Morija. Nous avons eu la joie de nous embrasser de nouveau, après une absence de huit à neuf mois et de donner une main fraternelle à sa chère compagne, servante du Seigneur, nous recommandant les uns et les autres à la grâce toute puissante de notre bon Dieu.

« Le mardi 19, comme je me disposais à repartir pour Thaba-Bossiou, frère Arbousset me dit qu'un essieu de sa voiture était cassé, qu'il désirait que je le regardasse pour voir ce qu'il y avait à faire. Je l'examine, j'ôte la roue,

l'essieu tombe et je lui dis : il faut en faire un neuf. Le lendemain nous partîmes, frère Casalis et moi, et nous allâmes dans la montagne, pour chercher un arbre; l'ayant trouvé, nous l'avons coupé aussitôt. Le jeudi 21 nous allâmes le chercher et je me mis à le travailler de suite. Le mardi 26 tout était prêt; je prends un cheval et j'arrive à Thaba-Bossiou où jusqu'au 31 je taille des arbres pour en faire des poutres.

« Voilà, Messieurs, les travaux des six derniers mois de l'année 1837. Ma petite école de Thaba-Bossiou me réjouit par la grâce de Dieu. J'ai cinq adultes qui commencent à lire, deux qui épellent, quatre qui commencent à épeler et douze qui sont à l'alphabet, Si j'avais eu plus de temps à leur donner, ils seraient plus avancés qu'ils ne le sont. Les plus avancés sont ceux qui m'aident journellement dans mes travaux. L'œuvre spirituelle va doucement; quelques-uns seulement paraissent sérieux; le plus grand nombre est très attentif.

« Combien de grâces n'avons-nous pas à rendre à Dieu pour tous ses bienfaits, pendant l'année qui vient de s'écouler! Maintenant qu'une nouvelle année s'ouvre devant nous, je le prie de bénir tous ses enfants dans la sphère où il les a placés; je le prie en particulier de vous bénir dans vos corps et dans vos âmes. Qu'il veuille faire prospérer l'œuvre qu'il vous a donnée à diriger; qu'il lui plaise d'ouvrir les bourses de nos frères de France, afin que les fonds de la caisse de notre Société augmentent en proportion de ses dépenses. Rappelons-nous que l'or et l'argent sont à l'Eternel. Qui donne à la Société prête à l'Eternel.»

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

OCÉANIE.

Commencemens de la Mission, dans les îles des Navigateurs.

Les îles des *Navigateurs*, autrement dites *Samoa*, du nom que leur donnent eux-mêmes les indigènes, sont situées à l'ouest des îles de la Société, et occupent quatre degrés d'étendue d'orient en occident. Elles sont au nombre de huit, Manua, Orosenga, Ofu, Tutuilla, Manono, Aborima, Sawaji, et Upolu. La plus grande, Sawaji, a une centaine de lieues de circonférence; après elle vient Upolu, qui en a de soixante-dix à quatre-vingts; ensuite Tutuilla, qui a trente-cinq à quarante lieues de tour; les autres sont proportionnellement plus petites. Si l'on excepte celui des Sandwich, il n'y a pas dans l'Océanie, de groupe d'îles plus considérable et plus important que celui des Samoa. Leur population qui est de cent soixante mille habitants environ; leur position géographique, au centre des îles de la Société, des Fidji, des Amis, des Nouvelles-Hébrides et de la Nouvelle-Calédonie; la fertilité de leur sol, qui, sans presque aucune culture, produit le sucre, le café, le coton et toutes les richesses de ces tropiques; les bois rares et précieux que l'on trouve dans leurs forêts; les nombreux objets propres au commerce qu'elles fournissent en abondance, toutes ces circonstances réunies doivent leur donner une haute valeur aux yeux du chrétien et de l'ami de l'humanité.

Les îles Samoa, furent découvertes en 1678, par le célèbre navigateur français Bougainville, qui leur donna

le nom de *Navigateurs,* sans doute à cause de l'habileté de leurs habitants, à construire et à faire manœuvrer leurs canots. Un siècle après lui, environ, l'an 1788, La Peyrouse et son ami De Langle, visitèrent ces îles, et l'on sait qu'ils y furent massacrés, par les insulaires de Tutuilla, avec onze hommes de leur équipage. Cet événement tragique mit en si mauvaise odeur le nom des indigènes de toutes ces îles, que, depuis lors, et jusqu'en 1830, peu de navigateurs eurent le courage d'aborder dans ces parages, et de se confier à la ruse et à la barbarie de leurs habitants. Il était réservé à un missionnaire chrétien le Rev. J. Williams, bien connu de nos lecteurs, de faire l'un des premiers, après La Peyrouse, une descente dans ces îles, d'en explorer presque toutes les parties et d'y arborer l'étendard de la croix.

Depuis long-temps, cet infatigable missionnaire songeait à porter l'Evangile; des îles de la Société, où il était fixé depuis nombre d'années, aux sauvages Samoens, à l'ouest de ce groupe. Mais chaque fois qu'il avait parlé de ce projet à son épouse, celle-ci avait cherché à l'en détourner. Elle lui avait représenté toutes les difficultés et tous les périls d'une pareille entreprise : une distance de huit cents à mille lieues à franchir, un voyage de six mois au moins à entreprendre, le caractère bien connu des indigènes des îles des Navigateurs, les dangers qu'il allait courir pour sa vie et la perspective de la laisser veuve, avec une nombreuse famille, dans une île de l'Océan, à plus de dix mille lieues de sa partie. Vaincu par ces représentations, M. Williams avait pris le parti de ne plus s'ouvrir à elle là-dessus, et de renfermer son désir dans le plus profond de son cœur, jusqu'à ce que Dieu lui offrît un moyen de le satisfaire. Peu de mois après, madame Williams tombe malade; en quelques jours son état devient alarmant; elle touche aux portes du tombeau,

et son mari désolé s'apprête déjà à mener deuil sur elle. Mais elle lui est miséricordieusement conservée et inopinément rendue, et dès qu'ayant repris quelques forces, elle commence à entrer en convalescence, cette femme pieuse scrute son cœur et examine sa vie, pour découvrir quelles peuvent avoir été les voies du Seigneur, dans l'épreuve qu'il vient de lui dispenser. « Mon ami, dit-elle un jour à son mari, qui s'était approché de son lit, je crains que l'opposition que j'ai mise à l'exécution de votre projet d'entreprendre une mission aux îles des Navigateurs, ne soit peut-être l'une des causes qui m'ont attiré la sévère visitation, qui vient de jeter l'alarme dans notre famille. Je ne mets plus aucun obstacle à l'accomplissement de votre dessein; et si vous êtes toujours décidé à vous rendre chez les Samoens, je vous y accompagnerai de mes prières, et demanderai à Dieu de couronner de succès votre entreprise. » Dès ce moment-là, M. Williams n'hésita plus sur le parti qu'il avait à prendre, et voyant, dans le consentement de sa femme, un signe que Dieu approuvait son plan, il ne s'occupa plus que des moyens de le mettre à exécution. Il lui fallait avant tout un vaisseau, et un vaisseau assez solide pour pouvoir résister sur une mer orageuse; mais pour construire un vaisseau, il avait besoin de divers instruments, qui lui manquaient, entre autres d'un soufflet et d'une forge. Il se trouvait, dans ce moment-là, dans l'île de Rarotonga; quatre chèvres y étaient toute sa propriété et celle de sa famille. Il commence par en faire tuer trois, dont la peau, au bout de quatre jours, est convertie en soufflet de forge. Au lieu de scie, l'on se sert de coins; au lieu de cordes, l'on emploie les filaments de l'hibiscus; et les nattes des indigènes liées les unes aux autres, avec des ficelles, deviennent des voiles de vaisseau : au bout de quatre mois environ, M. Williams avait, par ce moyen,

un petit bâtiment de soixante pieds de longueur, sur u...
huit de largeur, de la capacité de soixante-dix à quatre-vingts tonneaux, prêt à être lancé à la mer. Il lui donna le beau nom de *Messager de paix,* qu'il a bien mérité depuis lors.

Mais, avant que de se lancer sur l'Océan, pour un voyage de long cours, notre missionnaire pensa qu'il était prudent d'essayer le navire de sa fabrication, dans une course moins lointaine, et au lieu de cingler de suite vers le groupe des Navigateurs, de se diriger d'abord sur Aitutake, au nord des îles de Cook. Au bout de quelques jours, le nouveau bâtiment avait franchi cette distance, non sans avoir perdu un mât, et risqué d'échouer sur les écueils de corail qui environnent cette île; mais cette première navigation n'avait pas été inutile; elle avait servi à aguerrir les indigènes qui faisaient l'office de marins, et à leur apprendre une manœuvre qui leur était étrangère, puisqu'ils ne s'étaient jamais mis en mer que sur des canots, et pour des traversées beaucoup moins considérables. D'Aitutake, M. Williams revint à Rarotonga, de Rarotonga à Tahiti, de Tahiti à Raiatéa, où il alla prendre son collègue, le missionnaire Barff, qui se joignit à lui, avec huit indigènes de son Eglise, destinés à travailler, comme missionnaires, dans les diverses îles des Navigateurs. Après être parti de Raiatéa, et avoir passé par les îles Mangea, Atiu, Sauvage, Tongatabou et Hapai, le *Messager de paix* se trouvait au mois d'août 1830, en vue de la belle île de Sawaji, située à l'extrémité nord-ouest du groupe des Samoa, auquel elle semble commander en maîtresse, par sa grandeur et par sa population.

Il y avait à bord du *Messager de paix,* un chef samoën nommé Fawea, que M. Williams reconduisait dans sa patrie, et dont il était bien aise de pouvoir profiter, en

qualité de guide et d'interprète auprès de ses compatriotes. En approchant des côtes de son pays natal, Fawea devenait sérieux et paraissait plongé dans de sombres réflexions. M. Williams lui demanda la cause de sa tristesse. Fawea lui répondit, qu'il était très occupé de la grande œuvre que les missionnaires allaient entreprendre; et que, quoiqu'il ne doutât pas que les chefs ne leur fissent un accueil amical, il craignait pourtant l'influence d'un nommé Tamafainga, qui, d'un mot, pouvait renverser toute leur entreprise. On le pria de s'expliquer sur le compte de cet indigène. « C'est un homme, répliqua-t-il, en qui habite l'esprit des Dieux; il est la terreur de tous les habitants, et personne n'osera écouter vos instructions, s'il lui prend fantaisie de les interdire. » C'était là une communication bien décourageante pour M. Williams, surtout au moment de toucher au terme d'un long et périlleux voyage. Cependant, l'on approchait du rivage; les insulaires dans leurs canots arrivaient en foule, et entouraient le bâtiment. Fawea, heureux de revoir ses compatriotes, leur adresse plusieurs questions, et se hasarde enfin à leur demander, d'une voix tremblante. « Que fait Tamafainga ?» — « Il est mort, lui crient aussitôt les indigènes, avec l'expression d'une joie visible, il est mort; il y a dix jours que nous l'avons tué. » Fawea se précipite alors vers M. Williams, en lui disant : « Le diable est mort, le diable est mort. » — « Comment le diable est mort ! » — « Oui, répond le chef insulaire, le seul obstacle que je redoutais est écarté; Tamafainga n'est plus. Aucun prêtre n'a encore été nommé pour lui succéder; personne ne pourra, par conséquent, s'opposer à ce que le peuple embrasse la nouvelle religion que vous lui apportez. » Les missionnaires durent admirer et adorer les voies de la Providence du Seigneur, qui les amenait à Sawaji, dans des conjonctures aussi favorables à l'Evangile.

Sur ces entrefaites, le vaisseau jette l'ancre dans la baie et l'on met pied à terre. Les insulaires se réunissent en foule autour de Fawea et l'accablent de questions. Il leur fait observer que le bâtiment qui vient d'aborder est un *e vaa lotou*, (proprement, un vaisseau de religion) et que, par conséquent, aucune femme ne doit y monter. Il leur apprend que le jour qui a commencé de luire est un *le asa sa*, (c'est-à dire, un jour saint) et qu'à cause de cela, il n'est pas permis de faire de commerce. Il leur explique le but de la venue des missionnaires, et leur annonce que plusieurs îles des environs ont déjà embrassé la foi en Jésus-Christ, qui sauve les hommes pour l'éternité et qui les rend heureux dans le temps. « Regardez ces étrangers qui sont venus chez vous, leur dit-il; leurs têtes sont couvertes, et les vôtres sont exposées à la pluie et à l'ardeur des rayons du soleil. Leurs corps sont enveloppés dans de beaux habits, et vous n'avez que quelques feuilles pour couvrir votre nudité. Leurs pieds sont chaussés, et vous, vous courez comme les chiens. » Les insulaires étaient tout yeux et tout oreilles. « Ils se mirent alors à examiner de plus près chaque partie de notre habillement, dit le missionnaire Williams, et l'un d'eux poussa la hardiesse jusqu'à m'ôter mes souliers, ce que je lui permis volontiers. Quand il vit mes bas, il s'écria tout étonné: quelles singulières gens que ces étrangers! ils n'ont point d'ongles aux pieds! .. — Ne vous ai-je pas dit, reprit Fawea, que leurs pieds sont couverts? Tâte-les seulement, et tu te convaincras qu'ils ont des ongles, comme nous. Enfin notre homme découvrit le mystère, et tout joyeux, il se hâta de communiquer sa découverte à ses compatriotes. Tous accoururent alors; et il nous fallut tirer bas et souliers pour les soumettre au plus scrupuleux examen. »

La partie de l'île Sawaji que les missionnaires choisirent pour y commencer leurs travaux était un endroit appelé Sapapalii, la patrie de Fawea. Pendant qu'ils

étaient occupés à y débarquer les huit instituteurs indigènes, leurs cinq femmes et leurs dix enfants, avec leurs effets, ils aperçurent sur le rivage opposé les montagnes couvertes de tourbillons de flammes et de fumée. S'étant informés de la cause de cet incendie, ils apprirent que, le matin de ce jour là, un combat avait été livré dans cette partie du pays, et que le feu que l'on voyait, dévorait les habitations des vaincus et consumait leurs cadavres. Ainsi, pendant que les messagers de paix mettaient pied à terre dans une partie de l'île, le fléau de la guerre ravageait la contrée opposée. Cette guerre avait pour motif le meurtre de Tamafainga dont les parents riches et influents voulaient venger la mort.

Cependant l'on avait fait chercher à Upolu le principal chef Malietoa, et on l'avait invité à une conférence. Il se rendit, sans hésiter, au lieu qui lui avait été fixé. C'était un vieux guerrier de soixante-cinq ans environ, qui avait de la dignité dans le port et dans la figure. Fawea le salua avec beaucoup de respect, lui baisa les pieds et les fit baiser pareillement à son fils. Comme il faisait très froid, et que le vieillard était nu, les missionnaires jetèrent sur ses épaules un manteau tahitien, attention qui parut lui causer un grand plaisir. Il témoigna de la satisfaction au sujet de la visite des missionnaires, approuva leurs intentions et dit qu'il serait très heureux que l'on instruisît son peuple. Puis il se mit aussitôt à parler, avec détails, du combat sanglant qu'il avait livré le matin même de ce jour. On fit tout ce que l'on put pour lui persuader de mettre fin à cette guerre; mais il répondit que s'il le faisait, il perdrait la considération de ses sujets; il promit toutefois que, dès que cette guerre serait terminée, il mettrait pour toujours bas les armes.

Le lendemain matin MM. Williams et Barff passèrent sur le rivage opposé, pour rendre visite au vieux Malietoa. Nous laisserons le premier de ces deux missionnaires nous

décrire lui-même la scène imposante qui eut lieu au moment de leur débarquement. « Le soleil n'était point levé et le ciel était voilé; les indigènes avaient allumé un grand feu et nous accompagnèrent, en procession, et à la lueur des flambeaux, jusqu'à la maison de leur chef. Une masse épaisse de guerriers, armés de lances, formaient une haie, au milieu de laquelle nous passâmes, au grand étonnement des spectateurs, qui ouvraient de grands yeux pour nous considérer tout à leur aise. Les plus hauts cocotiers étaient couverts, jusqu'à leur sommet, de gens que la curiosité y avaient poussés, et qui faisaient tous leurs efforts pour nous découvrir à travers les feuilles épaisses de ces arbres. Les insulaires rivalisaient entre eux à qui nous témoignerait le plus de respect et de prévenances; et comme j'étais fatigué au point de pouvoir à peine me tenir sur mes jambes, plusieurs jeunes gens robustes, s'en apercevant, s'avancèrent pour me soulager. Les uns me mirent sur leurs épaules, les autres me prirent les jambes pour les soutenir; chacun voulait, ne fût-ce que du doigt, concourir à me porter; c'est ainsi que j'arrivai en présence du vieux prince, qui nous reçut, assis sur une natte et avec toute l'étiquette de la majesté royale. Malietoa nous salua amicalement, nous félicita d'être venus dans son île, et nous exprima le désir que nous prissions nos quartiers chez lui; mais, ne voulant pas nous séparer de nos gens, qui n'étaient pas très bien, nous préférâmes demeurer avec eux dans la hutte qui leur avait été donnée par le chef.

«Celui-ci nous demanda alors avec instance, qu'au moins quatre de nos instituteurs se fixassent dans son district pour instruire son peuple dans la religion chrétienne. Nous ne fîmes aucune difficulté de lui accorder sa demande, et nous confiâmes les quatre autres à son jeune frère Tumalelanschi, chef comme lui, qui n'était pas moins désireux que Malietoa d'avoir des missionnaires pour lui et ses sujets.

« Après cela, nous remîmes aux deux chefs, dans l'assemblée du peuple, les présents que nous avions apportés pour eux, consistant en huit aunes de drap, trois haches, quelques colliers de corail, des couteaux, des ciseaux, des miroirs, des hameçons, des clous, etc., etc. A son tour Malietoa fit déposer à nos pieds deux belles nattes, et un grand morceau d'étoffe du pays, et déclara ouvertement, devant le peuple, qu'il était très reconnaissant pour la visite que nous lui avions faite et qu'il était tout disposé à protéger et à traiter amicalement les instituteurs que nous lui laissions. Mais il faut préalablement, ajouta-t-il, que je retourne à Upolu, pour y mettre fin à la guerre; à mon retour, je me ferai adorateur de Jéhova. En attendant, cette hutte vous appartient; donnez-y vos instructions jusqu'à ce que nous revenions, et alors nous vous bâtirons une maison aussi grande que vous voudrez. »

Là-dessus, les missionnaires lui promirent, que, si telle était la volonté de Dieu, ils reviendraient dans dix à douze mois lui faire une visite; et, après avoir recommandé à la grâce de Dieu les chrétiens de Raiatéa qu'ils laissaient auprès de lui, ils ne songèrent plus qu'à retourner au sein de leurs familles, bénissant Dieu d'avoir eú le bonheur de déposer dans le champ jusqu'alors inculte des îles des Navigateurs, les premières semences de la Parole de vie.

Ce n'est que le 11 octobre 1832, que M. Williams put réaliser la promesse qu'il avait faite à Malietoa et entreprendre un second voyage dans son pays. On va voir comment, dans l'espace de deux années, l'Evangile annoncé par des indigènes naguère eux-mêmes païens, avait fait des progrès parmi ces sauvages. M. Williams nous exposera lui-même l'état où il trouva ces îles, la seconde fois qu'il s'y rendit.

« La première île qui s'offrit sur notre route est celle de Manua, située à l'extrémité orientale du groupe des

Samoa, à une centaine de lieues de Sawaji, où l'on sait qu'à notre premier voyage nous avions laissé nos catéchistes indigènes. Comme nous approchions du rivage, un canot rempli d'indigènes s'avança vers nous. Lorsqu'ils furent à portée de la voix, ils s'écrièrent : « Nous sommes *fils de la Parole* (pour dire nous sommes devenus chrétiens); nous attendons un *fa lau loto* (un vaisseau de religion) qui doit nous apporter certaines gens, que l'on appelle missionnaires et qui doivent nous parler de Jésus-Christ. Votre vaisseau est-il celui que nous attendons?.» C'était une manière de nous aborder bien réjouissante pour nous et qui nous prouvait que le désir de posséder l'Evangile, nous avait précédés dans cette île. Quand ils surent que notre vaisseau était *un vaisseau de religion*, pour employer leur langage, ils témoignèrent hautement leur joie et nous offrirent aussitôt en présent, une provision de noix de coco et d'autres fruits. Puis, leur première question fut : « Avez-vous un missionnaire pour nous? » Nous fûmes, à notre grand regret, obligés de leur répondre que non, et de leur dire que nous n'avions avec nous qu'un seul missionnaire destiné pour l'île Manono; cette réponse les attrista beaucoup et il fallut leur promettre de leur en envoyer un, le plus tôt possible. »

A Orosenga et à Ofu, deux îles qui ne sont séparées l'une de l'autre que par un détroit d'une lieue de large et où M. Williams passa ensuite, il trouva un vieux chef, qui n'avait point entendu parler de la nouvelle religion qui avait été introduite à Sawaji et à Upolu, mais qui, dès qu'on l'eut informé de cette circonstance, pria instamment qu'on lui envoyât un instituteur, et qu'on lui laissât, comme garant de la promesse qu'on venait de lui faire, l'un des hommes de l'équipage, en qualité d'ôtage.

De là, le vaisseau missionnaire se dirigea sur Tutuilla, où se passa la scène que M. Williams nous rapporte en ces termes : « Nous longeâmes la côte sud de cette île,

dont la beauté nous remplit d'admiration et ayant rencontré une baie assez spacieuse, nous y entrâmes; elle s'appelle Leone. Nous trouvâmes là un indigène, qui se présenta à nous, comme *fils de la Parole*. Il nous apprit qu'il y avait dans son district une cinquantaine d'habitants qui avaient embrassé le christianisme et bâti une maison de prière, et qui attendaient, avec impatience, mon arrivée. M'étant décidé sur-le-champ à visiter l'endroit, nous nous approchâmes du rivage dans un petit canot. Mais, comme les insulaires qui couvraient la côte avaient un air rébarbatif et ne m'inspiraient aucune confiance, je dis à mes rameurs de cesser de ramer et de se mettre à genoux avec moi pour prier, ce que j'ai l'habitude de faire, quand je me trouve dans quelque danger. Le chef, qui, le premier, était monté à bord de notre bâtiment, remarquant notre inquiétude, sauta aussitôt dans l'eau, saisit avec force la chaloupe et me dit : Fils, ne veux-tu pas venir à terre et visiter notre pays? » — Je lui répondis : « Je ne sais, si je dois me fier à vous, car on m'a dit que vous êtes un peuple très sauvage, et que vous avez dernièrement volé deux esquifs. » — « Nous ne sommes plus sauvages, répliqua-t-il aussitôt; nous sommes chrétiens. » — « Vous, chrétiens? qui vous a donc instruits dans le christianisme? » — « Un grand chef du pays des blancs, continua-t-il, nommé Williams, est venu à Sawaji, il y a vingt mois; il y a laissé quelques *tama fai lotou* (ouvriers de la religion); et plusieurs de nos gens qui se trouvaient là bas, sont revenus chez nous et ont instruit leurs amis, dont quelques-uns sont devenus *fils de la Parole*. Les voilà sur le rivage; ne les aperçois tu pas? » — En effet, je remarquai à l'ombre de gros arbres, cinquante personnes environ, qui s'y étaient rassemblées et qui se tenaient séparées des indigènes qui étaient sur le rivage. Chacune d'elles portait un mouchoir blanc lié autour du bras. Je demandai au

chef, ce que signifiait ce mouchoir. Il me répondit : « Ce sont des chrétiens et ce signe est destiné à les distinguer de leurs compatriotes païens : ils attendent tous l'arrivée de Williams. » — « Hé bien ! lui dis-je, c'est moi ; il y a vingt mois environ, que j'ai conduit les premiers *ouvriers de la religion* à Sawaji. » — A peine eut-il entendu ce mot, qu'il fit un signe à la petite troupe qui se tenait sur le rivage et à l'instant ceux-ci se précipitèrent en courant dans la mer, et tirèrent ma chaloupe sur la grève. Après quelques salutations amicales, je fus curieux de savoir qui les avait instruits dans le christianisme ; sur quoi l'un d'entre eux répondit qu'il avait passé quelque temps auprès des instituteurs de Sawaji et que, de retour chez ses compatriotes, il s'était efforcé de répandre parmi eux le peu de connaissance qu'il avait acquise. « Notre église est là bas, ne la vois-tu pas ?. » En effet, j'aperçus, à travers les rameaux des bananas et des arbres à pain, une hutte qui pouvait contenir cent personnes. « Qui a célébré le service, le dimanche? continuai-je. — « Moi. » répondit le même indigène. — « Et qui t'a instruit pour cela ? » — « Comment ! reprit-il, ne vois-tu pas ce petit canot, près du tien? il m'appartient ; chaque semaine je m'en sers pour aller trouver les instituteurs là-bas ; je fais auprès d'eux ma petite provision de connaissance, qu'à mon retour je distribue parmi mes compatriotes; puis, quand elle est épuisée, je me rembarque dans mon canot et je vais en chercher davantage. Mais, maintenant que tu es venu, toi que nous attendons depuis si long-temps, donne-nous un homme qui soit *plein de religion*. Où as-tu donc mis l'instituteur que tu nous a promis ? » Il fallut alors lui avouer que le vaisseau n'avait à bord aucun missionnaire pour Tutuilla. A cette nouvelle l'indigène se mit à pleurer ; et l'on eut toutes les peines du monde à le consoler, car il s'était imaginé que le bâtiment était plein de missionnaires. La baie où

se passa cette scène était précisément celle où en 1788 La Peyrouse et ses compagnons furent massacrés par deux cents indigènes armés de massues et de pierres. On l'avait appelée à cause de cela la *baie du m assacre* ; mais aujourd'hui une station missionnaire y a été fondée ; une chapelle y est ouverte ; le service divin y est régulièrement célébré, et les cris de meurtre y ont été remplacés par les accent de la prière.

A Upolu, que M. Williams visita après Tutuilla, il trouva le même désir de posséder la parole de Dieu et des missionnaires. Deux à trois cents personnes s'y étaient déjà annoncées comme voulant embrasser le christianisme.

D'Upolu, le *messager de paix* cingla vers Manono, où il devait s'arrêter pour débarquer le missionnaire indigène Teava et sa femme, qui devaient être présentés au roi Matetau. Le prince samoen n'avait pas attendu pour recevoir son instituteur, que celui-ci eût mis pied à terre dans son île; mais il était allé à sa rencontre, sur le bâtiment, et après s'être assuré que c'était bien lui, il s'était précipité dans la mer et avait nagé en toute hâte vers le rivage pour annoncer cette bonne nouvelle à son peuple. M. Williams visita la station où se trouvaient les instituteurs qu'il y avait laissés, lors de son premier voyage. Ceux-ci n'avaient pas perdu leur temps pendant les vingt mois qui s'étaient écoulés depuis lors ; les chefs les plus considérables de l'île et presque tous les habitants avaient embrassé le christianisme; une chapelle pouvant contenir sept cents auditeurs avait été bâtie et était pleine, chaque dimanche ; et de Manono, l'Evangile s'était répandu dans plus de trente villages de Sawaji et d'Upolu. Aussitôt, une assemblée générale du peuple fut convoquée dans la maison de prière; Malietoa y fut invité, et M. Williams y conduisit avec lui, un chef de Rarotonga, converti au christainisme, nommé Makea, qu'il se proposait de présenter

à l'assemblée, comme une preuve vivante des progrès du christinianisme dans l'Océanie. Ecoutons là-dessus M. Williams : « La chapelle était comble et une foule de peuple se tenait en dehors. Au milieu de l'assemblée, l'on avait laissé un espace vide pour moi et le chef Makea. En face de nous était placé Malietoa auquel je témoignai publiquement ma reconnaissance pour la manière amicale dont il avait traité, pendant mon absence, les instituteurs que j'avais confiés à sa garde. Il répondit avec sentiment à mon discours. Après lui Makea prit la parole et raconta les heureux effets que le christianisme a produits dans son île de Rarotonga. « Nous jouissons maintenant, dit-il, d'un bonheur que nos pères n'ont pas connu. Nos guerres cruelles ont pris fin ; nos maisons sont devenues des habitations de paix; nos propriétés s'accroissent; nos connaissances augmentent; nous possédons des livres dans notre propre langue; nos enfants peuvent lire; et, avant tout, nous avons appris à connaître le vrai Dieu et le chemin du salut par son Fils Jésus-Christ.» Il termina par un appel pressant, adressé au chef et au peuple, pour les déterminer à embrasser l'Evangile, le seul fondement de la paix et du bonheur des peuples. «Sans la Parole de Jéhova, ajouta-t-il, je serais encore un sauvage païen». Ce discours fit une profonde impression sur l'assemblée. «Nous sommes d'accord, » s'écria alors Malietoa, en s'adressant à son peuple; « nous voulons tous devenir chrétiens. » Puis, se tournant vers moi : « Allez chercher, le plus tôt possible, votre famille; venez vivre et mourir parmi nous, et enseignez-nous à adorer Jéhova et à servir Jésus-Christ. » — « Je suis seul, répondis-je, et voilà autour de nous huit îles, qui font la même demande que vous. Le nombre de leurs habitants est trop grand, pour qu'un seul homme puisse se charger seul de leur instruction. Je me propose de faire bientôt un voyage dans ma patrie, et je ne manquerai pas d'annoncer à mes frères que vous désirez

être instruits dans la religion chrétienne (1). — « Bien, reprit Malietoa, pars le plus tôt possible, et amène-nous autant de missionnaires que tu pourras. Mais combien de gens parmi nous, ne seront pas morts avant que tu sois de retour! »

Après avoir visité la station de Sapapalii, de Sawaji, M. Williams se rendit à trois lieues de là à la station de Amoa, où il fit une rencontre des plus réjouissantes. C'est par un extrait de son journal, relatif à cet objet, que nous terminerons cette revue de l'histoire de l'introduction du christianisme aux îles des Navigateurs.

« A Amoa les insulaires ont bâti une chapelle et se réunissent pour recevoir l'instruction chrétienne. En nous y rendant, nous trouvâmes un village de natifs, qui ressemblait plus à un parc anglais qu'à un établissement indigène. La route était large, pavée et ombragée des deux côtés par les plus beaux arbres, derrière lesquels l'on apercevait les huttes des indigènes. La station elle-même est sous les soins de deux jeunes chefs très actifs, qui ont le désir de gouverner d'après les principes chrétiens. Ils nous reçurent avec beaucoup de cordialité et nous firent mille questions annonçant un certain degré d'intelligence. Au milieu de notre conversation, arrivèrent une soixantaine de femmes et de filles, apportant chacune sur sa tête, une charge de noix de cocos, de fruits de l'arbre à pain, de yams, etc., qu'elles mirent à nos pieds. Celle d'entre elles qui paraissait leur servir de guide, et sa fille, s'assirent à terre à coté de l'un des chefs, qui leur servit d'interprète. Elles le chargèrent de me dire qu'ayant appris mon projet de venir à Amoa, et supposant que je ne voudrais pas pousser jusqu'à leur village, où les femmes

(1) On sait que M. Williams a tenu sa promesse. A bord du *Camden* qui le reconduit dans l'Océanie, se trouvent deux missionnaires et leurs femmes, destinés pour les *Navigateurs*. v. page 239.

seules étaient chrétiennes, elles n'avaient pas osé s'attendre à une visite de ma part, et qu'en conséquence elles s'étaient mises en route pour venir témoigner leur reconnaissance à l'homme par lequel elles avaient reçu la parole de Jéhova; qu'elles regrettaient fort que leur offrande fût si petite; mais, que si leurs maris étaient *fils de la Parole*, il en serait tout autrement. Les instituteurs présents rendirent à cette femme le meilleur témoignage. Ils m'apprirent qu'ayant passé quelque temps dans la station d'Amoa et s'y étant montrée très assidue à l'instruction, elle était retournée plus tard dans son village à deux lieues de distance, où elle avait réuni les femmes du district pour les engager à renoncer au paganisme et qu'elle avait réussi à les déterminer à suivre son exemple; que quand sa petite provision de connaissance était épuisée, elle revenait à la station pour y chercher de nouvelles instructions dont elle allait ensuite faire part à ses amies; et qu'elle avait concouru à élever une maison de prières dans son endroit, où, à défaut de missionnaires, elle faisait elle-même le service divin. Ce récit fit sur moi une profonde impression; je témoignai à ces femmes ma reconnaissance et ma joie au sujet de leur visite, et je les exhortai à se tenir fermement attachées à la Parole de Jéhova et à s'efforcer de gagner leurs maris à Jésus-Christ, par une conduite irréprochable. Chacune d'elles avait orné sa tête d'une guirlande de fleurs, et couvert son corps de feuilles fraîchement cueillies; de sorte que tout leur extérieur était décent et plein de retenue et de modestie. »

Tels sont les principaux événements qui ont signalé la première introduction du christianisme aux îles des Navigateurs, vers la fin de l'année 1832. Le 13 juin 1836, six missionnaires anglais, à la requête de M. Williams, étaient arrivés à Upolu, pour mettre la faucille dans ce champ, mûr pour la moisson; ils se sont, depuis

lors, répartis sur différents points de sa surface. MM. Murray et Barnden, avec leurs femmes, sont fixés dans l'île de Tutuilla; MM. Heath et Mills, également mariés, sont à Upolu; MM. Hardy et Macdonald travaillent dans l'île de Sawaji. Nous aurons soin de tenir nos lecteurs au courant de cette remarquable mission, en leur communiquant à l'avenir les nouvelles qui nous parviendront d'un pays où l'on ne peut méconnaître qu'une grande révolution morale se prépare. Quand les deux missionnaires que porte *le Camden* aux îles des Navigateurs et dont nous avons parlé plus haut, seront arrivés au lieu de leur destination, ces îles, destituées auparavant de tout secours religieux, compteront huit missionnaires et leurs femmes, sans parler des instituteurs indigènes qui leur sont venus des îles Hervey, et dont le nombre, en 1830, était déjà de huit. Que le Seigneur couronne de sa puissante bénédiction, les travaux de tous ces messagers de paix !

VARIÉTÉS.

André Stoffles, le Hottentot converti.

Le nom d'André Stoffles n'est pas inconnu à nos lecteurs; ils ont vu dans cette feuille que ce Hottentot et un chef Cafre ont accompagné le docteur Philip dans son dernier voyage en Angleterre (1). Nous avons même rapporté des extraits du touchant discours que le premier prononça devant un nombreux auditoire, à Londres. Nous avons plus tard annoncé sa mort (2); nous donnerons aujourd'hui quelques courts détails sur sa vie.

André Stoffles naquit vers l'an 1776, sur les bords de

(1) *Voy.* XI[e] année p. 318 et suiv. (2) *Voy.* XIII[e] année p. 112.

la rivière des Buschmen; et passa sa jeunesse dans le pays qui s'étend entre le Gamtoos et la grande rivière des Poissons, et que l'on nomme le Zuirveld. Dès son enfance, il fit preuve d'un esprit observateur et d'une mémoire excellente. A un jugement sain, il joignait l'activité et l'énergie du caractère. Il s'engagea de bonne heure dans les guerres qui éclatèrent, à cet époque, entre les Hottentots et les fermiers hollandais. Blessé dans un de ces combats, il faillit perdre la vie; dans une autre circonstance, un waggon lui ayant passé par-dessus le corps, on le crut mort ou à peu près. Ce sont ces accidents qui paraissent avoir aggravé, peut-être même produit, la maladie à laquelle il a succombé. Guerrier malheureux, André Stoffles fut fait prisonnier par les Cafres et emmené dans leur pays. Là il s'appliqua à apprendre la langue de ses maîtres, et il la sut bientôt assez pour être employé, comme interprète, à Béthelsdorp, en 1810. Il était païen encore à cette époque, et habillé à la manière des Cafres, c'est-à-dire affublé d'une peau de vache négligeamment suspendue à ses épaules, et tout luisant de graisse et d'ocre rouge.

Lorsque Stoffles assista pour la première fois au culte divin, il en ignorait si profondément le but qu'il crut que le peuple était assemblé dans cette occasion pour recevoir des provisions ou des boutons et des grains de collier. Mais il ne fut pas longtemps à revenir de sa méprise; la prédication atteignit promptement son cœur, et voici, telles qu'il les a décrites lui-même, les impressions qu'il reçut dès la seconde réunion, à laquelle il prit part :

« Le prédicateur a dit tout ce que j'ai fait depuis mon enfance. Je me suis dit à moi-même : Ceci est une chose étrange; sûrement mon cousin a été trouver le missionnaire et lui a parlé de moi. Mon cousin me dit : Jamais je n'ai parlé de toi au missionnaire; la Bible est le livre qui te parle de ton propre cœur. »

Convaincu immédiatement de péché, Stoffles ne fut bientôt plus le même homme. Vainement il chercha, pendant un nouveau séjour qu'il fit en Cafrerie, à s'étourdir au moyen de la danse et des plaisirs de cette nature; sa conscience réveillée le poursuivit de ses reproches et ne lui laissa point de repos. Revenu à Bethelsdorp, le malheureux hottentot sentait son angoisse devenir plus grande : à mesure que se dissipaient davantage les ténèbres de son ignorance, l'Evangile lui montrait la plaie profonde de son âme. Alors éloigné du commerce des hommes, seul avec son Dieu, il soupirait des heures et des jours entiers après la délivrance; deux ou trois années de lutte, d'attente et de souffrance lui firent enfin trouver la paix, et dès lors la lumière qui brillait dans ses yeux, la joie peinte sur sa figure, tout le changement survenu en sa personne, témoignèrent de son bonheur intérieur.

Dès qu'il le posséda, ce bonheur, il se hâta de le faire goûter aux autres; il éprouvait à leur sujet les plus vives inquiétudes et faisait, pour les éclairer, les plus grands efforts. Ses conversations, ses discours, ses prières remplissaient de profondes émotions tous ceux qui les entendaient. A sa voix des assemblées entières de natifs et d'européens fondaient en larmes; son éloquence naturelle se joignant ici aux mouvements d'un zèle ardent produisait un effet extraordinaire. La femme et plusieurs parents de Stoffles furent convertis à l'Evangile. Un magistrat qui demeurait à quelque distance de Béthelsdorp ayant eu besoin de quelques habitants de cette station pour l'exécution d'un travail public, Stoffles offrit d'y aller; mais il n'y fut pas plus tôt arrivé qu'il prêcha avec le plus grand succès aux Hottentots ses compatriotes et aux esclaves; mais comme on craignait qu'il ne troublât la tête de ses auditeurs, on lui défendit de prêcher. Il répondit alors qu'il ne pouvait pas lier sa langue. Pour se débarrasser de lui on le mit en prison; mais là, il recom-

mença à prêcher, toujours avec le même succès, à de nombreux prisonniers ; de sorte que l'autorité fut forcée de le mettre en liberté et de le renvoyer à Béthelsdorp.

Lorsque les missionnaires anglais fondèrent la station de Lattakou, Stoffles y était : car il semblait se trouver partout où il y avait du bien à faire. Il y demeura quatre ans, et fut d'une grande utilité aux missionnaires, qui avaient en lui la plus grande confiance. Il voyagea plus tard beaucoup, avec d'autres missionnaires dont il était le guide précieux ; mais jamais, quelque fatigué qu'il fût de la marche de la journée, il n'alla se coucher, sans chanter un cantique et faire une prière.

Stoffles était un vrai patriote; les années ne firent qu'accroître encore son amour pour sa nation, et il ne cessa jamais de prendre un intérêt vif et bien entendu à tout ce qui la concernait. Il déplorait amèrement le malheur de ses compatriotes dépouillés de leurs terres, de leurs propriétés et de leur liberté ; et, dans sa sollicitude pour eux, il était continuellement occupé des moyens d'apporter quelque amélioration à leur triste condition. Quand ils eurent recouvré leur liberté, il éprouva une joie extrême, et, lorsque le gouvernement leur proposa d'aller s'établir sur la rivière du Chat (1), il fut l'un des premiers à s'y rendre. Il se consacra tout entier au bien de cet établissement naissant, qu'il disait être la terre de Canaan des Hottentots; quant à lui, chacun l'appelait son ami, son guide et son défenseur. En attendant l'arrivée d'un missionnaire, Stoffles et d'autres natifs convertis célébrèrent, chaque dimanche et chaque soir, pendant la semaine, le culte du Seigneur. Nommé diacre dans l'église de Philipton, Stoffles s'acquitta de ces fonctions, avec beaucoup de zèle, de foi et d'activité.

Au mois de février 1836, il s'embarqua pour l'Angle-

(1) *Voy.* VIII[e] année p. 326 et suiv.

terre, avec le docteur Philip et le chef cafre, Jean Tzatzoe, et arriva à Londres, le 14 mai. Il désirait plaider la cause de sa nation en Angleterre et voir de ses yeux, pour leur offrir l'expression de sa gratitude, ces hommes qui avaient envoyé l'Evangile dans son pays. Honoré d'une audience par le comité de la chambre des communes pour la protection des Aborigènes, il exposa lui-même les griefs de ses infortunés compatriotes; son discours excita une vive compassion pour leurs misères. Les amis des missions dans les différentes parties de l'Angleterre trouvèrent, dans son éloquence animée, dans sa piété fervente et naïve, un grand sujet de joie et de reconnaissance. C'était un digne fruit de leurs nobles efforts, un encouragement vivant à de plus grands sacrifices; ils reçurent ce fils de leur foi, avec amour et actions de grâce, et un accueil si touchant pénètra Stoffles d'une respectueuse reconnaissance; le seul regret, qu'il ait emporté dans sa tombe, est celui de n'avoir pas pu raconter à ses compatriotes ce qu'il avait vu et entendu en Angleterre. Le climat de ce pays joint à d'autres causes avait, au mois d'octobre déjà, nui beaucoup à sa santé, et on lui fit un devoir de retourner immédiatement en Afrique. Il partit, le 9 novembre, avec MM. les missionnaires J. Read et E. Williams. Le voyage sembla apporter, d'abord, quelque amélioration dans son état; mais, après avoir traversé la ligne, le patient éprouva une rechute, et en arrivant au Cap, il était mourant : il rendit le dernier soupir à Green-Point, le 18 mars 1837.

Dans ses derniers instants, son âme fut calme, résignée; jamais Stoffles n'avait joui de la présence de Dieu et de son Sauveur, comme pendant le voyage. Comme il prévoyait qu'il ne pourrait pas rendre compte de son séjour en Angleterre aux Hottentots, ses frères, il dit qu'il en ferait le récit au ciel; mais là, sans doute, ajouta-t-il, on le connaît mieux que je ne pourrais le raconter!

La mort de cet homme remarquable est un sujet de deuil pour des multitudes de sauvages dans plusieurs districts de la colonie et au-delà de ses limites; les natifs établis sur la rivière du Chat le pleurent plus amèrement encore que les autres, et sa femme et sa fille, dont la tendresse pour lui était extrême, ont paru inconsolables; on a même craint qu'elles ne succombassent à l'excès de leur douleur.

Dans tous les temps, il s'est trouvé des hommes qui ont osé soutenir que les membres de la grande famille humaine, moins frères qu'esclaves les uns des autres, ne sont pas tous destinés au même bonheur, et n'ont point droit au mêmes priviléges; mais que, répartissant inégalement ses bienfaits, la divine Providence veut que les uns, patients et soumis vivent, sans murmure, dans l'ignorance et l'avilissement, tandis que les autres, plus heureux, jouissent des douceurs d'une vie paisible et commode. La vie et la mort de Stoffles sont la meilleure réfutation de ce fatal préjugé. Un homme comme lui, pris dans les rangs de la plus basse condition, devenu, sous l'influence du christianisme, un homme de foi et d'éloquence, montrant dans son âme les plus nobles sentiments de piété et de patriotisme, dans sa vie autant de dévouement que de sagesse et d'activité, et dans sa mort, avec le beau triomphe de l'espérance sur son dernier ennemi, la grande utilité de sa vie et l'étendue de sa bienfaisante influence; un tel homme, disons-nous, est, entre mille autres faits de la même nature, la preuve manifeste de l'amour de Dieu envers toutes ses créatures et de la puissance de son Evangile sur tous les cœurs.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Troisième Rapport de la Conférence des missionnaires français en Afrique.

Les missionnaires français se sont réunis, pour la troisième fois, en conférence annuelle, à Béthulie, dans les premiers jours du mois de février.

Etaient présents : MM. J. P. Pellissier, de Béthulie ; S. Rolland, de Béerséba ; T. Arbousset, de Morija ; E. Casalis, de Thaba-Bossiou ; F. Daumas, de Mokotling.

La Conférence a été ouverte, comme à l'ordinaire, par la prière et la lecture de l'instruction du comité. Ensuite M. le président a prononcé le discours suivant :

« Nous avons à nous féliciter du bonheur que nous avons de nous voir de nouveau rassemblés pour resserrer les liens de l'amour fraternel qui nous unit les uns aux autres, et pour nous occuper de l'œuvre importante à laquelle nous avons consacré nos travaux et notre vie. Que de fois, dans le courant de l'année dernière, ne nous sommes-nous pas trouvés dans des conjonctures fâcheuses et propres à nous faire mettre en doute si nous aurions encore le privilége de nous revoir tous réunis en conférence, surtout dans des circonstances aussi prospères que le sont celles où nous nous trouvons aujourd'hui. Les troubles continuels qui ont désolé nos quartiers nous ont fait craindre souvent pour la prospérité de nos stations

et quelquefois même pour la conservation de notre vie. Mais le Seigneur nous a gardés et nous a fait triompher de toutes nos difficultés. Que nos actions de grâce montent ensemble aujourd'hui devant son trône, en reconnaissance de la protection qu'il nous a accordée et de toutes les bénédictions qu'il a répandues sur nous, sur nos familles et sur notre œuvre. Nous avons invoqué Dieu dans nos détresses, et il nous en a toujours délivrés; nous l'avons glorifié, et nous avons un nouveau sujet de le glorifier encore dans l'heureuse arrivée, au milieu de nous, de deux frères (1) et de quatre sœurs missionnaires. Comme des combattants prêts à succomber, après de longs et sanglants efforts, sous le nombre et l'acharnement de l'ennemi, se réjouissent à la vue d'un renfort qui leur promet la victoire, ainsi nous devons sentir notre courage se raffermir en recevant un aussi puissant secours. Satan est opiniâtre, la corruption des sauvages aussi; *mais nos armes ne sont point charnelles, mais puissantes, par la vertu du Seigneur, pour renverser les forteresses et toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de Dieu.* Osons espérer que les nouvelles attaques que tous ensemble nous allons livrer, pendant le cours de cette année, à l'ennemi des âmes, diminueront sa puissance et amèneront des cœurs captifs à Jésus-Christ.

« Nous avons encore reçu de puissants encouragements dans les lettres que nous a écrites le vénérable Comité de notre Société. L'une d'elles pourtant est venue déchirer nos cœurs. Nous ne l'avons pas oublié! La mère des missionnaires français n'est plus! Nous l'avons pleurée, et nous la pleurons encore avec notre cher Directeur. Il a fait une perte irréparable, et nous avec lui. Le Sei-

(1) MM. Mœder et Hagenbach. On sait que M. Loyer est demeuré provisoirement à Wagenmaker's-Valley.

Rédacteurs.

gneur lui a envoyé une triple épreuve, et tout en lui présentant l'expression de notre sympathie, nous lui témoignons aussi le désir de voir la grâce de Dieu consoler son âme. Ceux que nous avons perdus ne sont pas perdus; ils n'ont fait que nous précéder de quelques moments dans le séjour de la félicité et de la gloire. Là, nous les reverrons, et le Seigneur essuiera toute larme de nos yeux.

« Bien que la Maison des missions ait dû beaucoup souffrir de la perte que nous déplorons, elle est pourtant dans un état prospère. Vingt-six élèves s'y sont présentés, dont six ont été reçus. L'intérêt que nos Eglises prennent à l'œuvre des missions doit nous encourager et nous faire redoubler d'efforts.

« Il est une circonstance particulière sur laquelle le Comité appelle notre attention et qui semble devoir ralentir un peu la marche de nos travaux. C'est d'un manque de ressources pécuniaires qu'il s'agit. Nous devons nous occuper de cette question qui rentrera sans doute dans l'une ou l'autre des propositions que chacun de nous a à faire à la conférence. Mais cet état de gêne que le Comité nous signale doit-il ralentir l'élan de notre zèle et nos efforts pour étendre les limites du règne de Christ? Doivent-ils, dans la suite, être moindres que par le passé? Non, sans doute; si le Seigneur nous a soutenus jusqu'à ce jour, il nous soutiendra encore à l'avenir; et si les chrétiens de France nous ont encouragés jusqu'à présent par les dons de leur charité; si même leur zèle a été également empressé lorsque nous n'avions que des difficultés et des épreuves à leur raconter, aujourd'hui que quelques bénédictions reposent, grâce à Dieu, sur nos travaux, ils feront, n'en doutons pas, de plus grands sacrifices encore. J'aime à espérer que les rapports que

vous allez nous présenter, chers frères et dignes collaborateurs, serviront à confirmer cette attente. »

Sur l'invitation de M. le président, frère Casalis a lu un rapport sur la station de Morija ;en voici le résumé :

Morija.

« Depuis l'époque de notre dernière conférence, l'état spirituel de cette station a présenté de grandes variations. Vers la fin de 1836, l'état des choses offrait un aspect plus encourageant; la chapelle était encombrée d'auditeurs, l'école des adultes et celle des enfants étaient régulièrement suivies. Quelques individus paraissaient avoir reçu des impressions sérieuses. Cet empressement à profiter des moyens de grâce se manifestait aussi dans les villages circonvoisins. Les missionnaires pleins de joie et d'espérance annonçaient Christ sur la station et au dehors à des multitudes qui paraissaient affamées de la Parole de vie. Cet encourageant état de choses continua jusqu'à la fin de mars. A cette époque, les blés demandant beaucoup de soins, les congrégations de nos frères commencèrent à diminuer sensiblement. L'hiver, loin de leur ramener leurs auditeurs, fournit à ceux-ci des prétextes spécieux, pour se dispenser d'assister au culte public. La cause probable de la naissance et de l'extinction de cet apparent réveil a été indiquée ailleurs (1).

« Rendons grâce à Dieu de ce que, pendant les quatre ou cinq mois dont nous venons de parler, l'Evangile du moins a été annoncé à un grand nombre d'âmes. Il serait contraire à nos convictions, comme chrétiens, de sup-

(1) *Voy. Journal des Missions Evangéliques*, XIII[e] année, pag. 3 et suiv.

poser que la semence qui a été jetée dans ces circonstances soit perdue pour toujours. Le missionnaire, plus que personne, doit croire à la vérité des promesses de Dieu. Il est évident que la connaissance des doctrines du salut a beaucoup augmenté à Morija et dans les environs. Les femmes surtout, qui étaient, jusqu'ici, dans la plus profonde ignorance, ont reçu beaucoup d'instruction. Plusieurs d'entre elles peuvent réciter une bonne partie du petit catéchisme dont les missionnaires font usage dans leurs écoles. Le chef Tauloani est, selon toute apparence, mort au Seigneur. Le mois de mai et les trois suivants ont été particulièrement pénibles; les Bassoutos sont tombés dans une apathie plus grande que jamais. Un aussi affligeant refroidissement n'a pas été une petite épreuve pour leurs guides spirituels auxquels le Seigneur a sans doute voulu faire sentir que les temps sont en sa main, et que la coopération de l'homme lui est inutile, bien qu'il daigne s'en servir.

« Mais nous devons le bénir d'être enfin venu au secours de ses serviteurs. A partir de septembre dernier, ils ont obtenu des succès sensibles; leurs congrégations sont devenues plus nombreuses, et ils peuvent dire, avec une joie mêlée de reconnaissance, que sous le rapport de l'assiduité et de l'attention, les Bassoutos laissent peu à désirer.

« Nos frères ont, en outre, acquis une nouvelle classe d'auditeurs fort intéressants. Il s'agit de quelques centaines de Bassoutos, établis depuis plusieurs années sur les frontières de la colonie du Cap et que la crainte des Caffres a ramenés dans les terres de Moshesh. Ces sauvages, excités par les bons exemples qu'ils ont eus sous les yeux, paraissent avides d'instruction. Ils se rendent chaque samedi soir à Morija pour assister au culte du

dimanche. Quelques-uns restent pendant la semaine pour profiter de l'école.

« Un certain nombre d'adultes sont parvenus, cette année, à lire assez couramment. Ce petit triomphe a fort encouragé les élèves moins avancés. Ils savent maintenant qu'un Mossouto peut apprendre à lire. Les tableaux de lecture sont plus recherchés. Chaque jour on voit, hors des heures de l'école, de petits groupes de jeunes gens se former autour de la maison : couchés sur le gazon, devant une feuille imprimée, ils rivalisent de zèle pour apprendre à la lire. Molapo, le second fils de Moshesh, et l'un des chefs de la station, est le premier à donner l'exemple.

« Notre frère Arbousset, que nous avons la joie de revoir au milieu de nous, avec sa chère compagne, après une absence de plusieurs mois, a fait imprimer au Cap un petit Recueil de cantiques, de psaumes et de prières (1). « Déjà, dit M. Casalis, nous avons eu le bonheur de voir plusieurs de nos Bassoutos chanter les louanges de Dieu à l'aide de ce livre. » Notre ami a profité de son séjour au Cap pour faire connaître aux chrétiens de cette ville les travaux de notre Société. Il a fait circuler un Rapport succinct de l'état de chacune de nos stations, et il a reçu de précieuses preuves de sympathie (2). »

Thaba-Bossiou.

« Conformément à une décision prise l'année dernière par la Conférence, l'aide-missionnaire Gossellin s'est rendu à Thaba-Bossiou, au commencement du mois de mars passé. L'emplacement a été déterminé par MM. Casalis et Arbousset, avec l'agrément du chef. La maison

---

(1) *Voy. Journal des Missions Evangéliques*, XIII[e] année, p. 89.
(2) *Voy.* Même année, pag. 90 et suiv.

du missionnaire s'élève au pied de la montagne, à dix minutes de la rivière Saule, et près de trois petites fontaines qui ne tarissent pas durant les sécheresses. La maçonnerie est finie et les matériaux du toit sont préparés.

« Notre frère Gossellin n'a pas négligé la prédication de l'Evangile. M. Casalis a diminué les difficultés de sa tâche par les sermons qu'il a composés pour lui (1). Moshesh paraît écouter les vérités chrétiennes avec attention et s'en occuper quelquefois très sérieusement. Il se fait un devoir d'assister au culte, décemment vêtu. Ses progrès dans la civilisation n'ont pas été moins remarquables cette année que l'année dernière. Il vient d'acheter une autre voiture, et il était dernièrement en marché pour une troisième. Il a marqué une belle pièce de terrain qui doit être, cette année, labourée et ensemencée de blé européen. Il a habillé proprement vingt à trente de ses domestiques et quelques-unes de ses femmes. Sa conduite, comme chef, est digne d'éloges sous plus d'un rapport, ainsi que le prouve le fait suivant :

« Il y a quelques années que, dans un moment de confusion occasioné par la guerre, Moshesh confia cinq cents têtes de bétail à l'un de ses sujets, nommé Moyakissane, et lui commanda de les conduire dans un lieu sûr, vers les confins de la colonie. Séduit par l'appât du gain, Moyakissane s'appropria tout ce bétail, traversa l'Orange, et alla s'établir parmi les colons. On n'entendit plus parler de lui jusqu'à ce que obligé, il y a bientôt deux ans, de quitter les possessions anglaises, en vertu d'une loi du gouvernement, il se vit contraint de se rapprocher du fleuve qu'il avait autrefois franchi. Mais là, il fut en butte à des attaques qui le forcèrent de recourir à

(1) *Voy.* Journal des Missions Evangéliques. XIII[e] année. p. 209.

son ancien chef et de s'abandonner, corps et biens, à sa clémence. Moshesh fit venir Moyakissane à Thaba-Bossiou, et, en présence d'une multitude de ses sujets rassemblés à cette occasion, il lui pardonna sa faute, et déclara qu'il ne redemanderait jamais rien de ce qui lui avait été enlevé. Tant de générosité de la part du roi des Bassoutos n'a pas plu à plusieurs personnes, qui avaient quelques têtes de bétail dans le troupeau dérobé. Poushouli, frère de Moshesh, et Lissauane, son neveu, sont partis clandestinement, il y a trois semaines, pour aller détruire Moyakissane, dans la retraite où il vit paisiblement sur la foi des promesses de son chef; mais celui-ci n'a pas plus-tôt été instruit de leurs intentions sanguinaires, qu'il s'est mis à leur poursuite, à la tête de trois à quatre cents hommes, et quoique les premiers eussent un jour et demi d'avance sur lui, il a réussi à leur couper le chemin, et il les a ramenés chez eux. Peut-être nous est-il permis de demander, après avoir raconté ce fait, si Moshesh se serait conduit d'une manière aussi louable, à supposer qu'il n'eût pas été placé, comme il l'a été, pendant quatre ans, sous l'influence de la prédication de l'Evangile. M. Casalis annonce qu'aussitôt après son retour à Morija, il va se joindre à M. Gosselin, pour l'aider à mettre un toit sur la maison missionnaire à Thaba-Bossiou et se fixer définitivement dans sa nouvelle station.

Béerséba.

« Pendant le cours de l'année qui vient de s'écouler, la population s'est à peu près doublée. Au lieu de cinq à six cents habitants, l'on n'y en compte pas aujourd'hui moins d'un millier (1). Qu'un tel accroissement est en-

(1) *Voy.* dans la dernière livraison de ce Journal, p. 237, de plus longs détails sur cette station.

courageant ! Il faut se représenter ces différents *motsis* qui s'élèvent de toutes parts sur les nombreuses collines de Béerséba, et dont l'ensemble forme une si jolie perspective. Ici, c'est une maison que l'on commence ; là, une autre que l'on achève ; deux natifs s'en sont fait chacun une de forme européenne. N'est-ce pas un beau résultat d'obtenu !

« Avec l'agrandissement de la station, on a aussi vu les services religieux devenir plus fréquents, plus nombreux et surtout mieux suivis. Deux cent cinquante, trois cents auditeurs, voilà quel est d'ordinaire l'auditoire du missionnaire. La chapelle est beaucoup trop petite, pour contenir cette foule de païens désireux d'être instruits dans les voies du salut. Qu'ont fait ces pauvres gens ? Ils l'ont eux-mêmes élargie. M. Rolland dit à ce sujet : « Vous vous réjouirez, avec moi, du fait suivant que je cite comme preuve du besoin de nos Béchuanas d'entendre la vérité. Quand fut rendue évidente la nécessité d'agrandir notre humble église de roseaux, je l'annonçai, un dimanche, après le service, en pleine assemblée, en exprimant le désir que ce travail fût fait gratis par les habitants de la station. Dès le lundi soir, je vis arriver sur le lieu une soixantaine de femmes, portant, chacune, sur leur tête, une botte de roseaux qu'elles venaient de chercher à une distance de plusieurs lieues. Les hommes allèrent de même couper chacun une pièce ou un chevron à la rivière ; quelques-uns prirent une des charrettes de l'établissement et me charrièrent les poutres nécessaires ; d'autres enfin fournirent des peaux de bœuf, pour faire des lanières destinées à attacher, les unes aux autres, les différentes parties de la charpente. Ce travail fut fait en trois semaines seulement, et ce qui est bien digne de remarque, personne n'y mit la main, sinon ceux

qui se sont déjà déclarés pour l'Evangile, ou qui cherchent la vérité. »

« Mais il faut dire, à la gloire de Dieu, que déjà cette classe est fort nombreuse à Béerséba. Le réveil religieux qui s'y était manifesté, l'année dernière, continue et devient de plus en plus général. Les écoles offrent de même l'aspect le plus réjouissant, comme on l'a vu ailleurs. Une femme, parmi les candidats au baptême, tient régulièrement, chaque soir, dans la hutte de l'un des chefs, une réunion de prières, et s'acquitte de cette noble tâche qu'elle s'est imposée à elle-même, à la satisfaction de ses amis. Elle commence par indiquer quelques versets d'un cantique, puis elle lit quelque portion de l'Evangile, sur laquelle elle présente d'ordinaire quelques réflexions; elle fait chanter de nouveau, et elle termine le service par une nouvelle prière. Cette femme a trouvé son salut à l'école; voici comment elle raconte sa conversion :

« Un lundi, dit-elle, en entendant le cor qui appelait les gens à l'école, j'eus beaucoup à combattre pour me décider à m'y rendre. « Qu'irais-tu faire là, me disait mon mauvais cœur? C'est une affaire d'enfants, et tout ce qu'on y enseigne ne sont que des fables. Il n'est pas vrai qu'il y ait un Dieu. » C'est ainsi que parlait mon cœur. Cependant une voix contraire me dit : Va à cette école; tu pourras du moins voir ce que l'on y fait. Je m'y rendis donc, et la lecture, entre autres choses me plut. J'appris à lire; aujourd'hui je puis lire la Parole de Dieu : c'est bien cette Parole qui a brisé mon cœur. J'y trouve des vérités que je n'aurais jamais crues, si un homme me les avait dites; mais c'est Dieu qui me les a enseignées, et je les ai vues de mes propres yeux dans son livre; c'est pourquoi je crois. »

« Les habitants de Béerséba se sont procuré, pendant le courant de l'année dernière, une centaine de vêtements européens, tant pour hommes que pour femmes. Mais les plus belles choses ont aussi souvent leur mauvais côté. Deux fléaux ont affligé les habitants de cet établissement si prospère : la guerre qui leur a fait perdre deux cents têtes de bétail et plusieurs chevaux; les sauterelles qui les ont complètement privés de leurs moissons. Plusieurs ont murmuré contre les voies de la Providence; mais cependant, comme autrefois les païens affluaient dans leurs temples, aux temps des malheurs publics, de même la nombreuse population de Béerséba se presse aujourd'hui dans l'église et dans les écoles, comme pour apaiser Dieu.

Béthulie.

« Cet établissement qui, depuis sa fondation, avait joui, par la grâce de Dieu, d'une tranquillité parfaite, déplore aujourd'hui les tristes résultats de la guerre. Vous savez, Messieurs, qu'il a été attaqué par un parti de Caffres, vers le milieu d'octobre dernier (1). L'ennemi profita d'un jour où les habitants de Béthulie faisaient une chasse générale aux gnous, pour tomber sur les troupeaux de la station; quatre cents bêtes à cornes et deux mille brebis furent enlevées, et dix des bergers qui les gardaient furent tués. Si les agresseurs avaient marché contre l'établissement proprement dit, comme ils n'y auraient trouvé que des femmes et des enfants, il eût peut-être été détruit, et alors tout aurait été passé au fil de l'épée; mais le Seigneur, dans sa miséricorde, a empêché ce mal et s'est rappelé de n'affliger qu'*avec mesure*. On

(1) La lettre, qui annonçait cet événement, n'est point encore parvenue au Comité. *Voy.* la dernière livraison de ce Journal, p. 247.

trouve bien des ronces sur le sentier de la vie missionnaire. Dans tous les pays, il est hérissé de cent difficultés; on a beaucoup de coupes amères à boire. Nos joies n'égalent pas toujours nos peines.

« Voulez-vous savoir les fâcheuses conséquences de l'attaque dont nous venons de parler? Représentez-vous ces environs de Béthulie peuplés et prospères, il y a un an; aujourd'hui, l'on n'y trouve plus une seule âme (1). Sur la station, la chapelle était toujours encombrée de monde; elle est désertée par plus de la moitié de ceux qui la fréquentaient naguère. Chacun craint encore pour sa vie et ne pense qu'à la conservation de ses jours. Les jeunes gens ne bougent point d'auprès du reste de leurs bestiaux. Plusieurs roulent dans leur esprit la pensée de chercher un asile plus sûr que Béthulie. L'école journalière ne marche plus bien. On se plaint aussi d'une sécheresse peu ordinaire qui a frustré les natifs de toute espérance d'une moisson. Trois candidats au baptême ont émigré avec un membre de l'Eglise et beaucoup d'autres personnes bien disposées. Quand ce pénible état de commotion va-t-il donc cesser?

« Cependant notre ami Pellissier, trop avancé dans la vie chrétienne pour se plaindre, nous assure que le Seigneur ne l'a pas laissé sans consolation au milieu de son épreuve. Il a baptisé cinq naturels et reçu huit nouveaux candidats au baptême. Dans l'école, dix élèves ont passé à l'écriture fine, et peuvent en musique solfier des morceaux simples. Mme Pellissier tient une école du dimanche qui fait du bien; dans la semaine, elle continue à donner des leçons d'écriture aux filles. Cinq mariages ont été bénis. Deux personnes ont aussi renoncé

(1) La station proprement dite n'a heureusement pas perdu d'habitants : ceux qui l'ont quittée, ont été remplacés par d'autres.

à la polygamie. Trente autres s'habillent à l'européenne. Quant au matériel de l'œuvre, un atelier de quinze pieds de long a été construit, et la maison de l'aide-missionnaire, M. Lauga, est près d'être achevée. Beaucoup de matériaux pour la construction d'une chapelle sont préparés.

Mokotling.

« *Mokotling* est le nom de la nouvelle station, qu'en conséquence d'une décision prise par la conférence, MM. Arbousset et Daumas fondèrent, dans le mois de décembre 1836, à deux journées au nord de Morija. Cet établissement naissant nous donne de grandes espérances; mais il n'y a encore été fait que très peu de chose. Le missionnaire qui en a reçu la direction, s'en est absenté pendant un an, par suite des circonstances où il s'est trouvé placé. Il a pourtant revu Mokuana, le chef principal des Lighoyas, et envoyé son interprète à Mokotling, pour savoir comment y marchaient les choses. Dernièrement encore, frère Arbousset y est allé faire un tournée missionnaire et donner aux natifs l'assurance que M. Daumas ne les avait point oubliés. L'endroit s'est beaucoup peuplé depuis un an; on y a planté de nombreux jardins; le district tout entier est dans un état prospère et jouit d'une paix parfaite. La petite maison missionnaire qui avait été bâtie, est encore debout et bien conservée (1). Les sauvages attendent, avec la plus grande impatience, que « Jéhova, comme ils disent, leur ramène leur *Morouti.* »

Messieurs Maeder et Hagenbach; Mademoiselle Clarisse Delatte; Mesdames Daumas et Lauga.

« Nous avons salué avec une vive joie les bien-aimés frères et sœurs que les Eglises de France ont récemment

(1) *Voy.* pour de plus longs détails, XIIIe année, p. 214 et suiv.

envoyés à notre secours. Nous espérons que, moyennant la grâce de Dieu, ils se rendront tous utiles dans ces contrées, et la Conférence en donnant à chacun d'eux une main d'association forme les vœux les plus ardents pour le succès de leurs efforts. Que les amis des missions, dans notre patrie, reçoivent nos remercîments pour ce nouveau témoignage de leur charité. Un jour, les païens confiés à nos soins éclateront aussi en actions de grâce envers le Seigneur; ils témoigneront aux chrétiens leur reconnaissance, lorsqu'ils croiront de cœur en Jésus-Christ, et qu'ils pourront apprécier tous les sacrifices faits pour eux.

« Conformément à la décision du Comité de Paris, M. Maeder ira seconder le missionnaire Rolland dans ses travaux à Béerséba, et M. Hagenbach se joindra au frère Daumas dans ceux à entreprendre à Mokotling. Quant à mademoiselle Delatte, elle pourra se rendre très utile à Béerséba, en dirigeant, sous la surveillance de madame Rolland, l'école pour l'enfance, qui existe déjà.

Etat de la Société et travaux matériels de ses stations.

« Les recettes de la Société augmentent considérablement d'année en année, mais, malgré ce progrès marqué, sa caisse est menacée d'un déficit notable pour l'année 1838. Ce déficit, bien considéré, a cependant un côté réjouissant, puisqu'il est dû à l'envoi de nouveaux ouvriers et à l'extension plus grande de notre œuvre dans ce pays. Néanmoins, tout déficit afflige et décourage. Aussi la Conférence a-t-elle pris en sérieuse considération état de la caisse de la Société, et arrêté :

1° « Que durant le courant de l'année qui commence, aucun missionnaire, parmi ceux liés à la Conférence, n'entreprendra de travail considérable, ou autrement dit, *dispendieux*, sur sa station.

2° « Qu'en conséquence de la précédente décision, chacun des missionnaires sus-mentionnés fera son possible pour rester au-dessous de 35 ou 40 livres sterling dans les dépenses générales de l'établissement confié à ses soins (1).

« Est exceptée de l'article premier la station de Mokotling, où tous les missionnaires ont été d'avis de faire construire, cette année, une maison en pierre. Mais cette maison sera seulement de quarante pieds de long sur seize de large, c'est-à-dire *petite*, et les frères Daumas et Hagenbach ont promis de la bâtir à peu de frais. Les dépenses générales de cet établissement ne devront pas dépasser, pendant l'année qui s'ouvre, la somme de 35 livres sterling.

« La Conférence espère que la marche de notre œuvre, si encourageante dans nos différentes stations, ne sera pas ralentie pour long-temps, et que redoublant de zèle et multipliant les ressources de leur libéralité, les chrétiens de France, jusqu'à ce jour si généreux envers nous, nous mettront à même de reprendre nos travaux avec courage et de faire face aux dépenses rigoureusement réclamées par l'intérêt de notre œuvre; nous aviserons toutefois de ne jamais compromettre, par ces dépenses, l'état financier de la Société qui nous entretient.

« Nous croyons encore pouvoir remarquer que, par suite des observations précédentes, aucun de nous n'a osé proposer de demander à notre Société deux aides-missionnaires qui nous seraient pourtant bien nécessaires. Nous espérons que plus tard, si les circonstances le lui permettent, le Comité se souviendra de cette demande.

« Un dernier arrêté de la Conférence porte que dans le

(1) Le maximum des dépensés pour chaque station avait été fixé, par le Comité, à 80 liv. sterling. *Rédacteurs.*

courant de l'année qui commence, il sera dressé *une carte générale du sud de l'Afrique*, dont la rédaction est confiée à MM. Rolland, Arbousset, Casalis et Maeder. Ce travail nous a paru utile et nécessaire. Il sera envoyé et soumis au Comité de la Société des missions évangéliques, pour qu'il en tire le parti qu'il jugera convenable.

S. ROLLAND, *président*,
J. P. PELLISSIER, *secrétaire*.
E. CASALIS,
TH. ARBOUSSET,
F. DAUMAS, v. d. m.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

OCÉANIE.

Conversion au Christianisme de l'île de Rouroutou. (1)

Dans l'ouvrage qu'il a publié sur l'Océanie, le Rev. J. Williams raconte, comme suit, la conversion à l'Évangile des insulaires de l'île de Rouroutou :

Cette île, qui est à cent quarante lieues sud de Raiatéa, avait été ravagée en 1824 par une maladie contagieuse, qui avait jeté l'épouvante parmi ses habitants. Les insulaires regardant les fléaux en général, et ceux de cette nature en particulier, comme une marque évidente de la colère des dieux, deux des chefs les plus hardis de l'île s'étaient décidés à construire deux grands canots, à y placer autant de gens que ceux-ci pourraient en contenir,

(1) L'île de Rouroutou est à l'est du groupe des îles Hervey et au sud de celles de la Société.

et à s'en aller ainsi chercher une meilleure patrie, en bravant les flots de l'Océan et la fureur des tempêtes. Quand tous les préparatifs furent terminés, le chef Auoura et sa troupe mirent à la voile, et bientôt leur chère et malheureuse patrie disparut à leurs yeux; ils se félicitaient d'avoir, de cette manière, échappé à la colère des dieux. Le vent les poussa vers l'île de Toubouai, où ils reprirent quelques forces et quelque courage, et d'où, au bout d'un certain temps, ils formèrent le projet de revenir dans leur patrie, dans l'espérance que le fléau de la peste y avait pris fin. Ils se confièrent donc de nouveau à la merci de l'Océan, sans soupçonner les périls qui les menaçaient. A peine avaient-ils perdu de vue les montagnes de Toubouai, qu'une tempête lança en pleine mer les deux canots, qui, sans pouvoir suivre aucune direction sûre, errèrent à l'aventure sur les profondeurs d'un abîme sans limites, comme sans fonds. Bientôt les provisions furent épuisées, et tout l'équipage de l'une de ces frêles embarcations périt de faim. L'autre canot, commandé par Auoura, lutta pendant trois semaines contre les horreurs d'une pareille situation, et fut jeté à la fin sur les rochers de corail qui entourent la petite île de Mauroua, située à l'extrémité occidentale des îles de la Société.

Grâce à l'hospitalité des habitants de cette île, nos infortunés voyageurs ne tardèrent pas à refaire leurs forces épuisées; et quand ils furent remis, ils racontèrent les désastres qui, dans les derniers temps, avaient affligé leur pauvre patrie. Les insulaires de Mauroua leur dirent alors qu'ils avaient eux aussi adoré autrefois les mêmes faux dieux, et attribué à leur colère tous les maux qui leur arrivaient; mais que depuis qu'ils avaient appris à connaître Jéhova, le Dieu vivant et véritable, ils avaient renversé leurs autels et s'étaient consacrés au service du

seul vrai Dieu, Seigneur et Maître des cieux et de la terre. Quand les étrangers étonnés apprirent que les hommes blancs qui étaient venus d'un pays éloigné sur des vaisseaux, pour apporter cette bonne nouvelle, habitaient les îles voisines dont ils apercevaient, dans le lointain, les montagnes élevées, ils prirent sur le champ la résolution de les aller trouver. Voilà donc encore une fois Auoura et ses gens qui s'embarquent, non plus toutefois pour se soustraire à la vengeance des dieux, mais pour se mettre à la recherche des messagers de la Bonne-Nouvelle. Mais ayant manqué le seul endroit abordable que présente l'île de Borabora, le courant les poussa vers Raiatéa.

Ici leur étonnement fut extrême; ils pouvaient à peine en croire leurs yeux, quand ils considéraient les missionnaires au visage blanc, leurs femmes, leurs enfants blancs comme eux, les insulaires proprement vêtus, leurs habitations commodes, leur adresse à exercer divers métiers et une foule d'objets, fruit de leur industrie. Le dimanche, on les conduisit à l'Eglise; là ils entendirent la multitude assemblée entonner un cantique de louange en l'honneur du vrai Dieu, et les missionnaires annoncer la Parole du salut, dans une langue qui était la leur. Bientôt ils furent convaincus que Dieu ne les avait conduits à Raiatéa que pour les faire participer aux mêmes bénédictions que ses habitants; et ils demandèrent avec empressement à être instruits dans le christianisme. Auoura se distingua surtout par son application et ses progrès; en assez peu de temps, il fut en état de lire l'Evangile de Saint Matthieu dans la langue de Tahiti.

Au bout de trois mois, il exprima aux missionnaires le désir de retourner dans son île, pour faire part à ses parents et à ses compatriotes des bonnes choses qu'il avait apprises à Raiatéa. Un pieux capitaine, M. Birnie, venait

justement d'entrer dans le port, pour y charger sur son bâtiment, la première contribution en huile que les insulaires envoyaient à la Société des missions de Londres et dont la valeur s'élevait à la somme considérable de 41,500 fr. Il offrit, avec la plus grande obligeance, de reconduire Auoura et ses gens à Rouroutou, et comme nous désirions beaucoup savoir quelle réception leur serait faite dans cette île inconnue et encore païenne, nous arrêtâmes de faire suivre le navire par quelques indigènes convertis, chargés de nous instruire de tout ce qui se passerait d'important dans cette circonstance. Auoura et son épouse témoignèrent une grande joie de l'offre du capitaine; ils firent remarquer seulement, qu'il leur serait pénible de retourner dans leur patrie couverte de ténèbres, sans avoir une lumière dans leurs mains. Auoura voulait me dire par-là, que je devais lui donner quelques-uns de nos gens, pour l'instruire lui et son peuple dans les vérités de l'Evangile. Nous assemblâmes alors l'Eglise; nous lui fîmes connaître le vœu d'Auoura et nous lui demandâmes, s'il y avait parmi ses membres quelqu'un qui se sentît disposé à aller s'établir, comme instituteur, parmi les païens de Rouroutou. Deux de nos diacres les plus avancés se présentèrent aussitôt et dirent, dans la langue des prophètes : « Nous voici, envoyez-nous »; et nous les consacrâmes à cette importante vocation. Avant leur départ, chaque membre de l'Eglise apporta sa petite contribution, pour aider à leur équipement et pour témoigner de l'intérêt qu'il prenait à cette œuvre : l'un donna un rasoir; l'autre, un couteau; un troisième, des ciseaux; un quatrième, un morceau d'étoffe ou tel autre objet utile. Nous pourvûmes ces frères d'un certain nombre d'exemplaires des évangiles, dans la langue tahitienne, qui diffère peu du dialecte parlé à Rouroutou, et de quelques livres pour les écoles; ainsi

approvisionnés, ils s'embarquèrent accompagnés des prières et des larmes de l'Eglise et mirent à la voile.

Un mois environ s'était écoulé, depuis leur départ, quand nous vîmes revenir notre chaloupe, avec les indigènes, qui en formaient l'équipage. Elle était remplie des idoles que, dans cette guerre sans effusion de sang, le Prince de la paix avait conquises sur l'idolâtrie. Quand nous vîmes étendus sur le rivage ces dieux vaincus, et que nous eûmes lu les lettres qui accompagnaient l'envoi qui nous en avait été fait, un inexprimable sentiment de joie s'empara de nos cœurs; nous éprouvâmes quelque chose de pareil à ce que ressentiront les anges, lorsqu'ils s'écrieront un jour : « Les royaumes de ce monde, sont devenus les royaumes de notre Dieu et de son Oint ». Sur-le-champ, nous convoquâmes une assemblée de l'Eglise, pour lui faire part de cette heureuse nouvelle et pour rendre grâce avec elle au Seigneur des heureux fruits de la première tentative que nous eussions faite pour propager la connaissance de son nom. Les idoles des faux dieux renversés et bannis furent exposées en spectacle devant le peuple et excitèrent un intérêt général. De tous ces dieux, celui qui attira le plus l'attention, fut la principale divinité de Rouroutou, nommée Aa. Elle était remarquable en ce que, non seulement elle était couverte à l'extérieur de petites idoles, mais encore en ce qu'elle avait dans le dos une niche fermée où l'on trouva vingt quatre petits dieux qu'elle portait dans son corps. « Les voilà, s'écria alors un indigène, les voilà liés de cordes ces dieux devant lesquels nos frères de Rouroutou ont si long-temps tremblé! ainsi périront tous les dieux, faits par la main des hommes. Déjà leurs noms avaient été changés. Ci-devant on les appelait grands dieux; depuis quelque temps on ne les nommait plus que les mauvais esprits. Voyez comme leur gloire a passé! Elle

consistait en plumes brillantes d'oiseaux, qui aujourd'hui sont moisies et tombent en poussière; mais notre Dieu demeure éternellement! »

Merveilleux fut le changement qu'en peu de temps la prédication de l'Evangile opéra parmi ces insulaires, éprouvés par le fléau de la peste. Douze à quinze mois plus tard, les deux députés de la Société des missions de Londres, MM. Tyermann et Bennet les visitèrent, et consignèrent à leur sujet, dans leur journal, les remarques suivantes : « Nous voyons maintenant pourquoi Dieu a permis que nous fussions retenus, depuis quelque temps dans ces parages, par des vents contraires; il voulait nous fournir l'occasion de visiter la belle île de Rouroutou. En approchant du rivage, nous ignorions encore le nom de la terre où nous allions aborder; aussi ne fûmes-nous pas peu étonnés de trouver à l'extrémité de la baie quelques habitations propres, qui nous firent conjecturer que l'Evangile avait été introduit dans ce pays. Les insulaires avaient construit, avec de grands blocs de corail, une digue, qui formait un abordage commode, Nous fûmes amicalement reçus dans l'humble demeure des aides-missionnaires indigènes qui, ainsi que les insulaires, nous donnèrent toutes sortes de témoignages de leur affection et nous fournirent, en abondance, du porc rôti et des yams.

« Outre les deux habitations des missionnaires, nous en trouvâmes une autre de quatre-vingts pieds de long, garnie de bancs; c'était la maison de prière, que depuis un an, les insulaires, sous la direction de leurs instituteurs, étaient parvenus à bâtir, avec beaucoup de peine. On y célébra le service divin, en notre présence; les indigènes s'y rendirent tous proprement habillés et écoutèrent avec un recueillement tout-à-fait édifiant, l'explication de la Parole de Dieu. Il ne serait pas possible de

découvrir, dans toute l'étendue de l'île, une seule trace d'idolâtrie; il n'y reste plus une seule idole. On a peine à croire, qu'en si peu de temps, une transformation aussi complète ait été opérée chez ces insulaires; mais nous l'avons vu de nos propres yeux, et nous sommes obligés de nous écrier : « C'est le Seigneur qui l'a fait ! » (1).

ARCHIPEL INDIEN.

Coup d'œil sur la mission à Batavia.

Batávia, la principale ville de Java, est située dans la partie nord-ouest de cette île. Deux ou trois cent mille Chinois, Malais, Javanais et Européens en composent la population. Elle est construite sur un terrain bas et marécageux; de là l'insalubrité de l'air qu'on y respire. Aussi les riches habitants de cette ville ne demeurent-ils qu'à une certaine distance de son enceinte. Son vaste port ouvre un abri sûr à de nombreux vaisseaux. L'ouvrage que vient de publier, à Londres, M. Medhurst, missionnaire à Batavia, va nous fournir quelques renseignements sur la mission dans ce pays. Quoique résidant à Batavia, c'est surtout auprès des Chinois que M. Medhurst exerce son ministère. Ce port n'est pas l'un des moins favorables pour faire pénétrer l'Evangile en Chine, à cause du grand concours de Chinois qui y affluent sans cesse, et qui, s'en retournant, colportent avec eux, jusqu'aux extrémités les plus reculées de leur immense empire, les connaissances religieuses qu'ils ont

---

(1) Le lecteur trouvera, sur l'île de Rouroutou, des details d'une date plus récente, IV[e] année, p. 380. Nous n'avons voulu, dans cet article, qu'exposer les faits relatifs à l'introduction du christianisme dans cette île.

acquises, ou les livres qu'ils ont reçus. Il ne faut donc point s'étonner, s'il est ici surtout question des Chinois.

Il y a long temps que des églises chrétiennes existent à Batavia (1). Mais la mission proprement dite ne fut fondée qu'en 1814, par M. Supper. Trois années lui avaient à peine permis d'entreprendre ses utiles travaux, lorsqu'il fut enlevé par la mort. M. Slater vint prendre sa place en 1819; atteint par la maladie, il dut résigner ses fonctions en 1823. M. Medhurst qui, l'année précédente, était venu renforcer cette mission, s'en trouva alors seul chargé. Telle est, en peu de mots, l'origine de la mission à Batavia.

Nous disions ci-devant dans cette feuille (2) : « Les Chinois sont un peuple essentiellement lecteur, et qui a, à un haut degré, la manie des livres. Leur littérature est extrêmement riche; ils possèdent des ouvrages d'histoire, de littérature, de philosophie ; il ne leur manque que des ouvrages chrétiens. Il est probable qu'il n'y a pas de peuple sur la terre où l'on trouve autant d'hommes qui sachent lire, qu'en Chine. » C'en est assez pour faire comprendre qu'une des branches les plus essentielles d'une mission chez les Chinois, consiste à répandre les Saintes-Ecritures, des Traités et d'autres livres religieux. La distribution de livres religieux, parmi les Chinois, est d'autant plus importante, que la prédication publique n'y trouve pas de grandes facilités, comme nous aurons occasion de le montrer tout-à-l'heure, et qu'elle donne lieu à des conversations qui suppléent autant que possible à cet inconvénient.

On sera peut-être curieux de savoir comment le missionnaire s'y prend pour distribuer ces traités et pour

---

(1) *Voyez* le *Journal des Missions Evangéliques*, Ire année, p. 292.
(2) VIIIe année, p. 48.

engager ces conversations. M. Medhurst nous le raconte lui-même. Il sort avec quelques Traités en main, et va s'asseoir dans une place publique. Là, il commence à lire ses livres à ceux qui se trouvent auprès de lui. Bientôt un plus grand nombre de personnes se réunissent pour écouter. Le missionnaire développe alors lui-même le sujet du traité, dont il fait l'application à ses auditeurs. En finissant, il leur présente quelques livres qui sont ordinairement bien reçus. M. Medhurst mettait à profit toutes les circonstances pour parler aux Chinois du salut de leurs âmes. Il rapporte que c'était surtout aux fêtes religieuses, aux jours consacrés à visiter les tombeaux ou à faire des sacrifices aux morts, qu'il avait le plus d'auditeurs. Les Chinois semblaient alors se relâcher en quelque chose de leur infatigable ardeur pour les affaires, et prêter plus volontiers l'oreille à des discours religieux. Dans ces promenades, le missionnaire rencontrait des personnes de caractères bien divers. Les unes, complètement indifférentes, se souciaient fort peu qu'on adorât leurs dieux, ou qu'on les traînât dans la boue; tandis que d'autres soutenaient avec véhémence le culte de l'idolâtrie. Ces derniers mettaient en avant l'ancienneté de cette pratique, la doctrine des sages, et les miracles opérés par leurs divinités.

Nous disions que la prédication publique n'offre pas de grandes facilités parmi les Chinois; en effet, M. Medhurst raconte qu'en 1826, il eut grand' peine à former une congrégation chinoise, et il explique lui-même ce fait: « N'ayant jamais eu l'habitude, dit-il, dans leur patrie, de se réunir pour célébrer leur propre culte en commun, on ne pouvait que difficilement les engager à suivre un culte régulier, établi par des étrangers; et cela d'autant qu'il leur fallait prêter l'oreille à des doctrines qui choquaient tous leurs préjugés.» S'apercevant cepen-

dant, ajoute M. Medhurst, que les païens ne voudraient pas venir d'eux-mêmes trouver le missionnaire, le missionnaire fut obligé d'aller chercher les païens; et, ce qu'il ne pouvait faire en prêchant à de grandes assemblées, il le fit par de fréquentes exhortations à de petits auditoires. Plus tard, le nombre des auditeurs s'accrut; mais ce ne fut pas encore un grand avantage de remporté, car la plupart ne demeuraient qu'un instant, pour satisfaire à une vaine curiosité (1).

Parmi les obstacles qui s'opposent aux travaux des missionnaires chez les Chinois, il faut compter d'abord les préventions que ces peuples nourrissent contre les Européens. Ces préventions ont deux sources; elles naissent, ou bien des vues étroites des Chinois et de leur superstition, ou bien des torts réels et de la corruption des Européens. Plusieurs de ces accusations, en effet, ne sont nullement dénuées de fondement, bien que ceux qui les avancent en tirent de fausses conséquences. M. Medhurst reproduit un échantillon d'un Traité fait contre lui, par un Chinois, avocat de l'idolâtrie, où l'on trouve récapitulées plusieurs des préventions dont nous parlons. On a vu tout-à-l'heure quelque chose de l'apologétique défensive des Chinois, si l'on peut ainsi dire; on aura maintenant une idée de leur polémique offensive.

L'auteur du Traité en question posait donc en principe qu'il était énorme que des barbares (c'est le titre dont il lui plaisait de gratifier les Européens) prétendissent améliorer les Chinois, tandis qu'ils étaient eux-mêmes défectueux à tant d'égards. D'abord, les Européens manquent de bonté, parce que, pour leur propre profit, et au détriment des autres, ils introduisent en Chine l'opium, cette drogue empoisonnée. En second lieu, les Eu-

(1) *Voyez* le *Journal des Missions Evangéliques*, IIe année, p. 261.

ropéens ne peuvent prétendre à la droiture, puisqu'ils envoient en tous lieux leurs flottes et leurs armées, pour ravir aux autres nations leurs possessions. Ces deux accusations ne sont malheureusement que trop justes, et doivent à cause de cela même nous causer une profonde affliction. Mais la troisième est assez singulière; la voici : En souffrant que les hommes et les femmes vivent en société, et qu'ils marchent en se tenant par le bras, dans les rues, les Européens montrent qu'ils n'ont pas le moindre sentiment de la décence. L'auteur prouve avec la même évidence que les Européens manquent de sagesse, puis qu'ils rejettent *les doctrines des anciens rois.* La seule bonne qualité à laquelle il leur permet quelque faible prétention, c'est la possession de la vérité qu'il regarde, en effet, comme un avantage. Ici, le Chinois se résume et conclut ainsi : « Manquant donc de quatre ou même de cinq des vertus les plus essentielles, comment les Européens peuvent-ils songer à réformer les autres? »

A ces arguments de première force, en succèdent d'autres en sous-ordre. Ainsi, pour n'en rapporter qu'un exemple, l'auteur avance que tandis que les Européens dépensent beaucoup d'argent pour mettre en circulation des livres qui doivent renouveler le monde, ils ne se font pas scrupule de fouler aux pieds du papier imprimé : c'est, selon notre Chinois, un manque de respect pour les inventeurs des lettres!

Un autre grand obstacle à la prédication de l'Evangile parmi les Chinois, c'est qu'ils ne se font nulle idée juste du péché, ignorance qui, d'ailleurs, se retrouve partout où le véritable Evangile n'est pas connu. « Le mot *péché,* dit M. Medhurst, étant, dans leur langue, synonyme du mot crime, ils pensent rarement qu'on puisse leur faire le moindre reproche, à moins qu'ils n'aient commis un attentat. Ainsi, l'on considère comme péché le

meurtre, le forfait d'un incendiaire, le vol et l'adultère; mais pour le mensonge, pour la fornication, pour le jeu et l'avarice, on y voit à peine quelque mal. Les Chinois soutiennent ouvertement qu'il est permis de tromper dans les affaires, et ils pensent qu'il n'y a aucun mal à fumer de l'opium tant qu'on veut, pourvu qu'on le paie de son propre argent. Les seuls péchés dont ils s'accusent sont de quitter leur pays, tant que leurs parents sont encore en vie, de n'avoir point d'enfants, de marcher sur une fourmi, de gâter du papier imprimé, de manger du bœuf, et de laisser mourir de faim les esprits de leurs ancêtres en ne leur offrant point de sacrifices. »

Ceci n'est pas vrai seulement des Chinois, mais s'applique aussi à tous les Malais, en général, comme le montre le fait suivant. M. Medhurst raconte que prêchant un jour devant plusieurs centaines de criminels malais, tous liés de chaînes, et étant venu à leur parler de leurs péchés, ces malheureux crurent que le missionnaire voulait les accuser auprès du gouvernement, et demander une prolongation de leurs peines; comme aussi, lorsqu'on leur parla de la liberté dont Christ nous affranchit, ils s'imaginèrent qu'ils allaient voir tomber leurs fers. Il faut ajouter néanmoins qu'ils comprirent bientôt de quoi il s'agissait, et qu'ils prêtèrent une sérieuse attention aux paroles qui leur étaient adressées.

Les Chinois, ne sachant ce que c'est que le péché, par une conséquence naturelle, ne sentent pas non plus le besoin de la Rédemption. C'est ce que dit M. Medhurst et il ajoute qu'à cause de cela, ils entendent parler sans émotion de la mort expiatoire du Sauveur. Ailleurs, M. Medhurst s'exprime ainsi : « Lorsque Jésus et ses souffrances deviennent le sujet de l'entretien, on laisse

ordinairement parler le missionnaire sans le troubler, et l'on a rarement quelque chose à objecter contre le plan de salut qu'offre l'Evangile. La raison en est que les Chinois ne peuvent se regarder comme pécheurs, ou, du moins, comme assez pécheurs pour avoir besoin d'une rédemption éternelle; c'est pourquoi, lorsqu'on vient à leur parler de l'œuvre charitable du Sauveur, ils se bornent à dire : « N'importe où ces gens commencent, « ils finissent toujours par Jésus et son salut». Quelquefois, ils affectent de trouver de la ressemblance entre les mérites de Christ et les vertus de leur déesse *Kwan-yin*, qui, par ses jeûnes et ses austérités, a sauvé, pour plusieurs générations, sa famille des peines de l'enfer. D'autrefois, ils remarquent que leurs anciens sages n'avaient fait que les exhorter à être bons, et les avaient laissés là, mais que le Libérateur d'occident s'était donné lui-même pour le salut du monde. »

Cependant, malgré ces obstacles que le christianisme rençontre à Batavia, de la part des païens, il ne laisse pas que de porter quelques fruits au milieu d'eux, et d'obtenir des succès réjouissants. Nous avons déjà eu lieu de faire remarquer que les obstacles dont nous avons parlé ne sont pas tous particuliers aux Chinois; il est naturel de supposer, en outre, que les Malais et les Javanais en élèvent d'autres auxquels les premiers sont plus ou moins étrangers. Néanmoins, il paraît, par les faits qu'il nous reste à exposer, que ce n'est pas chez les Chinois que l'Evangile trouve le plus d'accueil à Batavia; car sur un assez grand nombre de personnes rendues attentives aux choses du ciel, et dont M. Medhurst cite l'exemple, il ne fait mention que de deux Chinois.

Et d'abord, on peut rapporter une parole d'un des criminels malais dont il a été question plus haut, qui, sur

son lit de mort, et pressé par ses compagnons d'invoquer Mahomet, répondit : « Non ; Jésus est le seul Sauveur, et je veux l'honorer lui seul. »

M. Medhurst fait aussi mention d'un juge mahométan, qui, passant condamnation sur lui-même, avoua qu'il ne connaissait point de moyens satisfaisants de salut. Le missionnaire le renvoya à la parole de l'apôtre : *Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé.* Le lendemain, le Mahométan assura qu'il n'avait pu goûter de repos pendant la nuit, en songeant à ces paroles, et qu'il s'en était saisi comme un homme qui, se noyant au milieu de l'Océan, s'attache à une planche flottante.

Un jour, M. Medhurst était à travailler dans sa chambre ; c'était le moment où le soleil dardait ses rayons les plus vifs. Un étranger entra et s'assit près de lui. Souvent interrompu par des gens oisifs qui ne cherchaient qu'à tuer leur temps, M. Medhurst ne fit d'abord pas attention au visiteur, et poursuivit ses études. Après avoir attendu quelque temps, l'étranger rompit le silence en demandant ce qu'il devait faire pour être sauvé. « Le missionnaire laissa tomber sa plume, dit d'une manière touchante M. Medhurst, à ce sujet, et il se rappela ce passage : *Quand l'Eternel ramena les captifs de Sion, nous étions comme des gens qui songent* (1). C'était, en effet, comme un songe, ajoute M. Medhurst, d'entendre un Chinois incrédule s'enquérir du salut de son âme. A peine les Chinois croient-ils qu'ils aient une âme, et bien moins s'occupent-ils de son avenir ». L'étranger entendit parler avec joie de l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde. Dès-lors, il visita souvent le missionnaire, et, chaque jour, l'Evangile pénétrait davantage dans son cœur, et l'illuminait. Il dressa lui-même une profession

(1) Ps. CXXVI, 1.

de foi, dont M. Medhurst nous a conservé ces paroles remarquables : « Comment un homme pourrait-il songer à se confier en sa propre justice ? C'est comme s'il cherchait un abri sous sa propre ombre; nous avons beau nous baisser jusqu'à terre, nous trouvons toujours notre ombre au-dessous de nous. Mais, si un homme se retire à l'abri d'un gros rocher, ou sous un arbre qui étend au loin ses branches, il sera à couvert des rayons du plus ardent soleil. De même, les mérites de l'homme sont sans valeur, et Christ seul est capable de sauver pleinement ceux qui viennent à Dieu par lui. » Ce chrétien chinois mourut bientôt d'une attaque d'apoplexie; son nom était *Lac San-tsoo*.

En 1831, M. Medhurst admit dans l'Eglise un jeune homme natif de Minado, ville de l'île de Célèbes, qui devint un zélé propagateur de l'Evangile parmi les Chinois et les Malais. Plus tard, six autres indigènes de la même île reçurent le baptême. Un soldat indigène fut aussi baptisé en présence de son capitaine et de toute sa compagnie. Enfin, peu de temps avant que M. Medhurst quittât Batavia, un respectable Chinois demanda encore d'être admis, par le baptême, dans l'Eglise de Jésus-Christ. Il était natif d'Amboyne, et avait joui des instructions de M. Kam. Ce Chinois connaissait si bien les vérités de l'Evangile, et son cœur en paraissait si profondément pénétré, que M. Medhurst crut ne devoir pas tarder d'accéder à son désir.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Voyage du missionnaire Owen, au nord de Port-Natal.

Nos lecteurs se souviennent peut-être que, sur la proposition du capitaine Gardiner (1), qui réside depuis long-temps à Port-Natal, et qui a fait une visite à Dingan, afin de le disposer à recevoir des missionnaires, la Société des missions de l'Eglise épiscopale d'Angleterre avait arrêté la fondation d'une mission parmi les Zoulas soumis à ce chef. Cette Société n'a pas perdu de vue cet important projet; le missionnaire Owen vient de faire, en son nom, un voyage au nord de Port-Natal, pour sonder encore les intentions de Dingan et pour déterminer les lieux, que les missionnaires devront choisir, plus tard, pour le champ de leurs travaux. Déjà, à la fin de l'année 1835, trois missionnaires américains avaient fait une semblable excursion dans le même pays, et on a pu voir, dans ce journal (2), que leur voyage ne fut pas tout-à-fait sans succès. Depuis cette époque, nous n'avons pas reçu de détails sur leurs travaux; mais nous savons, qu'outre la station qu'ils étaient sûrs de pouvoir fonder à Port-Natal, ils en ont au moins une seconde dans l'intérieur. M. Owen parle de deux villes, les principales du pays, où il serait surtout urgent de fonder une mission. Il les a lui-même visitées, et il comptait aller incessamment occuper le premier de ces postes : nul doute qu'il n'y déploie déjà sa foi et son dévouement; la seconde sphère sera bientôt aussi pourvue d'ouvriers. Voilà donc une œuvre de charité commencée au milieu des féroces Zoulas et le flambeau de la vérité porté pour la première fois dans ces régions ténébreuses et idolâtres. On aimera,

(1) *Voy.* XIe année, p. 190. (2) Même année, p. 366.

sans doute, connaître les sentiments du chef qui jouera probablement un grand rôle, en bien ou en mal, dans l'accomplissement de cette œuvre. Dingan accueille les missionnaires avec plus de bonté que Moussélékatsi, son parent et son rival, sans paraître les désirer aussi vivement: peut être a-t-il de meilleures dispositions avec moins de dissimulation. On se rappelle qu'il fournit des vivres aux missionnaires américains, pendant leur séjour dans son pays. Dans ces dernières circonstances, il s'est montré également bien disposé envers les Européens. Le capitaine Gardiner, qui paraît avoir sur lui la même influence que M. Moffat sur Moussélékatsi, lui avait fait promettre de bâtir à l'avance une maison pour le missionnaire qui lui serait envoyé. Dingan a tenu sa promesse; il a construit la hutte pour l'étranger, et en arrivant à Unkunkinglove, M. Owen y a trouvé une maison prête à le recevoir. Dingan s'est également chargé de la construction d'une nouvelle maison, à Congella; et ainsi, le premier missionnaire qui ira s'établir dans cette ville, y trouvera aussi une demeure toute prête à l'abriter. Une main païenne, cette fois, prend l'initiative et commence une œuvre de foi et de civilisation. Dingan, au reste, a déjà entendu la nouvelle du salut. Le premier dimanche que M. Owen passa avec lui, il lui exprima le désir d'annoncer l'Evangile à ses sujets et à lui-même; le chef y consentit, et envoya dire au missionnaire de se rendre auprès de lui. Le missionnaire s'y rendit; il trouva Dingan assis sur une chaise; sa femme arriva bientôt après, et s'assit par terre. Lorsque l'auditoire fut formé, le roi invita le missionnaire à prendre la parole. Celui-ci choisissant, avec tact, dans l'Ecriture sainte, ce qui pouvait le plus intéresser ses auditeurs, les faits à la fois les plus saillants et les plus utiles à connaître, indiqua les voies successives, par lesquelles Dieu a donné sa Parole aux hommes. Il parla

d'abord de l'instruction orale qui se transmettait de père en fils ; puis des prophéties qui suivirent ce premier mode de révélation devenu insuffisant, à cause de la corruption des hommes ; enfin de Jésus-Christ, Fils de Dieu et supérieur à tous les prophètes par sa nature et par ses enseignements ; il s'appesantit particulièrement sur les diverses circonstances de la vie du Sauveur, sur sa doctrine, ses miracles et sa mort. Il ajouta qu'enseveli dans un sépulcre, il en sortit trois jours après, et que, depuis sa résurrection, il fut vu de ses disciples, mangea même et but avec eux. Mais quand il fut question d'une circonstance aussi extraordinaire, très attentif jusqu'alors à la suite du discours, le chef africain sourit, et son sourire était, on ne peut guère en douter, le sourire de l'incrédulité. C'est le sort de l'Evangile d'être une folie pour tous ceux qui ne le comprennent pas, et il n'y a pas jusqu'au noir africain qui ne laisse tomber sur lui le ridicule mépris de son ignorance. Nous disons ignorance, parce que l'incrédulité de Dingan, dont on va voir d'autres preuves, tient peut-être plus à un manque de lumières, qu'à la haine pour la vérité, et à l'obstination qui en est toujours la suite. Les questions qu'il fait, les doutes qu'il manifeste, les objections qu'il oppose annoncent, ce nous semble, un esprit supérieur, auquel il sera peut-être facile de donner le goût de l'instruction, pour l'amener plus tard à la connaissance du christianisme. Le missionnaire continua son discours. « Après avoir parlé de la résurrection de Christ, dit-il lui même, et du séjour qu'il fit ensuite au milieu de ses disciples, j'en vins à son ascension, et de là je passai à sa seconde venue sur la terre et au jugement dernier qui la suivra de près. Je parlai aussi de la vocation des apôtres et de leurs efforts pour porter la connaissance de l'Evangile en tous lieux, et je dis que ce que les prophètes, Jésus-Christ et les apôtres avaient dit,

avait été consigné dans plusieurs livres, réunis ensuite en un seul; ce livre, ajoutai-je, est celui que je tiens entre mes mains, celui que mon peuple a reçu, celui que je suis chargé d'expliquer, celui qui contient l'histoire de la vie de Jésus-Christ. Mais après que j'eus enseigné, d'après ce même livre, de quel bonheur jouiront ceux qui en croiront les doctrines et s'efforceront d'en observer les préceptes, et de quels châtiments seront punis ceux qui ne feront ni l'un ni l'autre, disant qu'ils iront en enfer, c'est-à-dire au milieu des flammes éternelles, Dingan m'interrompit, et me demanda ce que c'était que l'enfer. J'allais lui en parler d'après la Bible, comme d'un feu qui ne s'éteint pas, lorsqu'il m'interrompit de nouveau pour me demander où était l'enfer. Je lui répondis que la Parole de Dieu ne nous dit pas dans quel lieu il se trouve, mais qu'elle nous assure bien de son existence; et portant la question sur un autre terrain, je lui lus la description du jugement dernier, telle que notre Seigneur nous l'a faite lui-même à la fin du 25e chapitre de l'Evangile selon Saint Matthieu. Dingan désira que je développasse ces paroles; je le fis en lui disant quel serait le but de la seconde venue de Christ, la gloire dont il serait alors revêtu, et le trône sur lequel il serait assis. » — « Mais, demanda-t-il, qui seront ceux qui ressusciteront? Où ressusciteront-ils? Comment pourront-ils ressusciter? Moi et ma femme ressusciterons-nous aussi? Si nous ressuscitons, aurons-nous les mêmes corps? Nous verrons-nous l'un l'autre et nous connaîtrons-nous de nouveau? » Je fis à quelques-unes de ces questions, qui me furent proposées à plusieurs reprises, les réponses que la Bible elle-même me fournissait. Dingan ne pouvait croire que les morts dussent ressusciter, et finalement il me dit : « Mais pourquoi les morts ne ressuscitent-ils pas dans ce moment même pour se montrer à nos regards? »

Je répliquai, que Dieu avait déterminé un jour pour cela et qu'en attendant il exhortait les hommes, en tous lieux, à se repentir, et pour l'éclairer davantage sur ce sujet, je lui lus une partie du 3e chapitre de la seconde épître de Saint Pierre. Je suis convaincu à présent que bien qu'incrédule encore, ce chef n'oserait plus nier la résurrection des morts. »

N'est-ce pas un beau fruit de ses premiers efforts, que le digne missionnaire avoue, sans y penser peut-être, et comme nous l'avons dit, les doutes mêmes de Dingan n'ont-ils pas leur intérêt ? D'ailleurs un esprit ignorant, mais libre de préjugés, n'offre-t-il pas souvent un plus facile accès aux idées chrétiennes ? Ah ! si seulement la grâce de Dieu touche le cœur du roi des Zoulas, l'Evangile deviendra aussitôt à ses yeux la sagesse de Dieu, de folie qu'il peut lui paraître encore. M. Owen attend beaucoup pour la gloire de Dieu, de la mission dont il vient de jeter les fondements; associons-nous aux espérances de sa foi, et joignons-nous, par nos prières, aux travaux de sa charité; ils doivent nous inspirer un intérêt particulier, car ils ont pour objet le bonheur de ces Africains dont la conversion nous tient tant à cœur, et auxquels nous souhaitons si vivement depuis long-temps le bonheur de la foi

---

VARIÉTÉS.

Mœurs des habitants de la Nouvelle-Zélande.

On a vu, dans ce journal (1), ce que sont devenus, par le christianisme, les habitants de la Nouvelle-Zélande.

---

(1) *Voy.* XIIIe année p. 92 et suiv.

Nous nous proposons maintenant de présenter, dans une suite d'articles, un tableau aussi complet que possible de leurs mœurs lorsqu'ils étaient encore plongés dans le paganisme et la barbarie.

Pour reprendre les choses à leur origine, nous commencerons par raconter de quelle manière un nouveau-né était reçu parmi eux à son entrée dans la vie. Dès qu'un enfant a vu la lumière, il est enveloppé et posé en dehors de la hutte, à l'abri du toit, et la mère commence à lui aplatir le nez. Quelques heures après sa naissance, la mère retourne à ses travaux dans les champs, et abandonne son nourrisson jusqu'à ce qu'elle ait fini son ouvrage. Alors commence un temps de souffrance pour cet être délicat, que l'on enveloppe dans une étoffe très rude, et que l'on couche sur la dure. Si le lait de la mère vient à tarir, et qu'une autre mère qui a un nourrisson n'a pas pitié de l'enfant, il faut qu'il meure de faim; car ces insulaires ne connaissent pas de nourriture qui puisse convenir à un petit enfant. D'ailleurs, la superstition les empêcherait aussi de donner à un enfant autre chose que le lait de sa mère, parce qu'ils craindraient de faire ainsi mourir celle qui lui a donné le jour. On perce bientôt les oreilles du pauvre enfant, et l'on passe dans les trous de petits morceaux de bois; on agrandit ces trous de jour en jour, afin de pouvoir lui suspendre plus tard aux oreilles les ridicules ornements de la famille.

C'est entre le cinquième et le huitième jour après la naissance que l'on donne aux enfants le baptême usité à la Nouvelle-Zélande, et cette cérémonie est toujours accompagnée d'un grand repas. Ce baptême exige la présence d'un prêtre, et lorsqu'il n'y en a pas dans le village, on en fait venir un d'un autre endroit, et on le dédommage généreusement de sa peine. Une femme porte l'enfant à la rivière, et le remet au prêtre qui a

déjà planté un poteau où il y a cinq entailles sur chacune desquelles il pose l'enfant tout droit pendant quelques minutes. S'il arrive quelque événement inattendu pendant ce temps, cela est regardé comme un mauvais signe, et l'on croit que l'enfant mourra avant d'arriver à l'âge mûr, ou qu'il ne sera bon à rien. Si tout se passe, au contraire, selon les règles, on voit l'enfant de bon œil, et chacun pense qu'il deviendra un brave guerrier. Ses parents l'élèvent avec beaucoup de soin, et l'initient de bonne heure à toutes les étranges coutumes de ses ancêtres. Lorsque la cérémonie de la station sur le poteau est finie, on plonge l'enfant dans l'eau, et on lui donne un nom; le prêtre murmure aussi quelques paroles qui ne sont entendues d'aucun des assistants. Les prêtres regarderaient comme un crime de découvrir à personne ces paroles mystérieuses qui révèlent quel sera le sort de l'enfant. On enfonce aussi de petits cailloux gros comme la tête d'une épingle dans la gorge de l'enfant, dans l'idée de lui endurcir le cœur contre la compassion.

La loi sacrée du tabou, qui, dans toutes les îles de la mer du Sud, est censée sanctifier tous les actes de la vie, règne surtout à la Nouvelle-Zélande, et y joue le rôle le plus important. Le tabou se mêle à tous les travaux, est le fondement de toutes les entreprises, dirige toutes les affaires, et, dans l'absence de meilleurs moyens de sûreté, il est l'unique protection qui soit assurée à la vie et à la propriété des habitants. Le tabou a un but tantôt civil et tantôt religieux; il sert souvent à sauver la vie des hommes, mais il n'est pas rare non plus qu'il devienne un moyen de destruction. Celui qui a touché, soit un enfant à la mamelle, soit un corps mort, ou qui a rendu les derniers devoirs à un ami, se trouve, pour plusieurs jours, sous les lois sévères de la purification (ou du tabou) et il ne lui est pas permis de rien prendre avec

ses mains pour le porter à sa bouche, mais il faut qu'il rampe sur le ventre, et qu'il prenne sa nourriture par terre, avec ses lèvres et ses dents. Lorsqu'on plante les patates douces, chacun de ceux qui ont pris part à ce travail se trouve soumis au tabou le plus sévère. Toute la pièce de terre qui est destinée à être plantée est un terrain consacré qui ne doit être foulé que par ceux qui ont été expressément destinés à cet ouvrage, et qui doivent seuls l'accomplir jusque dans ses plus petits détails. Quand on se prépare à la pêche du maquereau, le sol sur lequel se font les préparatifs, ceux qui s'en occupent, et la portion de la rivière dans laquelle on jette le filet, tout est soumis au tabou. Aucun bateau ne doit descendre ou remonter cette portion de la rivière; on ne doit allumer du feu qu'à une certaine distance; et ceux qui sont étrangers à la pêche ne doivent toucher aucun des objets qui s'y rapportent, jusqu'à ce que les restrictions du tabou soient levées, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'on ait jeté le filet, et mangé les premiers poissons qui y ont été pris.

Les ordonnances les plus sévères du tabou sont celles qui se rapportent aux corps morts, et aux lieux où ils sont enterrés ou exposés. Le lieu dans lequel un chef est mort est considéré comme tellement sacré que l'on brûle tout ce qui s'y trouve. Pour concilier cet usage avec leur attachement pour leurs propriétés, les habitants portent ordinairement les malades sur le bord des rivières, et leur construisent une petite cabane de feuillage qui est à peine assez grande pour les protéger contre la pluie et l'ardeur du soleil. On charge alors une vieille femme de soigner le malade, et tout est arrangé de manière à ce que le tabou ne prive les hommes ni de leurs biens ni de leurs plaisirs. Mais il n'y a rien de plus triste que le sort des vieilles femmes qui sont ainsi privées de toutes relations

avec la société, et que tout le monde évite avec le plus grand soin.

La tête d'un chef est considérée comme la partie la plus sainte de son corps, et lorsqu'on lui coupe ou lui arrange les cheveux, ni lui ni son coiffeur n'osent toucher ni manger autre chose que ce qu'ils peuvent attraper avec leurs dents, sans se servir de leurs mains. On regarderait comme une horrible profanation d'employer à quelque autre usage la petite pince qui sert à couper ses cheveux, et celui qui se rendrait coupable de cette faute s'exposerait au plus terrible châtiment. La personne d'un chef étant sacrée, il n'ose jamais porter sur lui aucune nourriture, et s'il arrivait à quelqu'un de faire passer quelque aliment au-dessus de sa tête, il deviendrait, selon les lois du pays, sa proprité, et le chef aurait le droit de le manger, s'il le voulait. Aucun chef n'ose manger dans l'intérieur de son habitation, et si un esclave le faisait, il n'échapperait pas à la mort. Les cas de tabou sont si variés et si multipliés, que ceux qui veulent attaquer un ennemi ne manquent jamais d'excuses. Les missionnaires ont vu excuser les crimes les plus honteux et les plus horribles cruautés, sous prétexte qu'ils avaient pour but de venger des violations du tabou. Il y a dans l'île plusieurs personnages distingués qui sont presque toujours en dehors du tabou. On leur réserve ordinairement certaines missions ; et s'ils ne voulaient pas accepter ce qu'on regarde comme un honneur, ils s'exposeraient au mépris du peuple. « J'ai vu une fois, dit M. Yate, un de ces hommes porter pendant vingt-quatre heures, au bout d'une lance, des aliments consacrés destinés à un grand chef. Cet homme n'osa ni boire ni manger pendant tout le voyage et jusqu'à ce qu'il eut déposé ces aliments aux pieds du chef auquel ils étaient destinés. J'ai vu de semblables messagers prêts à tomber d'épui-

sement sur le chemin, et pourtant n'osant rien prendre de peur de violer le tabou. Il m'est pourtant arrivé de persuader à quelques individus de mettre de côté cette crainte ridicule, et de leur voir manger avec plaisir le morceau de mon pain que je leur offrais, parce que, l'ayant reçu d'un Européen, ils ne croyaient pas violer le tabou.» En réfléchissant à l'influence qu'exerce cette coutume et aux crimes dans lesquels elle entraîne, on ne peut la considérer autrement que comme la plus terrible malédiction qui ait pu être infligée à ce peuple. L'ennemi des hommes ne pouvait inventer une chaîne plus pesante pour retenir leurs cœurs dans une dure servitude.

La superstition tient lieu de l'art de guérir, et les médecins de la Nouvelle-Zélande ne sont que des imposteurs qui trompent le peuple par toutes sortes de pratiques absurdes ou nuisibles. Un homme a une douleur dans quelques parties du corps, aussitôt on le fait coucher par terre et un autre homme bien portant tourne autour de lui jusqu'à ce qu'il croie que la douleur est passée. L'on déchire et l'on frotte les blessures avec une pierre pour en faire sortir beaucoup de sang, et on expose aussitôt ce sang à la fumée. On perce les tumeurs avant qu'elles soient mûres et l'on martyrise ainsi les malades. Le seul remède efficace employé est la racine du lin dont on fait une espèce de cataplasme que l'on pose bien chaud sur la partie malade. Dans toutes les maladies intérieures, le malade se couche, envoie chercher un prêtre, tombe dans le désespoir et meurt.

(La suite à un prochain numéro.)

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

CHINE.

Voyage de M. Medhurst le long des côtes de la Chine.

En 1835, M. Medhurst entreprit un voyage le long des côtes de la Chine, pour y prêcher l'Evangile et pour y répandre des Bibles et des Traités. On sait que ces voyages le long des côtes, sont presque le seul moyen d'évangélisation pour un pays qui ne reconnaît d'accès légal aux étrangers que dans un seul de ses ports, et où l'on défend surtout absolument à tout homme du dehors de pénétrer dans l'intérieur des terres. Le récit dont nous allons mettre quelques extraits sous les yeux de nos lecteurs, se trouve contenu dans le même ouvrage sur la Chine, dont nous avons eu lieu de parler dernièrement (1).

M. Medhurst partit de Canton vers la fin du mois d'août; il se dirigea vers le nord, et alla jusqu'au promontoire Schan Tung, extrémité nord-est de la province de ce nom, qu'il doubla encore; puis il revint sur ses pas et rentra à Canton. Ajoutons en passant, que plusieurs autres voyages ont été entrepris depuis, sur les mêmes traces et dans le même but, l'un, entre autres, par le missionnaire Gützlaff, dont le nom est familier et cher à tous les amis des Missions.

Trombes ou typhons.

M. Medhurst était à peine en mer depuis quelques jours, qu'il courut un grand danger et risqua de se voir

(1) *Voy.* p. 298.

abîmé, avec tous ses compagnons de voyage, par le dangereux météore qu'on appelle trombe ou typhon : « Le 30 août, dit M. Medhurst, nous étions en vue de la baie de Kea-tze ou Cup-chee, avec le vent en tête et de fréquentes rafales. Vers midi, on vit paraître plusieurs trombes qui nous causèrent un grand intérêt ; l'une d'elles se forma à une centaine de verges du vaisseau, de sorte que nous en pûmes distinctement remarquer les opérations. Nous avions néanmoins une grande crainte qu'elle n'éclatât sur nos têtes, d'autant plus qu'un calme plat venait, dans cet instant même, de tomber sur la mer, et que nous voyions notre navire s'approcher, de moment en moment, du phénomène aqueux, jusqu'à ce qu'enfin, à notre surprise et à notre joie, il se dissipa. »

L'histoire de ces trombes fournit au missionnaire l'occasion de nous donner quelques détails intéressants sur les idées des Chinois à cet égard. Il continue ainsi : « Les Chinois pensent que ces trombes sont produites par le *dragon roi de l'abîme*, qui monte ou qui descend ; et, en effet, elles offrent tellement la ressemblance d'un serpent qui se dresse, d'un dragon écumant, d'un monstre aîlé, que nous avions peine à nous étonner de l'idée superstitieuse qu'ils s'en sont faite. Lorsque le cylindre liquide commence à s'élever, ils disent que le dragon monte aux cieux, et lorsque le typhon se forme dans les nuages, ils prétendent pouvoir marquer les cornes du monstre ; ils pensent que sa tête et sa queue ne se montrent jamais simultanément. On voit souvent, dans les maisons chinoises, des images du *divin dragon*, dont l'idée tire probablement son origine de ces trombes. Les Chinois ont cependant poussé leurs imaginations au sujet du dragon, beaucoup plus loin que les typhons ne semblent pouvoir conduire, et ils l'ont associé à tout ce qui touche à l'empire et à la religion. Aussi, trouvions-nous

figurés dans leurs temples, des dragons qui grimpaient sur le toit et qui se roulaient autour des piliers ou des candelabres, et l'autocrate chinois est-il désigné sous les noms de *trône du dragon*, d'*yeux du dragon*, de *crayon du dragon*. Il se peut que le *grand dragon roux*, le *serpent ancien, appelé le diable* (1), ait inventé et nourri cette idée, pour se faire adorer sous sa forme la plus chère, par un tiers de la famille humaine.

Première descente sur la terre étrangère.

M. Medhurst ne toucha pas terre avant d'avoir doublé le promontoire Schan-Tung, au delà duquel il se proposait de commencer ses opérations missionnaires. Voici comment il décrit sa première entrevue avec les naturels de cette côte : « Ayant remarqué que les habitants de Lieou-tong-tao étaient occupés à mettre en mer, pour la ville de Wei-hae, dix ou douze bateaux, tous chargés de monde, et, à ce qu'il semblait, des plus considérables de l'endroit ; comme ils paraissaient craindre que nous fussions des pirates prêts à tout saccager, nous pensâmes qu'il était bon de les détromper, et, malgré une grande pluie, nous nous rendîmes à terre dans l'après-midi. Lorsque nous arrivâmes sur le rivage, la plus grande partie du peuple se sauva dans le village ; mais quelques-uns des plus forts et des plus courageux demeurèrent. Ce fut un moment critique ; et, des deux côtés, on éprouvait peut-être quelque agitation. N'ayant jamais, auparavant, mis le pied sur cette partie de la Chine, nous ne savions pas comment les natifs nous recevraient. On avait tant parlé du danger d'aborder partout ailleurs qu'à Canton, et l'on avait tant répété que l'outrage, l'emprisonnement et la mort étaient le résultat d'une démarche de cette na-

(1) Apoc. XII. 3 et 9.

ture, que nous n'étions pas sans quelque appréhension. Les natifs, de leur côté, ne savaient qui nous étions, et concevaient les plus grandes craintes, en voyant de *farouches barbares* aborder au milieu d'eux. Nous les saluâmes cependant dans leur propre langue, en mettant le pied sur le rivage; ils nous rendirent gaiement notre salut, et un court échange de paroles nous apprit bientôt, aux uns et aux autres, à mettre de côté nos soupçons.

Politique des autorités chinoises à l'égard des étrangers.

Les autorités chinoises ont pour principe, c'est du moins l'ordre qu'elles reçoivent du chef du céleste empire, qu'il faut empêcher toute communication du peuple avec les étrangers. Pour atteindre ce but, elles ne voient rien de mieux que de dégrader les étrangers aux yeux du peuple. Les magistrats prennent donc un air à la fois plein de dignité, d'autorité et de sévérité. La première concession qu'on leur fait, ils en profitent pour se montrer plus hautains; ils vous humilient alors à plaisir, pour vous chasser enfin avec ignominie. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'ils sont, à ce qu'il paraît, en général, extrêmement lâches et peureux. Mais on sait que c'est souvent la crainte qui prend d'abord le ton de la hauteur, et que l'extrême lâcheté est fort voisine de l'extrême insolence. Ce ton sévère sert aux Chinois à tâter le terrain : si l'on plie, on est bientôt traité avec le dernier mépris; mais si l'on fait preuve d'une fermeté égale et soutenue, ils ne tardent pas à se radoucir. On ne saurait croire par combien de moyens insidieux ils cherchent à vous rabaisser. Les circonstances en apparence les moins importantes les conduisent à leur but. Tantôt ce sont des mets qu'ils vous servent dédaigneusement, comme à des animaux affamés; tantôt c'est une concession d'étiquette dont ils cherchent à se prévaloir;

tantôt enfin, ce sont des présents qu'ils vous forcent d'accepter. Si une fois on se relâche en quelque chose, il n'y a ordinairement plus rien à faire : il faut endurer l'ignominie jusqu'au bout. Ces remarques suffiront pour expliquer l'apparente tenacité, quelquefois même la résistance ouverte vis-à-vis des magistrats chinois, que quelques personnes n'auraient, sans cela, peut-être pas remarquées sans étonnement, chez le missionnaire chrétien. Il est superflu de dire que, cette ferme résistance, il ne l'emploie pas pour maintenir la dignité de sa propre personne, dont il est peu jaloux, surtout chez les Chinois; mais seulement, pour ne pas nuire au mandat dont il est porteur. Nombre de citations du livre de M. Medhurst, sur ses propres expériences et sur celles des autres Européens qui ont eu affaire avec ce peuple, justifieraient, au besoin, les réflexions que nous venons de faire; nous ne nous y arrêterons cependant pas : nous pensons qu'elles seront assez confirmées par les récits qui vont suivre, et dont elles sont destinées à être le commentaire.

Nouvelle visite à terre.

M. Medhurst raconte dans les termes suivants l'histoire de sa seconde descente sur la terre chinoise de Schan Tung : « Nous quittâmes le brick à neuf heures, et nous nous dirigeâmes vers la ville de Wei-hae. Voyant plusieurs vaisseaux dans la baie, nous nous arrêtâmes pour les munir de livres. Ils appartenaient à la province de Kiang-soû et différaient des jonques de Canton et de Füh-Këen (Fo-Kien), en ce qu'ils avaient, à la poupe, des cabines grandes et commodes, à l'abri de la pluie et du froid. Le maître de la première jonque était un homme respectable et instruit. Il reçut nos livres et nos exhortations avec beaucoup de déférence et d'attention. Son équipage paraissait lui être très soumis, ce qu'on ne voit

pas chez les marins des provinces méridionales; tous paraissaient désireux de voir et d'entendre les étrangers. Après avoir ainsi abordé deux ou trois navires, nous reprîmes notre direction vers la ville, en passant près d'un petit fort situé sur une colline. Nous y vîmes plusieurs soldats qui agitaient un pavillon, pour nous engager à nous retirer. Mais, insensibles à ces signaux, nous poursuivîmes notre route, et rencontrâmes bientôt un bateau du gouvernement, ayant à bord un mandarin que nous reconnûmes pour être un des lieutenants qui nous avaient visités la veille. Quand il fut près de nous il leva ses mains, par manière de salutation; puis il nous cria que le principal mandarin était monté à bord d'une des jonques qui étaient dans la baie, pour attendre notre arrivée. Nous pensâmes néanmoins que ce n'était là qu'un prétexte pour détourner notre attention du rivage, et que, si le mandarin nous tenait une fois à bord de sa jonque, il élèverait des objections contre notre descente à terre, et renverserait probablement nos desseins, avant même que nous eussions mis la main à l'œuvre. Nous répondîmes donc que nous irions d'abord à terre, et qu'à notre retour, nous parlerions au mandarin. Là dessus, donnant ordre aux matelots de pousser ferme, nous laissâmes derrière nous l'officier chinois.

« En approchant du rivage, nous le trouvâmes couvert d'une foule immense, à travers laquelle nous fûmes obligés de nous faire jour, et nous commençâmes à distribuer des livres. Mais nous n'avions pas encore beaucoup avancé dans notre œuvre, que le même officier subalterne était déjà à nos côtés, nous pressant fortement d'aller à bord de la jonque où le mandarin nous attendait. Nous répliquâmes que nous ferions d'abord une promenade autour de la ville et parlerions avec le peuple; qu'après cela, il resterait encore assez de temps pour

faire des visites. En parlant ainsi, nous avançâmes à travers la foule. L'officier, cependant, faisait tout son possible pour nous retenir : d'abord, par de puissantes sollicitations, puis en nous montrant ses mains et ses armes. Nous tînmes ferme contre tous ses efforts, et cette contestation ne laissa pas que d'exciter quelque tumulte. Nous n'étions pas cependant sans craindre que les choses n'en vinssent à quelque extrémité fâcheuse, et que le peuple ne se joignît à ses officiers, pour nous contraindre de rentrer dans notre bateau. Nous nous trompions en cela; car c'est la constante expérience de tous ceux qui ont eu affaire avec les Chinois, que ce peuple n'a aucune sympathie pour ses officiers, et ne leur prête jamais main-forte, à moins qu'il n'y soit obligé par la violence. La tyrannie et les exactions des mandarins, dans tout l'empire, ont détruit tout respect pour leur personne ou pour leur office, et ont ôté à la population toute envie de les aider ou de les soutenir. »

Entrevue avec les autorités chinoises.

M. Medhurst poursuit: « Nous poussâmes notre marche jusqu'à ce que nous arrivâmes à une rangée de maisons qui faisaient face au rivage, et nous venions de traverser une petite rue, lorsqu'on annonça l'arrivée du mandarin en chef. En regardant autour de nous, nous vîmes en effet les officiers qui abordaient, et nous jugeâmes nécessaire de nous arrêter, pour les recevoir d'une manière convenable. Les coureurs de la police firent place à leurs supérieurs, en frappant, sans plus de cérémonie, à droite et à gauche. Nous aperçûmes alors trois ou quatre messieurs bien vêtus et au teint vermeil, qui s'avançaient vers nous, avec une démarche imposante. L'officier de service nous montra ses supérieurs, et exprima le désir que nous allassions à leur

rencontre; mais nous trouvâmes bon de demeurer, et d'attendre qu'ils se fussent approchés davantage. Lorsqu'ils furent près de nous, nous remarquâmes que l'un avait des boutons bleu-clair, tandis que les autres portaient des boutons en or garnis de fleurs (1). Nous reconnûmes que l'un était un *tsan-tsiang*, ou lieutenant-colonel; le second était un mandarin civil du district de Wan-tang, éloigné d'environ vingt milles. Les autres étaient des officiers subalternes.

« Lorsqu'ils furent arrivés, le mandarin civil prit la parole; et, d'un ton irrité, il nous demanda avec une attitude sévère, d'où nous venions, et ce qui nous amenait. Nous lui dîmes à quel pays nous appartenions, et nous ajoutâmes que notre but était de faire du bien, de distribuer de bons livres et d'administrer des remèdes. Il proposa que nous nous rendissions à bord des jonques qui étaient dans la baie, et que nous tinssions là notre conférence; ce que nous promîmes de faire après que nos livres seraient distribués. Ayant ainsi parlé, nous fîmes un mouvement, et avançâmes de quelques pas. Les officiers chinois se placèrent alors entre nous et la ville, et nous dirent qu'ils ne pouvaient pas nous permettre d'avancer dans cette direction. « La terre sur laquelle vous êtes, nous dit-il, est le céleste empire, et l'empereur qui commande tout ce qui existe sous les cieux, a expressément défendu qu'aucun étranger fasse un seul pas dans l'intérieur du pays. » Nous répondîmes que, si c'était là le céleste empire qui comprend tout ce qui existe sous les cieux, nous étions sujets de l'empereur, en notre qualité de citoyens du monde, et que nous avions droit à sa pro-

---

(1) Neuf sortes de boules ou boutons que les officiers chinois portent sur le sommet de leur chapeau conique, servent à marquer leurs différents grades.

Rédacteurs.

tection; qu'ainsi nous avancerions un peu et que nous reviendrions sur nos pas. Alors ils nous prirent les mains, et dirent qu'ils ne pouvaient pas nous permettre d'aller plus loin; que c'était absolument défendu par les lois. Nous nous plaignîmes alors de la violence qui nous était faite, et nous fîmes observer que les lois dont on parlait n'étaient applicables qu'à des hommes sans principes et à des voleurs; mais qu'elles ne pouvaient nous concerner, nous, qui étions des gens honnêtes et paisibles, qui n'étions point venus pour faire aucun mal, mais au contraire pour opérer tout le bien qui était en notre pouvoir. Les officiers se radoucirent alors, et dirent qu'ils étaient loin de penser du mal de nous ou de nos intentions; mais que tels étaient les ordres de leurs supérieurs; qu'ils n'avaient pas le pouvoir de les changer, et qu'ils n'oseraient y contrevenir. Quand ils nous parurent un peu calmés, nous leur fîmes remarquer qu'il n'était pas séant entre honnêtes gens, de traiter d'affaires en plein air, et au milieu d'une foule de peuple; que le moins qu'ils pouvaient faire, était de nous inviter à entrer dans une maison, et de nous y offrir du thé et quelque pâtisserie; qu'alors nous pourrions nous entretenir d'une manière convenable. Le colonel répondit que nous pourrions aller au temple, tout près de là, et nous y asseoir un peu. L'officier civil s'y opposa fortement, disant qu'il serait dangereux de nous accorder aucune faveur. Nous nous prévalûmes néanmoins de la parole du vieux militaire, et nous criâmes : au temple! au temple! Le peuple, répétant aussitôt ces mots après nous, s'ouvrit pour nous laisser passer, et quelques personnes officieuses nous précédèrent pour nous montrer le chemin.

Promenade dans l'intérieur.

« Le temple, continue M. Medhurst, était situé sur un terrain élevé, un peu au-dessus du village; nous nous dirigeâmes d'un pas rapide vers cet endroit. Lorsque nous y fûmes arrivés, nous trouvâmes que nous avions considérablement devancé les mandarins, et qu'un sentier s'ouvrait devant nous, conduisant plus loin dans le pays; de sorte que, sans paraître voir le temple, et sans nous inquiéter des hauts cris que jetait le peuple, nous poursuivîmes notre route avec une stoïque indifférence et à pas rapides, jusqu'à ce que nous eussions laissé mandarins, coureurs de police et peuple, bien loin derrière nous. Nous marchâmes à travers des champs et des fermes jusqu'au pied d'une colline que nous gravîmes presque jusqu'au sommet, avant de nous arrêter, et de regarder en bas, tout autour de nous. Un des coureurs de la police nous atteignit alors, mais avec grande difficulté, et se plaignit de notre pas rapide et de notre manière extraordinaire de marcher. Peu à peu, ses compagnons arrivèrent un à un, hors d'haleine, mais non à bout de leur patience; car, s'asseyant près de nous, ils nous demandèrent d'un air à la fois plaisant et familier, si nous aimions l'aspect du pays, et si la perspective avait quelque ressemblance avec celle de notre patrie. Ils nous montrèrent la véritable position de la ville de Wei-hae, que nous avions manquée, à ce qu'il paraît, pour avoir abordé à un petit village plus avant dans la baie.

« Après nous être arrêtés quelques moments, nous montâmes plus haut, jusqu'à ce que nous vissions la mer de l'autre côté du promontoire; et, ayant marqué la situation des différentes villes que nous pourrions visiter, nous pensâmes qu'il était temps de descendre et de rejoindre les mandarins dans le temple. Au pied de la col-

line, nous rencontrâmes notre vieil ami l'officier subalterne qui nous avait le premier accostés sur le rivage. Nous marchâmes avec lui sans nous presser, vers le temple, que nous trouvâmes entouré d'une foule de gens; quelques chevaux pauvrement enharnachés étaient devant l'édifice; un trottoir pavé conduisait au lieu sacré; à droite et à gauche se trouvaient de petites maisons probablement destinées au prêtres ou aux étrangers. Après qu'on eût vidé le temple de la foule du commun peuple qui s'y était amassé, on nous invita à entrer dans l'un des bâtiments adjacents, où les mandarins nous attendaient. »

Conférence.

On peut présumer par ce qui a été dit plus haut, que c'était surtout à l'approche d'une conférence proprement dite, c'est-à-dire de tout ce qu'il y a de plus assujetti aux règles de l'étiquette, que le missionnaire avait à se tenir sur ses gardes. « Aussi, dit-il lui-même, étions-nous résolus (1), si nous trouvions les mandarins assis, sans qu'on nous eût préparé des places, à refuser la conférence. » Mais il paraît que la fermeté précédemment déployée avait déjà produit son effet : « A notre surprise, cependant, ajoute M. Medhurst, nous trouvâmes les mandarins debout pour nous recevoir; et, à notre entrée, nous fûmes invités à prendre le principal siége à la gauche, place d'honneur chez les Chinois. » Il rapporte ensuite de quelle manière la séance se passa : « On apporta le thé, et nous commençâmes la conversation en expliquant notre but et en exposant les principales doctrines de l'Evangile. Nous dîmes qu'ayant été témoins dans notre

(1) M. Medhurst faisait le voyage en compagnie avec M. Stevens; il ne dit pas si quelque autre missionnaire faisait encore partie de l'expédition.

propre patrie des heureux effets du christianisme, nous étions vivement désireux de rendre les autres participants des mêmes bienfaits ; qu'à cause de cela, nous étions venus pour distribuer de bons livres et pour prêcher des doctrines salutaires; que nous étions en outre disposés à donner nos soins aux maladies corporelles, s'il s'en présentait. Les mandarins répliquèrent qu'ils étaient pleinement persuadés de nos bonnes intentions, mais que les lois défendaient toute communication, et que le décret impérial avait limité le commerce étranger au seul port de Canton. Nous admîmes que Canton était le seul port ouvert au commerce étranger; mais nous fîmes remarquer que, comme notre but était de répandre la religion, et non de propager le commerce, cette restriction ne nous regardait pas. Nous demandâmes ensuite au mandarin civil s'il avait parcouru nos livres, et ce qu'il en pensait. Il répondit qu'il les avait lus, et qu'il avait trouvé que, quoiqu'ils différassent assez des classiques chinois, ils contenaient beaucoup de bonnes choses, et qu'il ne voyait point d'objection à leur mise en circulation; mais qu'il ne pouvait nous permettre de communication avec les habitants du pays. « Si vous avez besoin de provisions, continua-t-il, nous sommes prêts à vous les fournir gratuitement; ou si vous êtes à court d'eau, nous vous en apporterons nous-mêmes.» Nous répondîmes que nous n'avions pas grand besoin d'eau, et que, pour les autres provisions, nous ne prendrions rien qu'on ne nous permît de payer. Après quelques compliments, la conférence fut dissoute, et nous prîmes notre congé. »

Empressement des Chinois pour obtenir des livres.

Tous ceux qui connaissent un peu l'histoire des missions, savent, par les récits de M. Gützlaff particulièrement, quelle est l'ardeur des Chinois pour obtenir des

livres. Nous ajouterons ici un seul exemple, entre beaucoup d'autres pareils ou même plus frappants, que le livre de M. Medhurst pourrait nous fournir; ce morceau fait encore suite aux précédents : « A notre arrivée au rivage, nous desirâmes distribuer quelques traités avant notre départ; mais l'officier de service dit que, comme les mandarins avaient été pourvus de livres, il n'était pas nécessaire d'en répandre parmi le peuple. Nous fûmes cependant d'un autre avis; aussi, déballant nos traités, nous commençâmes à en distribuer aux assistants. A notre étonnement, aussitôt qu'un traité était présenté, on se précipitait pour l'avoir; et à mesure que nous les tirions du panier, les natifs nous les arrachaient des mains. Cet empressement occasiona quelque tumulte; c'est pourquoi l'officier, voyant cette foule agitée, commença, avec les coureurs de la police, à frapper à coups de bâton sur elle. Le peuple cependant, revint à la charge; et, tandis qu'on le chassait d'un côté, il arrivait par l'autre; jusqu'à ce que, mécontent de notre mode peu expéditif de distribution, chacun mit les mains dans le panier, et se servit lui-même. C'était en vain qu'on faisait des remontrances; les Chinois étaient déterminés à avoir les traités; aussi, au bout de quelques minutes, ne nous en resta-t-il plus un seul exemplaire. Pendant tout le temps que dura cette scène, nous eûmes bien de la peine à nous tenir debout. Si nous avions pu prévoir cet événement, nous eussions pu monter sur une éminence, ou nous éloigner un peu du rivage; mais il fut aussi soudain que nouveau pour nous, et lorsqu'une fois le désordre eut commencé, il n'y eut plus moyen d'y porter remède. Les livres ne furent pas plus tôt dans les mains du peuple, qu'ils disparurent aux regards des officiers; car les Chinois portent de larges manches pendantes qui leur servent de poches; et, dès que quel-

qu'un avait un traité, il le serrait dans cette espèce de cachette, de sorte qu'il eût été difficile aux mandarins d'en saisir un seul. »

Suite et fin du voyage.

M. Medhurst poussa son excursion jusqu'à Ke-san-so, un peu plus loin que Wei-hae; puis il doubla de nouveau le promontoire, en touchant à divers endroits. En revenant à Canton, il visita, outre la province de Schan-Tung, celles de Kiang-sou, Chê Kiang et Fokien, qui se trouvaient sur son chemin. En rentrant à Canton, il se trouva avoir répandu dans les différentes provinces qu'il avait visitées, huit mille volumes, dont six mille étaient des portions de l'Ecriture-Sainte. Les détails que nous avons transcrits peuvent donner une idée de la plupart des rencontres subséquentes, qu'il eut, soit avec le peuple, soit avec les mandarins. Il trouva en général, partout, la même opposition de la part du gouvernement, et le même accueil favorable de la part du peuple; et, si, en quelques endroits, les natifs ne montrèrent pas toujours le même empressement, ce ne fut sans doute, dans la plupart des cas, que parce qu'ils étaient retenus par la crainte des autorités.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Les Indiens à l'ouest des montagnes Rocheuses (1).

C'est la condition commune des Indiens de l'Amérique du nord d'avoir une origine inconnue; antiques comme les forêts au milieu desquelles ils vivent, comme elles ils semblent cacher dans la nuit des temps le secret de leur

(1) *Voyez* VIII[e] année p. 817, et XI[e] année p. 215.

naissance, le progrès de leur développement, tous les éléments de leur passé, et, bien que très anciens sans doute, ils sont, pour la plupart, tout nouveaux pour nous. Ceux dont nous parlons sont venus plus tard encore que les autres à la connaissance des nations civilisées. Humbles habitants d'un pays lointain et inexploré, ce ne fut que vers la fin du siècle dernier qu'ils se virent découverts par des hommes, qui vinrent s'établir sur leurs côtes solitaires et leur offrir le spectacle d'une vie qui contraste singulièrement avec les monotones incidents de leurs courses vagabondes. Avant l'année 1790, la côte située le long de la Colombie était entièrement inconnue. Depuis cette époque divers établissements y ont été fondés par les Américains et par les Anglais, et aujourd'hui on peut enfin donner sur ce peuple, non des renseignements complets, mais du moins des détails suffisants pour inspirer un vif intérêt. Les Indiens sont disséminés sur une étendue d'environ trois cents mille milles carrés, ayant à l'est, comme nous l'avons dit, les montagnes Rocheuses, à l'ouest l'Océan Pacifique, au sud les possessions du Mexique, au nord la colonie russe, et s'étendant de 12 à 16 degrés dans la première direction, de 8 à 12 dans la seconde.

On ne saurait déterminer exactement la population indigène; beaucoup de tribus sont sans doute encore à découvrir, et celles qu'on a découvertes ne sont connues que très imparfaitement. Les guerres et les maladies exercent d'ailleurs de si grands ravages dans ces malheureux pays que la population en est quelquefois tout-à-fait changée du jour au lendemain. En 1790, ces côtes avaient paru comparativement bien peuplées; quelques années plus tard, Lewis et Clarke trouvèrent que vers 1775, la petite vérole, ce grand fléau des peuples sauvages, avait anéanti la plupart des tribus qui les habitaient. De vieux Indiens, tout couverts des cicatrices de la maladie,

leur firent ce triste rapport en leur montrant les ruines désolées des villages que l'épidémie avait dépeuplés. Les deux célèbres voyageurs parlent de trente neuf tribus qu'ils ont visitées et qui ont dû être composées, selon eux, de quatre vingt mille âmes. Mais ce n'est là probablement qu'une faible partie de la population de ce pays. M. Parker qui l'a récemment visité, au nom du conseil américain pour les missions étrangères, mentionne dix-neuf tribus entre les montagnes et les cataractes de la Colombie, comprenant vingt mille indigènes; et, au-dessous de ce dernier endroit, il place de trente à quarante petites populations composées de trente-six mille individus qui occupent la côte entre le 42[e] et le 55 degré de latitude; de manière que, d'après ce calcul, toute la population indienne entre les montagnes et l'Océan serait de cinquante six mille âmes. Il ne faut pas s'étonner que le chiffre donné par M. Parker soit moindre que celui que nous avons indiqué plus haut; tous les voyageurs s'accordent à dire qu'il n'y a que six ou huit ans, une nouvelle épidémie a encore moissonné la moitié ou même les trois quarts des membres de plusieurs tribus et laissé les autres dans un grand état de faiblesse.

Les Indiens ne sont pas agglomérés en un seul et même corps; ils ne connaissent pas les lois et les avantages d'un état social régulier, et loin de chercher de la sécurité dans la réunion de leurs forces et la fusion de leurs intérêts, ils sont partagés, comme on l'a vu, en petits corps ou tribus, sans autres liens et sans autres relations que ceux que la nécessité forme et détruit au gré des événements; faibles par conséquent, sans influence sur le monde extérieur, sans consistance dans leur vie, sans réussite dans leurs efforts; peuples nomades, vivant au jour le jour du succès incertain de chanceuses entreprises et toujours obligés de chercher dans les aventures de la

chasse ou le pillage de la guerre des moyens d'existence qu'ils ne savent pas encore se procurer par de constants et laborieux efforts. Riches aujourd'hui, pauvres demain, tantôt en repos, tantôt en voyage, ils passent par les pénibles alternatives d'une vie toujours aventureuse, tour à tour trop occupée et tout-à-fait oisive; et tandis qu'ailleurs la pauvreté est le malheur de quelques-uns seulement, là, tous la sentent chaque année, plusieurs fois peut-être, au milieu d'un grand isolement et souvent de cruelles maladies.

Il leur serait pourtant facile de se soustraire à ces tristes conséquences du genre de vie qu'ils ont adopté. Placés sous un climat qui n'est pas rigoureux, tranquilles possesseurs d'un sol qui promet les fruits des plus riches moissons à la main qui saura les lui demander, ils pourraient, avec moins de peines que d'autres peuples, se procurer une existence assurée; et, en perdant l'habitude de la chasse, qui les sépare, plusieurs fois l'année, de leurs femmes et de leurs enfants, et les éparpille en mille lieux différents, trouver dans une facile abondance la douceur du repos, et renouer les liens incessamment affaiblis ou rompus de la famille et de la société. Ce n'est pas à dire qu'à l'ouest des montagnes Rocheuses tout le pays soit également fertile; à mesure qu'on approche de ces montagnes le sol devient inculte et ingrat, et l'œil effrayé ne voit de toutes parts que montagnes arides, précipices escarpés, ravins profonds, triste spectacle d'une nature désolée. Mais à quatre ou cinq cent milles de l'Océan Pacifique, des vallées arrosées par les eaux de plusieurs rivières contrastent avec cette vue par la douceur de leur aspect : prêtes à se changer en champs fertiles, elles ne demandent qu'à être soumises à l'influence de l'agriculture pour devenir la demeure de l'abondance et du bonheur. Plus loin, dans la direction orientale, les

eaux se réunissant, deviennent plus abondantes; les vallées plus fréquentes, la terre généralement plus productive, et sur les bords des rivières surtout, le sol fournit toute sorte de grains, de fruits, de végétaux connus dans les climats tempérés. Quant aux pâturages, il n'en est peut-être nulle part, sous le même degré de latitude, de plus abondants. Les chevaux bondissent par troupes, dans la plaine, au milieu des richesses d'une végétation magnifique, et le bœuf, trouvant sur ses pas la nourriture qu'ailleurs il doit recevoir de la main de son maître, peut vivre dans l'indépendance comme tous les autres animaux.

Le caractère des Indiens n'a rien de rebutant. Des voyageurs les ont bien d'abord représentés comme des gens corrompus et traîtres; mais ils n'ont pas dit combien les mauvais traitements qu'ils leur ont fait souffrir, les guerres qu'ils leur ont suscitées, les boissons qu'ils leur ont données, ont contribué à faire naître ces dispositions, si tant est qu'ils les aient réellement trouvées. Car, d'autres personnes, qui ont voyagé parmi ces mêmes Indiens, en parlent d'une manière toute différente; et, quant aux tribus qui se trouvent entre les cataractes de la Colombie et les montagnes, tous ceux qui les ont visitées, rendent un témoignage unanime à la simplicité de leurs mœurs et à la douceur de leur caractère. Témoignage rare, lorsqu'il s'agit des Indiens de l'Amérique du nord! On est étonné, lorsqu'on oublie l'impuissance des lumières naturelles pour changer l'homme, que celui ci, destiné à publier sur la terre, plus que toutes les autres créatures, la gloire de son Dieu, en oublie si profondément les droits et parfois même l'existence, au milieu des merveilles d'une nature qui lui rend le plus magnifique hommage, et que sans cesse sollicité par d'imposants et solennels spectacles à se tourner vers les cieux, il se courbe pourtant toujours vers la terre, pour la

souiller par l'excès de ses vices. Tel est l'état de l'Indien, d'ordinaire également irréligieux et immoral. Mais une grande exception paraît avoir lieu pour les hommes dont nous nous occupons ; quelques tribus, entre tant de tribus, semblent avoir conservé pour Dieu au moins le désir de le connaître et de le servir. Ici, l'instinct religieux, même sans la lumière d'une raison éclairée, se manifeste avec autant de puissance que d'attrait, et, par les effets qu'il produit, les fruits qu'il porte, étonne ceux-là même qui en ont le plus éprouvé l'influence. Avant qu'aucun missionnaire pût l'éclairer de ses avis et l'encourager par ses exhortations, on a vu une tribu adopter certaines formes de culte ; et chose étrange ! tandis qu'en mille lieux, de longues années de pénibles travaux suffisent à peine, pour faire naître quelques habitudes religieuses, en arrivant au milieu des indigènes, parmi lesquels il est aujourd'hui fixé, M. le docteur Withman (1) y trouva un culte régulièrement célébré et présidé par des chefs devenus, par le zèle le plus touchant, prédicateurs avant d'être chrétiens, docteurs avant d'être éclairés. Leurs sujets s'unissaient à eux, et tous ensemble ils offraient à un Dieu encore inconnu l'hommage d'un culte sinon parfait et bien entendu, du moins fervent et sincère. La voix du missionnaire n'a eu qu'à se substituer à celle de ces précoces prédicateurs, ses prières à leurs vœux, et une œuvre si admirablement commencée est déjà en voie de progrès.

On se souvient qu'il y a quelques années, quatre Indiens de la tribu, connue sous le nom de Têtes plates, entreprirent un voyage de plus de deux mille milles, pour se rendre à Saint-Louis, et s'y informer du culte qu'il fallait rendre à l'Etre suprême (2). D'autres suivirent,

(1) Il avait accompagné M. Parker dans son voyage.

(2) *Voyez* VIIIe année p. 157. Tel est le désir de ces sauvages de

plus tard, un jour et demi, les pas d'un missionnaire qui venait de les visiter, afin de voir plus long-temps le ministre de Dieu et de satisfaire leur grand désir d'entendre de sa bouche la prédication de l'Evangile. En 1835, un chef de la tribu des Nez Percés alla, avec plusieurs de ses sujets, à la rencontre de M. Parker, et, l'ayant rencontré après trois jours de marche, il lui dit qu'il venait voir des hommes qui se tenaient auprès de ce Dieu, dont il avait bien entendu parler, mais qu'il n'avait jamais vu. « Maintenant je vois les hommes blancs, ajouta le vieux chef, et cela réjouit mon cœur. Ce qu'ils m'ont dit de Dieu est bien entré dans mes oreilles; mais j'ai besoin de l'entendre encore, pour le faire descendre dans mon cœur. » Un nombre considérable d'Indiens de la même tribu firent également cinq cents milles, pour visiter d'autres missionnaires américains, et ils ne voulurent jamais les perdre de vue jusqu'à ce qu'ils les virent établis parmi eux. Voilà comment les Indiens accueillent les missionnaires; voici comment ils les écoutent :

« Ce matin de bonne heure, dit M. Parker, en parlant d'un dimanche passé au milieu d'eux, un chef circulait parmi les loges et répétait, à haute voix, aux indigènes ce que j'avais dit sur le saint jour du Seigneur, leur commandant de se préparer au culte public. Ils sont sortis de leurs demeures, et vers onze heures ils se sont rassemblés au lieu indiqué, d'où ils m'ont fait dire qu'ils étaient prêts à m'entendre. Je les ai trouvés réunis dans ce que j'appellerai un sanctuaire: c'était une enceinte faite avec trois loges, couverte de peaux et ayant environ

---

posséder la Bible, que dans une autre circonstance, sans pouvoir encore en lire un seul mot, ils donnèrent, pour se la procurer, un cheval, c'est-à-dire un objet qui leur était très précieux, à un homme blanc qui leur donna à son tour, par une fourberie satanique, des jeux de cartes au lieu du Livre de Dieu.

cent pieds de long sur vingt de large. Des peaux préparées en tapissaient le seuil. Des hommes, des femmes et des enfants couverts de leurs plus beaux habits s'étaient disposés en quatre rangs, sur chaque côté d'un étroit espace, qui se prolongeait d'un bout à l'autre du local; ils avaient le genou dans la poussière, et ils accomplissaient, sans le savoir, cette parole de l'apôtre : *Que tout se fasse avec ordre.* J'étais également étonné et de la promptitude avec laquelle ils avaient érigé ce sanctuaire, et de l'attitude qu'ils avaient su prendre, eux qui n'avaient jamais assisté à un culte public. L'ensemble d'un spectacle aussi touchant m'a ému profondément, et je me suis dit : *C'est ici la maison de Dieu, c'est ici la porte des cieux.* J'ai d'abord chanté et prié en ma propre langue; pendant cette partie du service, mes auditeurs sont restés à genoux; durant le sermon, ils se sont assis sur les talons. Jamais je ne parlai à un auditoire aussi attentif et aussi intéressant; je ne l'eusse pas échangé contre la plus brillante assemblée du monde. »

Autant les indigènes sont empressés à entendre la Parole de Dieu, autant ils sont soigneux de la bien retenir. Ils passent quelquefois la nuit du dimanche tout entière à repasser ensemble ce qu'ils n'ont pas toujours bien compris pendant le jour, et, si quelqu'un doit quitter le camp, la nuit est également employée à le mettre à même, par de longs entretiens, d'instruire ses nouvelles relations. Déjà même, plusieurs d'entre eux, prédicateurs presque aussitôt que chrétiens, s'en vont, comme autrefois les apôtres, prêcher d'un lieu à l'autre l'Evangile du royaume des cieux, et telles sont, dit un missionnaire, les dispositions des Indiens, qu'on arrêterait le soleil dans sa course plutôt qu'on ne les détournerait de la recherche de la vérité.

OCÉANIE.

Découverte de l'île de Rarotonga, et sa conversion à la foi chrétienne.

Les heureux résultats obtenus à Rouroutou (1) étaient de nature à encourager les missionnaires de l'Océanie à faire de nouvelles tentatives pour introduire le christianisme dans d'autres îles de cet immense archipel. Depuis long-temps, M. Williams entendait parler aux indigènes, de l'île de Rarotonga, comme faisant partie du groupe des îles Hervey, et n'étant pas très éloigné d'Atiu et d'Aitoutake où déjà le christianisme avait été implanté. Plusieurs fois, dans ses voyages apostoliques, il avait cherché à la découvrir; mais chaque fois, après plusieurs jours d'une navigation inutile, il lui avait fallu revenir à Rajatéa d'où il était parti, sans avoir obtenu l'objet de ses désirs. Enfin, à la suite d'une excursion faite aux îles de Mauke et de Mitiaro, il eut le bonheur de découvrir cette île si souvent promise, et qui semblait vouloir se soustraire à son ardeur.

« Nous avions à bord de notre bâtiment, dit M. Williams, le roi d'Atiu, Romatane, homme intelligent, et nous lui demandâmes s'il n'avait jamais entendu parler de Rarotonga. » Certainement, nous répondit-il, je connais cette île. Elle n'est qu'à un jour et à une nuit de distance d'Atiu, et la direction qu'il faut prendre pour y arriver m'est bien connue. » Toutefois, nous fûmes, pendant plusieurs jours encore, poussés à droite et à gauche par les vents; déjà nos provisions étaient épuisées et notre patience également, lorsque le pilote entra dans ma cabine et me déclara qu'il fallait renoncer au projet de trouver

---

(1) *Voyez* p. 292.

Rarotonga, si nous ne voulions pas mourir de faim. Je lui répondis, que nous voulions encore suivre la même direction pendant huit heures, et que si, au bout de ce temps-là, nous n'apercevions rien, nous reprendrions le chemin de la maison. Ce fut là pour nous un moment critique, où nous flottâmes entre la crainte et l'espérance. Quatre fois je dépêchai un indigène au haut du mât, pour savoir si l'on ne distinguait aucune terre à l'horizon; et à la cinquième fois, je l'entendis crier : «Voici, voici le pays que nous cherchons. » L'impression que produisit sur moi cette bonne nouvelle, fut si prompte et si vive, que je ne l'oublierai jamais; quoique plusieurs années se soient déjà écoulées depuis lors, elle m'est encore présente, comme si je venais de la recevoir. L'air épanoui de mes compagnons de voyage, leurs cris de joie et leurs félicitations, me prouvèrent qu'ils partageaient mes sentiments, et que je n'étais pas seul à me réjouir. Nous pliâmes ensemble les genoux devant le Dieu des cieux, qui nous avait si paternellement conduits.

« A peine nous fûmes-nous approchés de l'île, que j'envoyai à terre un canot avec les deux instituteurs indigènes Papeiha et Vahineo et quelques insulaires d'Aitoutake qui nous accompagnaient. Ils furent parfaitement accueillis, et aussitôt un grand nombre d'indigènes s'étant rassemblés autour d'eux, à l'ombre des arbres du rivage, ils leur firent connaître le but de notre voyage, et leur racontèrent comment les habitants de diverses îles des environs avaient renoncé à l'idolâtrie de leurs pères et s'étaient sentis pressés de leur envoyer des instituteurs chrétiens pour demeurer avec eux dans leur île, et les instruire dans la connaissance du vrai Dieu, et dans la voie qui conduit au salut. Tous parurent réjouis de cette nouvelle, et Makea, le roi de l'île, témoigna le désir de venir à bord de notre bâtiment. Quand il y fut

monté, nous lui souhaitâmes la bienvenue, et nous lui présentâmes quelques-uns de ses gens, du nombre desquels, était sa propre tante. Il fut content de la voir; ils se jetèrent au cou l'un de l'autre, et se mirent à pleurer. Après un entretien amical, il fut résolut que les deux instituteurs et leurs femmes, retourneraient à terre avec le roi, ce qu'ils firent, et nous ne pûmes nous empêcher de rendre grâce au Seigneur, pour toutes les marques de sa bonté qu'il nous avait données dans ce jour. Le roi est un bel homme, dans la fleur de l'âge, d'une haute et majestueuse stature. Il a quelque chose de digne dans le ton et dans les manières. La couleur de son visage n'est pas trop foncée, et son corps était très gracieusement tatoué et peint d'une couleur olive, qui au jugement des insulaires, relève considérablement le prix de la beauté.

« Le lendemain matin de bonne heure nous vîmes les instituteurs et leurs femmes revenir en hâte au vaisseau, pour nous raconter, à notre grand chagrin, les mauvais traitements, que pendant la nuit, leurs femmes avaient eu à essuyer de la part des insulaires. Un chef puissant, qui a conquis une grande partie de l'île, était venu, accompagné d'une suite nombreuse, dans le but d'enlever l'une de leurs femmes. Il en avait déjà dix-neuf, et celle-ci était destinée à devenir la reine de cette espèce de sérail. La tante du roi Makea, femme de beaucoup de courage et d'influence, s'était exposée pour cette malheureuse, et l'avait défendue par ses larmes, par ses prières et par ses efforts contre les actes de violence dont on voulait user envers elle. Elle reconnaissait par cette conduite, les bienfaits qu'elle en avait reçus. Découragés par cette tentative de rapt, nos instituteurs comprirent, que laisser leurs femmes dans cette île serait les exposer à un danger imminent. En conséquence, notre ami Papeiha prit la

résolution d'y demeurer seul, à la condition que nous lui enverrions le plus tôt possible de Raiatéa, un compagnon d'œuvre, pour l'aider dans ses travaux. Son dévouement nous toucha profondément, et après s'être séparé de nous, non sans une grande émotion de part et d'autre, il se rendit à terre, n'ayant pour toute propriété que les habits qu'il portait, son Nouveau Testament et quelques ouvrages élémentaires pour les écoles, en langue tahitienne. Les six Rarotongains, que nous avions amenés avec nous d'Aitoutake, avaient embrassé la foi chrétienne; de cette manière Papeiha se vit entouré d'un noyau de fidèles, qui lui étaient fort attachés et qui lui étaient redevables de tout ce qu'ils avaient acquis de connaissances religieuses. Nous les laissâmes donc dans l'île, en formant les vœux les plus ardents pour que ce petit troupeau y devînt, avec le temps, le germe d'une Eglise de Christ, qui pût répandre parmi ses nombreux habitants, les semences impérissables de la Parole de vie. »

L'espérance des missionnaires ne fut pas trompée. Car voici ce qui se passa pendant les douze premiers mois du séjour de Papeiha dans l'île de Rarotonga; c'est de la bouche même de Papeiha que M. Williams a recueilli ces détails :

« Quand, après avoir quitté notre vaisseau, il eut atteint le rivage à la nage, il fut conduit dans l'habitation du vieux Makea, père du chef actuel. Une foule d'indigènes l'y suivirent, en poussant des cris sauvages. L'un voulait avoir son chapeau; un autre, son habit; un troisième, son tablier, et ainsi des autres parties de son vêtement. Cependant, ils n'accomplirent point leurs menaces, grâce à l'intervention du chef qui eut la présence d'esprit de lui adresser l'interpellation suivante : « Dis-nous, mon ami, pourquoi tu es venu ici? » — « J'y suis venu, repartit Papeiha, afin de vous faire connaître le vrai

Dieu, et le chemin du salut par son Fils Jésus-Christ. Je désire que comme les habitants des îles de la Société, vous brûliez vos idoles de bois, et que vous appreniez à adorer Jéhova, comme votre Dieu, votre Seigneur et votre Maître. » — « Quoi! s'écria aussitôt la foule étonnée et comme saisie d'horreur, quoi! brûler nos dieux! quels dieux aurons-nous donc à leur place? et que faire sans dieux! »

« Bientôt l'instituteur commença à célébrer pour le petit troupeau qui l'avait accompagné, un service religieux le matin et le soir. Le premier dimanche déjà, vingt insulaires se joignirent à lui, parmi lesquels Davida, fils aîné du roi actuel, qui fut puissamment saisi par la vérité, et qui, depuis lors, est demeuré fidèle et a rendu des services importants à la cause des missions, parmi ses compatriotes. Peu de temps après, Tinomana, chef d'Arorangi, district situé à trois lieues de distance, envoya un message à Papeiha, pour lui faire savoir, qu'il désirait apprendre à connaître le vrai Dieu. Ce chef vivait avec sa tribu, dans la partie montagneuse de l'île, et comme son parti était le plus faible, il était opprimé par les autres; ainsi, lorsqu'un sacrifice humain devait être offert aux dieux, c'était toujours parmi les hommes de cette tribu que la victime était choisie. Papeiha se hâta de se rendre auprès de Tinomana, et de lui annoncer la bonne nouvelle de l'Evangile. Le chef l'écouta, avec beaucoup d'intérêt, et lui dit ensuite qu'il brûlerait volontiers ses dieux, s'il ne redoutait pas leur colère et s'il ne craignait pas qu'ils ne l'égorgeassent, pendant la nuit. Le missionnaire indigène lui assura qu'il n'avait rien à craindre de leur part; qu'ils étaient tout-à-fait impuissants, et pour la première fois alors le chef plia les genoux, de concert avec Papeiha, devant le Dieu des cieux et de la terre, et l'adora. Pendant la nuit, il

vint encore trouver l'instituteur, pour apprendre de lui de nouvelles choses concernant Jéhova. Alors Papeiha lui enseigna une courte prière, qu'il lui fit répéter après lui; mais comme il était excessivement fatigué par les travaux de la journée, il retombait, de temps en temps, dans le sommeil; et Tinomana ne manquait pas de le réveiller, de temps à autre, en lui disant : « Répète-moi encore la prière, car je l'ai déjà oubliée. » « C'est ainsi qu'ils passèrent ensemble la nuit tout entière. »

« Le lendemain matin, l'instituteur retourna dans sa hutte, et Tinomana l'accompagna un bout de chemin, en répétant la prière qu'il avait apprise. Lorsqu'il prit congé de lui, il lui témoigna la joie que lui causait la visite qu'il lui avait faite et lui donna l'assurance qu'il viendrait le voir plus tard, et que, dans tous les cas, il réfléchirait aux choses importantes qu'il avait apprises de lui, et qui méritaient d'être considérées avec soin.

« Plus tard Papeiha eut une nouvelle occasion de rendre témoignage à la vérité devant une grande assemblée. Les insulaires s'étaient réunis devant l'autel de l'un de leurs dieux, pour lui présenter leur offrande accoutumée. Ridiculement vêtus, et poussant des cris sauvages, les prêtres dansaient autour de leur fausse divinité. Papeiha, animé d'un pieux courage perce la foule, se place en face de l'autel et des prêtres, et commence à leur démontrer la folie du culte qu'ils rendent à un morceau de bois façonné de leurs mains. L'un des prêtres voulut prendre la défense des faux dieux; mais Papeiha lui ferma la bouche en lui annonçant que le jour n'était pas éloigné, où toutes ces idoles deviendraient la proie des flammes. Une pareille déclaration causa une grande rumeur dans l'assemblée; toutefois l'on continua à prêter attention à ses paroles, et on lui proposa diverses questions. « Où vit donc ton Dieu? » lui demanda-t-on entre autres. — « Le

ciel est son trône ; et pourtant il remplit les cieux et la terre, par sa présence. » — « Nous ne le voyons pas cependant ; et si, comme tu le dis, il remplissait les cieux et la terre, nous ne pourrions manquer de l'apercevoir de nos yeux, nous le rencontrerions partout. » — « Vous vous trompez ; notre Dieu n'est ni air, ni feu, ni autre chose de semblable ; c'est un esprit : et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. »

Comme Papeiha portait partout avec lui son Nouveau-Testament, cette habitude donna lieu, de la part des indigènes, aux réflexions les plus singulières. « C'est le dieu de cet homme, se disaient-ils entre eux ; quel singulier dieu il a là ! il le porte partout avec lui, et nous, nous laissons les nôtres dans les buissons. » Lorsqu'ils le voyaient lire dans l'Evangile, ils s'imaginaient qu'il parlait à Dieu et que Dieu lui répondait. Enfin, au bout de quatre mois, arriva Tibério, le compagnon d'œuvre que, en prenant congé de lui, nous avions promis à Papeiha. Une fois réunis, les deux instituteurs encouragés mutuellement, par la présence l'un de l'autre, prirent la résolution de se mettre à l'œuvre immédiatement, de ne reculer devant aucun danger, et de répandre la lumière de la vérité dans toutes les parties de l'île. Dans ce but, ils commencèrent par visiter les chefs les plus influents, pour leur faire connaître les doctrines du christianisme et les bénédictions temporelles et spirituelles qui en découlent pour ceux qui les embrassent de tout leur cœur. Ils trouvèrent chez quelques-uns un accueil favorable ; d'autres se moquèrent d'eux ; dans plus d'un endroit, ils coururent même le danger de perdre la vie.

« Un jour, un prêtre païen vint les trouver pour leur faire connaître son désir de brûler son idole, et de leur donner son jeune garçon à instruire, et pour leur révéler, en même temps, l'inquiétude qu'il avait que, s'il accom-

plissait ce projet, les dieux irrités contre lui, ne prissent le parti de lui ôter la vie. Il laissa toutefois son enfant aux missionnaires; et le lendemain on le vit apporter sur ses épaules le faux dieu qu'il avait l'intention de livrer aux flammes. Il était suivi d'une foule d'insulaires, qui le traitaient d'insensé, sans toutefois pouvoir l'ébranler dans sa résolution. Il était décidé à croire la Parole de Jéhova, quelque conséquence que cette démarche pût avoir pour lui. Alors, l'un des instituteurs alla chercher sa scie, pour partager en deux l'idole de bois. Quand les indigènes virent qu'il ne s'agissait de rien moins que de couper la tête à la divinité que jusqu'alors ils avaient adorée, saisis d'épouvante, ils s'enfuirent; les nouveaux convertis eux-mêmes, gagnés par la terreur panique générale, cherchèrent un lieu de refuge dans les bois. Mais rougissant bientôt de leur effroi, ils revinrent sur leur pas, et il suffit de quelques instants pour consumer, sous leurs yeux, dans les flammes, la première idole de Rarotonga.

« Afin de convaincre les indigènes du peu de fondement de leurs craintes superstitieuses (ceci est relatif aux prescriptions du tabou concernant les précautions à prendre pour la nourriture), les instituteurs firent rôtir leurs bananes dans les braises, en leur présence, les mangèrent sous leurs yeux et les invitèrent à en faire de même. Mais personne n'avait le courage de porter à la bouche un seul morceau d'un aliment sur lequel reposait l'anathême du tabou, et tous, dans l'anxiété, attendaient en silence ce qui allait arriver à ces téméraires. Mais quand ils virent qu'aucun mal ne leur était arrivé, ils changèrent d'opinion, et plusieurs d'entre eux s'en retournèrent à la maison, fermement résolus à mettre un terme à la tromperie de leurs faux dieux. Ce fut le chef Tinomana qui donna, dans son district, le signal de la destruction des idoles.

On apporta aux pieds de l'un des instituteurs quatre grandes idoles, et après que celui-ci eut fait la lecture d'une partie du chapitre X de l'Evangile selon saint Luc, on leur arracha leurs vêtements, que l'on distribua parmi le peuple, et quant aux idoles mêmes on les jeta dans le feu. Plusieurs insulaires témoignèrent sans doute leur mécontentement de la conduite du chef; ils poussèrent des cris de désolation et se répandirent en menaces contre lui. Mais Tinomana ne se laissa nullement intimider par leurs vociférations; il accomplit courageusement l'œuvre qu'il avait commencée, et les adorateurs des idoles, auxquels on donne le nom de satanis, se retirèrent dans l'un des coins les plus reculés de l'île.

« Le roi Makea fut l'un des derniers chefs qui se décidèrent à renoncer à l'idolâtrie. Long-temps il se constitua le défenseur de la grande déesse Rangatira, à laquelle il était habitué à rendre un culte, avec sa famille; mais comme le parti chrétien devenait chaque jour plus considérable dans l'île, la pauvre déesse ne put échapper au feu, et alors la majorité des insulaires fit une profession publique de christianisme. Dans un lieu ombragé, l'on bâtit une église, à laquelle chacun voulut contribuer pour sa part. Cependant le parti idolâtre cherchait toutes les occasions de nuire aux chrétiens, et même de les maltraiter. Ceux-ci supportèrent long-temps, sans se plaindre, leurs injustices; mais à la fin, ils ne purent échapper à la nécessité de se battre. Un combat eut lieu, dans lequel le parti chrétien demeura vainqueur. Mais au lieu d'immoler les blessés, comme cela avait été l'usage jusqu'alors, les chefs leur firent grâce et les renvoyèrent paisiblement chez eux. Tant de générosité toucha les vaincus, et les prépara à embrasser une religion qui rendait si miséricordieux ses sectateurs. »

Cependant, après avoir travaillé quelque temps seuls

dans l'île de Rarotonga, Papeiha et Tibério éprouvèrent le besoin d'être assistés dans les fonctions de leur grave ministère. Ils se sentaient trop faibles pour porter le poids et la responsabilité d'une œuvre qui allait toujours croissant ; en conséquence, ils écrivirent à M. Williams pour le prier de venir leur donner ses conseils, et partager quelque temps avec eux leurs travaux. Celui-ci n'hésita pas à se rendre à leur pressant appel, et, le 6 Mai 1837, il avait débarqué sur le rivage de Rarotonga avec M. Pitmann et son épouse, destinés à exercer les fonctions de missionnaires dans cette île.

« Au moment où nous arrivâmes, rapporte M. Williams, les deux instituteurs et une partie du peuple étaient sur le point de changer d'établissement, et de quitter l'ancien pour en fonder un nouveau sur la côte orientale de l'île. Dès le lendemain, une assemblée d'environ trois mille personnes se réunit pour nous souhaiter la bienvenue, et il nous fallut nous soumettre de bonne grâce à subir les énergiques serrements de mains au moyen desquels ces bonnes gens prétendaient nous témoigner leur amitié ; cérémonie qui fut aussi fatigante qu'elle était réjouissante pour nous. Alors toute cette foule se mit en marche pour se rendre au nouvel établissement. Les indigènes rivalisaient entre eux pour porter nos effets ; nos femmes et nos enfants furent placés sur leurs épaules herculéennes et la procession s'avança majestueusement en psalmodiant les louanges de Dieu. Les instituteurs avaient déjà préparé dans ce lieu quelques habitations. Ils se firent un plaisir de nous céder l'une d'elles pour notre usage. Deux jours après, les indigènes nous prièrent de vouloir bien nous asseoir devant la porte de notre habitation, à l'ombre des arbres qui l'entouraient. Bientôt nous vîmes une procession nombreuse se diriger solennellement vers nous. Elle portait en triomphe de lourds fardeaux : c'étaient qua-

torze monstrueuses idoles, dont la plus petite avait cinq aunes de longueur. Les faux dieux furent déposés à nos pieds, et nous eûmes tout le loisir de les considérer attentivement. Chacune de ces idoles était faite de bois de chêne, et avait à l'extrémité supérieure, une tête d'homme grossièrement sculptée; elles étaient ornées de plumes et enveloppées dans d'épais morceaux d'étoffes. Sur le champ, plusieurs d'entre elles furent dépouillées et mises en pièces, sous nos yeux. Nous destinâmes les autres à être envoyées en Angleterre, pour orner, comme trophées de l'Evangile, le musée de la Société des missions de Londres.

« Le dimanche suivant, quatre mille hommes environ se réunirent; mais comme la chapelle pouvait à peine contenir la moitié de ce nombre, on prit aussitôt la résolution d'en construire une plus grande. Dès le lendemain, on mit la main à l'œuvre, et telle fut l'ardeur que les indigènes mirent à ce travail, que quoiqu'ils manquassent de la plupart des instruments nécessaires en pareil cas, la maison de prière fut achevée en deux mois. Elle avait cent cinquante pieds de long sur soixante de large et pouvait contenir environ trois mille personnes. Les murs intérieurs furent blanchis, et l'on y disposa des siéges pour la commodité des auditeurs. »

M. Williams fit un séjour d'un an à Rarotonga, et s'y occupa de choses fort importantes. Son premier soin fut de fonder trois stations dans les trois principaux districts de l'île, afin d'éviter l'agglomération de la population sur un seul point, ce qui eût pu avec le temps, devenir funeste, et afin de répartir plus également parmi les indigènes les moyens d'instruction. Il eut ensuite à étudier les spécialités du dialecte particulier de Rarotonga, à fonder des écoles et à préparer les livres élémentaires qui devaient y être employés. Mais un travail qui exigea une grande prudence de sa part, et qui lui demanda le

sacrifice d'une bonne partie de son temps, fut le plan d'une constitution civile pour laquelle les chefs de l'île le prièrent de leur donner ses conseils. Le vol à main armée, la polygamie, la vengeance, le meurtre et toutes les conséquences du cannibalisme régnaient dans ce pays, avant que le christianisme y fût introduit. Les chefs sentirent en conséquence le besoin de mettre les lois en harmonie avec les nouveaux principes religieux et moraux de la nation, et s'adressèrent à cet effet aux missionnaires. Ceux-ci ne crurent pas devoir leur refuser leur concours dans cette circonstance. C'est ainsi que quelques lois simples furent rédigées, qui furent soumises ensuite à la sanction du peuple et adoptées comme règles dans l'administration civile du pays. Avant de promulguer la loi contre la polygamie, le roi et vingt-cinq autres personnages considérables de l'île commencèrent par donner le bon exemple, en se séparant de leurs femmes, à l'exception d'une seule avec laquelle ils furent religieusement et publiquement unis en mariage.

Il ne sera sans doute pas inutile d'entendre M. Williams lui-même sur la question du concours que les missionnaires évangéliques crurent devoir prêter à la rédaction de la constitution civile et des lois criminelles du pays. On leur a fait de si graves reproches sur leur conduite à cet égard, qu'il importe de connaître les motifs qui les ont dirigés et le but qu'ils ont eu en vue, en accédant à la demande des principaux de la nation.

« Quelques personnes pensent peut-être qu'un missionnaire ne devrait jamais se mêler de questions civiles et judiciaires de la nature de celles dont il vient d'être fait mention. Pour ma part, j'avouerai que ma conviction est complètement différente de la leur. J'estime qu'un ambassadeur de Christ, qui a réellement à cœur le bien temporel et spirituel du peuple païen auprès duquel il a

été envoyé, se rendrait coupable, s'il refusait de coopérer par ses conseils et son concours à des plans et à des projets qui se lient étroitement au grand but de son ministère. Chacun sait que l'état civil et le caractère national d'un peuple païen sont, en grande partie, la conséquence directe du culte idolâtre et des superstitions auxquels il est adonné, que toutes ses habitudes portent le cachet de sa religion, qu'elles se trouvent être, comme elle, grossières et sanguinaires, et qu'elles sont un obstacle constant à sa prospérité comme nation. Le missionnaire qui a épousé les intérêts d'un pareil peuple s'efforcera de l'affranchir peu à peu du tyrannique pouvoir de l'idolâtrie, et de l'élever à la jouissance des priviléges du christianisme. Dès lors de nouveaux principes germent sur cet antique sol du paganisme; les chefs et la nation s'aperçoivent bientôt que les usages qu'ils ont hérités de leurs pères ne sont plus compatibles avec les devoirs imposés par le christianisme, et que, sur la base de la foi chrétienne, il est impossible d'édifier l'ancienne puissance du prince des ténèbres. A qui, dans de pareilles circonstances, pourraient-ils s'adresser pour avoir des conseils et obtenir des lumières, si ce n'est à ces mêmes instituteurs chrétiens qui ont fait briller à leurs yeux la lumière de l'Evangile? Il demeure incontestable, sans doute, qu'un missionnaire chrétien ne doit jamais être revêtu de la puissance temporelle, et qu'il doit se borner à exercer sur le peuple une influence chrétienne, par l'ascendant de son caractère et ses bons avis. Il est des cas pourtant, où un mot décisif de sa bouche peut arrêter le cours d'anciennes hostilités, mettre fin à des rixes sanglantes, guérir de profondes blessures et donner l'idée d'entreprises utiles d'un intérêt général. Comment pourrait-il laisser passer l'occasion de devenir, sous ce rapport, le bienfaiteur de la nation? »

VARIÉTÉS.

Mœurs des habitants de la Nouvelle-Zélande.

(Suite, voyez p. 316.)

On attache à la Nouvelle-Zélande, une grande valeur aux songes. Toutes les fois qu'on doit entreprendre quelque chose d'important on peut être sûr qu'une vieille femme en a rêvé, et qu'elle a expliqué le songe de la manière la plus favorable. Il n'est pas rare de voir tout un village troublé au milieu de la nuit, par les cris de quelques vieilles femmes, qui prétendent qu'elles ont vu au milieu du village, la tête de leur chef plantée sur un poteau. Personne ne doute alors que ce chef ne soit mort, ou que sa vie ne courre quelque grand danger, et tous se précipitent vers le lieu où il se trouve alors, pour l'arracher des mains de ses ennemis. Après tout, ce n'est là qu'une feinte imaginée par de vieilles femmes pour faire revenir plus tôt leurs fils ou leurs parents, qui sont à la guerre. L'art des augures tient aussi sa place à côté des songes, surtout quand il est question d'aller attaquer et piller quelque village ennemi. Le cri des oiseaux a, dans ce cas là, une grande importance. Si l'on entend le cri d'un hibou, pendant que le conseil est assemblé, on regarde cela comme un très mauvais signe; si au contraire un vautour vient à voler au-dessus de la tête de ceux qui sont réunis dans le conseil, on n'a pas le moindre doute sur le succès de la guerre. Si une colombe roucoule au moment de la naissance d'un garçon, on est bien sûr que cet enfant fera de grands exploits, lorsqu'il sera devenu homme fait.

Il existe encore à la Nouvelle-Zélande un usage tout particulier pour consulter le sort, lorsqu'on se prépare à entreprendre une expédition guerrière contre une tribu éloignée. Le plus jeune fils d'une famille, dans laquelle

tous les enfants ont atteint l'âge de l'adolescence, est désigné pour consulter l'oracle. Il choisit d'abord un endroit à l'abri du vent. Après en avoir arraché les broussailles et la fougère, il apporte plusieurs pieux de la même hauteur, il attend qu'il ne fasse pas de vent, il plante ses pieux vis-à-vis les uns des autres sur deux rangs, et donne à chacun de ces pieux, le nom d'une des tribus qui doivent prendre part à la guerre. Les préparatifs terminés, il murmure quelques prières inintelligibles, se place à une certaine distance, et examine l'effet que va produire le vent sur ses soldats. S'il ébranle ou renverse les pieux qui représentent l'armée ennemie, c'est un signe certain que son parti triomphera. Comme on peut bien le penser, cette cérémonie donne lieu à de grandes supercheries. Celui qui est chargé de l'accomplir, sait bien planter les pieux de manière à les faire tenir ou tomber à son gré; il peut d'ailleurs deviner à coup sûr dans ce pays de quel côté doit souffler le vent, dans de certaines saisons de l'année.

A la Nouvelle-Zélande, comme dans tous les pays plongés dans l'ignorance, on raconte les histoires les plus étranges de fantômes et de revenants, et l'on ne doute pas un moment de leur authenticité. Les guerriers les plus courageux n'oseraient pas rester dehors la nuit, et ils croient toujours voir ou entendre quelque présage de malheur. Les voyageurs se hâtent d'arriver dans les villages avant le coucher du soleil, afin d'être entourés la nuit de quelque société; il y a même de certains temps de l'année dans lesquels la crainte qu'ils ont des esprits nocturnes les tourmente encore davantage. Dans ces temps-là ils osent à peine perdre leurs villages de vue, et s'éloigner hors de la portée de la voix, même lorsqu'il fait grand jour. Ils sont souvent agités de craintes qu'ils ne peuvent ni chasser ni expliquer. Tantôt ils disent

qu'ils craignent de trouver sur la route des esclaves échappés qui se sont cachés derrière des buissons pour les massacrer, bien que de semblables événements n'arrivent jamais; tantôt ils attribuent cette angoisse de leur âme à la sorcellerie, et craignent de rencontrer des gens qui les fassent périr au moyen de charmes secrets. C'est ainsi que s'accomplit dans la Nouvelle-Zélande cette parole de l'Ecriture que *les hommes sont retenus toute leur vie dans la servitude, par la crainte de la mort,* (1) aussi long-temps qu'ils n'ont pas trouvé la délivrance dans la foi au Fils de Dieu. Ces insulaires sont encore plus inquiets lorsqu'ils sont appelés à s'embarquer sur la mer. Lorsqu'il arrive un naufrage, on ne manque pas de l'attribuer à la colère de la déesse de la mer Taniwa. Si un homme a touché une chose qu'il ne devait pas toucher, ou s'il a passé sur un terrain *taboué,* il redoute la vengeance de Taniwa, et n'ose pas s'aventurer sur mer, parce qu'il se croirait sûr de périr. Cette crainte est si forte et si générale que l'on voit souvent retarder pendant long-temps, ou abandonner les entreprises les plus importantes, de peur de s'exposer au courroux de cette prétendue déesse.

Les mariages se font d'une manière étrange à la Nouvelle-Zélande. Il est très rare d'abord, que l'on choisisse une femme hors de sa tribu, ou même de sa famille. Lorsqu'un chef veut se marier, il jette les yeux sur une personne de sa famille qui lui plaît, et sans consulter ses sentiments, il l'enlève par force, sans s'inquiéter de savoir si cela plaît ou non à ses parents. Cet acte de violence amène ordinairement un rude combat à coups de poings; et il n'est pas rare que la pauvre jeune fille attrape des coups et des blessures dans une lutte où ses parents et ses frères se battent pour la retenir, tandis que son futur époux cherche à l'arracher par force de leurs bras. Si ce-

(1) Héb. II, 15.

lui-ci, victorieux, réussit à s'emparer d'elle, on donne un festin, et le nouveau couple s'en va paisiblement dans la maison de l'époux; mais cette trève n'est pas de longue durée. Pour faire honneur au marié, on va l'attaquer chez lui. Quand on s'est bien battu, tout se termine par un grand repas, et les hôtes s'en retournent chez eux chargés de dons et de denrées.

La polygamie est consacrée par l'usage général dans cette île; mais une seule femme est cependant considérée comme maîtresse de la maison, et porte le titre d'épouse; les autres sont loin de jouir de la même considération; bien que le père traite également tous ses enfants. L'adultère est puni avec la plus grande sévérité, et si la personne qui s'est rendue coupable de ce crime n'est pas toujours mise à mort sur le champ, les blessures terribles qu'elle reçoit lui permettent à peine de désirer la prolongation de sa vie. Ici, comme partout, la polygamie est la source de maux innombrables, et il n'est pas rare qu'elle soit l'occasion d'une succession de meurtres. Une violente jalousie anime ces femmes les unes contre les autres, elle amène des disputes continuelles, et, dans ce pays sauvage, les querelles ne se terminent guère sans qu'il y ait du sang répandu. Il arrive souvent aussi que les pauvres enfants sont les victimes de ces animosités domestiques, et rien n'était plus commun dans cette île avant que l'Evangile y eût pris racine que de voir mettre à mort de jeunes enfants par leurs propres parents. Plus d'une fois, les missionnaires ont vu des mères irritées mettre leurs enfants en pièces, et jeter leurs cadavres aux chiens. Souvent une mère, dans l'entraînement de la passion, a immolé sur son sein le nouveau-né pour lequel elle aurait sacrifié sa vie dans un moment plus calme. Ces querelles de femmes jalouses amènent aussi des rivalités parmi leurs parents les plus éloignés. Ainsi

s'entretient entre les différentes familles, une animosité qui éclate souvent au milieu des combats simulés qui font partie des réjouissances populaires. Une lutte en amène une autre, et une mêlée générale en est le résultat; on retourne chez soi avec des cœurs aigris par la haine; on jure de se détruire réciproquement, et il ne faut plus qu'une étincelle pour mettre en feu un district tout entier. La prédication de l'Evangile a déjà apporté de grands changements dans les mœurs de ces insulaires. Les missionnaires ont réussi au-delà de leur attente à amener des mariages entre des tribus différentes. Il en est résulté, que des tribus qui de tout temps avaient été en guerre entre elles, se sont réconciliées et vivent dans la plus grande union. La polygamie est aussi devenue beaucoup moins commune qu'elle ne l'était auparavant, et le suicide et l'infanticide ont presque entièrement cessé dans les stations de mission.

Les habitants de la Nouvelle-Zélande expriment leur affection avec autant de véhémence que leur haine. Aucun peuple peut-être ne les surpasse pour la vivacité des démonstrations d'amitié; le chagrin que leur cause le départ d'un ami met en mouvement chacun des membres de leur corps, et contracte chacun des muscles de leur visage. On accable celui-ci de friandises, on lui fait mille questions, on lui dit adieu cent et cent fois; des torrents de larmes coulent sur les joues, et l'on se jette à son cou à plusieurs reprises. Les gémissements se terminent enfin par des cris sauvages; et le pauvre ami est presque étouffé par les embrassements et les serrements de main de ceux qui l'entourent et qui se l'arrachent en quelque sorte les uns aux autres. Le retour des absents amène la répétition de ces bruyantes démonstrations, et il est impossible d'être témoin de pareilles scènes sans en être ému, bien que l'on ne puisse douter qu'il n'y ait

dans tout cela beaucoup d'artifice, puisqu'on les voit se préparer à jouer leurs rôles, et travailler à exciter en eux ces violentes émotions, avant même que de se précipiter sur la malheureuse victime qu'ils accablent ainsi des témoignages de leur affection. Ce qui le prouve encore plus clairement, c'est qu'on les voit quelquefois s'arrêter tout à coup au milieu de leurs mouvements les plus violents, et prendre un air fort calme. En voici un exemple, rapporté par un témoin oculaire. Cinq ou six habitants d'un certain village revenaient chez eux après une visite de six mois faite à des parents qui habitaient un district éloigné. Tout le village les avait reçus avec de grands transports, et la scène paraissait arrivée à son plus haut degré de pathétique, lorsqu'à un signal donné, deux femmes du village pénétrèrent dans ce cercle bruyant, et séchèrent les larmes les plus brûlantes en disant tout naïvement : « Nous n'avons pas encore fini les cris de joie, mais nous voulons mettre d'abord nos patates au four, et préparer les corbeilles où nous devons les ranger, et ensuite nous reviendrons continuer nos cris ; mais il sera peut-être nuit alors. » Tous s'écrièrent d'un ton lamentable : « oui, c'est là ce qu'il faut faire, c'est juste ! » et la comédie finit ainsi. On leur fit quelques représentations amicales sur leur hypocrisie, et l'on chercha à leur faire sentir combien il était peu convenable de se faire un jeu de pareils sentiments. « Dans ce pays-ci, répondirent-ils, l'affection est toute dans l'extérieur, elle n'habite que dans nos yeux, et sur nos lèvres. » Il y a cependant quelque chose de touchant dans l'accueil que les parents font à leurs enfants après une courte absence ; il y a là un mélange de vraie joie et de vraie douleur ; et les émotions réelles de leurs cœurs se peignent de la manière la plus vive sur tous les traits de leurs visages.

(*La suite à un prochain numéro.*)

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Il est pour les missionnaires deux genres d'épreuves: comme hommes, ils peuvent avoir à souffrir, et c'est alors le cercle de la famille qui est affligé; comme ministres et serviteurs de Christ, ils peuvent de même être éprouvés, et c'est alors l'œuvre qui rencontre des obstacles. Depuis long-temps la divine Providence avait épargné aux missionnaires français, au sud de l'Afrique, les épreuves de la première sorte, malgré les fatigues de leur vie, l'épuisement de leurs forces et les privations du désert; la foi avait souffert, et beaucoup, en plus d'une circonstance, la nature aussi, mais moins cependant. Aujourd'hui, c'est la nature qui souffre surtout et fait entendre en Europe le douloureux écho de ses peines. Sa voix sera écoutée, nous le croyons; elle pénétrera bien avant dans les cœurs pour y réveiller des sentiments profonds de chrétienne commisération. Elle est résignée cette voix; elle annonce pourtant de bien grandes douleurs; souvenons-nous qu'elle vient du fond des déserts, là où l'isolement rend les souffrances si difficiles à guérir, les sollicitudes si vives et néanmoins si impuissantes! Il n'y a que quelques mois encore, l'homme qui pleure aujourd'hui nous parlait du deuil d'un ami dans l'œuvre du Seigneur; son langage qu'on ne pouvait entendre sans émotion, portait l'empreinte d'une sincère sympathie (1).

(1) *Voyez* Troisième livraison, page 81.

Notre frère connaissait bien l'infirmité de la nature humaine, mais peut-être ne pensait-il pas qu'en si peu de temps, il serait soumis à une épreuve de la même nature, sans être aussi grave, et qu'à peine consolé du malheur d'autrui, il se verrait, hélas, menacé d'un deuil semblable. Son affliction et celle de l'un de ses compagnons d'œuvre doivent exciter en nous une double sympathie; ce n'est pas leur famille seulement, c'est leur œuvre aussi qui souffre; les lettres qu'on va lire le montrent trop bien pour que nous cherchions à le prouver. Rendons grâce de la délivrance de l'un, prenons part aux douleurs de l'autre et demandons-en à Dieu, si c'est sa volonté, la prompte cessation.

STATION DE MOTITO. — EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. LEMUE, DATÉE DU KURUMAN, LE 21 AVRIL 1838.

Maladie et danger de Mad. Lemue; sympathie touchante des Béchuanas.

Monsieur le Président, Messieurs et très honorés frères en Jésus-Christ,

« Il me serait difficile de vous donner une juste idée de la tristesse, de l'anxiété et du poids accablant auxquels mon âme est en proie. Dans ces derniers temps, j'ai été bien souvent à la veille de perdre l'unique compagne de mes travaux; une maladie prolongée durant deux mois, accompagnée de rechutes sur rechutes l'a conduite à deux doigts du tombeau. Elle a cru toucher au moment solennel où Dieu nous appelle à rompre tous les liens qui nous attachent à cette vie, pour entrer dans son repos. On peut dire d'elle que ses pieds ont été mouillés des eaux du Jourdain, et qu'elle a entrevu les plaines de

la Canaan céleste. Oh ! s'il plaisait à Dieu d'exaucer ma prière, et d'ajouter encore quinze années à ses jours! Elle doutait si peu que son départ fût prochain, qu'elle prit ses enfants dans ses bras pour leur faire ses adieux et qu'elle s'adressa aux natifs qui étaient réunis en grand nombre autour de son lit pour les supplier, en présence de la mort, de recevoir la Parole qui peut seule les sauver, et les entretenir des espérances d'une glorieuse immortalité. Cette scène ne s'effacera jamais de ma mémoire; et j'espère de la miséricorde de mon Dieu, que si nos âmes sortent du creuset, ce sera, sinon plus pures, du moins plus désireuses de le devenir. La main paternelle qui châtie, ne délaisse cependant point; et à côté de l'affliction, elle a placé la consolation.

« Oh ! combien mon avenir et celui de cette station me paraissait obscur, il y a quelques jours! Nos Béchuanas étaient aussi dans les plus vives alarmes; tous partageaient mon deuil; ceux même que nous avions crus indifférens envers leurs missionnaires, nous donnaient alors des marques touchantes d'affection. A toutes les heures de la journée, la maison était assiégée par ceux qui venaient s'informer de la santé de ma femme; un silence universel régnait dans l'endroit; et comme ils prévoyaient bien qu'il me serait impossible de rester au milieu d'eux, avec deux enfants en bas âge, et que personne n'était là pour me remplacer, ils se demandaient les uns aux autres, qu'allons-nous devenir?

« Que deviendront-ils? Dieu seul le sait; car, bien que ma chère femme soit mieux qu'elle ne l'a été, souvent je l'ai crue en convalescence, et alors des rechutes toujours plus violentes sont venues nous replonger dans l'affliction. Elle vit encore; mais l'espérance de la voir bientôt se rétablir, à laquelle je me suis livré tant de fois,

je n'ose plus m'y abandonner. Dès que j'ai cru qu'elle pouvait supporter les secousses du wagon, de l'avis de nos sœurs du Kuruman, qui étaient venues la soigner, je me suis empressé de lui faire changer d'air, en la conduisant sous le toit hospitalier de nos chers amis. Mais hélas ! le mieux que ce petit voyage lui procura momentanément fut encore bientôt après suivi d'une crise qui réveilla toutes mes appréhensions. J'étais allé passer un dimanche à Motito, quand des messagers vinrent m'y chercher en toute diligence. Je crains que sa maladie, qui a commencé par une pleurésie, ne soit passée à l'état chronique. Si Dieu permet qu'elle reprenne un peu de forces, je ne vois qu'un seul remède qui puisse lui être encore salutaire ; ce serait un voyage dans la colonie ; et outre le bien qu'un tel changement pourrait lui procurer, il serait bien désirable de consulter les médecins à son sujet.

Demande et besoin urgent d'un aide.

« Mais ce voyage comment l'entreprendre ? C'est au fort de nos épreuves que nous est arrivée l'affligeante nouvelle, que Loyer, que nous attendions de jour en jour, devait rester à Wagenmaker's-valley. Notre frère Daumas, que nous attendions d'un moment à l'autre avec notre sœur Elisa, était retenu à sa station par de nouveaux obstacles. Ainsi, de quelque côté que nous nous tournassions, tout nous paraissait également mystérieux ; et je ne sais ce que nous serions devenus, et comment j'aurais supporté tant d'affliction, si Dieu n'avait pas mis au cœur de quelques-uns de ses serviteurs d'avoir pitié de nous. Nos frères du Kuruman, sans avoir égard à la distance qui nous sépare, nous ont aussitôt tendu une main secourable, n'y ayant point de sacrifices qu'ils n'aient

faits pour nous, nous prodiguant leurs soins et tous les remèdes en leur pouvoir, et nous entourant de leur affection.

« Messieurs et très honorés frères ! Peut-être ai-je tort, mon cœur est plongé dans une extrême amertume : je me vois dans la triste nécessité ou de sacrifier ma femme ou de perdre ma station. Si personne ne vient à mon secours et que je sois encore obligé de passer un autre été à Motito, il est probable que ma chère compagne n'y survivra pas ; si au contraire, dans les circonstances actuelles, je m'absentais de mon poste, il est à craindre que les habitants de l'endroit, intimidés par les menaces de Mahura, ne soient dispersés. (1) »

Voilà le langage de l'homme, du tendre époux ; voici celui du chrétien, du courageux missionnaire. Qu'il est beau de voir la foi dominer la douleur et se préoccuper des intérêts de Christ et de son règne au milieu des larmes et de la tribulation. Puisse sa voix aussi trouver un écho dans nos cœurs !

Prospérité de Motito.

« D'ailleurs je puis dire en toute sincérité, et comme devant Dieu, que l'œuvre que vous avez commencée dans ce pays, ne m'a jamais paru sous un aspect plus encourageant. Vous avez à Motito une population de près de mille âmes, naguère entièrement étrangères à la connaissance de l'Evangile ; mais commençant aujourd'hui, sinon à sentir, du moins à comprendre son importance.

---

(1) Le Comité, prévenant la demande de M. Lemue, dont il ne pouvait plus supporter la solitude, avait, long-temps avant la réception de cette lettre, pris des mesures pour qu'un prompt secours lui fût apporté, et il a tout lieu de croire que, à l'heure qu'il est, ce missionnaire a déjà reçu l'aide qui lui était si nécessaire.

Rédacteurs.

Cette population augmente encore tous les jours; tous ont des moyens faciles d'existence; les vallées, l'année dernière et celle-ci, ont été couvertes de moissons; le bétail s'y multiplie rapidement; l'abondance règne, en un mot, dans toutes les familles; et ce pays, que la sécheresse et un fléau passager, la terreur de Moussélékatsi, avaient dépeuplé, va bientôt rouvrir son sein à ses anciens habitants dispersés de toutes parts, mais que la paix rappelle à leurs foyers.

Vaste porte ouverte à l'Evangile.

« Au dehors, un nouveau champ beaucoup plus vaste est tout prêt à être défriché. Lattakou, une de nos annexes, commence à se repeupler; la population s'y élève déjà à plusieurs centaines d'habitants. Les Barolong de Mashauing m'envoient message sur message pour les visiter. A Morokoeng des milliers de Wankits, de Bakatla et de Barolong manifestent un vif désir d'entretenir des relations amicales avec nous. Au Choai et dans les environs, des villages de pauvres Béchuanas sont semés çà et là; ce sont des gens qui n'ont jamais entendu l'Evangile, excepté en passant à Motito. Vous étonnerez-vous après cela que j'éprouve une vraie tristesse d'être seul, et de perdre les occasions que la divine Providence nous offre de faire le bien?

« Une autre circonstance doit surtout faire envisager Motito aux Eglises de France comme un poste important, et les engager à nous envoyer un renfort. Depuis que les missionnaires américains ont abandonné le pays des Baharoutsi, à cause des guerres de Moussélékatsi avec les Boers, cette belle contrée semble inviter la Société des Missions évangéliques de France à faire de nouvelles tentatives pour y introduire l'Evangile. Déjà toutes les tribus que la tyrannie de Moussélékatsi avait assujetties ou dis-

persées, retournent à l'envi prendre possession de leur pays. Une nouvelle ère a commencé. Moussélékatsi continue à fuir au nord; et il y a toute apparence que bientôt on n'en entendra plus parler. Les Boers, qui parlaient autrefois de s'emparer du pays abandonné par les Métébélés, prennent maintenant la direction de Port-Natal, où ils sont aux prises avec Dingan (1). Voilà donc tout le pays accessible encore une fois aux ambassadeurs de Christ. Voilà des milliers et des mille milliers de Béchuanas qui vont bientôt demander du secours à nos Eglises, seules peut-être disposées pour le présent à écouter leur prière. Quelque intéressant que nous paraisse le champ du Calédon, souvenez-vous que ce n'est qu'un point comparé à l'immensité de celui-ci, et que, lorsque les Eglises que nos frères fondent seront déjà annexées à la colonie, on aura à peine commencé l'évangélisation du pays qui s'étend au nord et à l'est de Motito. Le Seigneur permettra-t-il que les amis du bien ne fassent pas de nouveaux et de plus puissants efforts pour se frayer un chemin dans l'intérieur, afin de marcher ainsi à la conquête d'une grande portion de l'Afrique? Dieu fasse que les Eglises de France aient la gloire de la persévérance en rentrant dans cette noble entreprise avec une ardeur toute fraîche! La maison que nous avons élevée à Mosika, et que les frères américains ont reconstruite, est encore debout. Ne semble-t-il pas que ce soit une invitation faite par la Providence à quelques-uns de nos frères? Toutes mes premières espérances renaissent; et, quoique sentinelle délaissée, je ne manquerai pas, si Dieu daigne nous conserver la vie, de me tenir sur le qui vive, et de vous crier ce qui se passe de temps en temps chez nos voisins les habitants de l'intérieur. Je m'étais proposé de

---

(1) *Voir* l'article p. 365 et suiv.

vous parler de quelques candidats qui ont été admis dernièrement dans l'Eglise, mais comme la maladie de ma femme m'a empêché de les baptiser, je remets à la prochaine occasion le plaisir de vous en entretenir.

« Recevez, Monsieur le Président, Monsieur le Directeur et Messieurs, l'assurance de notre constante affection et des vœux que nous faisons pour la prospérité de l'œuvre que le Seigneur vous a confiée.

« Votre tout dévoué serviteur en Christ,

« P. LEMUE. »

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. BISSEUX, DATÉE DE WAGENMAKER'S-VALLEY, LE 18 MAI 1838.

Maladie grave de ce missionnaire et son rétablissement.

« Dieu, qui gouverne toutes choses et qui sait mieux que nous ce qui nous est nécessaire, a voulu me faire sentir d'une manière particulière ma dépendance de lui, ma faiblesse et ma fragilité. Il m'a envoyé une maladie longue et grave, qui m'a mis sur le bord de la tombe, mais dont, gloire lui en soit rendue, je suis presque rétabli. Trois mois de maladie, dans laquelle je ne pouvais remuer un seul membre, m'ont été, j'espère, une école salutaire où j'ai appris que l'homme n'est que vanité, et que le chrétien doit toujours être prêt à déloger de cette tente, puisqu'il ne sait ni le jour ni le moment où son maître l'appellera à rendre compte de son administration.

« Oh! comme j'ai senti la force de l'exhortation du Sauveur, « Travaillez tandis qu'il est jour, la nuit vient pendant laquelle personne ne pourra travailler. » Comme la durée de notre vie semble courte, comme les âmes sont précieuses quand on se voit sur les bords de l'éternité, et qu'on ne peut plus rien faire pour leur salut!

Puissé-je vivre continuellement sous l'influence de ces impressions, et consacrer de nouveau cette vie que Dieu vient de me rendre à la gloire de son divin nom et à l'avancement du règne de son Fils!

« C'est le 21 de janvier que je me mis au lit. Je sentis, après avoir prêché, des frissons auxquels succédèrent bientôt des douleurs aiguës et une raideur dans tous les membres, avec enflure.

« Voilà trois semaines que j'ai pu reprendre les fonctions de mon ministère. Qu'il était touchant de voir la reconnaissance et la joie des membres de mon Eglise, quand je remontai en chaire pour leur annoncer encore la bonne Parole de Dieu! Puisse la privation où ils en ont été, la leur faire apprécier beaucoup plus qu'auparavant!»

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Récit de l'émigration des colons hollandais (Boers), et de la retraite des missionnaires américains et anglais du nord de Port-Natal.

Nos lecteurs savent que, tandis que MM. Lindley et Venable, missionnaires du conseil américain, se rendaient en 1836, dans le pays soumis à Mousselékatsi, dans le but d'y fonder une mission, MM. Grout, Champion, et Adams, leurs frères et compagnons d'œuvre, faisaient un premier voyage chez Dingan, afin d'obtenir de lui la permission d'instruire ses sujets (1). Tous les amis des

(1) *Voyez* XI[e] année, p. 366.

missions se réjouirent de l'arrivée de ces serviteurs de Christ sur le sol africain. Leur nombre, leur zèle, la sagesse de leur conduite, la réussite de leurs premiers efforts, firent concevoir de grandes espérances. Et lorsque peu de temps après, on les vit, chacun à son poste, activement occupés de leur œuvre, on put croire, que pourvus tout à coup de cinq missionnaires, les Zoulas se relèveraient de leur profonde dégradation, et commenceraient à ouvrir les yeux à la lumière. Les vues de Dieu sont bien mystérieuses et bien au-dessus des nôtres. Les missionnaires de Mosika virent tomber, un à un, sous leurs yeux, les sauvages qui les entouraient, et lorsqu'ils quittèrent ce lieu témoin de beaucoup de souffrances et d'un grand deuil dans leur famille, il était jonché de cadavres et couvert de débris: ils n'y étaient allés que pour mêler leurs larmes au sang des victimes de la vengeance (1)! Affligés, mais non découragés, aimant toujours les Zoulas malgré leur férocité, ils allèrent chercher de nouvelles épreuves et de nouveaux dangers dans la mission entreprise au nord de Port-Natal: ils joignirent leurs travaux à ceux des missionnaires établis dans ce pays. Cette œuvre semblait alors devoir faire de grands progrès; mais que peuvent, hélas! les efforts de l'homme, alors même qu'ils sont le plus sincères et le mieux entendus! Les missionnaires rencontrèrent de très grands obstacles; ils virent bien arriver au milieu d'eux, pour travailler à la même œuvre, quoique à part, un missionnaire anglais (2); mais lui aussi trouvait de l'opposition, malgré les promesses qui lui avaient été faites. Ces ouvriers du Seigneur étaient établis dans les principales villes du pays de Dingan; M. Owen travaillait même dans la

---

(1) *Voyez* XIIe année, p. 341 et suiv.

(2) *Voyez* VIIIe livraison, p. 307.

résidence de ce chef; mais partout, et ici plus qu'ailleurs, les natifs se montraient peu empressés, les chefs rebelles à recevoir de l'instruction. Plusieurs d'entre eux étaient ouvertement opposés aux missionnaires; l'un disait qu'il n'assistait pas à leur prédication, parce que le roi ne le lui avait jamais dit; un autre, et c'était le premier ministre de Dingan, déclarait à M. Wilson lui-même, qu'il n'avait point été d'avis que les missionnaires s'établissent dans le pays, et il ajoutait qu'il était fâché que le roi eût accordé à M. Owen la permission de se fixer dans la capitale. Un troisième, allant plus loin, prit sur lui de publier une ordonnance qui défendait aux habitants de son district d'écouter les missionnaires. Dingan voulut bien révoquer cette défense; mais il est probable que le chef n'eût point osé la faire, si par là il avait pu se compromettre auprès de son maître. A Unkun-Kinglove même, la marche de l'œuvre était tout-à-fait entravée; vainement M. Owen avait demandé la permission de prêcher en public; Dingan trouvait qu'il pouvait lui refuser sa demande, parce que, disait-il, les hommes blancs de Port-Natal lui avaient de même refusé (il s'agissait de poudre) bien des choses qu'il eût voulu en recevoir. Un jour pourtant, il consentit à ce que la voix du missionnaire se fît entendre en public; mais il eut soin d'avertir que ce serait pour la dernière fois. Du reste, quand M. Owen voulut ouvrir la bouche, le despote et ses chefs répandirent à l'envi le ridicule sur toutes ses paroles. M. Wilson était présent; il fut traité avec une extrême politesse; on lui accorda promptement ce qu'il était venu demander; prédicateur dans ce moment, il eût été bafoué, tant est grande la fourberie des Zoulas! Cet exemple des chefs était très funeste. Les hommes du peuple, se prévalant de leur exemple, imitaient leur indifférence; ils n'allaient pas écouter les missionnaires, parce que leurs chefs ne

le leur avaient pas commandé; ou bien parce qu'ils n'y allaient pas eux-mêmes, ou bien encore, parce que dans telle ville on n'y allait pas davantage. Que les femmes y fussent ou non, c'était aux stupides et orgueilleux Zoulas, chose tout-à-fait indifférente. Dans les premiers temps, elles paraissaient aimer la prédication évangélique; mais ensuite, se voyant presque seules à y assister, et retombant dans leur molle indifférence, elles finissaient par agir comme leurs maris.

Telle était au commencement de la présente année, l'état de la mission chez les Zoulas; la marche en était, on le voit, lente, embarrassée, pénible; ou plutôt, l'œuvre ne marchait pas. Les missionnaires avaient prévu les obstacles qu'ils rencontreraient: le mauvais vouloir des chefs, la mortelle indifférence de leurs sujets, l'orgueil et l'ignorance conspirant ensemble contre l'Evangile, qui aspire à détruire l'un et à dissiper l'autre. Ils s'y étaient préparés; ils travaillaient sans succès, mais non sans espoir; ils jetaient, la sueur au front, la semence en terre, mais leurs mains s'élevant au ciel, sollicitaient une rosée qui eût fertilisé le sol ingrat qu'elles cultivaient. Ils pouvaient espérer que mieux compris, ils seraient mieux appréciés. Aussi paraissaient-ils décidés à être plus persévérants dans leur patience, que les natifs dans leur obstination. Ils avaient d'ailleurs à se louer de la manière dont ils étaient traités comme hommes. Ils jouissaient d'une entière liberté; Dingan permettait à ses sujets de se joindre à leurs travaux; ils avaient pour domestiques des jeunes filles du pays; leurs personnes étaient respectées, leurs moyens de subsistance à l'abri du vol. Leurs efforts de civilisation semblaient devoir réussir; Dingan savait les apprécier, il avait même commencé à lire; des écoles allaient être construites, des instruments allaient être envoyés, qui auraient été employés à cet usage; et

M. Venable, dans l'une de ses dernières lettres, disait: « Nous avons tout lieu de croire, que si nous restons assez dans le pays pour apprendre la langue des natifs, et si nous pouvons les instruire, sans exciter immédiatement l'opposition du gouvernement, nos efforts seront couronnés de succès. » L'espérance du missionnaire aurait pu se réaliser, mais M. Venable ne pensait pas, que ces mêmes Boers qui avaient détruit son œuvre à Mosika, viendraient encore, quoique malgré eux, l'obliger à une nouvelle retraite. Les guerres des colons émigrants jouent un si grand rôle dans l'œuvre des missions au sud de l'Afrique, elles ont déjà été si funestes aux évangéliques efforts des missionnaires, que nous croyons devoir les rapporter ici avec quelque suite et quelque étendue.

On doit à la vérité de reconnaître que dans ce cas particulier les colons n'ont pas été aggresseurs: ils se sont livrés à des représailles; mais ils n'ont point, les premiers, allumé le feu de la guerre. Il ne paraît pas même, qu'en s'avançant dans les déserts, leur intention fût d'en attaquer les anciens et légitimes habitants; et il y avait, à coup sûr, de la place pour tous. Les sauvages ont imprudemment pris l'initiative, et ils ont ouvert, et pour eux et pour leurs ennemis, une source d'amertume et de malheurs. Dans les premiers temps, les Boers ne surent point se tenir assez sur leur garde; ils payèrent cher ce manque de prudence, ils furent pillés et vaincus; plus tard, ils se conduisirent avec plus de sagesse, ils furent trahis et massacrés. Ils avaient affaire à des hommes ombrageux, fourbes, et cruels. On peut leur reprocher de n'avoir pas assez pesé la gravité et les suites probables de leur démarche, quand, pour la première fois, quittant le toit paternel et le sol qui les avait vus naître, avec leurs femmes et leurs enfants, ils allèrent demander au désert des pâturages pour leurs troupeaux et de la nourriture pour leurs familles,

Les pertes résultant de l'abolition de l'esclavage, l'immoralité et la paresse des nègres, les ravages d'hommes vagabonds, dont le pays est infecté; plus encore, les attaques incessantes des Caffres, la vue des habitations qu'ils ont rendues désertes, la ruine de plusieurs centaines de colons riverains, dépouillés de leurs biens et de leurs troupeaux, pouvaient être, pour les Boers, des sujets de graves reproches contre un gouvernement qu'ils disent avoir été peu empressé à les protéger contre tant d'ennemis; mais il ne fallait pas pour cela échanger brusquement une vie pénible, contre les hasards et les dangers d'une prompte et chanceuse émigration dans le désert; on devait prendre des mesures préalables, fixer à l'avance la nouvelle patrie, et s'assurer des moyens d'en prendre possession. On l'a fait quelquefois, mais mal, mais trop tard. Voilà, ce nous semble, le reproche qu'on peut faire aux Boers. Il y avait de la précipitation dans leur départ de la colonie ; il y a eu de l'incurie dans leur conduite au désert. Voyons, au reste, le mode peu régulier de leur émigration.

En 1835, plusieurs fermiers de la frontière ayant entendu vanter le sol et la position de Port-Natal, et voulant s'assurer par eux-mêmes de l'exactitude de ces rapports, formèrent une expédition nombreuse, et avec dix ou douze wagons, s'avancèrent pour explorer le pays. Charmés des avantages qu'il offre, ils résolurent d'y fixer leur demeure, après avoir été chercher leurs familles. La guerre qui survint avec les Caffres, les força à suspendre l'exécution de leur dessein. Tôt après la fin de la guerre, le premier parti des émigrants actuels, quitta la colonie sous la conduite d'un fermier d'Albany, nommé Louis Triechard. Craignant les Caffres, ils prirent leur route loin de leur pays, et longèrent la chaîne de montagnes qui sépare le pays des Béchuanas de la Cafrerie; ils voulaient, après les avoir dépassées, tourner vers l'est

et gagner les environs de Port-Natal. Mais ils furent conduits bien au-delà de leur but, c'est-à-dire, entre les 26 et 27 parallèles de latitude méridionale. Le retour était difficile, il eût même été dangereux; le pays était beau, arrosé par une belle et large rivière, pourvu de bois et de gibier; les fermiers prirent le sage parti de s'y fixer.

Le succès de cette émigration excita une grande émulation parmi les colons de la colonie. Formés promptement sur la frontière, des partis s'élancent dans le désert; incertains de leur sort, ils quittent pourtant leur patrie, fermement résolus de n'y jamais retourner. Les rives verdoyantes du Vaal-River leur offrent un séjour provisoire. Là, ils s'occupent de leur avenir, et, voulant reconnaître un pays où ils puissent s'établir, ils envoient à cet effet deux partis dans la direction N. E. Ceux-ci visitent Louis Triechard et pénètrent, à travers un pays agréable, fertile et non occupé, jusqu'à une tribu de naturels, qui les reçoit amicalement; ils n'étaient plus qu'à six journées de distance de la baie Delagoa. De retour dans leur camp, où ils se réjouissaient d'apprendre l'heureux succès de leurs recherches, ils le trouvent désert, le sol est jonché des cadavres de leurs amis et de leurs parents; la veille, Moussélékatsi en avait massacré vingt-huit!

Le voisinage des colons avait excité des craintes chez cet ombrageux despote; leurs magnifiques troupeaux avaient été un bien séduisant appas pour son insatiable cupidité. Il n'avait pu résister à la tentation: put-il jamais laisser échapper une occasion de carnage et de pillage? Cinq cents guerriers partirent donc de Mosika vers la fin d'août, avec la mission d'accomplir les sanguinaires desseins du tyran (1). Chemin faisant, ils atteignirent Sté-

---

(1) Ces expéditions des Métébélés ont déjà été racontées, mais d'une manière incomplète, faute de documents, dans ce Journal

phanus Erasmus, habitant de la colonie, qui revenait d'une expédition de chasse dans ce pays. Effrayé à la vue des barbares qui entouraient son bagage, Erasmus chercha précipitamment un refuge dans un camp voisin. Il engagea onze fermiers à l'accompagner au lieu où étaient ses wagons qu'il lui était dur d'abandonner; mais l'approche et les attaques furieuses des Zoulas les forcèrent bientôt à revenir promptement sur leurs pas et à gagner le camp. Le camp lui-même fut attaqué avec acharnement; mais l'ennemi fut repoussé avec une grande perte, tandis que du côté des fermiers on ne perdit qu'un seul homme.

Ce n'était là que le prélude d'une tragédie bien autrement sanglante; une partie de Métébélés s'était, pendant ce temps, détachée du corps principal des combattants pour tomber sur neuf wagons rassemblés à quelque distance du camp. Les wagons furent sauvés, mais la plus grande partie du bétail fut enlevée et vingt quatre-personnes massacrées. Six jours après cette catastrophe, Erasmus voulut s'assurer du sort de sa famille et de ses biens. Il se rendit donc au lieu où il avait abandonné ses wagons, et là il reconnut aux traces des roues qu'ils avaient été emmenés vers le nord, tandis que les cadavres de ses cinq esclaves noirs, gisant sur le sol, lui annonçaient, avec la cruauté des Zoulas, le danger auquel il avait échappé. Deux de ses fils et un jeune homme resté avec eux, avaient été faits prisonniers: captifs malheureux, ils étaient conduits vers le roi, quand ils avaient essayé de s'échapper, et par cette seule tentative s'étaient attiré une subite et sanglante mort.

(*Voy.* XIIe année p. 115 et 343). Nous ajoutons ces nouveaux détails afin de donner une idée nette de ces guerres qui appartiennent à l'histoire des missions au sud de l'Afrique.

Sur ces entrefaites arrivèrent les deux partis qui avaient été reconnaître le pays du côté du nord-est. L'expédition s'éloigna de quatre journées de marche de sa première position et vint établir son camp sur la rive sud de la Vaal, au point où le Donkin se réunit à cette rivière. Les Colons vivaient dans une aveugle sécurité, ne pensant ni au passé ni à l'avenir, lorsqu'à la fin d'octobre, à leur grande consternation, ils reçurent la nouvelle de l'approche d'un nouveau corps de guerriers de Moussélékatsi, bien plus nombreux et plus formidable que le premier. La retraite était impossible, il fallut promptement se fortifier; les sauvages se précipitèrent avec furie sur le camp; ils ne purent le forcer; leurs attaques furent vaillamment repoussées, et après quinze minutes d'un combat désespéré, leur déconfiture fut complète. Alors, lançant leurs sagaies dans un retranchement où ils n'avaient pu entrer, ils se retirèrent par dessus des monceaux de cadavres, laissant morts ou blessés, sur le lieu témoin de leur farouche courage, plus de cent cinquante combattants. Le principal capitaine du roi des Métébélés et son conseiller le plus intime, Kalipi, avait dirigé l'assaut. Quoique blessé au genou, il fit une bonne retraite, emmenant avec lui tous les bestiaux des émigrants.

Tant de témérité ne pouvait rester impunie; les Zoulas devaient payer cher cette rapacité qui déjà leur avait coûté bien du sang. Vers la fin de la même année, dix-huit cents Boers avec environ cent cinquante wagons, se trouvaient réunis sous le commandement de Maritz, leur gouverneur général, aux environs de Thaba-Ounchou, où les femmes et les enfants avaient été amenés et confiés à la garde de M. Archbell, missionnaire de l'endroit. Le 3 janvier de l'année dernière, un corps de cent sept fermiers, quarante cavaliers griquas et soixante sauvages à pied, tous ennemis mortels de Moussélékatsi quittèrent Thaba-Ounchou pour

faire une irruption sur le territoire de ce tyran. Prenant beaucoup à l'ouest, l'expédition se dirigea sur un point où les Métébélés n'étaient nullement en état de se défendre. Aux premiers rayons de l'aurore du 16 janvier, la petite troupe de Maritz sortit tout à coup et en silence d'un défilé dans les montagnes qui se trouvent derrière la demeure des missionnaires américains, établis à Mosika dans la maison bâtie par les missionnaires français; et avant que le soleil eût atteint sa hauteur méridienne, quatorze villes détruites, six mille têtes de bétail prises, les corps de quatre cents des plus habiles guerriers métébélés étendus sur le sol ensanglanté de la vallée de Mosika étaient pour les fermiers une éclatante vengeance et pour Mousselékatsi une terrible leçon. Ce dernier avait déjà perdu mille de ses plus courageux guerriers, et que n'avait-il à craindre encore? Ses ennemis se proposaient de revenir en plus grand nombre, et pour de plus grands malheurs. (1)

La nouvelle de cette victoire produisit un effet magique sur les colons hollandais; le désir de l'émigration s'étendit comme un vaste incendie, et remplit tous les cœurs d'une ardeur nouvelle. Toute la ligne de la frontière fut bientôt dans un état de fermentation et de mouvement; on voyait chaque jour de fortes caravanes franchir les limites et courir se ranger sous l'étendard glorieux des vainqueurs de Mousselékatsi. En avril dernier, M. Piet Retief, brave officier de Winterberg fut forcé, après beaucoup de démarches et d'invitations, d'accepter la charge de gouverneur et de commandant en chef, poste qu'il était très capable de remplir et auquel l'appelèrent

(1) Plus tard, en effet, les Boers ont de nouveau attaqué leur barbare ennemi, et il paraît que cette dernière tentative a eu le même succès que la première; de manière que, fuyant au nord et abandonnant son beau pays, Mousselékatsi commence à éprouver quelques-un de ces revers dont son aveugle pouvoir a accablé tant de peuples.

les suffrages unanimes de tous les émigrants. Retief nomma plusieurs officiers pour le seconder, établit des lois sages et conclut des traités avec plusieurs chefs des environs : preuve nouvelle que les intentions des colons n'étaient pas, dans le principe, hostiles aux sauvages.

Les documents qui nous ont fourni les détails qu'on vient de lire (1), ne contiennent point le récit des démarches postérieures des fermiers, et nous devons recourir, pour terminer cette esquisse, au rapport des missionaires américains, au nord de Port-Natal, sur l'état actuel de ce pays et sur les circonstances qui ont commandé leur retraite (2). Il paraît que les émigrants avaient d'abord eu l'intention d'aller prendre possession d'un pays au nord, et d'y fonder une ville qui eût été une nouvelle Amsterdam au milieu du désert; mais ils avaient sans doute pensé qu'un point d'où ils pourraient communiquer avec l'Europe conviendrait bien mieux à leur dessein et leur offrirait de plus sûrs moyens de subsistance. Vers la fin de l'année, du moins, nous les trouvons campés au nord d'Umpoukani, non loin du pays des Lighoyas. Une députation composée de soixante personnes avait été envoyée pour visiter Port-Natal; l'endroit lui avait plu, et elle n'avait plus qu'à s'entendre avec Dingan pour pouvoir en prendre possession. Dans ces circonstances malheureusement,

(1) *Sketch of the emigration of the border colonists*, publié en français par la Société de Géographie de Paris. Voir son bulletin, 2e série, tome IX, n° 50.

(2) Un journal, il est vrai, annonce que les fermiers avaient conclu un traité avec Dingan, en vertu duquel il leur eût été permis de s'établir à Port-Natal si l'opposition des Anglais ne les avait forcés à renoncer à ce projet et à aller chercher au nord un lieu plus sûr. Mais, d'après ce journal, le malheur dont on va lire le récit, ne serait arrivé que quelque temps après la conclusion de ce traité, tandis que le rapport des missionnaires le fait suivre immédiatement et ne suppose pas de traité antérieur.

un chef allié des Boers se jeta sur le territoire du roi des Zoulas et enleva trois cents têtes de bétail, en disant que ses gens étaient des fermiers, et que Dingan devait s'attendre à être traité avec la même sévérité que Moussélékatsi, par une députation arrivée à Port-Natal. Quand donc celle-ci demanda une entrevue à ce chef, elle le trouva rempli de soupçons. S'il fallait en croire la parole de l'un de ses conseillers, un ordre aurait été donné de mettre à mort les étrangers, et les instances du ministre auraient seules pu le faire révoquer. Dingan accorda enfin aux Boers accès dans sa résidence, et leur raconta l'action et le discours de Sikanyeli (le chef plus haut mentionné) exigeant que, pour preuve de son innocence, la députation ramenât, préalablement à tout pourparler, les troupeaux que ce dernier avait enlevés. La députation y consentit, et quelque temps après, sans verser de sang, Retief qui la commandait, avait forcé le chef rebelle à avouer l'odieux de son action et à rendre tout le bétail qu'il avait dérobé. Une si noble conduite ne satisfit pas complètement le cruel Dingan; il eût voulu qu'on lui amenât aussi son ennemi pour le soumettre à la rigueur de sa vengeance; mais enfin, ne pouvant exiger plus qu'il n'avait demandé, il témoigna de la satisfaction au généreux parlementaire qui s'approchait de la capitale, et à son arrivée, pour lui donner une marque de sa royale reconnaissance, il fit assembler, sans armes, ses soldats, et ordonna une danse extraordinaire. De son côté, Retief fit exécuter à cheval des manœuvres qui plurent fort au roi. La danse dura trois jours consécutifs; après quoi, les soldats rassemblés pour orner une si grande réjouissance, furent renvoyés, à l'exception d'un seul régiment qui resta pour garder le roi, hélas! et pour accomplir ses atroces desseins. Le traité était déjà conclu, le lendemain il devait être signé, et Retief satisfait devait, avec ses heureux compatriotes, aller prendre possession du

pays qui, au nord de Port-Natal, s'étend depuis l'Umtogela jusqu'à l'Umzimvulu, embrassant une étendue de quatre cents milles.

Le jour du départ, trois fermiers déjeûnèrent avec le missionnaire M. Owen (1); ils paraissaient avoir une entière confiance en Dingan. Sur la demande de ce dernier, toute la députation s'était réunie, sans armes, à huit heures, dans un parc qui dominait la ville. Dingan offrit de la viande à ses alliés; ils n'en mangèrent point; ils avaient déjà déjeûné; il leur présenta du lait, ils en acceptèrent; mais pendant qu'ils le prenaient, l'ordre fatal fut donné, et des soldats tout prêts à l'exécuter, se saisirent de ces malheureuses victimes d'une féroce perfidie, et les menèrent hors de la ville où elles furent étranglées ou assommées à coup de bâton, et où leurs cadavres servirent de nourriture aux oiseaux de proie et aux hyènes.

Sur le champ, et pour poursuivre cette œuvre d'extermination et de carnage, le tyran rassembla le plus de forces qu'il put, et alla se jeter à l'improviste sur le camp des Boers, qu'il surprit pendant la nuit. Plusieurs familles, répandues dans la campagne, furent massacrées; le camp tint bon; mais les troupeaux de bœufs et de brebis furent enlevés. Le lendemain matin les Boers suivirent leurs traces, ramenèrent les brebis et tuèrent beaucoup de monde.

Que faisaient, durant ces sanglantes scènes, les missionnaires de ce pays? Hélas! les uns se rappelaient les malheurs de Mosika, et les autres pleuraient des morts. Ces hommes, que M. Owen avait vus assis avec lui à son

(1) La députation s'était montrée bien disposée envers les missionnaires. Son chef, homme respectable et pieux, les avait, de son propre mouvement, recommandés par lettre à Dingan. Sa conduite et ses intentions envers les Sauvages et leurs ministres ont mérité des éloges à sa mémoire.

foyer, ce Retief dont la conduite avait été et si désintéressée et si noble, tous ses compagnons, tous leurs domestiques et jusqu'à son interprète, il les savait morts, étendus sur le sol et exposés à la voracité des animaux. Le tyran le lui manda, en lui disant qu'il n'avait rien à craindre pour lui-même; et c'était bien dans ce moment qu'on pouvait compter sur sa parole! A l'instant arrivait aux portes de la ville l'un des anciens missionnaires de Mosika, destiné par la Providence à voir en Afrique toutes les horreurs de la guerre. Sous un arbre, il trouve quatre ou cinq individus; sous d'autres arbres, il voit les armes et le bagage des fermiers; mais il n'aperçoit pas d'homme blanc; il demande où ils sont; on lui répond qu'ils ne sont pas loin; il le demande encore; on lui dit qu'ils sont à la chasse; mais leurs fusils étaient là; enfin on lui apprend leur malheureux sort, en l'assurant, de la part de Dingan, que sa vie, à lui, ne courait aucun danger. Mais encore comment le croire, quand l'œil voyait les cadavres sanglants des Boers dévorés par les vautours! Le missionnaire demande la permission d'aller voir son compagnon d'œuvre, M. Owen; on la lui accorde. Qu'était devenu cet ami? vivait-il encore? Il y avait lieu d'en douter. Sa maison était située sur un lieu élevé; M. Venable la connaissait; son œil inquiet s'y fixait souvent pour découvrir, si possible, le sort du Serviteur de Dieu; mais pas un signe de vie, pas une figure! Le missionnaire s'avance; on devine quels furent ses sentiments, jusqu'à ce qu'il eût enfin la joie de voir vivant encore M. Owen et sa famille.

Maintenant que devaient faire les missionnaires? Leur fallait-il se retirer momentanément ou persister dans leur œuvre? Ils paraissaient libres de prendre l'une ou l'autre décision. Dingan leur accordait la permission de partir, mais il ne les y forçait pas; il était même difficile

de découvrir son désir à cet égard. Il n'y avait que M. Owen dont il demandât le départ, parce qu'il le croyait coupable d'injures grossières contre lui. Ce missionnaire partit, ses compagnons d'œuvre aussi; ils pensèrent qu'incapables d'arrêter les flots de malheur qui allaient passer sur le peuple et l'inonder, ils devaient s'y soustraire et ne point s'exposer sans nécessité à des dangers aussi prochains qu'inévitables. Ils auraient eu tort, si leur présence avait pu être utile; mais elle avait cessé de l'être, le peuple n'étant occupé que de préparatifs de guerre. Ils n'abandonnèrent pourtant pas pour toujours cette malheureuse contrée; M. Lindley resta à Port-Natal; là il attend avec impatience le moment où, forcé par Dieu de jeter à terre son drapeau funeste, le démon de la guerre laissera l'étendard de la croix flotter à sa place. Les missionnaires n'abandonneront point les Zoulas, quelque affaiblis qu'ils soient. Mais que deviendront ces malheureux sauvages? Dieu seul le sait. Fortifiés par de nouveaux partis d'émigrants, les fermiers ne respiraient que vengeance; attirés par l'appât du pillage, les habitants de Port-Natal volaient à leur secours; tous couraient à la guerre; Dingan n'avait cru avoir affaire qu'à une poignée de gens (un de ses envoyés, n'ayant vu qu'une partie des colons, lui avait dit qu'ils étaient peu nombreux, et c'est pour cela que Dingan n'avait pas craint de les attaquer); très probablement il sera détruit par des forces si considérables et par une si sévère leçon, il apprendra, comme son fier rival du nord, qu'il est une fin et des châtiments pour la tyrannie et la cruauté. Pauvre Afrique, n'as-tu donc des enfants que pour les recevoir tout sanglants dans ton sein et pour te couvrir de leurs ossements meurtris; ministres de Jésus-Christ, n'avez-vous des entrailles que pour pleurer sur des débris

et des ruines! *O Dieu des armées! ramène-les, fais reluire ta face, et ils seront délivrés.*

Au moment de mettre sous presse l'article qui précède, nous trouvons dans une feuille quotidienne les lignes suivantes, relatives aux faits qui en forment le contenu, et dont elles sont, en quelque sorte, la continuation.

On lit dans un journal anglais : « Les nouvelles les plus récentes de notre établissement de Port-Natal, dans l'Afrique méridionale, annoncent une reprise d'hostilité entre les Zoulas, l'une des tribus de la Cafrerie, et les fermiers émigrants du cap de Bonne-Espérance. L'intervention du gouvernement devient indispensable pour mettre un terme à un pareil état de choses, qui ne pourrait manquer d'amener la ruine des parties belligérantes. Il paraît que le chef de la tribu des Zoulas avait attaqué le fort Natal, et était parvenu à s'en emparer, après avoir tué un grand nombre de troupes auxiliaires composées principalement de Hottentots que les fermiers avaient fait entrer dans leurs intérêts. On ne croyait pas cependant que ce chef pût se maintenir dans ce poste important. Une force de treize cents hommes, composée de fermiers et de Hottentots, avait marché contre lui, et nous apprenons par les dernières lettres de Port-Elizabeth, en date du 22 juin dernier, reçues par la *Comète,* qu'un combat acharné avait eu lieu, dans lequel les Zoulas ont été mis en déroute et massacrés par leurs ennemis. Dingan, le chef de la tribu, était allé chercher un refuge auprès de Mancazana, autre chef qui réside sur la rivière de Mapsota, à l'entrée de la baie de Delagoa. »
Le Journal de Graham's-Town annonce que le nouveau gouverneur est entré en fonctions, et qu'il a manifesté

l'intention de faire revenir les fermiers. Il leur a en effet expédié M. G. Joubert, pour les engager à hâter leur retour. Il faut espérer que ces bonnes dispositions du nouveau gouverneur éviteront une plus grande effusion de sang. »

VARIÉTÉS.

Mœurs des habitants de la Nouvelle-Zélande.

(*Suite, voyez p.* 356.)

Les habitants de la Nouvelle-Zélande n'ont aucune méfiance envers les étrangers. Il est vrai qu'ils n'aiment pas les Français, depuis qu'ils ont détruit le vaisseau du capitaine Marion, dans la baie des îles ; mais malgré tous les torts qu'ont eus envers eux les Anglais et les Américains, ils les voient arriver avec joie, et les engagent presque toujours à revenir. En mars 1834, plus de mille Européens et Américains arrivèrent à la fois dans la baie des îles, et cependant les insulaires n'eurent pas le moindre soupçon qu'ils pussent songer à les attaquer et à s'emparer de leur île. Il n'y a pas de doute qu'ils n'eussent livré de rudes combats avant de laisser des étrangers s'emparer par force d'une partie de leur territoire, sans les avoir abondamment dédommagés auparavant. Le droit de propriété est le plus sacré de tous dans ce pays. Chacun connaît exactement la limite de sa propriété, et la conserve d'une manière inviolable jusqu'à sa mort, à moins qu'il ne s'en trouve dépouillé par les chances de la guerre. Une tribu plus puissante peut toujours atta-

quer une tribu faible, et le territoire avec tout ce qui s'y trouve devient alors la propriété des vainqueurs; mais tant qu'une tribu n'est pas vaincue et qu'elle a des propriétés éloignées, elle peut les abandonner à d'autres pour un certain temps, mais elle proclame et renouvelle tous les ans son droit de propriété sur le sol, qui est soigneusement respecté.

Les châtiments en usage à la Nouvelle-Zélande sont extrêmement sévères, et cependant les indigènes accusent de cruauté, les punitions des blancs, et la manière dont elles sont infligées. Si un homme est surpris, pour la seconde fois, à voler, on lui donne un coup sur la tête avec un gros morceau de bois; celui qui viole le tabou ou qui jure, perd sa propriété. L'adultère est puni de mort. Ils blâment hautement les Européens d'annoncer d'avance aux criminels l'époque de leur exécution, et de les laisser plusieurs jours et plusieurs nuits en prison à réfléchir sur leur mort; et ce qu'ils trouvent encore plus cruel c'est de les conduire à pas lents au lieu de l'exécution, et de les laisser un certain temps au pied de l'échafaud avant de les pendre ou de leur trancher la tête. Ils disent qu'il n'y a rien d'aussi barbare parmi eux. Lorsqu'un homme a mérité la mort, ajoutent-ils, nous lui tranchons la tête, avant qu'il s'en doute, sans le prévenir d'avance de ce qui doit lui arriver; et il est mort avant de sentir le coup. Si les hommes n'avaient point d'âmes et étaient semblables aux bêtes, on pourrait en effet trouver un tel genre de mort plus doux; mais comme ils sont immortels, la cruauté est dans la coutume de ces païens, et la miséricorde dans des lois qui donnent au coupable le temps de rentrer en lui-même, et d'obtenir son pardon auprès de Dieu avant que de comparaître devant le juste juge pour entendre l'arrêt éternellement irrévocable.

Si l'on se souvient que les habitants de la Nouvelle-Zélande sont encore dans un état de barbarie, et qu'on les compare aux habitants des îles plus septentrionales de la mer du Sud, on les trouvera très industrieux. On ne voit rien d'efféminé parmi eux. Il faut qu'ils travaillent s'ils veulent manger. Ils n'ont ni ignames, ni cocos, ni bananes, quand ils ne veulent pas cultiver la terre; et la fougère elle-même, qui composait jadis leur principale nourriture, ne vient qu'avec beaucoup de travail.

Aux îles des Amis, où l'atmosphère est chaud et humide, et où un sol fertile produit en abondance toutes sortes de végétaux, l'on recueille, sans aucune peine, tous les fruits des tropiques, et l'on jouit de tous les dons de la nature. Aussi la paresse des habitants de ces îles a passé en proverbe; elle est si grande que l'Evangile, qu'ils reçoivent pourtant avec joie, n'a pas assez d'influence sur eux pour les porter à améliorer, par le travail, leur position extérieure. Il n'en est pas ainsi dans la Nouvelle-Zélande. Comme le sol ne produit aucun fruit sans culture, les habitants sont forcés de tirer péniblement leur nourriture des entrailles de la terre. Ils cultivent leurs terres avec assiduité, et il n'y a guère que deux mois pendant lesquels on peut dire qu'il n'y a rien à faire dans les champs. Il est assez remarquable que ces deux mois ne paraissent, pour ainsi dire, pas dans leur calendrier. Les insulaires disent eux-mêmes: Comme nous passons ces deux mois à nous faire des visites, à nous donner des repas, à parler, à jouer et à dormir, ce n'est vraiment pas un temps que l'on puisse mettre en ligne de compte dans la vie. Ils divisent l'année en lunes, et comptent dix lunes; de sorte que les trois mois de l'arrière-saison ne sont comptés que pour un mois; précisément par cette raison, que dans ce temps-là il n'y a rien à faire aux champs. Du reste, ils sont fort exacts dans leurs calculs:

et l'année commence pour eux avec les premiers bourgeons des arbrisseaux les plus précoces.

Les habitants de la Nouvelle-Zélande ne se nourrissaient autrefois que de patates douces, de fougère, et de poisson, ainsi que de la moelle sucrée d'une plante qui croît sur les branches d'un des arbres du pays nommé *tauara;* mais ils ont maintenant différentes espèces de pommes de terre, des melons, des citrouilles, des choux, des oignons, des ignames, des pêches, du blé de Turquie et différentes racines. Outre cela, ils font de grandes provisions de chair de porc; de sorte qu'avec les oiseaux qu'ils ont appris à tirer, et les poissons qu'ils prennent, on peut dire qu'ils ont des aliments en abondance. Leur manière de les cuire est très simple. Ils font un trou rond dans la terre, et le remplissent de pierre et de bois sec; quand les pierres sont brûlantes, on les retire du four pour ôter les cendres, puis on les remet au fond du four; l'on couvre les côtés de feuilles, l'on place au milieu les pommes de terre et les autres aliments que l'on veut cuire; l'espace qui reste est rempli d'eau, et l'ouverture si bien fermée que la vapeur ne peut s'échapper. Ils savent exactement le temps qu'il faut pour préparer chaque aliment, et ils remarquent à quel moment la vapeur commence à pénétrer la terre. Tous ces préparatifs durent environ deux heures et le repas est prêt.

Ils font, tous les jours, deux repas, le matin, à onze heures, et le soir, lorsque le soleil se couche. Mais ils mangent dans l'intervalle; car ils ont toujours à côté d'eux, une petite provision d'aliments suspendue à un morceau de bois, et ils y ont recours toutes les fois qu'ils ont faim. On ne peut cependant pas leur reprocher de se livrer à aucun excès sous ce rapport; car il est rare qu'ils mangent de la viande, et il suffit souvent d'un grand plat de légumes pour satisfaire un homme d'une stature élevée

qui travaille en plein air, qui a souvent jeûné long-temps, et qui couche la nuit à la belle étoile, sans autre couverture que ses vêtements. Les naturels ont une méthode très simple pour sécher les anguilles, de manière à les conserver pendant plusieurs mois. Ils les suspendent en cercle autour d'un feu lent, et les laissent ainsi rôtir sans en laisser sortir le suc ou la graisse; ils les gardent ainsi plusieurs mois, et lorsqu'ils veulent les manger, ils ne font que les dépouiller de leur peau, et elles sont aussi bonnes que si on venait de les tirer de l'eau. Soit qu'ils travaillent, qu'ils jouent, ou qu'ils mangent, la bouche des indigènes n'est jamais oisive. Lorsqu'ils n'ont pas de nouvelles à raconter, pas de fruit à manger, pas de tabac à fumer, ils s'amusent à mâcher une espèce de gomme qui coule d'un arbre; et lorsque leurs lèvres sont fatiguées de ce mouvement continuel, ils passent le morceau de gomme qu'ils ont gardé quelque temps dans la bouche à leur plus proche voisin; ce morceau fait ainsi le tour du cercle, et quand on n'en veut plus, on enveloppe ce morceau dans une feuille fraîche, et on le conserve pour le lendemain. Le missionnaire Yate rapporte à ce sujet qu'il lui est arrivé plus d'une fois de se voir offrir le morceau de gomme par une bonne vieille sans dents, ou un vieux fumeur de tabac, qui voulaient lui donner une part de leur régal.

Les habitants de la Nouvelle-Zélande aiment à sucer la moelle de la tige du maïs, et ils en tireraient volontiers une boisson spiritueuse, s'ils avaient les moyens de la fabriquer. Ils sont très friands de choses douces, et ont depuis long-temps l'habitude d'acheter du sucre. Les gens âgés ne font pas grand cas des fruits d'Europe. Mais la nouvelle génération a beaucoup de zèle pour cultiver les arbres à fruit nouvellement importés dans le pays. Les indigènes ont beaucoup de goût pour les mélanges extra-

ordinaires, et les substances les plus acerbes sont celles qui leur plaisent le plus. Voici par exemple une de leurs friandises, ainsi que la manière dont ils la préparent. Le vase est un morceau de bois creusé: on commence par faire une espèce de bouillie de la tige de *tauara*; on y jette quelques oignons et quelques pêches coupés en morceaux; ensuite viennent des pommes de terre et des patates douces bouillies; on ajoute la tête d'un cochon avec un peu de lard ou d'huile de baleine, et le jus de quelques baies de *tupakihi*, dont les feuilles et la graine sont un poison très actif; un morceau de sucre complète le mélange. Le cuisinier fait ensuite de tout cela une pâte avec ses mains, en portant plus d'une fois ses doigts à sa bouche pour goûter si son plat est bon; et il le sert après cela comme un mets très recherché.

L'usage du tabac est très général dans l'île, et on l'emploie surtout pour fumer, ce qui produit plusieurs bons effets sur la santé des insulaires. Lorsque la chaleur les empêchait de dormir dans leurs huttes étroites, ils avaient jadis l'habitude de sortir presque nus la nuit, et de s'étendre sur le sol humide pour se rafraîchir avant de se recoucher. Maintenant, au contraire, quand ils ne peuvent dormir à cause de la chaleur, ils se mettent à fumer jusqu'à ce qu'ils se sentent envie de dormir, et ils évitent ainsi bien des maladies. Le tabac a aussi beaucoup contribué à empêcher le goût des boissons spiritueuses de se répandre dans l'île; on n'y connaît presque pas l'ivrognerie, car tous ceux qui fument renoncent aux liqueurs fortes.

Le récit des divertissements des habitants de cette île ne sera pas bien long; leur plus grand plaisir est de se raconter des histoires épouvantables et merveilleuses, pendant leurs heures de loisir, et il leur arrive souvent de prolonger de semblables récits assez avant dans la nuit.

Avant de connaître les armes à feu, ils se servaient de flèches pour tuer des oiseaux dans les bois, ou des canards sauvages sur l'eau. Maintenant les jeunes gens aiment beaucoup à tirer au fusil ; il faut avouer qu'ils ne s'en servent pas encore bien adroitement ; ils visent assez bien les objets immobiles ; mais ils ne réussissent guère à tuer des oiseaux. Ils ont un certain jeu de doigts nommé *ti*, qui leur plaît extrêmement. Celui qui dans un temps donné, parvient le plus souvent à mettre ses doigts dans une certaine position, en prononçant à chaque fois un mot convenu, gagne la partie ; et l'on ne peut s'empêcher d'admirer la rapidité avec laquelle ils prononcent les mots les plus difficiles, ainsi que l'agilité avec laquelle ils font mouvoir leurs doigts. Il faut être exercé dès l'enfance, pour réussir dans ce jeu. Courir, grimper, nager, se battre, et jeter des pierres, sont les amusements les plus ordinaires des indigènes. Ils ont aussi un grand talent d'imitation, et réussiraient certainement dans le dessin si l'on cultivait leurs dispositions. On les a vus souvent dessiner très joliment des vaisseaux sur les murs avec du charbon, ou sur le sable avec leurs doigts ; ils s'amusent aussi à représenter les choses qu'ils ont vues sur les vaisseaux des Européens, ou à Port-Jackson.

Les habitants de la Nouvelle-Zélande aiment beaucoup la guerre, et leurs parents développent chez eux ce penchant dès leur enfance, en les excitant à la violence et à la cruauté par leurs exhortations aussi bien que par leur exemple. On se tromperait cependant beaucoup si on leur attribuait une vraie bravoure, tandis qu'il n'y a guère chez eux que la soif du sang et du pillage. Lorsqu'ils sont attaqués, ils combattent pourtant quelquefois avec un courage désespéré pour leurs femmes, leurs enfants, leurs propriétés, et même pour la gloire de leur nom. Il n'y a aucun lien qui fasse de ces insulaires un seul peuple ; chacun est jaloux de la

considération et de la puissance de son voisin ; un contre tous, et tous contre un, voilà leur devise; et dans la Nouvelle-Zélande, comme dans d'autres pays barbares, les personnes et les propriétés n'ont d'autre protection que la force ; il arrive rarement ou jamais, que le plus fort laisse échapper l'occasion de piller ou d'exterminer le faible.

Ces insulaires n'attaquent presque jamais que lorsqu'ils sont sûrs de la victoire. La vengeance ou la hardiesse de quelques tribus isolées, peut les engager à lutter quelquefois avec des ennemis d'une force égale ; mais ces cas sont rares, et il faut pour cela des circonstances toutes particulières.

Les expéditions dans un but de pillage, sont le plus doux plaisir des insulaires. Ce qu'ils cherchent alors, n'est pas tant de tuer un grand nombre d'hommes, que de s'emparer des moissons que le travail des autres a fait croître, et les prétextes ne leur manquent pas pour justifier leur injuste agression. Il s'est commis un adultère qu'il faut venger; on a violé un serment ou un tabou; on a dérobé quelque objet; un cochon a ravagé des champs ensemencés; on a enlevé une fille d'une autre tribu ; on a fait du mal à un enfant ou à un esclave; ces prétextes, et d'autres encore plus insignifiants, sont présentés comme de bonnes raisons pour piller tout un village, et pour détruire tout ce qu'on ne peut pas emporter.

Les expéditions de ce genre avaient souvent les plus funestes conséquences; si un chef renommé recevait une blessure dans le combat, la guerre devenait générale, on répandait des torrents de sang. On exterminait une tribu entière et l'on dévastait tout un district populeux, si toutefois une troisième tribu plus puissante ne venait pas accabler les deux premières. Lorsque l'on avait une fois agité la lance du combat, ou lancé les premiers traits,

on ne pouvait pas savoir jusqu'où la chose irait. Les missionnaires ont eu sous les yeux un exemple de ce genre. Le chef Wareumu alla avec ses partisans de la baie des îles à la rivière d'Hokianga pour ravager les champs d'une tribu qui habitait sur les bords de cette rivière, sous prétexte d'une offense qu'il devait avoir reçue. L'attaque cemmença comme à l'ordinaire; on commit de part et d'autre plusieurs actes de cruauté; un homme fut blessé, et un chef d'un rang élevé fut tué par une balle de fusil; alors le cri de guerre retentit de tous côtés. L'esprit de vengeance était déchaîné et l'on compta bientôt de nombreuses victimes. Wareumu le premier auteur de tous ces maux eut le cou traversé par une balle; sa femme fut blessée au côté, et son jeune enfant fut massacré sur le sein de sa mère mourante. Cette nouvelle arriva à la baie des îles avec la rapidité de l'éclair, et tous ceux qui pouvaient prendre les armes furent aussitôt sur pied, les chefs formèrent un conseil de guerre et décidèrent à l'unanimité qu'il fallait que les gens de l'Hohianga ou ceux de la baie des îles fussent exterminés jusqu'au denier. On fit de grands préparatifs; les deux partis étaient de force égale; ils avaient des armes et des munitions en abondance; l'on voyait avec douleur, qu'il était impossible que la paix se fît avant qu'il y eût eu beaucoup de sang de versé, et que des multitudes d'hommes seraient obligés de se sacrifier pour l'honneur de leur tribu, et pour venger la mort de leur chef. Aucun de ceux qui pouvaient porter les armes n'osa manquer au rendez-vous. Des deux côtés on y arrivait à pas lents et dans un silence solennel. Tout était prêt pour le combat, lorsque quelques chefs influents et amis de la paix se dirent tout bas les uns aux autres qu'il restait encore un moyen d'éviter cette guerre d'extermination; qu'ils ne pouvaient faire eux-mêmes aucune

proposition, mais que les missionnaires pourraient intervenir, et que s'ils pouvaient trouver un moyen de rétablir la paix, les chefs des deux partis s'avanceraient ensuite pour se tendre la main de réconciliation. Ces paroles se répétèrent toujours plus haut dans les deux camps, et enfin on fit prier les missionnaires de venir sur le champ de bataille, et de faire usage de toute leur influence pour empêcher le commencement des hostilités, et pour établir une paix solide entre les deux peuples. Ceux-ci accueillirent cette demande avec une grande joie; quelques-uns d'entre eux s'empressèrent de se rendre sur le champ de bataille, et entamèrent des négociations qui amenèrent heureusement la paix. Si l'on n'avait ainsi prévenu cette guerre, elle aurait eu des suites terribles pour les deux peuplades, et pour les stations des missions établies au milieu d'elles; mais on n'eut à regretter que la perte d'une trentaine d'hommes qui avaient été tués avant le commencement du combat, et depuis ce temps les habitants de ces deux districts vivent dans la plus grande union.

Nous avons déjà dit qu'il est arrivé plus d'une fois que des tribus entières ont été exterminées par la guerre. Hongi, nommé d'abord Schungi par les missionnaires, extermina toute la tribu qui vivait près de la rivière de Wangaroa, et ce fut le dernier exploit de ce chef célèbre. Tant qu'il vécut, il n'avait qu'à faire entendre son cri de guerre pour rassembler une armée sous sa bannière. Il est mort en mars 1828 d'un coup de feu dans la poitrine (1), et aucun chef n'a égalé ses talents ni hérité de l'influence qu'il possédait. Nul n'aurait osé rester en arrière quand Hongi appelait à la guerre, car on redoutait sa vengeance; mais aujourd'hui c'est en vain que le cri de guerre retentit dans les villages de la baie des îles; il n'y trouve pas

(1) *Voy. Journal des Missions Evangéliques*, III[e] année, page 262.

d'écho, et l'on a bien de la peine à rassembler quelques guerriers pour des expéditions de pillage.

Dans ces expéditions, les malheureux vaincus qui ne sont pas massacrés et mangés par les cannibales, sont condamnés à un esclavage perpétuel. Ces esclaves sont abandonnés à tous les caprices de leur maître qui a le droit de leur ôter la vie au moment où il lui plaît d'étancher sa soif de vengeance dans leur sang. L'esclavage est un joug bien pesant dans la Nouvelle-Zélande, et cependant l'on y a vu des esclaves hardis qui ont su forcer leurs maîtres à accepter une rançon. L'on y a vu aussi des maîtres qui traitaient leurs esclaves avec beaucoup de bonté, et leur laissaient beaucoup de liberté. On permet quelquefois à un certain nombre d'esclaves de retourner dans leurs tribus. Il est aussi arrivé bien souvent aux missionnaires de racheter des esclaves et de leur accorder la liberté de travailler pour gagner leur propre subsistance et celle de leurs familles. La chose devient infiniment plus difficile lorsqu'il s'agit des femmes, et il est bien rare qu'on leur accorde la liberté de se marier avec l'homme qui les recherche.

On nomme *Pa* la forteresse dans laquelle les guerriers d'une tribu rassemblent, en temps de guerre, leurs femmes, leurs enfants et leurs esclaves pour les mettre à l'abri des cruautés de leurs ennemis. Ils choisissent ordinairement le bord d'une rivière ou une montagne élevée pour y établir ces espèces de forts, en ayant soin qu'on puisse facilement s'approvisionner d'eau. Plusieurs de ces *Pa* sont très forts et ont coûté un travail infini. Ils sont entourés d'une double clôture très épaisse que les armes ordinaires des indigènes ne peuvent pénétrer, et l'on a soutenu plus d'une fois, dans de pareils forts, des siéges de six mois sans qu'on ait eu beaucoup à y souffrir, lorsqu'on avait suffisamment de provisions. Les habitants de la Nouvelle Zélande ont échangé maintenant leurs ancien-

nes armes contre la hache d'armes, et les armes à feu; dans les siéges, ils se servent encore de frondes avec lesquelles ils lancent des pierres brûlantes sur les toits des habitations des *Pa* pour y mettre le feu; et ces habitations sont si serrées et si pleines de monde, que lorsque le feu est une fois bien allumé dans le *Pa*, tout y est bientôt consumé, et ceux qui l'habitent se voient contraints de se rendre pour échapper aux flammes. Les indigènes n'ont aucune connaissance de l'art de la guerre, ils ne sont guidés que par leur haine et leur soif de vengeance. Ils se précipitent ordinairement en masse; mais si cette première attaque ne réussit pas, ils se mettent à tirer abrités par des arbres. Mais ils ne sont pas assez habiles pour viser, et tirent leurs coups de fusil au hasard, de sorte qu'ils font souvent autant de mal à leurs compagnons qu'à leurs ennemis. Leur sauvage cri de guerre et leur première attaque en masse sont ce qu'il y a de plus terrible dans de semblables combats, et c'est aussi en général ce qui décide du succès. Lorsqu'ils réussissent à mettre le désordre parmi leurs ennemis, et à leur faire prendre la fuite, ils entonnent aussitôt un second chant de guerre encore plus horrible, et font des contorsions qui les font ressembler à des démons plutôt qu'à des êtres humains. Ces grimaces et ces hurlements entrent pour beaucoup dans la réputation de bravoure, et c'est là, en effet, leur plus grande force. On a souvent représenté les habitants de la Nouvelle-Zélande comme un peuple très brave; mais leur courage consiste surtout à faire beaucoup de bruit et à s'abandonner à leur fureur comme des bêtes féroces. Il faut les avoir examinés de plus près pour discerner la lâcheté qui se cache sous cet extérieur effrayant. Ils ont peur de leur ombre, et n'osent attaquer un ennemi que lorsqu'ils sont bien sûrs d'avoir l'avantage du nombre et des armes. Il faut ajouter qu'ils sont traîtres et rusés et que tous moyens leur sont bons pour arriver à leur but. Ceci est encore plus remarqua-

ble chez les tribus du midi que chez celles du nord ; mais on ne peut guère se confier à l'amitié que vous témoignent les derniers.

La cruauté, ou le plaisir de faire souffrir, se retrouve sans cesse dans les guerres de la Nouvelle-Zélande. Les vainqueurs sucent lentement le sang des blessés qui sont tombés dans le combat, en s'attaquant aux parties du corps qui sont le plus sensibles. Lorsqu'ils ont satisfait cette soif de cannibales, ils font de grandes lamentations sur les cadavres de leurs amis morts ; ils coupent les têtes des ennemis, et préparent leurs corps pour en faire un grand festin. On ne peut douter un instant que les habitants de la Nouvelle-Zélande ne soient cannibales ; mais en cela, ils ne sont pas tant excités par le désir de se rassasier de chair humaine, que par un penchant vraiment diabolique pour le meurtre et pour la vengeance, qui se manifeste dans chacun de leurs mouvements, et qui n'est complètement satisfait, que lorsqu'ils ont déchiré de leurs dents l'objet de leur haîne. Les habitants de la Nouvelle-Zélande ressentent les moindres offenses ; le souvenir s'en perpétue de génération en génération, jusqu'à ce qu'il se présente une occasion favorable d'en tirer vengeance. Ils conservent les têtes de leurs ennemis comme des trophées de leurs victoires, et quand ils donnent des festins, ils les rangent sur le toit de leur maison ; mais s'ils apprennent qu'ils vont être visités par les missionnaires, ils les couvrent aussitôt, pour les dérober à leurs regards. Ces têtes coupées ont un aspect terrible ; car les insulaires ont l'art de conserver les traits du visage. Les cheveux et la barbe demeurent intacts ; et rien ne manque à ces têtes que les yeux qui sont fermés, ce qui leur donne une apparence de mort. Ils se plaisent à adresser toutes sortes d'outrages à ces têtes, comme si elles pouvaient les entendre! «Comment! les a-t-on entendus dire, tu voulais me tuer ? mais ma merri (ma massue), t'a renversé ; je

t'ai fait cuire, et je me suis rassasié avec plaisir de ta chair. Où est ton père? on l'a fait cuire; où est ton frère? je l'ai mangé; où est ta femme? je l'ai prise pour ma femme; où sont tes enfants? ils sont là à courir, et ils gagnent leur pain à porter mes fardeaux comme mes esclaves.» L'usage de conserver les têtes des ennemis ne remonte pas bien haut; les indigènes ne conservaient autrefois que les têtes de leurs amis, comme des souvenirs sacrés. Mais, depuis que les Européens se sont montrés disposés à acheter des têtes d'hommes, il leur est venu à l'esprit de conserver les têtes de leurs ennemis comme des trophées et des articles de commerce. Cette honteuse industrie a été poussée très loin dans cette île, et les Anglais ont emporté des cargaisons de têtes d'hommes au port Jackson pour les vendre. Le gouvernement a interdit dernièrement un pareil commerce, et l'on aura peine à croire qu'une ordonnance si convenable, ait inspiré aux rédacteurs de plusieurs journaux de la colonie, d'odieuses récriminations contre le gouverneur.

On dépose la tête d'un ami mort sous l'ombrage d'un arbre consacré; et lorsqu'un de ses amis ou de ses parents vient faire une visite dans le village, on fait avec lui de grandes lamentations en présence de cette tête, et l'on fait serment de venger cette mort. L'étranger répand alors des torrents de larmes, et déclame d'un air terrible jusqu'à ce qu'il soit ainsi parvenu à se monter a un accès de fureur qui approche du délire; malheur alors au pauvre esclave qui se trouverait sur son chemin! il l'assommerait avec sa massue, pour faire de son sang une offrande expiatoire devant la tête de son ami. Quand la cérémonie est finie, on enveloppe soigneusement la tête dans un linceul, et on la conserve à l'ombre de l'arbre, jusqu'à ce qu'on s'en serve pour exciter les passions de quelque autre ami du mort. Le désir de posséder un grand nombre de têtes pour les vendre, a poussé plusieurs

tribus de la côte à attaquer des tribus avec lesquelles elles avaient quelque différend. Les cruautés qui accompagnent de semblables expéditions, sont trop horribles pour que nous puissions les raconter. Les insulaires renversent tout ce qui se trouve sur leur chemin. Il arrive assez souvent que le parti qui attaque tombe dans le piége qu'il a préparé à l'autre, et devient la victime de sa férocité. On a vu plus d'une fois un seul homme revenir annoncer la mort de cinquante brigands avec lesquels il était parti. De là naît une nouvelle guerre, et ce déplorable enchaînement de massacres et de pillage durera jusqu'à ce que le glorieux Evangile triomphe de ces ténèbres, et qu'il s'établisse un gouvernement qui soit assez fort pour mettre fin à l'anarchie qui désole ce malheureux pays.

La suite à un prochain numéro.

NOUVELLES RÉCENTES.

Mort de plusieurs missionnaires aux Indes-Occidentales.

L'un des derniers cahiers du *Missionary Register* renferme de courtes notices sur les derniers moments de sept missionnaires morts, dans un assez petit espace de temps, aux Indes-Occidentales. Quatre de ces missionnaires appartenaient à la Société des Frères de l'Unité; un, à la Société épiscopale; un, à la Société wesleyenne, et un, à la Société d'Ecosse. Deux d'entre eux étaient fixés à la Jamaïque, quatre évangélisaient l'île de Saint-Kitts, et le septième était établi à la Trinité. Les uns étaient allemands, les autres anglais; tous, animés du même esprit, ont aimé du même amour, combattu le même combat, et persévéré dans la même foi. La mort de l'un d'entre eux est rapportée par un missionnaire qui, lui-même, figure, tôt après, dans la liste de

ces fidèles témoins de Jésus-Christ, qui, au terme de la course, ont remporté la couronne de vie. On dirait un champ de bataille, où le soldat qui reçoit dans ses bras son compagnon frappé à côté de lui, tombe lui-même le moment d'après et le couvre de son corps.

C'est un grand vide que celui que laisse, dans une seule mission, la fin subite de sept ouvriers. Un pareil fait, qui du reste n'est pas rare dans les annales des missions évangéliques, serait de nature à jeter dans l'âme de la tristesse et du découragement, si l'on ne se rappelait que le maître qui éclaircit ainsi les rangs de ses serviteurs, est celui qui sait et qui peut, quand il lui plaît, pousser de bons ouvriers dans sa moisson.

La paix est l'un des traits les plus saillants de toutes ces morts. Des Eglises dans le deuil entourent le lit de souffrance de ces généreux confesseurs, qui les ont engendrées à la vie par la Parole de vérité; et au milieu de ce deuil général, de ces regrets, de ces sanglots, ceux-ci demeurent calmes, et fixant les yeux sur la patrie céleste qui les attend, ils désirent déloger de ce monde pour être avec Christ, ce qui leur est beaucoup meilleur. Il semble que rien de terrestre ne puisse plus approcher d'eux, et que la pureté du ciel, à laquelle ils sont près d'atteindre, se reflète déjà dans leur âme. « Quelle perte que celle que nous allons faire! » disait quelqu'un en présence de l'un d'entre eux, « comme elle sera profondément sentie! » — « Ne ramenez pas, je vous prie, » dit alors le mourant, « ne ramenez pas, je vous prie, le vieil homme dans mon âme. » — Un autre ami lui parlait de la béatitude qui l'attendait, et rappelait ces chariots de feu qui enlevèrent autrefois un prophète. « Non, non, reprit-il aussitôt; tout ce que je désire, c'est d'entrer au ciel, en me traînant sur mes genoux, comme un pauvre pécheur qui a obtenu miséricorde. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDE EN DEÇA DU GANGE.

Présidence de Madras (1).

L'extrémité méridionale de la presqu'île de l'Inde, va maintenant attirer nos regards : elle est, sans contredit, sous le rapport de l'œuvre missionnaire, la partie la plus intéressante de ce vaste continent.

Ceux d'entre nos lecteurs qui ont lu les premières années de ce journal, doivent se rappeler que nous nous trouvons ici sur le terrain de l'ancienne mission de Halle. Celle-ci y commença ses travaux dès l'année 1705, par l'envoi des missionnaires Ziegenbalg et Plutcho, qui s'établirent dans la colonie danoise de Tranquebar, et qui de là répandirent les semences de l'Evangile dans le royaume de Tanjore (2) ; ce fut là également que de 1760 à 1798 s'illustra l'immortel Schwartz (3). Depuis quelque temps, la mission danoise de Tranquebar est loin d'être prospère ; elle a cessé d'être l'œuvre de quelques serviteurs fidèles, pour devenir l'affaire du gouvernement : celui-ci n'y entretient qu'un prédicateur et un maître d'école. Quant aux missions de Trichinopoly, Tanjore, Moodooloor, Cuddalore et Tinnevelly, elles sont soutenues par la Société pour la propagation de la connaissance chrétienne. Cette société, grâce au zèle de l'infatigable évêque Wilson, de Calcutta, s'est remise à l'œuvre avec une nouvelle ardeur, et a augmenté le nombre de ses agents, qui est de dix aujourd'hui. Dans

(1) Voir l'article précédent (p. 220) dont celui-ci est la suite.

(2) II[me] année p. 223, sv.

(3) III[me] année p. 5 sv.

le voisinage de Trichinopoly, quinze villages catholiques, comprenant quinze cents habitants, ont, il y a quelques années, passé à l'Eglise évangélique. Le mouvement religieux commença dans un village, où, il y a trente ans, Schwartz avait bâti une église, détruite plus tard par des indigènes attachés à l'Eglise romaine, qui, depuis le seizième siècle, comptait des adeptes dans cette contrée (1).

Dans le district de Tanjore, où se trouvent quatre mille quatre cent trente-six chrétiens, de fâcheuses divisions sont survenues au sujet de la conservation des distinctions de castes dans l'Eglise; on les avait tolérées jusqu'il y a quelques années; mais l'évêque de Calcutta n'a plus voulu les reconnaître, et en a demandé, avec raison, l'abolition. Peut-être ne sera-t-il pas hors de propos de revenir ici sur un sujet dont nous avons déjà eu occasion de dire un mot dans ces feuilles (2). Les Hindous se divisent en cinq castes principales, dont la première se compose des prêtres ou bramines et la dernière des Sudras ou domestiques. Un homme de la caste des Nairs ose s'approcher d'un Bramine, mais non pas le toucher; un individu de la caste des Tiars doit demeurer à trente-six pas de lui, et un Poliar à quatre-vingt-seize. Le Malear peut s'approcher du Tiar, mais non le toucher; le Poliar n'ose pas aborder le Malear, encore moins l'Hindou d'une caste plus élevée. S'il a quelque chose à lui communiquer, il faut qu'il le lui fasse entendre de loin, au moyen d'un grand cri. Les esclaves observent entre eux les mêmes distinctions. Au-dessous d'eux tous sont les Pariars, qui se subdivisent de nouveau en plusieurs classes et que l'on range avec les Mahométans et les Chrétiens dans la catégorie des êtres

(1) 11e année p. 221 sv.

(2) 11e année p. 219.

souillés. De l'eau qui aurait traversé leur ombre serait regardée comme impure; l'on peut les tuer, sans crime, ainsi qu'on le ferait d'un animal nuisible. S'ils se montrent dans la rue, au moment où passe un Bramine ou seulement son pourvoyeur chargé de vivres, on les disperse comme des chiens que l'on chasse, on les poursuit et on les tue, si l'on parvient à les atteindre. Mais tandis que l'homme est ainsi traité dans ces malheureuses contrées, égarées par la superstition, on y adore le singe des forêts.

Dans les commencements de la mission danoise, les missionnaires avaient trouvé de grandes difficultés à combattre un usage qui se liait étroitement à l'état social et politique d'une immense nation; et de cette manière, plusieurs de ces distinctions de rang s'étaient maintenues dans l'Eglise, au grand scandale des fidèles et au détriment de la foi chrétienne. L'on s'accorde, en général, à envisager cette circonstance, comme la cause principale de la ruine de cette ancienne et florissante mission de Halle, qui n'a guère plus maintenant d'autre gloire que celle de ses premiers fondateurs. Aussi, quand les évêques anglais voulurent mettre la main à l'œuvre pour corriger et faire disparaître l'abus criant dont il vient d'être fait mention, ils trouvèrent une grande résistance. A cette occasion, huit cent quarante-neuf chrétiens indigènes à Tanjore, et dans les stations des environs trois cent soixante-deux Hindous se séparèrent de l'Eglise anglicane. Pour faire cesser ce malheureux schisme, le nouvel évêque de Madras se rendit sur les lieux, en janvier et février 1835, et chercha, par tous les moyens possibles, à ramener les égarés. Il prouva, la Bible à la main, que si, dans la société civile, Dieu permet les distinctions de rang, il ne les souffre pas dans l'Eglise; que les castes, dans tous les cas, ne sauraient être tolérées par l'Evangile, dont elles blessent les deux plus grandes vertus,

l'humilité et la charité; et il insista pour que tous les chrétiens, dans quelque caste qu'ils fussent nés, fussent admis à la communion. Il eut le bonheur de convaincre deux ecclésiastiques indigènes et d'autres Hindous qui rentrèrent dans l'Eglise; mais il est pénible de devoir dire que beaucoup d'autres persévérèrent dans le schisme. Grande leçon pour tous les missionnaires, et qui doit leur apprendre qu'ils ne doivent jamais transiger avec l'erreur et la superstition!

Négapatam est un port de mer, à neuf milles de distance de Tanjore. Cette ville a une population de quinze à vingt mille habitants. Le missionnaire méthodiste, Alfred Bourne, y a travaillé jusqu'en 1835; mais ayant été forcé, à cette époque, de retourner en Angleterre, il y est mort peu de temps après son arrivée. Sous les soins des missionnaires Hardey et Hole, l'Eglise de Négapatam qui n'était composée que de vingt-six membres, s'est élevée à quatre-vingt-cinq personnes. Les écoles sont prospères, ainsi qu'un séminaire pour l'instruction des prédicateurs indigènes. L'un des événements les plus importants de cette mission, est la conversion des habitants catholiques du village de Melnattam, à huit milles de Négapatam, qui ont passé en masse à l'Eglise évangélique, à l'exception d'une seule famille. Le catéchiste indigène Chrétien Arnlappen, s'étant rendu auprès d'eux, sa prédication produisit beaucoup d'effet sur les habitants païens de ce village. On y bâtit aussitôt une chapelle spacieuse, et l'on y tint une école pour les enfants. Le jour de la dédicace de la chapelle, qui eut lieu le 27 octobre 1831, vingt païens furent baptisés, au service du matin; après la prédication, tous les catholiques présents se levèrent, et déclarèrent publiquement que désormais ils prendraient la Bible pour seule et unique règle de leur foi et de leur vie, et qu'ils étaient

résolus d'y conformer leur conduite. Melnattam est un point important, par la raison qu'il se trouve au centre de plusieurs villages et d'une population nombreuse.

Mais, tout calcul fait, les missions à l'extrémité de la presqu'île du Dekkan, dans les royaumes de Travancore et de Cochin, sont les plus importantes de cette partie de l'Inde, et peuvent être rangées, sans contredit, parmi les points les plus intéressants de l'histoire des missions modernes. C'est ainsi qu'en jugeaient déjà, en 1827, les députés de la Société des missions de Londres, MM. Tyermann et Bennet, lorsque, dans leur rapport, ils disaient : « Autant que nous pouvons en juger, il n'y a dans l'Inde « tout entière, rien de pareil à ce que nous avons vu ici. « Cela nous a rappelé les scènes que nous avons eues si « souvent sous les yeux, dans les îles de la mer du Sud. » Depuis lors, cette mission s'est accrue du double. Nous serait-il possible de la passer sous silence ?

Les royaumes de Travancore et de Cochin comprennent la partie occidentale de la presqu'île de l'Inde entre le 8e et le 10e degré de longitude nord. Leur population est de quinze cent mille âmes, dont soixante à soixante-dix mille chrétiens syriens et cent mille catholiques romains. Dans ces pays, l'idolâtrie, les mœurs et les usages des Hindous, règnent dans toute leur force et sans l'alliage d'aucun élément étranger ; car jamais la puissance des usurpateurs mahométans ne s'y est établie. C'est la société des missions de l'Eglise épiscopale, qui a fondé et entretient les stations de Cochin, de Cotayam et d'Allépie. Lorsque les missionnaires S. Risdale et Lima, dont le dernier avait passé de l'Eglise romaine à l'Eglise anglicane, y commencèrent leur œuvre, ils y trouvèrent environ trois cent cinquante protestants, qui, depuis trente ans, privés de tout secours spirituel, étaient sur le point de tomber dans le papisme ou l'incrédulité. La prédication de

l'Evangile servit à les relever et à les fortifier dans la vérité. A ceux-ci se joignirent bientôt six Hindous convertis, deux Mahométans, trois Juifs et quatre-vingts Catholiques romains. Il y a présentement dans le séminaire, vingt-deux garçons et dix-huit jeunes filles, qui y sont préparés aux fonctions d'instituteurs et d'institutrices. Plus tard, Lima mourut; et les missionnaires Woodcock et Winklér vinrent renforcer la mission; le dernier fut chargé de la direction du séminaire. Dès ce moment, un grand intérêt pour la mission se réveilla parmi les bramines des environs, et le 5 avril 1835, le missionnaire Risdale eut la joie d'administrer le baptême à deux d'entre eux. L'un était fils d'un Rajah décédé, l'autre était originaire du Concan. Ce dernier, nommé Ananthan, eut bien de la peine à se décider à tout sacrifier pour obtenir la perle de grand prix. Il dut consentir pour cela à se séparer d'une épouse chérie, et à renoncer à l'espoir d'un gros héritage. Mais le Seigneur les fortifia l'un et l'autre; ils reçurent à leur baptême les noms de Constantin et de Jean, et endurèrent avec joie, pour l'amour de leur Sauveur, la perte de tous les avantages de leurs castes respectives.

La même année, l'évêque de Calcutta visita l'église de Cochin, et prêcha dans les différents temples de la ville et des environs (1); il annonça même le Christ aux Juifs

---

(1) Voici sur l'état des Eglises syriennes de l'Inde, l'opinion de l'évêque de Calcutta telle qu'il l'a consignée dans un discours adressé au clergé anglican de Bombay : « Lorsque j'assistai pour la première fois à leur culte public, je fus attristé; j'étais sur le point de conclure de ce que je voyais, que ces Eglises différaient peu, dans le fait, de l'Eglise de Rome. Mais autant que je puis en juger, aujourd'hui, il n'en est pas ainsi. Ces Eglises rejettent, après trois siècles de chicane et de persécution, la suprématie du pape. Elles reconnaissent la souveraine autorité des Saintes Ecritures. Elles n'admettent pas de traditions d'une valeur égale à la Parole de Dieu et indispensables pour l'inter-

dans la synagogue, et leur prouva, dans un discours plein de vie, que le Messie a déjà paru, et qu'il est déraisonnable de l'attendre encore.

Les travaux de l'Eglise anglicane en faveur des antiques Eglises syriennes qui ont résisté aux efforts persévérants que l'Eglise romaine a faits pour les convertir à son culte, ont un attrait particulier. C'est à Cotayam, village à quatre milles au sud de Cochin, qu'ont été fondés les établissements destinés à l'instruction de la jeunesse syrienne. Ils sont placés sous la direction des missionnaires Bayley et Peet. On compte, dans le seul séminaire pour les prédicateurs, plus de cent étudiants dont la moitié au moins sont des Katanares ou prêtres de l'Eglise syrienne. Dans une autre école, quarante quatre jeunes gens reçoivent une instruction scientifique. Le nombre total des écoliers qui fréquentent les diverses écoles, ouvertes pour retirer ces

---

préter comme il faut. Elles permettent qu'on l'imprime sans notes ni commentaires et qu'on la lise au peuple. Elles ne sont pas opposées aux prières, dans une langue connue. Elles ne reçoivent pas les décrets du Concile de Trente. Elles n'enseignent pas comme Églises la doctrine de la transsubstantiation ou de la présence réelle, et le purgatoire dans le sens de l'Eglise de Rome, quelle que puisse être l'opinion de quelques individus, sur ces matières. Elles ne refusent pas la coupe aux laïques. Elles n'insistent pas comme devoir, sur le célibat des prêtres. Elles ne souffrent pas les images dans les Eglises. Elles admettent que toutes les Eglises orthodoxes sont des branches de la grande Eglise catholique, et qu'on peut y faire son salut. Les nombreuses erreurs et superstitions qui se sont glissées dans leurs liturgies et dans la célébration du service divin, ne sont pas formulées en articles de foi, fixées et perpétuées par des conciles généraux. Elles retiennent fermes, comme Eglises, les canons du concile de Nicée, que les prêtres, le jour de leur ordination, s'engagent à observer; de sorte que nonobstant beaucoup de superstitions, nous pouvons regarder l'Eglise syrienne comme ayant gardé la Parole de Christ, depuis seize à dix-sept siècles, comme ne s'étant jamais soumise au pouvoir de Rome, et comme ayant avec les Eglises du Haut-Dauphiné et des vallées du Piémont, conservé la pure lumière de l'Evangile, et rendu témoignage à la vérité, contre les erreurs qu'on a voulu y allier, à différentes époques.

pauvres Eglises syriennes de l'ignorance et de la corruption où elles sont plongées, est de quatorze cent cinquante. Quarante-huit aides indigènes y sont employés comme maîtres d'écoles. Les missionnaires ont su gagner la confiance des évêques et du clergé; la jeunesse syrienne se prépare pour le service de l'Eglise, dans le séminaire évangélique de Cotayam; le Nouveau Testament a été traduit en malayalim, et se répand, sans empêchement, parmi le peuple; et les missionnaires ont été autorisés à prêcher, dans les églises, dans la langue du pays. Voilà certainement un beau commencement; mais il reste immensément encore à faire, et les missionnaires comptent bien plus, pour la réforme qu'ils désirent d'accomplir, sur l'appui du peuple, que sur le concours du clergé: l'Eglise syrienne se trouvant plongée dans d'épaisses ténèbres, à cause de l'ignorance complète de la Parole de Dieu, où elle est demeurée depuis des siècles. La Parole de Dieu est le seul flambeau qui puisse éclairer nos pas; en vain voulons-nous y substituer de faibles lumignons que nos mains ont allumés; ils ne sauraient dissiper nos ténèbres. Un missionnaire visita, en 1830, les Eglises syriennes, et trouva, entre autres choses dignes de remarque, que les habitants de Rannee et de trois autres paroisses, refusent de contracter des mariages avec les autres Syriens, sous prétexte, qu'ils sont eux seuls les vrais descendants des soixante-onze familles, qui, au cinquième siècle, émigrèrent, avec Thomas, de Bagdad à Travancore. La preuve qu'ils en donnent, est qu'ils sont plus beaux que les autres. Les missionnaires anglais font preuve d'une grande sagesse dans leurs rapports avec les Syriens; il est impossible de ne pas reconnaître, qu'ils n'ont autre chose en vue, que le relèvement de leur Eglise. Déjà, sous la bénédiction divine, ils ont posé un fondement solide à cette œuvre de renouvellement; et

ils ont, en même temps, exercé une salutaire influence sur la population païenne qui les entoure.

Le missionnaire Norton, stationné à Allepie, à sept milles au sud de Cochin, prêche, chaque dimanche, l'Evangile à trois cent-quarante auditeurs; il y a dans son Eglise douze communiants, seize candidats à la sainte Cène et vingt-deux candidats au baptême. Ici, comme dans le nord de l'Inde, les missionnaires se répandent en plaintes sur la fausseté du caractère des Hindous, dont ils citent plusieurs exemples. « J'en aurais déjà baptisé des centaines, » écrit M. Norton, « si j'agissais avec moins de circonspection. Pour la plupart des Hindous, la question capitale est celle-ci: Que voulez-vous me donner si j'embrasse votre religion? La religion la meilleure à leurs yeux, est celle qui leur rapporte le plus de profit. »

Les chrétiens syriens ont été conduits par la lecture de la Bible, dans la langue du pays, à méditer sur plusieurs questions d'une haute importance. Les menaces terribles contre le culte des images, dont abondent les prophètes, paraissent surtout les avoir inquiétés. Ils trouvent un grand sujet de scandale dans les chapitres 44 et 46 de Jérémie, et ils ont poussé l'extravagance jusqu'à dire, que les prophètes ne renferment pas la Parole de Dieu, et qu'ils ont été falsifiés par les Anglais. Ils attaquent aussi la prédication du missionnaire, parcequ'elle roule sur l'adoration de Dieu par Jésus-Christ, sans faire mention de la Vierge Marie. Il y a lieu de se réjouir avec M. Norton, de ce mouvement des esprits, qui prouve que l'ennemi des âmes commence à craindre que son empire ne lui échappe.

En nous dirigeant vers le Travancore méridional, nous arrivons à l'importante mission de la Société de Londres. Quilon ou Coulan, sur la côte, en est le point central.

Cette station, desservie par les missionnaires Thompson et Cumberland, offre un aspect des plus pittoresques. Les maisons sont semées ici et là, sur une étendue assez vaste, et séparées les unes des autres par de superbes groupes d'arbres. La population de Quilon est de quarante mille habitants, dont la moitié d'Hindous, le reste de Syriens, de catholiques et de mahométans. Cette mission a beaucoup souffert, par suite de la mauvaise santé des missionnaires qui l'ont successivement occupée, et qui presque tous ont dû, les uns après les autres, revenir en Europe; cependant elle a contribué, pour sa bonne part, au bien opéré dans cette partie de l'Inde.

C'est au sud de Trivanderam, capitale de Travancore, et la partie la plus populeuse du pays, que la mission a porté les plus riches fruits. Elle fut commencée en 1806, par le missionnaire Ringeltaube, et continuée par lui jusqu'en 1816, avec un succès marqué. Quand cet infatigable et excellent évangéliste partit pour le Cap de Bonne-Espérance, où il fut massacré par les Caffres, il laissa dans cette station neuf cents Hindous chrétiens et trois mille personnes qui demandaient alors l'instruction chrétienne.

En 1818, M. Mead vint reprendre les travaux de son prédécesseur, et depuis lors la mission a pris une telle extension, que l'on a été obligé de la séparer en deux districts, dont l'un oriental et l'autre occidental, autrement dits de Nagercoil et de Neyoor. Le dernier est desservi par les missionnaires Mead, Charles Miller, le catéchiste Ashton et quarante aides indigènes; le premier, par MM. Mault, W. Miller, le catéchiste Roberts et plusieurs aides indigènes. En 1829, une violente tempête éclata contre les nouveaux convertis. Hindous, Mahométans, Catholiques se liguèrent pour chercher à étouffer le mouvement religieux. Ils commencèrent par des menaces, continuèrent par des insultes et de mauvais traitements, et finirent par le scandale et

l'émeute. Quelques écoles furent fermées, les livres déchirés et semés dans la rue, deux chapelles incendiées et une autre renversée. L'on contraignit les hommes à travailler le dimanche et les femmes furent battues dans les bazars. L'on pilla et brûla les maisons des chrétiens; plusieurs d'entre eux furent jetés en prison et n'en sortirent qu'au bout de plusieurs mois, après avoir été battus et accablés de moqueries. Chercher un asile dans les montagnes était chose impossible, les ennemis s'étant mis en embuscade sur toutes les routes. Des troupes anglaises furent obligées de se rendre sur le théâtre de ces vexations pour rétablir la paix et empêcher le soulèvement de se propager. Ce fut le district occidental qui eut le plus à souffrir, mais aussi, comme c'est ordinairement le cas dans les temps de persécution, ce fut celui qui retira de l'épreuve la plus grande bénédiction. Pendant tout le temps que dura la persécution, les missionnaires n'interrompirent point la prédication de l'Evangile, les églises furent très fréquentées et la Parole de Dieu opéra avec une grande puissance. Quelques-uns avaient apostasié, mais ils furent aussitôt remplacés par un nombre considérable de nouveaux convertis. Cette mission est dans l'état le plus prospère; on en sera convaincu quand on saura, qu'en 1837, le district seul de Nagercoil, comptait quarante-trois congrégations comprenant onze cent cinquante familles, soit quatre mille six cent-cinquante individus, et cinquante écoles fréquentées par deux mille garçons et trois cents filles, et que le district de Neyoor avait dix-huit lecteurs et vingt-cinq aides-indigènes, soixante-trois congrégations, composées de mille trente-cinq familles, soit quatre mille soixante-treize individus, cinquante-six écoles et treize-cent vingt-huit écoliers. Cent-seize familles avaient renoncé à l'idolâtrie dans le courant de l'année, et deux temples d'idoles ainsi que

plusieurs autels consacrés aux mauvais esprits avaient été, dans le même espace de temps, détruits par les indigènes. Et dans quelles contrées est-ce que la grâce divine opère ces merveilles? C'est dans un pays et au milieu d'un peuple, où le serpent reçoit un culte; de là le nom de Nagercoil, qui signifie proprement le *temple du serpent.* Ce reptile est très commun dans ces quartiers, surtout l'espèce qu'on appelle *Cobra de Capello* ou *serpent à lunettes.* Le tuer est un crime, même dans le cas où l'on serait obligé de combattre contre lui pour défendre sa vie,

Il y a quelque temps qu'une jeune fille mourut, dans la maison paternelle, de la morsure d'un serpent. On trouva plus tard que ce malheur avait eu pour cause la superstition de ses parents qui avaient laissé un serpent à lunettes venir faire son nid dans leur maison et qui lui avaient rendu un culte en famille. Les temples sont remplis de représentations colossales de serpents en pierre, et dans des jardins attenants à ces édifices on élève un certain nombre de ces animaux que l'on nourrit une fois la semaine avec du lait. Les habitants du village Pareguddy étaient renommés pour le zèle avec lequel ils adoraient Nagar Swamy ou le dieu des serpents. Visités par le terrible fléau du choléra, ils eurent recours à un aide missionnaire, qui s'empressa de venir à leur aide et dont les soins, remplis de sollicitude, eurent les plus heureux résultats. Guéris sans qu'ils eussent eu besoin d'offrir les sacrifices d'usage, les indigènes rejetèrent leur idole et se tournèrent vers le Dieu de l'Evangile. Leur ancien dieu se trouve maintenant dans le musée des missions de Londres.

Une particularité de cette mission est que les aides-indigènes ou lecteurs (readers) y portent le nom des personnes qui pourvoient à leur entretien. Peut-être est-ce un moyen d'entretenir parmi les chrétiens anglais une

pieuse émulation et un intérêt vivant pour l'œuvre des missions. Voici un extrait du journal de John Olfield, l'un de ces lecteurs ; il pourra servir à faire juger des autres : « J'ai parcouru plusieurs villages, où j'ai lu l'Ecriture et des traités, et prêché l'Evangile à des chrétiens, des catholiques, des mahométans et surtout à des païens. Par la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ et l'assistance du Saint-Esprit, il y a maintenant dans ces villages quatre familles composées de dix personnes qui avaient précédemment déjà renoncé à l'idolâtrie, et qui aujourd'hui éprouvent une sincère repentance de leurs péchés et fréquentent régulièrement le service divin. Parmi les idolâtres des villages d'Ainkamum et d'autres districts, vingt-neuf familles comprenant quatre-vingts âmes ont abandonné leurs faux dieux et ont échangé le culte du diable contre l'adoration du vrai Dieu. Ils se montrent plus zélés dans leur nouvelle foi que beaucoup d'anciens sectateurs de l'Evangile. Ils sont très attentifs à la lecture de la Parole de Dieu et à l'instruction ; ils témoignent de la douleur de leurs péchés et se joignent sérieusement à nous dans la prière : ils demandent instamment des instituteurs.

« Les païens dans ces villages et dans d'autres qui n'ont point encore renoncé à l'idolâtrie, sont plus sérieux que précédemment, à l'ouïe de la Parole de Dieu ; ils commencent à ne plus trouver de plaisir dans le culte de leurs dieux ; ils reçoivent les évangiles et les traités que nous leur donnons et les lisent avec attention. Il est à espérer, que dans peu de temps, la plupart d'entre eux se convertiront à Dieu.

« Un païen me criait dernièrement. Tu prétends que l'idolâtrie est une impiété ; est-il vrai que l'on doive s'en abstenir ? Je lui répondis : Il est impossible d'approuver votre culte : vos dieux, tels qu'ils sont représentés dans

les Védas sont faux et trompeurs : ils ont été fornicateurs, adultères et ont commis une foule d'autres abominations. Tout homme qui place sa confiance en eux, aura à s'en repentir, et sera jeté après la mort, dans le feu de l'enfer. Le païen répondit, qu'il espérait en les adorant, obtenir la bénédiction divine; là-dessus je lui dis : Si tu fais les œuvres de la chair, tu perds ton âme qui est d'un grand prix aux yeux de Dieu; c'est pourquoi je te conjure de rejeter tes faux dieux, de te convertir au Seigneur, qui est présent partout et qui connaît les plus secrètes pensées des hommes, de gémir sur les péchés que tu as commis contre lui, de croire sincèrement à l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde, et de demander à Christ la grâce et la force de mener une vie nouvelle : alors tu trouveras la paix dans ce monde, et dans le monde à venir la vie éternelle. Il reconnut la vérité de tout ce que je lui dis et accepta un traité sur la nature et le prix de l'âme, qu'il lit à ce que j'apprends avec attention. »

Dans un rapport sur le district de Nagercoil, le missionnaire Miller marque ce qui suit : « L'œuvre de Dieu continue à faire des progrès parmi nous. Nos Eglises chrétiennes croissent en connaissance et en amour de la vérité. Malgré les obstacles qui naissent pour les fidèles de leurs anciennes habitudes, et de leurs rapports obligés avec le monde, ils confessent courageusement le nom de Jésus-Christ. Nous avons des raisons fondées de croire que plusieurs d'entre eux sont devenus de nouvelles créatures ; et qu'ils ont reçu l'Evangile, non comme la parole des hommes ; mais ainsi qu'il l'est véritablement, comme la Parole de Dieu. Leur amour pour Christ et leur espérance du salut se manifestent par leur obéissance à ses commandements. Ils portent les véritables fruits de la repentance. Leur fréquentation assidue des saintes assemblées, l'esprit de dévotion et de sérieux qu'ils apportent au culte, leur

empressement à lier des conversations religieuses, la sincérité avec laquelle ils confessent leurs fautes et se plaignent de la corruption de leur cœur, la prière de famille qu'ils ont établie dans leurs maisons, les efforts qu'ils font pour éclairer leurs compatriotes idolâtres, leur sympathie charitable pour leurs frères dans le besoin, les services temporels et spirituels qu'ils sont toujours prêts à leur donner, l'ensemble de leur conduite, en un mot, ne nous permet pas de douter de la réalité de leur foi. J'aime à les considérer comme des gages de la miséricorde et de la fidélité de Dieu, et comme de précieux garants du triomphe final de l'Evangile dans le Travancore. De Sempunvilly (village dans les montagnes au nord de Travancore) jusqu'au Cap Comorin, il y a quatre milles, et depuis Alumkotavilly, à l'ouest, jusqu'à Kudunkulenu, à l'est de Nagercoil, il y a six milles. Toute cette étendue de pays est placée sous l'influence de l'Evangile, surtout par le moyen des écoles et des lecteurs : ces derniers lisent la Bible et appuient sur la lecture qu'ils en font les allocutions qu'ils adressent à leurs compatriotes, non seulement dans les chapelles et les écoles, mais encore dans les rues, sur les places publiques et dans les marchés. Des traités et des fragments des Saintes Ecritures journellement distribués parmi le peuple sont reçus et lus avec plaisir : de cette manière des multitudes considérables sont tous les jours instruites dans la voie du salut, et dans plus de quarante villes et villages le vrai Dieu a des adorateurs. Dans les écoles nous avons environ deux mille enfants qui reçoivent une instruction chrétienne. L'art de la lecture s'est popularisé par ce moyen et a fait naître le désir d'avoir des livres. Notre presse est très active; la liberté dont elle jouit est une grande bénédiction pour laquelle nous ne pouvons pas assez être reconnaissants envers le libéral Dispensateur de tout bien. »

Voici maintenant le rapport du missionnaire Mead sur le district de Neyoor: « A Koteyodu, village dans les montagnes, onze familles comprenant environ cinquante âmes, ont renoncé à l'idolâtrie. Un petit temple, consacré ci-devant au culte d'une fausse divinité nommée Satan a été agrandi et sert maintenant d'église et d'école à ces pauvres gens: ils ont détruit une grande image de Kali et un adorateur d'Esaki nous a livré son faux dieu auquel il ne prenait plus de plaisir. Il avait souffert long-temps d'une cruelle maladie et dépensé pour sa guérison beaucoup d'argent en sacrifices; comme toutes ces dépenses étaient en pure perte et ne lui procuraient aucun soulagement, il eut l'idée de demander qu'on vînt le visiter et lui faire connaître l'Evangile. Peu de temps après il guérit, se fit chrétien et invita ses parents et ses amis à suivre son exemple. Cette conversion donna lieu à l'ouverture d'une école dans le village et l'on y plaça un lecteur.—Dans le village de Seruvarconam, sept familles se composant de trente-cinq personnes ont abandonné leurs faux dieux et détruit leurs Pagodes. C'est ainsi encore que dans d'autres villages cent-cinq personnes ont renoncé à l'idolâtrie: dans chacun de ces villages, il y a dans le nombre des nouveaux convertis, des personnes qui ont de l'aisance et qui exercent une certaine influence: la plupart d'entre eux sont très intelligents; parmi eux travaillent quatorze lecteurs et vingt-six aides qui donnent l'instruction à sept cents familles et à deux mille cinq cents âmes, sans compter un grand nombre d'individus qui ont cessé de sacrifier aux idoles, mais sans suivre encore régulièrement le culte public. »

Les dernières nouvelles de Travancore sont des plus réjouissantes; le missionnaire W. Miller de Nagercoil écrit que chaque jour des païens et des catholiques embrassent la foi évangélique, six mille personnes vivent sous l'in-

fluence de l'Evangile. A Neyoor seulement, vers la fin de novembre 1836, mille quatre cent-trois familles païennes, formant un total de quatre mille huit cent quatre-vingt-dix personnes, s'étaient jointes à l'Eglise. « Tout ici est propre à nous encourager et à nous réjouir », telles sont les réflexions du dernier rapport de la Société des Missions de Londres ; » si seulement nous pouvions pourvoir d'autant d'ouvriers que nous le voudrions bien, ce champ qui blanchit pour la moisson ! Les persécutions elles-mêmes suscitées contre les confesseurs de la vérité, n'ont fait que les fortifier et les affermir. D'année en année, notre espérance de voir l'Evangile chasser complètement devant lui, dans ces contrées, la nuit du paganisme, devient plus vive et mieux fondée.»

(La fin à un prochain numéro).

INDE AU-DELA DU GANGE.

PRESQU'ILE DE MALACCA.

Baptême de plusieurs Chinois.

Nos lecteurs se rappellent sans doute que l'immense forteresse de l'empire chinois est attaquée de deux manières par l'Eglise chrétienne, à l'intérieur et à l'extérieur. A l'intérieur, par les nombreux exemplaires des Saintes-Ecritures, que l'on cherche à y répandre; à l'extérieur, par les efforts faits par les missionnaires pour amener à la foi, par la prédication, les Chinois qui émigrent dans les vastes îles de l'archipel Indien et dans la presqu'île de Malacca. Parmi les moyens mis en œuvre pour agir sur la population chinoise qui a quitté le territoire du céleste empire, le collége anglo-chinois de Malacca est certainement l'un des plus puissants. Ce

collége, fondé en 1818 par la Société de Londres, est destiné à l'éducation de jeunes Chinois, et a pour principal but de former au ministère de la Parole, parmi leurs compatriotes, ceux d'entre eux dont la grâce a touché le cœur et converti l'âme à Jésus-Christ. Les dernières nouvelles reçues de cette institution sont des plus réjouissantes; et, en général, la mission de Malacca n'a jamais été dans un état plus prospère qu'aujourd'hui. L'on s'en convaincra en lisant les extraits suivants de diverses communications reçues récemment des missionnaires Evans et Dyer, dont le premier dirige le collége, et le second l'assiste dans la prédication de l'Evangile.

Le 15 juin 1837, M. Evans écrivait aux directeurs de la Société des Missions de Londres: « Le dimanche 18 du mois dernier, nous avons eu un autre service intéressant (1) dans la chapelle missionnaire de Malacca, en présence d'une nombreuse congrégation d'Européens et de Chinois. J'ai eu le privilége de baptiser trois des jeunes élèves chinois et un Siamois, qui sont sous mes soins. Il y avait quelque temps qu'ils recevaient une instruction préparatoire, et qu'ils me donnaient des preuves satisfaisantes de leur sincérité, en renonçant à toutes les superstitions et à tous les actes d'idolâtrie de leur religion, pour embrasser la religion chrétienne.

« Comme la majeure partie de la congrégation se composait de Chinois, et de Chinois adultes, cette abjuration publique de l'idolâtrie a dû produire une impression salutaire sur l'esprit de ces idolâtres.

« Les jeunes gens qui viennent de recevoir le baptême, et d'entrer, par ce moyen, dans l'Eglise visible de Christ, continuent leurs études dans le collége en qualité d'é-

(1) M. Evans avait annoncé précédemment le baptême d'un jeune Chinois élève du collége.

lèves internes, et se préparent, sous ma direction, au ministère de l'Evangile parmi leurs compatriotes. Depuis leur baptême, deux autres jeunes gens, qui font partie de notre collége, ont manifesté leur ferme intention de renoncer au paganisme, et ont demandé à être admis dans l'Eglise. Comme ils ont déjà été instruits dans la foi chrétienne, je me propose de les baptiser dimanche prochain.

« Vous voyez par là que le Seigneur se plaît à nous encourager, en nous donnant des gages nouveaux de l'accomplissement final de ses promesses. Aux ténèbres de la nuit succède à l'horizon le faible rayon du crépuscule; ce n'est pas le soleil lui-même, mais c'en est le signe et l'avant-coureur. Ainsi le fait que je viens de rapporter forme une sorte de rayon prophétique, dans l'horizon moral de la Chine. Aux yeux de la foi, il est un signe visible que le soleil de justice est prêt à se lever sur ce ténébreux empire; et, s'il se lève, sa lumière n'ira-t-elle pas toujours en croissant, jusqu'à ce qu'elle atteigne la parfaite splendeur de son midi? Veuille le Seigneur hâter cette œuvre en son temps!

« Voici la traduction des quelques questions qui ont été proposées aux candidats, en présence de la congrégation, et des réponses qu'ils y ont faites :

« Pourquoi désirez-vous recevoir le baptême?

« Parce que je sens que je suis un grand pécheur; mais maintenant je désire me repentir de mes péchés, et les délaisser, afin d'en obtenir le pardon et d'avoir l'espérance de posséder la vie éternelle après la mort. Voilà pourquoi je désire être baptisé.

« Pensez-vous que le baptême seul puisse sauver votre âme?

« Non, mais je crois que Jésus-Christ, qui a fait aux

croyants un devoir de recevoir le baptême, est capable de me sauver.

« Qu'est-ce que Jésus-Christ a fait pour vous ?

« Il a souffert et il est mort pour expier mes péchés et me mériter le salut. En conséquence, je désire devenir membre de sa sainte Eglise sur la terre, et être admis, après cette vie, dans son royaume céleste.

« Pourquoi voulez-vous suivre la doctrine de Jésus-Christ, de préférence à celle des sages chinois ?

« Parce que je suis convaincu que la doctrine de Jésus-Christ seule peut me conduire dans la voie du salut, et par cette voie, au ciel.

« Pouvez-vous dire avec vérité que vous avez abandonné le culte des idoles et toutes les vaines superstitions de vos compatriotes ?

« Oui, je le puis. Je confesse que jusqu'à présent, dans mon ignorance et ma folie, j'ai servi les idoles ; mais désormais mon désir est d'adorer et de servir le Dieu vivant et véritable.

« Sentez-vous que vous êtes un grand pécheur, et qu'en conséquence vous avez mérité de souffrir une punition éternelle ?

« Oui.

« Croyez-vous que les bonnes œuvres que vous pourrez faire plus tard soient suffisantes pour vous sauver ?

« Non, je les regarde comme incapables de me procurer le salut, que je n'attends que du sacrifice expiatoire et des mérites de Jésus.

« Peut-être que la perspective d'obtenir un emploi, ou l'espérance de vous procurer quelqu'autre avantage terrestre, entre pour quelque chose dans le désir que vous avez d'être baptisé ?

« Je puis dire en vérité que ce n'est pas là mon cas.

Je ne désire autre chose que de devenir disciple de Jésus-Christ; c'est là la seule raison qui me porte à demander le baptême.

« Toute l'assemblée fut profondément émue par ces réponses; plusieurs même versaient des larmes. On a adressé aux candidats d'autres questions encore; mais celles que je viens de rapporter suffisent pour faire voir la simplicité et la sincérité d'hommes que nous pouvons embrasser comme des frères en Christ.

« La conduite de ceux qui ont reçu précédemment le baptême (quatorze personnes) est toujours édifiante. Ils me réjouissent tous, en honorant, par une vie chrétienne, la profession qu'ils font de l'Evangile de notre bien-aimé Rédempteur.»

Il y a cinq cents enfants dans les écoles de la mission de Malacca.

Voici l'extrait d'une autre communication de MM. Evans et Dyer, du mois d'avril 1837 :

« Le rapport que nous avons la joie de vous soumettre est d'un contenu beaucoup plus réjouissant qu'aucun de ceux que nous vous avons transmis précédemment, concernant cette station, et nous ne doutons pas que vos actions de grâces et celles des Eglises ne s'élèvent vers le Seigneur, pour le bénir d'avoir accordé à ses serviteurs de voir s'accomplir, dans une certaine mesure, cette gracieuse promesse : « Ma Parole ne retournera pas à moi sans effet.»

« Dans l'espace des six derniers mois, vingt personnes ont été reçues membres de l'Eglise de Christ par le baptême, savoir : quatre familles se composant de quatre hommes, de quatre femmes, de cinq enfants et de six jeunes gens de dix-huit à vingt-quatre ans, tous Chinois, à l'exception d'un Siamois.

«Il est vraiment touchant d'être témoin de la sincérité

de leur foi et de la droiture de leur conduite. L'on peut dire d'eux qu'ils honorent l'Evangile du Sauveur, et que leur vie, dans son ensemble et dans ses détails, est d'accord avec les principes du christianisme.

« Nous devons faire ici mention d'une circonstance assez intéressante qui a accompagné la décision que l'un d'eux a prise de renoncer à l'idolâtrie. Il était venu un jour au collége, et nous avait manifesté le désir d'embrasser le christianisme : Comment, lui dîmes-nous, pourriez-vous devenir chrétien, quand vous conservez dans votre maison une idole avec tout son attirail? Ces mots le frappèrent; il retourna immédiatement chez lui, en arracha jusqu'aux dernières traces de l'idolâtrie, et jeta le tout au feu, en présence de sa famille; puis il vint de nouveau nous trouver, et nous prier d'aller nous assurer nous-mêmes s'il n'avait pas rompu pour toujours avec le culte des idoles.

« Rien de plus solennel que la cérémonie du baptême de ces individus. La chapelle de la mission était comble; l'auditoire se composait d'Européens et de Chinois. Frère Evans adressa les questions aux candidats, les traduisit en anglais, ainsi que les réponses, et administra le baptême. Frère Dyer termina par une exhortation sur 2 Cor., 2, 14: *Grâces à Dieu, qui nous fait toujours triompher en Christ!*

« Nous avons maintenant onze individus qui sont inscrits comme candidats au baptême; quelques-uns sont très intéressants, et les circonstances qui ont précédé ou accompagné leur conversion ne sont pas moins dignes de remarque que celles dont nous avons parlé dans d'autres occasions. »

Enfin, dans une lettre datée du mois d'août 1837, MM. Dyer et Evans annoncent dix nouveaux baptêmes, outre les vingt-quatre dont il vient d'être fait mention.

Ils donnent dans cette lettre quelques détails sur plusieurs de ces convertis.

« L'un d'eux est un vénérable vieillard, portant une longue barbe blanche; il était autrefois maître d'école et rigide observateur du culte des idoles. Peut-être n'y avait-il, dans tout le village où il résidait, aucun païen plus zélé que lui pour le service des faux dieux; humainement parlant, c'est la dernière personne sur laquelle on aurait pu croire que la vérité ferait impression : elle a cependant agi avec puissance sur son âme. Pendant plusieurs mois il s'est senti agité dans sa conscience; et enfin, ne pouvant plus résister à ses nouvelles convictions, il est venu, et avec un degré remarquable de courage et de vivacité pour un vieillard, il s'est écrié en présence de ses compatriotes idolâtres : « Jusqu'à présent j'ai servi les idoles, mais j'y renonce dès aujourd'hui. »

« Deux autres convertis, le mari et la femme, ont souffert quelque persécution pour l'Evangile. Le maître de la femme, dans la maison duquel ils habitaient, les menaça, s'ils se faisaient baptiser, de les chasser de chez lui, et déclara à la femme qu'en sortant il ne lui laisserait emporter autre chose que les habits qu'elle avait sur le corps, et que dans aucun cas il ne donnerait son consentement à son baptême. C'est ainsi qu'ils furent pendant quelques temps menacés; mais à la fin le mari, aiguillonné par cette parole du Sauveur : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive; et quiconque aura quitté pour l'amour de mon nom ou maison, ou frère, ou sœur, ou pére ou mère, ou femme ou enfants, ou patrie, il en recevra dans ce siècle-ci cent fois autant et dans le siècle à venir, la vie éternelle*, se décida à faire le sacrifice de tout ce qu'il possédait pour l'amour de Jésus. Il communiqua sa détermination au

maître de sa femme, qui, voyant que celle-ci partageait les sentiments de son mari, cessa tout à coup de s'opposer à leur résolution, parut s'amollir, ne fit plus aucune menace, mais, chose étrange! leur promit même que s'ils voulaient continuer à demeurer avec lui, non seulement il y consentirait, mais encore qu'il ferait disparaître de sa maison l'ïdole qui y était placée : et en effet, il tint sa promesse; car lorsqu'après leur baptême ils retournèrent à la maison, ils n'y trouvèrent plus trace d'idolâtrie.

« Une autre famille, baptisée dans le même temps, est aussi très intéressante, et se compose du mari, de la femme et de deux enfants. Le mari est maître cordonnier, et exerce dans la ville sa profession au milieu des idolâtres. Il y a quelques mois qu'il assista à la cérémonie du baptême dans notre chapelle; il fut tellement frappé de la solennité du service, et touché par les vérités du christianisme, qu'il éprouva le besoin de s'enquérir plus exactement de la voie du salut. Il emprunta des livres chrétiens à un des hommes de peine du collége; pendant long-temps il les lut, sans communiquer à qui que ce fût les impressions qu'il recevait de cette lecture. A la fin le changement de sa conduite devint si manifeste, que ses plus proches relations commencèrent à le tourner en ridicule. Il a maintenant été appelé à confesser Jésus devant les hommes, et il n'en a point été honteux. Il persévère dans la foi, sa marche est ferme; et l'on peut dire de lui qu'il est un sincère imitateur du Sauveur qu'il a appris à aimer. Rien n'est plus touchant que l'exemple de toute cette famille.

« Les autres personnes baptisées sont un homme de trente ans et deux jeunes gens, l'un de vingt-un et l'autre de dix-sept ans. Ces deux derniers, ainsi que cinq autres, se préparent pour le saint ministère.

« La conduite de tous ces nouveaux convertis est di-

gne d'éloges. Leur fréquentation assidue du culte public, la prière domestique qu'ils ont établie chez eux, leur amour fraternel entre eux, leur vigilance sur eux-mêmes, leurs efforts pour marcher d'une manière digne de leur profession, leur fidélité à engager les autres à entrer dans la même voie, tout nous prouve que leur conversion à Dieu est sincère et solide.

« Nous n'avons aucun doute que le petit troupeau qui vient d'être recueilli à Malacca s'accroîtra de plus en plus, et qu'il deviendra une lumière au milieu des ténèbres morales qui nous entourent et qu'il est appelé à dissiper.

« Nous avons actuellement dix candidats pour le baptême, qui reçoivent chaque jour, au collége, une instruction religieuse régulière. Il nous est agréable d'avoir à remarquer que c'est l'un des étudiants de notre collége théologique qui a été l'instrument unique de la conversion de l'une de ces familles. »

VARIÉTÉS.

Population de la Chine et son état actuel.

Parmi les recherches que, depuis de longues années, on n'a cessé de faire sur le vaste empire de la Chine, celles qui avaient pour but d'en déterminer la population n'ont point été les moins nombreuses, ni les moins intéressantes. Ce qui donne de l'importance à un pays, c'est moins les aspects de ses sites, la fertilité de son sol et la salubrité de son climat que le nombre, le caractère et l'état de ses habitants. Cette dernière question domine la première et lui prête toute son importance. Plus la popula-

tion d'un pays est grande, plus les recherches tendant à la préciser doivent être, au besoin, longues, patientes, laborieuses. Dans le cas particulier qui nous occupe, la convenance des efforts a été aussi manifeste que les efforts eux-mêmes ont été persévérants. La question était d'une haute importance; la solution en était attendue avec impatience : la science, la philantropie et la foi y prenaient un vif intérêt; dans les premiers temps, elle dut exciter une surprise mêlée de quelque doute; les données relatives au céleste empire avaient on ne sait quoi de suspect et de fabuleux qui en rendait la certitude douteuse, et notre esprit, qui n'admet les faits dont la nouveauté l'étonne que sur des preuves certaines et sur des témoignages irrécusables, trouvait, dans ces gigantesques découvertes, dans les obscurités qui alors les entouraient et dans les moyens forcément employés pour y parvenir, des raisons ou des prétextes de ne les point croire. Les efforts furent renouvelés, le doute aussi, et il faut avouer que ce n'était pas sans raison. Différents entre eux, puisés dans des sources justement suspectes, et toujours extraordinaires par leur nature, les documents fournis n'offraient point des garanties suffisantes. Le doute était naturel. Nous n'oserions même dire qu'aujourd'hui, après tant de recherches, patientes et sincères, la question soit résolue sans retour. Cependant, après avoir lu les détails rapportés par M. Medhurst, les rapprochements et les éclaircissements dont il les a accompagnés, on doit rester convaincu, ce nous semble, que ce que différents auteurs ont rapporté de la population de la Chine n'est point, comme on l'a dit, sans fondement, et que la question qu'ils ont si long-temps examinée est devenue susceptible, nous ne dirons pas d'une solution rigoureusement exacte, mais d'une réponse certaine quoiqu'un peu vague.

En effet, de temps en temps, l'autocrate chinois ordonne un recensement général de l'immense population de son vaste empire, afin d'en connaître le progrès ou la diminution ; le recensement annonçait :

En l'an	1,393, comme sujets de l'empire.	60,545,811	individus.
En	1,662.	21,068,600	
En	1,668.	25,386,209	
En	1,710.	23,312,200	
En	1,711.	28,605,716	
En	1,753.	102,328,258	
En	1,792.	307,467,200	
En	1,812.	361,221,900	

Ces documents sont-ils dignes de foi ? Bien des personnes les ont crus exagérés ; il ne faudrait sans doute pas y chercher une exactitude qui ne peut guère se trouver dans des chiffres aussi élevés. Cependant, ceux qui ont le plus été à portée de les examiner ne croient pas à des erreurs volontaires dans ces calculs. Qu'un gouvernement quelconque, en Europe, publie un état officiel de la population de son pays, personne ne songe à en mettre en doute la véracité ; pourquoi accuser d'exagération et de mensonge le gouvernement chinois dans l'appréciation de ses forces, quand c'est pour lui qu'il l'a faite et non point afin de la montrer aux étrangers comme une brillante preuve de sa prépondérance dans le monde, quand ces réglements doivent servir de fondement à des lois d'état, quand il prend toutes les mesures en son pouvoir, emploie le poids de son autorité, la terreur de ses menaces pour leur donner une exactitude au moins relative, quand nous nous en rapportons à sa bonne foi et pour le nombre de ses provinces, et pour le taux de ses revenus, et pour les différents grades de ses officiers ? Les difficultés apparentes du tableau ci-dessus ne doivent point nous embarrasser. Que si de l'an 1393 à l'an 1662

la population de la Chine se trouve diminuée d'environ quarante millions d'individus; si, depuis cette époque jusqu'à l'an 1711, l'augmentation en paraît comparativement lente, c'est que les guerres qui survinrent à l'occasion de la conquête de la Chine par les Tartares firent périr beaucoup de monde, que les contributions qui furent imposées en firent cacher peut-être davantage, et que les provinces du sud et de l'ouest n'étant point soumises, leurs nombreux habitants ne faisaient point partie des sujets de l'empire, ce qui explique d'abord la diminution sensible, puis l'augmentation très lente de la population pendant ce temps-là. Des circonstances toutes contraires expliquent de même son rapide progrès depuis 1711 jusqu'à 1753; et depuis 1753 jusqu'à 1792. Une paix profonde, les limites de l'empire reculées, les encouragements donnés à l'agriculture, les promesses faites aux anciens habitants du pays que la peur en avait éloignés, comme cause, des milliers et des centaines de milliers d'individus couchés sur les registres de l'état, comme effet, l'honneur attaché à la fécondité des familles si recherché par les Chinois, leur coutume, pour le mériter, de contracter de précoces mariages et d'appeler de leurs vœux de nouvelles naissances, tout cela peut faire croire à un excédant annuel dans la population de trois ou quatre individus par centaine, ce qui suffit pour expliquer la difficulté dont nous parlons. Pendant ces dernières années, la population paraît ne s'être accrue que lentement : cela tient, comme on le verra plus bas, aux émigrations des Chinois devenues de plus en plus nombreuses et ordinaires, et aux effets hélas! si funestes de l'opium importé dans leur pays.

Il résulte donc du dernier recensement impérial que la population de la Chine est de 361,221,900, individus; il peut y avoir erreur, mais elle ne saurait être volon-

taire; les détails suivants vont prouver qu'elle n'est nullement probable.

On a dit plus d'une fois que l'étendue de la Chine n'est point en proportion avec une si vaste population : c'est une objection qui fait tort aux connaissances de ceux qui la présentent. On croit que la Chine contient un million deux cent quatre-vingt-dix-sept mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf milles carrés, ou huit cent trente millions, sept cent dix-neuf mille, trois cent soixante acres anglaises. Si nous supposons que la moitié seulement du pays est cultivée ou peut le devenir (quelques-uns croient que les deux tiers en sont exploités par l'agriculture); que chaque acre anglaise peut fournir des moyens de subsistance à une personne (plusieurs ont pensé qu'elle pourrait en fournir à cinq), nous trouverons que la Chine, riche non point de trois cent soixante-un million, deux cent vingt un mille, neuf cents individus, mais de quatre cent quinze millions, offrirait encore une nourriture suffisante à tous ses habitans. Que si l'on compare ce pays avec les différents états de l'Europe, on s'aperçoit de même que l'Irlande, par exemple, est, comparativement, presqu'aussi peuplée qu'elle, et que la Belgique l'est davantage. Il est donc faux de dire que l'étendue de l'empire chinois n'est pas assez vaste pour contenir la population qu'on lui assigne.

Il serait tout aussi inexact d'avancer que ce pays est peu fertile. En plusieurs endroits, il est sans doute couvert de montagnes et marécageux ; des bêtes et disons aussi des hommes sauvages habitent les plus hautes régions ; les roseaux et les joncs règnent dans les plus basses, et là il ne faudrait point aller chercher ni culture, ni fruits, ni semailles, ni moissons; cependant les vallées et en général les pays un peu élevés, et quelle n'en est pas l'étendue! passent pour être fertiles; un voyageur a dit

que, dans les provinces méridionales, en donnant à chaque individu deux livres de riz par jour, chaque acre de terre en fournirait assez toutes les années pour nourrir dix personnes, et il paraît, d'après des détails qui semblent exacts, qu'en général, en Chine, la fertilité de certains lieux compensée par la stérilité d'autres contrées, une acre de terre, bien cultivée, produit, chaque année, en deux moissons, 3,600 livres de riz, ce qui suffirait pour nourrir cinq individus, à deux livres par jour. Mais, dans ce pays, le commun peuple ne consomme pas deux livres de riz par jour; à peine en emploie-t-il une seule, la misère où il est plongé lui fait avoir recours à d'autres aliments moins bons pour calmer ses pressants besoins.

Fertile, le pays est encore bien cultivé; un rapport fait en mille sept cent quarante-cinq à l'empereur Këelung, sur l'état de l'agriculture dans l'empire, atteste qu'à cette époque déjà cinq cent quatre-vingt-quinze millions, cinq cent quatre-vingt-dix-huit mille, deux cent vingt-un acres anglaises donnaient du pain à un peuple laborieux; depuis lors une nouvelle pièce officielle a été publiée qui annonce que la charrue du diligent laboureur se promène sur la vaste étendue de six cent quarante millions, cinq cent soixante-dix-neuf mille, trois cent quatre-vingt-un acres de terrain, d'où il résulte que les trois quarts de la surface du pays sont cultivés et que chaque Chinois aurait, d'après le recensement cité plus haut, presque deux acres de terrain pour pourvoir à sa subsistance, ce qui serait bien plus que suffisant. Ici point de production inutile; on ne connaît point les mille caprices de nos goûts bizarres, de nos sens blasés. Pressé par le besoin, l'homme ne demande à la terre que le pain de chaque jour, peu soucieux du sort des animaux dont il peut se passer, il leur laisse, avec

la liberté, le soin de se suffire à eux-mêmes par leur force ou leur industrie. Le chinois ne consomme que peu de lait, point de beurre, point de fromage; le porc est sa principale viande; peu de chevaux suffisent à ses travaux, à ses pompes, à ses guerres; les seuls bestiaux que sa main conduise et soigne sont ceux dont le progrès de l'agriculture réclame les services; encore errent-ils le jour sur le sommet des montagnes ou le long des routes tandis que la nuit et en général pendant l'hiver, ils reçoivent pour toute nourriture, quelques pailles ou quelques tiges de fève. Dans la plus grande partie de la Chine on ne trouve que peu de parcs, peu de prairies, peu de pâturages, peu de routes même. Ailleurs qu'aux environs de Pékin, les chemins sont des sentiers pratiqués à travers les champs de riz qu'on n'a garde d'endommager, ou des voies détournées au haut des montagnes.

On a dit que les cimetières étaient vastes et nombreux en Chine. La vérité est que les Chinois, en général, creusent, pour chaque mort, une nouvelle fosse, et que les monuments dressés par la vénération sont respectés des âges et demeurent toujours intacts. Mais les lieux de sépulture ne sont point des terres fertiles et cultivées; les Chinois enterrent leurs amis décédés sur le penchant des collines incultes, dans des précipices escarpés, donnant à la mort des champs tristes et lugubres comme elle et se montrant dans cette circonstance, comme toujours, avares d'un terrain qu'ils voudraient voir croître avec leurs besoins. M. Medhurst, dans les différens voyages qu'il a faits sur les côtes de la Chine, a été étonné de l'extrême pauvreté des tombeaux. Dans la province de Shan-tung, il découvrit un cimetière relégué au fond d'une vallée solitaire; çà et là se présentait au bord de la route un monument blanchi sans doute par la main du temps, tandis qu'à une courte distance des milliers d'individus

s'agitaient dans l'oubli de la mort et de ses rigueurs. Près de la ville populeuse de Shang-hao, aux différents coins de ses fertiles champs, l'œil étonné voyait des bières placées les unes à côté des autres et destinées à garder leur triste dépôt jusqu'à ce que la corruption en eût décomposé les plus faibles parties. Alors on ne craignait pas de profaner les victimes vieillies de la mort, dont on enterrait les restes conservés ou que l'on rassemblait dans des jarres, pour les placer à côté de la porte de la chaumière et ménager ainsi aux mêmes lieux et dans les mêmes bières, de nouvelles places pour de nouveaux morts. Dans la grande île de Choo-San, d'autres bières en très grand nombre, étaient placées pêle-mêle au fond d'un précipice; les cadavres étaient les uns conservés, les autres en dissolution, mais tous également privés de sépulture; la place avait manqué. Aux environs de la capitale, les cimetières sont vastes parce que la population y est très considérable, et le sol peu fertile; mais partout ailleurs, et particulièrement dans les provinces riches en productions et en habitants, les cimetières ne sont ni grands ni nombreux.

Nous avons dit un mot des encouragements donnés à à l'agriculture. C'est une ancienne maxime parmi les Chinois qu'un peuple affamé n'a de respect ni pour le droit sacré de la propriété, ni pour les lois de la justice, et que pour pouvoir être bien gouvernée une nation doit être bien nourrie. De bonne heure aussi on vit, en Chine, l'empereur rendre un hommage éclatant à l'utile profession de l'humble laboureur, en prenant, une fois par an, la charrue que ses royales mains conduisaient devant tout son peuple, tandis que l'impératrice, sa femme, donnait un semblable exemple aux femmes, en travaillant la laine en leur présence. Aux yeux des Chinois la littérature a la prééminence sur tous les éléments

de la sphère de leur activité; car la science conduit aux honneurs dans le céleste empire; mais l'agriculture se place, dans cette échelle graduée, immédiatement après la culture de l'esprit, au-dessus de la mécanique, qui se borne à modifier la matière, sans la rendre plus fertile, au-dessus du commerce, qui fait circuler les fruits de la terre, sans travailler à les produire. Ce jugement peut bien faire honneur à la sagesse des Chinois, mais il prouve aussi la nécessité où ils sont de faire un intelligent emploi de leurs terres. Entre les tropiques, l'indolent indigène, après avoir recueilli les présents d'une nature libérale, vit dans une molle incurie, au sein de l'abondance et dans l'attente des mêmes dons. En Chine, chacun est obligé de contribuer par un continuel labeur, au bonheur de tous; pas d'abondance, ni d'oisiveté; dans le travail on est aussi infatigable qu'ingénieux; les moissons se renouvellent deux fois l'année; la culture empiétant sur les domaines de la solitude et des déserts, s'étend dans toutes les directions jusqu'à des terrains souvent fort ingrats.

Le riz est la principale culture des Chinois; cette plante, comme on sait, ne croît que dans l'eau. En Chine les champs sont disposés de manière qu'une constante humidité est maintenue à leur surface. Au point le plus élevé passe une espèce de ruisseau soigneusement entretenu; la surabondance de ses eaux, s'échappant par ses bords, répand de chaque côté comme une salutaire rosée; le ruisseau lui-même, après avoir fertilisé les champs qu'il a traversés, et que tantôt la nature, tantôt l'art ont placés les uns au-dessus des autres comme les différents degrés d'une échelle immense, se jette dans quelque fleuve ou dans la mer. Pour conduire ainsi l'eau à une hauteur, sans doute en plus d'un lieu très considérable, préalablement pour lui faire suivre au besoin

les penchants des collines ou traverser des vallées entières, les Chinois ont besoin de pompes, de leviers, de roues, des nombreuses ressources de la mécanique, et ils doivent posséder les connaissances nécessaires à l'exercice de cet art. Tous les voyageurs les placent, pour plusieurs branches de l'agriculture, au-dessus des Européens, et lord Macartney les croit les meilleurs cultivateurs du monde. Or, les progrès de l'agriculture n'en prouvent-ils pas la nécessité ?

Actifs et habiles dans la culture de leurs champs, les Chinois ne sont pas moins économes dans les dépenses de leur vie. Point de luxe ni dans la nourriture, ni dans le vêtement, ni dans les demeures; ce n'est point à dire que le sobre habitant du céleste empire haïsse la bonne chère, et soit ami de la simplicité; modéré dans sa vie par nécessité, il est dissolu dans ses désirs, par nature; plus riche, il serait voluptueusement prodigue, mais une triste nécessité le condamne à une rigoureuse économie.

Quelque riz et quelque poisson salé, une matière appelée *brassica* et destinée à donner quelque saveur au riz, quelquefois des légumes et du millet, plus rarement quelques onces de cochon mêlées à ces derniers mets, voilà en général la nourriture du Chinois jouissant d'une certaine aisance; plus frugale encore est celle de l'homme pauvre. Des pommes de terre ou des *yams*; de temps à autre une petite portion de riz bouillie dans une grande quantité d'eau; une fois par mois, peut-être, un peu de porc; dans les grandes occasions, aux fêtes, par exemple, un peu de volaille, voilà ce qui la compose. Un motif tiré d'une scrupuleuse reconnaissance empêche qu'on ne mange du bœuf; ce motif n'est pas religieux, il est humain. Un bœuf, après avoir péniblement traîné la charrue pendant toute sa vie, et avoir consumé les forces de sa nature au service de l'homme, son maître in-

grat le tuerait, le couperait en morceaux, il se ferait de sa chair une nourriture, de sa peau une chaussure pour ses pieds ! Le Chinois s'indigne à cette idée, sa reconnaissance l'emporte sur sa faim, et il couvre de son mépris le boucher inhumain qui n'éprouve pas la même compassion. Peut-être que les bœufs que le joug n'eût point fatigués ne feraient point naître le même scrupule; le mouton, du moins, n'aurait droit à aucun égard; mais ni bœufs ni moutons ne peuvent se trouver en très grand nombre en Chine, faute de pâturages. Les chiens et les chats, inutiles comme animaux, sont fort nécessaires aux habitants comme nourriture; ils en estiment la viande à l'égal de celle de cochon. Que n'en trouvent-ils un plus grand nombre ! Les rats, les serpents et d'autres reptiles forment souvent un plat recherché; des animaux qui se meurent de faiblesse et de maladie, ou morts depuis quelque temps, et déjà dissouts en partie, sont, en plus d'une circonstance, une précieuse nourriture au Chinois affamé; la plupart des plantes, par leurs racines, leur tige, leurs branches et leurs feuilles, le règne minéral même par quelques-uns de ses éléments servent à lui faire supporter une misérable et languissante vie. Mal nourri, le Chinois doit être mal vêtu. Barrow rapporte qu'une acre (anglaise) de terre produit assez de coton pour habiller deux ou trois cents personnes; or le coton venant entre les deux moissons de riz, et n'épuisant point la terre qui le produit, les Chinois en ont généralement adopté la culture, et se contentant des légers vêtements qu'il leur procure, ils ont renoncé à des habits en laine, toujours faute de terrain. — On pense bien que l'enceinte de leurs habitations n'est point vaste; ils vivent entassés les uns sur les autres; une chambre de vingt pieds carrés suffit à douze personnes pour manger, boire, travailler, marcher et dormir; les rues sont

si étroites que de vos mains étendues vous pouvez en toucher les côtés parallèles. On peut dire que les dépenses d'un Européen, d'un Anglais surtout, suffiraient généralement à la vie de trois ou quatre Chinois. Quand un peuple rempli d'orgueil national et jaloux de passer pour la plus prospère nation de l'Univers, est réduit à une si humiliante économie, c'est une preuve d'une grande misère.

Malgré sa vaste étendue, malgré la fertilité de son sol, malgré l'activité de ses habitants et le sage emploi de ses grands revenus, la Chine ne peut point contenir le nombre prodigieux et toujours croissant de ses enfants. Ceux-ci quittent une patrie désormais incapable de les nourrir, et aiment mieux affronter les dangers et la mort que de traîner péniblement une misérable existence, sur un sol témoin de tant de souffrances. Vainement pour maintenir l'antique intégrité de son immortel empire, l'empereur fait-il contre les émigrants les lois les plus sévères, rendant leur départ aussi triste que leur retour difficile ; les Chinois brisent les liens les plus tendres, ils renoncent à leurs femmes et à leurs enfants, qu'ils ne peuvent pas prendre avec eux à leur départ, une loi le défendant positivement ; ils échangent la vie de famille contre les ennuis de l'exil ; les avantages d'une civilisation avancée contre les hasards du commerce ou la solitude sauvage des déserts; un climat doux et tempéré, tantôt contre des froids très rigoureux, tantôt contre une chaleur insupportable ; s'échappant par milliers de leur patrie, ils se répandent au nord dans la Tartarie, à l'ouest dans le Thibet, au sud dans le royaume de Siam, à l'est dans les îles du grand Océan ; on dirait une mer immense débordant de chaque côté et couvrant au loin le pays de ses ondes puissantes. Quand son lit serait vaste et profond, on s'étonnerait de la

quantité de ses eaux ; ne doit-on pas faire la même réflexion sur la population de la Chine ?

L'émigration des Chinois est en soi fort naturelle, quoique le caractère de la nation et les lois de son chef en fasssent une circonstance très remarquable ; mais à cela ne se bornent pas les preuves d'une population trop abondante dans le pays. L'infanticide, cette sanglante aberration de la nature humaine, fruit ou de la misère, ou de la superstition ou d'une froide cruauté, est connu en Chine. Nous ne disons pas qu'il soit également répandu partout, et amène une diminution sensible dans la population. Quelques voyageurs se sont même refusés à croire qu'il existe; mais d'autres témoins tout aussi véridiques, parmi lesquels nous citerons M. Gutzlaff, se sont assurés du fait et ils ont eu sous les yeux des preuves de sa réalité. Les Chinois eux-mêmes l'avouent, et leur témoignage, en cette matière, ne saurait être suspect. Ce n'est pourtant pas à la patrie qu'ils immolent le fruit de leurs entrailles : la patrie ne leur demande pas cet inhumain sacrifice ; ce n'est pas non plus à Dieu : la religion ne leur ordonne pas d'aspersion de sang ; le Chinois qui, hélas ! ne croit pas au péché, donnerait-il son premier-né pour le rachat de son âme ? C'est la misère qui étouffe chez eux la voix de la nature, et à leur proverbe (1) ils auraient pu ajouter, qu'un peuple affamé cesse d'être humain. C'est dans les provinces les plus peuplées que l'infanticide est le plus répandu ; un écrivain a dit qu'à Pékin le nombre des enfants exposés chaque nuit, et trouvés morts chaque matin, est de dix ou douze, ce qui porterait à plusieurs milliers le nombre des meurtriers dans cette seule ville. Les filles surtout tombent victimes de cette barbare coutume ; la naissance des garçons est sa-

---

(1) *Voy.* page 428.

luée par des cris de joie, mais à son arrivée au monde, la jeune fille est accueillie par les larmes et le regret, et son existence, dont sa faiblesse ne saurait satisfaire les besoins trop nombreux, se couvre d'éternelles ténèbres déjà à son aurore. — Les enfants que Moloch ne reçoit pas, Mammon les obtient!

Les détails qu'on vient de lire prouvent que la population de la Chine peut bien s'élever à trois cents soixante-un millions deux cent vingt-un mille neuf cents individus ou même à un chiffre plus considérable, puisqu'un sol si vaste, si fertile et si bien cultivé ne la peut plus contenir. Ils prouvent autre chose encore : c'est qu'aux louanges données par une philosophie incrédule à la nation chinoise, on peut faire quelque objection. Les panégyristes du plus sage, du plus antique des peuples, auraient dû se dire : Cette civilisation ancienne comme le monde, plusieurs circonstances la déparent; cette prospérité si vantée, cache une plaie profonde, trahie par des indices funestes; ce patriotisme sans exemple n'est qu'apparent, est forcé; les événements en sont le démenti formel; on frémirait d'être membre d'une telle société, monument imposant au dehors par l'étendue de ses formes gigantesques, mais au dedans effrayant par l'horreur de son aspect. A la vérité les Chinois ont plus d'habileté que de sagesse; ils sont industrieux, c'est-à-dire empressés à pourvoir à leurs besoins, mais ils ne sont point vertueux, c'est-à-dire dévoués; ils obéissent à la nécessité, mais non à la justice; commandées par les circonstances, leurs bonnes qualités sont un calcul ingénieux de l'égoïsme; ce qui les rend actifs et sobres, les rend inhumains aussi : un homme se noie ou se brûle, il n'est pas toujours secouru; un malheureux se meurt de faim au bord de la route, on le voit et on passe outre; un malade incliné sur sa couche s'y éteint de langueur ou de souf-

france, on l'expose au grand air et l'on s'épargne le souci de le soigner pendant qu'il vit, et la peine de purifier sa maison, quand il est mort. Plutôt que de l'étouffer, la tendresse maternelle dépose son fruit dans un temple, un monastère ou tel autre asile sacré pour lui ménager des soins; mais une main charitable ne l'accueille pas toujours, quelquefois des hommes barbares le prennent, en font un infâme commerce, ou le vendent, ou le font esclave, ou l'envoient dans les rues demander le pain des malheureux, après avoir cruellement privé ses tendres yeux de la lumière du jour. Ainsi, l'intérêt, qui fait des citoyens laborieux, fait aussi des parents dénaturés; selon qu'il se manifeste sous l'une ou l'autre de ses faces, il est patriotisme ou cruauté, civilisation ou barbarie; règle contradictoire du bien ou du mal dans le céleste empire, il a imprimé à son auréole de gloire, s'il en a, une tache sanglante que tous les éloges du monde ne sauraient effacer; s'il reste au christianisme quelque puissance, il doit ici la signaler en établissant le respect de la nature humaine sur la connaissance de sa destinée, et le règne de la vertu sur les ruines de l'égoïsme.

NOUVELLES RÉCENTES.

Mission française en Afrique.

Le Comité vient de recevoir du sud de l'Afrique plusieurs lettres, dont le contenu est de nature à le réjouir et à porter les amis de la Société à rendre de sincères actions de grâce au Seigneur.

A la date du premier juillet, Madame Lemue, dont la santé avait donné de graves inquiétudes, se trouvait

mieux. Elle vaquait même aux soins de sa maison et consacrait une partie de son temps à l'instruction des femmes béchouanas; cependant elle n'est point encore complètement rétablie et elle a besoin de grands ménagements. M. Lemue annonce dans la même lettre, qu'il a baptisé, en avril et juin, trois adultes, dont la conversion a toutes les apparences de la sincérité; il donne plusieurs détails fort intéressants sur ses travaux.

La conférence des missionnaires français s'est réunie à Béerséba, dans les premiers jours de juillet, pour aviser aux moyens de soulager M. Lemue dans son ministère et dans ses épreuves domestiques. L'opinion de tous ses membres a été que M. Lauga et sa femme devaient se rendre sans délai à Motito. M. Pellissier n'a pas hésité un instant à faire à la conférence le sacrifice d'un aide dont il apprécie les capacités et dont le départ ne laissera pas que de se faire sentir à Béthulie. Outre les avantages que M. Lemue retirera, pour la station, de la collaboration de M. Lauga, Mad. Lemue trouvera auprès de Mad. Lauga ces soins et cette sympathie, que sa position réclame. « L'affection que nous portons à notre bien aimé collègue, écrivent les missionnaires, nous a rendu facile l'accomplissement du devoir que nous venons de remplir. » Nous avons donc tout lieu de croire que depuis le mois de juillet, M. et Mad. Lemue ne sont plus seuls à Motito.

On a reçu en outre des nouvelles de Mokotling, sous la date du 10 juin. M. Daumas y est définitivement établi depuis le premier mars. L'accueil qu'il a reçu des indigènes est extrêmement encourageant pour lui. Les travaux de la station sont en pleine activité. Le culte est déjà fréquenté par quatre à cinq cents auditeurs. En un mot, M. Daumas et sa femme sont remplis de reconnaissance pour le présent et de confiance pour l'avenir. Nous renvoyons les détails à un prochain numéro.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MOKOTLING. — Extrait d'une lettre particulière de M. Daumas, datée du 10 Juin 1838.

Les détails que nous avons donnés sur la station naissante de Mokotling étaient de nature à en faire souhaiter d'autres et nous pensons que nos lecteurs en attendent de nouveaux, avec impatience. Désireux de répondre à leur désir, nous nous empressons de leur communiquer quelques extraits d'une lettre particulière de M. Daumas, en attendant les renseignements officiels et complets que ce missionnaire doit envoyer au Comité quand ses occupations, moins nombreuses, lui en laisseront le loisir.

« Dès que nos conférences furent terminées (1), dit-il, nous prîmes congé de nos amis de Béthulie (M. Daumas était accompagné de sa femme et de son compagnon d'œuvre, M. Hagenbach), et nous nous rendîmes à Béerséba où nous ne fîmes qu'un très court séjour, pressés que nous étions d'arriver, le plus promptement possible, à notre station. De Béerséba à Mokotling, notre voyage fut long; nous avions voulu nous frayer un chemin direct, avec des wagons très chargés; mais nous nous vîmes souvent arrêtés par des ravins qui nous obligeaient de rétrograder pour chercher un passage.

---

(1) *Voyez* page 289 et suiv., le dernier rapport de la conférence des missionnaires français au sud de l'Afrique.

« Ce fut le premier mars que nous arrivâmes ici. Il serait difficile de vous dépeindre la joie de nos pauvres Lighoyas. Dès qu'ils eurent vu nos voitures, ils s'empressèrent de venir au-devant de nous, et arrivèrent en foule pour nous saluer. Les femmes, qui ont la coutume, comme vous savez, de porter leurs petits enfants derrière le dos, nous prenaient les mains pour nous les faire toucher, et si ceux-ci manifestaient quelques craintes, ils étaient rassurés par ces paroles : « Ne craignez point ; ce sont notre père et notre mère qui sont arrivés pour nous annoncer les bonnes nouvelles de Dieu. » Comme la petite maison que nous avions construite, lors de la fondation de la station, n'avait point encore été habitée, et était humide et pleine d'insectes, nous fîmes un petit emplacement avec la bêche et nous y plantâmes notre tente. Nous y fûmes fort heureux, parce qu'après un long et périlleux voyage, nous nous trouvions enfin *at home* (chez nous). Les natifs nous montrèrent un grand attachement, et sans aucune promesse de rétribution de notre part, ils nous offrirent leurs services. Cette circonstance nous eût toujours fait grand plaisir ; mais elle nous réjouit surtout dans un moment où nos conducteurs de Béerséba venaient de nous quitter pour retourner à leurs foyers. Nous fûmes affligés de leur départ, bien qu'ils nous eussent causé beaucoup de peines pendant le voyage, parce qu'il ne nous restait plus personne pour soigner nos bœufs et conduire nos wagons. Cependant nous nous en remîmes avec une pleine confiance, à Celui qui n'abandonne jamais les siens. J'aurais voulu, cher frère, que vous eussiez pu vous transporter à Mokotling, tôt après notre arrivée ; vous auriez été réjoui, certainement, de l'activité qui régnait autour de nous. Ici, on creusait un réservoir ; là, on rouvrait un canal que les pluies avaient comblé ; ailleurs les natifs

aidaient à plâtrer la maison; plus loin, ils roulaient des pierres du haut de la montagne. Dès que notre maison en roseau fut bien séchée, nous y déposâmes nos effets, et nous en fîmes notre salle à manger, ne pouvant plus rester dans notre tente, le jour, à cause de la chaleur, la nuit, à cause du froid. Nous ne gagnâmes pas grand chose à ce déménagement; nous nous aperçûmes bientôt que les murs de la maison étaient pleins de fourmis. Nous nous résignâmes pourtant à y rester, en attendant qu'une nouvelle demeure nous offrît un abri plus agréable; mais une semaine de pluie faillit nous en chasser. Imaginez-vous que nous étions obligés d'avoir recours à nos parapluies, pour n'être point mouillés. Frère Hagenbach bâtit une cuisine fort à la hâte; quand elle fut finie nous la trouvâmes si confortable que ma femme fut d'avis que nous en prissions possession sur-le-champ. Cette maison a 8 pieds de large, sur 12 de long. Quoiqu'elle soit extrêmement petite, nous y sommes fort bien, surtout maintenant qu'un froid très piquant commence à se faire sentir. Ce qui nous attriste, c'est de savoir notre cher frère exposé à cette intempérie de l'air que nous endurions, il n'y a que peu de temps. Mais nous espérons que bientôt nous aurons une maison plus grande, et qu'alors M. Hagenbach pourra loger sous le même toit que nous. Il est dans ce moment fort occupé à préparer des matériaux pour cette nouvelle construction, et pour un local provisoire où se tiendront l'école et les services religieux, qui ont lieu encore en plein air.

« Les gens de la station et des environs nous réjouissent beaucoup par leur assiduité à suivre le culte; plusieurs font plus de deux lieues pour y assister. Il y a même un village dont les habitants, qui sont restés quelque temps à Béerséba, viennent de près de cinq lieues. Il est doux pour nous de les voir arriver le samedi. Aujourd'hui le

chef Molitsane et son gendre, qui a été, environ deux ans, mon interprète et qui nous est fort attaché, sont arrivés à cheval pour passer le dimanche avec nous. Au service du matin nous avons de 450 à 500 auditeurs, et à celui de l'après-midi, de 50 à 60. »

De temps en temps M. Daumas fait des excursions missionnaires ; partout il reçoit un bon accueil, partout il trouve des sujets de joie et des occasions de faire du bien. Nous en donnerons pour preuve les détails suivants :

« Ayant entendu dire qu'une femme était bien malade, nous nous rendîmes, ma chère femme et moi, dans son village, pour lui porter quelques secours et pour lui parler de son âme. Comme je lui adressais quelques questions, elle me répondit : « *Morenna*, ne me demande rien, car je ne sais rien, j'ai vécu comme les bêtes des champs; n'es-tu pas mon missionnaire ? apprends-moi ce que je dois faire pour entrer dans le ciel. » Cette simplicité de langage nous toucha beaucoup ; en nous séparant de la malade, nous fîmes la prière. Cette âme n'avait besoin que d'être éclairée pour se donner à son Sauveur. Il y a quelques jours que je fis une nouvelle excursion accompagné de ma femme, de frère Hagenbach et d'un guide. Dans l'espace d'environ une lieue et demie, nous ne vîmes pas moins de 17 villages. Partout on nous témoigna la plus grande amitié et on se réjouit de nous voir. Dans un endroit où nous nous proposions de ne rester que très peu, le chef, que je connaissais, se fâcha en nous voyant mettre le pied dans l'étrier : « Ce n'est pas bien, » me dit-il ; « n'es-tu pas mon maître et mon missionnaire ? Comment donc veux-tu partir sans manger? pose ton cœur (attends un peu). » Cette marque d'affection nous réjouit beaucoup, ainsi que le présent de cannes à sucre que le chef s'empressa de nous faire, et qui servit à étancher notre soif et à apaiser un peu notre faim.

« Nous avons eu l'avantage de posséder quelque temps au milieu de nous, MM. Krebs et Kemper, deux voyageurs qui visitent ce pays, sous les auspices du roi de Prusse. Ils se proposaient d'explorer le pays qui se trouve entre Mokotling et les possessions portugaises; j'ai appris dernièrement, par une lettre qu'ils m'ont écrite, qu'à cause de la guerre qui a éclaté entre Dingan et les fermiers, leurs plans ont été renversés. Ils se proposent pourtant de visiter le Mont-Moporo (1), la rivière Fat et Lattakou. M. Kemper est un jeune homme intrépide et instruit; il a pris la vue de notre station et a fort bien réussi.

« Des communications assez fréquentes commencent à s'établir entre Mokotling et Motito. Dernièrement nous avons vu quelques Barolongs qui venaient de ce dernier endroit et qui avaient fait la route, à pied, en neuf jours. Comme ils ne nous apportaient pas de lettre, nous leur fîmes force questions sur nos parents et leur station, et tout ce qu'ils nous apprirent nous fit grand plaisir. Comme nous demandions à l'un d'eux comment se portaient M. et Mme Lemue ainsi que leurs enfants, il nous répondit: « Dieu les a conservés sur la terre; » cette parole dans la bouche d'un Mochouana nous toucha beaucoup.

« Nos frères de la Société des missions Wesleyenne, qui sont dans notre voisinage, se montrent on ne peut pas plus bons pour nous. Sans leur fraternelle assistance, nous aurions été réduits à nous passer de pain, toute cette année. Dès qu'ils eurent appris que nous ne pouvions pas nous procurer du blé, à quelque prix que ce fût, ils retranchèrent de leur provision et vinrent à notre secours. »

---

(1) *Voir* la carte du pays de Lighoyas, XI[e] année, XI[e] livraison.

STATION DE BÉTHULIE. — EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. PELLISSIER, DATÉE DU 1er MAI 1838.

Nos lecteurs ont appris, par le dernier rapport de la Conférence des missionnaires français au sud de l'Afrique (1), que la station de Béthulie a reçu une grande et cruelle épreuve ; on pouvait craindre pour l'existence même de cette station, jusqu'alors si florissante, les suites de cette calamité. Les amis de l'œuvre des missions auront, nous n'en doutons pas, partagé la douleur et les inquiétudes de M. Pellissier. Ils apprendront de lui, avec joie, que la partie spirituelle et vraiment importante de son œuvre lui donne encore de grands encouragements, et que la partie matérielle même prendra de nouveau un aspect réjouissant, si le repos et la paix sont accordés à la station.

« Au milieu de toutes nos agitations, dit M. Pellissier, le Seigneur n'a pas laissé que de nous donner des témoignages de son amour. Il nous a soutenus et consolés. Cette station, qui aurait pu être détruite ou désertée, existe encore dans toute son intégrité. La population en est toujours la même. Ceux qui émigrèrent lorsqu'eut lieu l'incursion des Cafres, ne demeuraient pas à Béthulie même, mais peuplaient ses environs.

« Les sept personnes baptisées, ainsi que les sept candidats qui nous restent, marchent toujours bien, et nous donnent des sujets de bénir le Seigneur. Leur persévérance jusqu'à ce jour dans la voie du Seigneur, nous prouve de plus en plus la sincérité de leur foi et de leur christianisme. Lorsque beaucoup de monde était sur le point de quitter la station, à cause des Cafres, les chrétiens s'empressèrent de les en détourner, leur disant que

---

(1) *Voyez* p. 287.

la vie est en danger partout, et que, s'il est un lieu où l'on puisse habiter en sûreté, c'est celui-là même où l'Evangile de paix est annoncé. Leina et Corasi, qui ont toujours montré un grand zèle à combattre les erreurs et la superstition de leurs compatriotes, n'ont pas craint dernièrement de s'opposer, encore une fois, à certaines pratiques de leur culte, qui sont fort anciennes. Il s'agissait de faire une expédition contre les Cafres, afin de reprendre le bétail qu'ils avaient enlevé. Comme c'est la coutume des Béchouanas, avant de livrer bataille, de se tatouer la figure et de se plonger dans l'eau pour se rendre courageux, Leina et Corasi saisirent cette occasion pour leur faire voir l'inutilité et l'absurdité de ces pratiques ; malheureusement leurs efforts n'eurent point de succès.

« Quatre candidats que j'instruis depuis près d'un an sont sur le point de recevoir le sacrement du baptême. Ne connaissant pas l'hypocrisie des natifs, quelques personnes en France pensent peut-être que c'est leur refuser trop long-temps ce privilége que de le leur faire attendre une année et même davantage ; mais on doit se rappeler que nous tenons à avoir des âmes réellement converties. Si nous avions voulu baptiser tous ceux qui se sont présentés avec des sentiments de repentance, nous en aurions bien aujourd'hui au-delà de trente, mais plus de la moitié seraient des brebis infidèles.

« Lepui, ainsi que sa femme, continuent à figurer parmi nos candidats. Ce chef nous édifie par sa simplicité; il donne à ses sujets l'exemple de tout ce qui est bien, non-seulement dans le domaine de la religion, mais encore dans celui de la civilisation. Humainement parlant, sans lui, la plupart des habitants de la station auraient émigré, après l'attaque des Cafres; mais il s'opposa à eux de toutes ses forces, leur déclarant que, quant

à lui, il ne quitterait jamais Béthulie, et que si sa vie était en danger, il aurait du moins la consolation de mourir près des missionnaires. Cette fermeté du chef a exercé une grande influence sur la masse de la population.

« J'ai une autre classe de neuf personnes qui viennent régulièrement chez moi, une fois par semaine, pour s'entretenir avec moi des intérêts éternels de leurs âmes; plusieurs d'entre elles me donnent beaucoup d'espérance pour leur conversion. Si, plus tard, je vois qu'elles persévèrent, je me propose de les recevoir candidats au baptême. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Rivière Rouge.

La Rivière Rouge a, comme on sait, donné son nom à un établissement anglais, fondé sur ses bords, dans l'Amérique septentrionale. Deux mille protestants environ s'y trouvent et y habitent; au milieu d'eux vivent les natifs. La Société épiscopale de Londres y entretient des missionnaires, secondés dans leurs efforts par trois maîtres d'école et quatre instituteurs indigènes. Mille cinq cent cinquante personnes assistent régulièrement au culte public, célébré dans quatre Eglises différentes. Deux cent onze âmes converties s'approchent de la table du Seigneur, et huit cent soixante-sept écoliers s'instruisent dans les écoles.

Pour apprécier à sa juste valeur ce succès général, il

faut entrer dans le détail des efforts qu'il a coûtés et des succès particuliers dont il se compose.

Avant tout, admirons le zèle des missionnaires. Rien absolument, dans le caractère des sauvages, n'a jusqu'ici sollicité le beau dévouement de leur vie. La paresse de ces hommes mous et indolents, parvenue à un degré rare, leur opposait une force d'inertie qui semblait devoir paralyser leurs efforts ou tout au moins les rendre infructueux. Cette circonstance n'a servi qu'à les rendre plus soutenus, plus persévérants; et entre l'incurie des Indiens et la tendre sollicitude de leurs guides, il y a un contraste frappant. On serait même tenté de croire quelquefois que la tâche de ces derniers devrait être habituellement plus relevée; mais on réfléchit ensuite qu'ils suivent l'exemple du Maître, qui avait une égale pitié de toutes les misères, et que si leur influence s'étend à tout, embrasse tous les intérêts, c'est qu'ils savent que dans l'homme tout se tient, que ses habitudes morales et ses habitudes physiques exercent les unes sur les autres une réaction réciproque, et que son bonheur est dans le développement de toutes ses forces et la satisfaction de tous ses besoins. Sans doute qu'à chaque chose ils attribuent son importance relative; mais leur charité soulageant toutes les misères, cherche à augmenter l'étendue de son influence par l'universalité de ses efforts.

« Quand nous quittons pour un moment les natifs, » dit un missionnaire, « ils se font une espèce de cabane sous les feuilles, ils s'y couchent ensuite tout à leur aise, sans aucun souci des dégâts que les oiseaux peuvent causer à leurs champs. Je suis souvent étonné que l'exemple, le précepte et l'intérêt n'exercent qu'une si lente influence sur le caractère de l'Indien. Vous avez beau être infatigable dans l'accomplissement de votre devoir, il ne vous imite pas. Vous pouvez le presser le matin, à

à midi, le soir : dès que le son de votre voix ne se fait plus entendre, il retombe peu à peu dans son invincible paresse. Dites-lui, quand vous le laissez dans le champ pour le garder : « Ne manquez pas de chasser les oiseaux; ce grain est le vôtre; il vous sera distribué à vous et à vos amis, pendant l'hiver; une partie de ce grain, réduite en farine, vous fournira du pain ; avec l'autre vous ferez de la soupe; mais si vous ne veillez pas, vous mourrez de faim. » Vainement vous croirez que le désir de l'abondance, la crainte de l'indigence, pourront réveiller l'Indien et le rendre vigilant : aussitôt qu'il ne sera plus à la portée de vos regards, il oubliera votre exhortation, et, retombant dans une molle insouciance, il y restera jusqu'à ce que votre présence ou le son de votre voix l'arrache à sa torpeur. Mais alors il se mettra à courir et à travailler comme si le dernier moment de son existence était venu et devait s'écouler avec la rapidité de l'éclair. »

Voici une preuve de ce fait. A côté de la maison d'un natif se trouvaient les matériaux d'un moulin qu'un charpentier avait entrepris de construire. En se rendant au travail, l'artisan trouva l'Indien au lit. Il lui dit : « Mon frère, il est temps de vous lever; le soleil paraît sur les arbres. » L'Indien répondit : « Je le pense aussi, mon frère;» et se tournant dans son lit, il y resta couché. Un instant après, les merles vinrent manger son blé. Le charpentier lui cria : « Les oiseaux sont sur votre blé. » « Vous pouvez les chasser, mon frère », dit l'indolent interlocuteur ; et il resta encore couché. Le charpentier les chassa et reprit son travail. Mais bientôt les oiseaux revinrent; et l'ouvrier ne voulant point perdre son temps, hésitait à les chasser, lorsqu'il vit sur la rive opposée de la rivière Rouge M. Cockran qui dessellait son cheval. Il annonça l'arrivée du missionnaire à l'Indien : sur le champ celui-ci, frottant ses yeux, saute de son lit, regarde, et en un

instant, il est après les oiseaux pour les chasser. Le désir de cacher sa paresse était plus grand que son indolence elle-même.

Un autre Indien avait sa maison sur un point élevé où les missionnaires avaient arrêté de construire un moulin à vent. Cette maison devait être renversée et transportée ailleurs, parce que les cendres brûlantes qui s'échappaient incessamment en hiver, par la cheminée, eussent détruit les voiles du moulin. M. Cockran offrit de la faire rebâtir à ses propres frais; seulement il voulait que le propriétaire se chargeât lui-même de ce travail; à cette condition il devait recevoir tout l'argent. Paresseux et indolent, le vieil Indien demanda qu'un autre fît la besogne en lui cédant la moitié du salaire : cette proposition ayant été rejetée, le marché resta suspendu pendant deux mois, et la maison ne fut point détruite Alors le missionnaire voulut prendre sur lui l'exécution du travail; l'Indien y eût volontiers consenti, s'il n'avait pas vu qu'il lui fallait renoncer à toute compensation. Enfin il se résolut à renverser lui-même sa maison et à se construire une nouvelle demeure l'été suivant. Chaque jour le missionnaire allait lui demander quand il se proposait de détruire sa maison : il répondait qu'auparavant il voulait s'assurer que le moulin serait en état de moudre pendant l'hiver. « J'ai, ajoutait-il, consulté des hommes entendus, et ils m'ont dit que le moulin ne moudrait pas de si tôt : c'est pourquoi je laisse encore ma maison debout. » Lorsque le pilier fut fait, M. Cockran lui dit : « Charles, il est temps de transporter votre maison. » « J'attendrai, dit-il, que le faîte soit posé.» Quand le faîte fut fini, le même avertissement lui ayant été donné, il répondit : « J'ai du temps jusqu'à ce que les ailes soient construites : le moulin ne peut pas tourner sans ailes.» Lorsque les ailes furent fixées, il dit : «J'attendrai jusqu'à ce que je voie les roues.»

Ainsi, de délai en délai, il resta indifférent et inoccupé jusqu'à ce qu'il se vit délogé et réduit à passer dans une tente un hiver très froid.

Des hommes si mous ne songent pas même à pourvoir à l'avance aux besoins de leur vie; les missionnaires, comme des pères tendres, préviennent leurs nécessités. En 1835, M. Jones avait pour provision d'hiver quatorze bœufs, trois vaches, et environ trente cochons; coupés en gros morceaux et mis dans la neige, ils devaient se conserver parfaitement jusqu'au mois de juin suivant: il avait aussi environ dix mille poissons blancs, qui pesaient de quatre à six livres chacun. « Grâces à la divine Providence, disait-il, je n'aurai pas à voir cette année les misères de l'indigence, sans pouvoir les soulager.» Les missionnaires ayant encore introduit la culture parmi les sauvages, et Dieu leur ayant accordé, comme récompense de leurs efforts, d'abondantes moissons, un moulin était devenu indispensable pour moudre le blé et offrir du pain aux indigènes : la construction devait nécessairement en être longue et coûteuse, et nous avons vu avec quelle difficulté M. Cockran avait obtenu un terrain libre ; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il parvint à décider un Indien à le creuser pour y poser les fondements. Quand le moulin fut achevé, les indigènes furent fort réjouis, et ils profitèrent avec ardeur des services qu'ils pouvaient en retirer. La construction de ce moulin est un fait très important dans leur histoire; elle leur a fait faire des progrès remarquables dans la civilisation. « Aujourd'hui, dit M. Cockran, semblait régner un grand trouble à l'établissement indien ; on voyait les uns porter sur leur dos leur blé au moulin, tandis que les autres l'avaient sur des traîneaux attelés de bœufs : un vent du nord donnait aux ailes du moulin un mouvement rapide. J'ai trouvé douze personnes attendant après leur farine. De tous les moyens

de civilisation que nous avons procurés aux indigènes, le moulin est le plus important; les avantages en sont vivement sentis : en un instant, le sauvage a paru devoir montrer un nouveau caractère. Si le vent souffle, sur le champ il vanne son blé, le met dans un sac, court au moulin, où il attend avec une vive impatience que son tour de moudre vienne; lorsque son blé est dans la trémie et descend entre les pierres qui doivent le broyer, il s'avance et à mesure que la farine tombe, il la palpe pour s'assurer qu'elle est bonne. Je croyais à peine à la possibilité d'un aussi grand changement dans le léthargique caractère de l'Indien. » Ailleurs, M. Cockran ajoute : «Nous avons commencé à labourer aujourd'hui, parce que la terre est suffisamment dégelée. Ici, quand l'hiver, toujours long et rigoureux, est passé et que le vent du midi commence à souffler, la vie se répand partout. Les champs, cultivés pendant l'été, mais abandonnés pendant six mois, comme inutiles, prennent tout-à-coup un nouvel aspect : ils sont parcourus dans tous les sens, leurs limites sont examinées, leurs haies réparées, et tous les Indiens, jeunes et vieux, animés de la même ardeur, déploient une grande activité. Les uns arrachent des racines, les autres les rassemblent, et la charrue, conduite par les troisièmes, sillonne une terre que de longs siècles avaient toujours vue inculte. »

Voilà le progrès des sauvages dans l'agriculture. Il est fâcheux que des hommes civilisés, qui devraient être empressés à seconder les missionnaires dans leurs efforts, entravent au contraire leur marche, en donnant aux Indiens le superflu quand ils n'ont point encore le nécessaire. Quand verra-t-on cesser le scandale de chrétiens de nom propageant le vice de l'ivresse, pour satisfaire leur infâme cupidité, et se jouant, comme ferait Satan, des sauvages leurs frères ! On avait permis aux Européens de faire, pour leur usage seulement, de la bière : dans les pre-

miers temps, les sauvages méprisèrent cette boisson, qu'ils appelaient *bouillon d'orge*; mais, voyant ensuite qu'elle produisait le même effet que les liqueurs, ils changèrent de langage. Dès-lors les Européens, les employant à labourer leurs terres, les payèrent avec de la bière; plus tard, ils leur en vendirent pour de l'argent. On voyait venir des environs, des sauvages qui apportaient tout ce qu'ils avaient pour vendre; l'argent qu'ils en retiraient était consacré à l'achat de la funeste boisson; des hommes ivres faisaient jour et nuit un vacarme épouvantable, ouvrant les portes, brisant les barrières et commettant mille horreurs. L'Indien est pauvre; en hiver il n'a ni nourriture, ni vêtements; il vit de mendicité : mais comme sa passion pour les liqueurs est extrême, la cruauté du marchand l'exploite, sans égard à un pareil excès de misère; sa cupidité a éteint tous les sentiments de son cœur. Quand l'Indien n'a plus un sou, il lui demande son arme à feu, sa chaudière, et jusqu'au lambeau qui couvre son lit; puis il le renvoie chancelant sous un baril de bière. Là ne s'arrêtent pas ses désirs : il loue les bras de l'Indien, son esclave malheureux, tandis qu'abandonnée et plus malheureuse encore, sa femme s'en va, avec ses enfants affamés, de porte en porte, demander des secours qu'elle ne reçoit pas toujours, et que plus d'une fois elle doit ravir par ruse, ne pouvant les obtenir par pitié. Si ce mal n'eût pas été arrêté, il eût détruit la colonie, en forçant les gens honnêtes et vertueux à chercher ailleurs une demeure moins impure. La voix courageuse du missionnaire Jones s'éleva contre un pareil abus, et elle fut écoutée. Les uns disaient bien : « Il a parlé contre les pauvres seulement, et il n'a pas dit un mot contre les riches. » — « Quelle pitié, ajoutaient dédaigneusement les autres, que de n'avoir que la bière pour sujet de son discours ! » Et enfin les troisièmes : « Qu'il achète lui-

même notre orge, puisque nous n'avons pas de marché pour la vendre; alors nous lui obéirons; sans cela jamais.» Mais le plus grand nombre avaient des sentiments meilleurs, et désiraient vivement voir la fin de ce mal.

A la rivière Rouge, comme au reste en tant d'autres lieux, il se trouve des ces hommes ineptes ou fourbes qui prétendent posséder une vertu surnaturelle et cherchent à faire des dupes; ils rencontrent des obstacles depuis quelques années; les missionnaires sont leurs ennemis, et l'Evangile le démenti formel de leur magique pouvoir. Quelques-uns d'entre eux cèdent, d'autres persistent, et on les a vus quelquefois, pendant que le culte se célébrait, munis de leurs tambours et de leurs sonnettes, faire un bruit qui assourdissait les oreilles du missionnaire et attirait plus de monde que la prédication de l'Evangile. Grâces à Dieu, les choses n'en sont plus là, et le prince des ténèbres n'ose plus se montrer au grand jour; toutefois sa résistance est grande, même dans sa défaite. Le 8 février 1837, M. Cockran baptisa cinq adultes et quatre enfants: deux de ces adultes appartenaient, avec trois enfants, à un sorcier obstiné; il avait fait tous les efforts possibles pour retenir sa famille dans l'ancienne voie, mais l'Evangile de Christ l'avait emporté sur toutes les incantations de ce fils de Bélial. Vaincu, il vint à l'église pour voir baptiser ses enfants; il s'assit le plus près de la porte qu'il put, de peur qu'un funeste contact avec les choses sacrées ne lui fît perdre l'usage de son art. Comme il avait outrepassé ses droits envers l'une de ses filles, le missionnaire ne craignit pas de lui faire en public quelques remontrances à ce sujet; il obtint même de lui la promesse d'une meilleure conduite comme père, mais avec bien de la difficulté, il le décida à s'approcher de la chaire, pour mieux entendre ce qu'on disait. Alors M. Cockran attaqua sa fourberie, lui montra le mal qu'il se

faisait à lui-même, le tort qu'il faisait aux autres, et l'immense responsabilité de sa criminelle conduite; puis, interpellant ceux de ses auditeurs qui avaient été magiciens et même plus habiles que le coujurateur actuel, il les exhorta à dire si cet art était autre chose qu'une ruse du démon. Tous répondirent qu'il n'était pas autre chose. Le conjurateur néanmoins ne se rendit point; il promit seulement de laisser ses enfants libres dans leurs opinions, disant que quant à lui, un examen plus mûr de la chose lui apprendrait s'il lui était avantageux de changer de genre de vie. Il s'en alla ensuite, fort agité, reprendre son siége à côté de la porte, où il resta jusqu'à la fin du service.

Le 12 juillet de l'année dernière, M. Cockran baptisa un adulte qui avait également pratiqué le triste métier de sorcier; il y avait même été très attaché: il n'avait fallu rien moins qu'une maladie pour lui en faire voir toute l'horreur. Malade, il eut le temps de réfléchir. Dieu lui ouvrit les yeux sur ses erreurs, et le patient se décida dès-lors à un changement de vie, si la santé lui était rendue. Lorsque le missionnaire arriva, pour le baptiser, il le trouva très faible, mais capable cependant de lui dire qu'il voulait, avec la grâce de Dieu, réformer sa conduite et ne plus renouveler ses conjurations. Il ajouta : « Hier j'ai brisé ma sonnette, je l'ai mise au feu, dans l'intention de devenir chrétien. Maintenant je désire être baptisé, afin que Dieu aie pitié de moi. » Il le fut bientôt après, avec trois de ses enfants. M. Cockran nous parle aussi d'un troisième conjurateur, envers lequel Dieu s'est plu à manifester les richesses de son amour et l'étendue de son pouvoir : « Je l'ai trouvé très faible, ayant cependant la connaissance et assez de force pour me raconter le changement survenu en lui. Il m'a dit que l'hiver dernier il avait été fort préoccupé de l'idée qu'il devait changer de

vie. Lorsque le printemps arriva, et qu'il fut question d'accomplir les cérémonies d'usage, comme il était du nombre des conjurateurs, il alla les rejoindre, posa sa tente à terre, afin d'y pratiquer les incantations ordinaires; mais à peine eut-il commencé, qu'il s'aperçut qu'il ne sentait plus le plaisir que de semblables circonstances lui faisaient précédemment éprouver. C'est pourquoi il se sépara de l'assemblée, et, recueilli dans le silence, il réfléchit aux moyens de faire subsister sa famille. Le temps passa, et la maladie vint. Alors il résolut de devenir chrétien; il voulait seulement se réserver la liberté d'offrir, chaque année, selon sa coutume, un sacrifice à ses amis décédés. Je lui rappelai que le fils de Dieu est venu des cieux sur la terre afin de nous apprendre la volonté de Dieu au sujet des morts, et que ses enseignements doivent fixer nos idées à cet égard. Ici, j'entrai dans le détail de l'état des hommes après cette vie, d'après l'Evangile. Après que je lui eus développé ce point, en lui présentant les observations qui me semblaient devoir le plus faire impression sur son esprit, il n'insista plus sur l'observance d'aucune coutume païenne : en conséquence, il reçut le baptême. J'ai connu cet homme comme le plus vil instigateur à toute espèce de mal. Lorsque je vins pour la première fois à Nettley Creek, il exhortait les Indiens à manger la semence que je leur donnais pour ensemencer leurs champs. Après que nous eûmes posé dans ce lieu les premiers fondements de notre établissement, il entreprit plusieurs ouvrages, reçut des avances, puis se cacha jusqu'à ce que son absence prolongée me mît dans la nécessité de recourir à une autre personne pour faire exécuter mes travaux. Il envoya ses enfants à l'école, les y laissa venir jusqu'à ce qu'ils eussent reçu des vêtements, ensuite il les en détourna secrètement. Il essaya de s'établir, reçut de l'argent pour

bâtir une maison ; il dépensa son argent et laissa sa maison inachevée. Il voulut cuire de la nourriture pour ses enfants ; il m'obséda trois jours durant pour avoir de l'ouvrage : lorsqu'il eut obtenu à l'avance un certain salaire, il s'en alla, et je ne le vis plus de six mois. Sa famille tomba malade ; il vint me demander quelques secours pour conserver la vie de ses enfants et de sa femme. Je lui donnai du bœuf, de la farine et du blé autant qu'il put en porter. Au lieu d'aller soulager sa famille avec ces aliments, il alla trouver des Indiens qui avaient un baril de bière à boire, distribua gaiement ce qu'il avait reçu de moi, et augmentant la joie des convives, il resta là jusque'à ce que tout fût épuisé. Ces faits, et tant d'autres de la même nature, m'avaient tout-à-fait indisposé contre cet homme. Si cet Indien, recouvrant la santé, mène une vie sobre, régulière et pieuse, selon ses promesses d'aujourd'hui, nous aurons en lui un monument de l'amour et de la patience de Dieu, bien propre à nous encourager dans nos efforts pour la conversion des païens, et à nous empêcher de jamais désespérer du salut du pire d'entre eux. »

La colonie présente aujourd'hui un aspect réjouissant, celui d'un pays chrétien. Les bruyantes incantations ont cessé ; la voix de la louange retentit dans les airs avec des accents purs ; le vacarme des amusements a fait place au silence de la méditation, et les orgies de la débauche ne souillent plus la vue des missionnaires. Le dimanche est un jour de repos et de recueillement; nulle part, dans un pays civilisé, il n'est mieux observé, nulle part les réunions ne sont mieux appréciées et mieux suivies. Souvent, pressés par le temps et les nécessités de la vie, les natifs n'en assistent pas moins au culte public, et le dimanche ils s'abstiennent de chasser, de pêcher, bien que quelquefois ils se privent, par là, non pas de quel-

ques vains agréments, mais de la nourriture que réclame leur faim. Hommes crucifiés au monde et soumis à la volonté de Dieu, ni l'affliction, ni la pauvreté, ni la souffrance, n'arrachent de leur bouche un seul soupir. Ils ont une force d'âme, une fermeté de caractère, une constance de désirs étonnantes, et on ne reconnaît plus en eux ces hommes mous et indifférents dont nous parlions tout-à-l'heure. Leur intelligence est aussi remarquable que leur énergie morale. Lorsque les missionnaires raisonnent avec ordre et méthode sur le privilége de l'immortalité, la gloire des cieux et les autres grandes vérités de la vie à venir, l'Indien les comprend et les suit; il sent la présence de Dieu, et fait monter jusqu'à lui l'hommage de sa vénération. L'idée de la toute présence et de la toute science de son créateur répand en lui une sainte frayeur; il s'isole de la société, et dans le recueillement de ses promenades solitaires, à travers le silence des bois, il médite sur un si grand sujet, et revient comme accablé sous le poids de ses solennelles émotions.

Les enfants ne sont plus abandonnés à un funeste vagabondage; une bienveillance chrétienne les accueille à leur entrée dans la vie; de bonne heure ils sont reçus dans les écoles, où on leur donne une éducation toute évangélique. L'école de l'établissement indien est journellement fréquentée par une soixantaine d'enfants, celle des *Rapides* par environ cent deux. « Quand tous les enfants, dit l'un des missionnaires, auront contracté des habitudes de sobriété, d'économie, de travail et de piété, ils auront un grand ascendant sur leurs parents corrompus, et contribueront pour beaucoup à l'extension rapide de la foi et de la civilisation. »

A l'établissement indien, une chapelle était devenue nécessaire en 1836, et on n'avait point encore pu la construire. Le 14 avril de la même année eut lieu un

enterrement. Une femme, chrétienne depuis long-temps, aimée et respectée, venait de mourir. Sa vie avait montré l'influence régénératrice du christianisme, sa mort en avait fait ressentir les puissantes consolations, et l'une et l'autre avaient également rendu témoignage à l'amour de Dieu et aux avantages de la foi. Une grande foule était venue accompagner à la tombe sa dépouille mortelle. Tristes et recueillis, tant d'hommes étaient prêts à entendre les paroles du missionnaire. Celui-ci profita de cette occasion pour parler de la nécessité d'une église à l'établissement indien. La vue de la tombe rend le cœur moins égoïste, et la fin d'une vie dévouée et fidèle élève l'âme et lui facilite une bonne action. Le missionnaire représenta à ses auditeurs combien de familles étaient établies dans ce lieu, combien de personnes fréquentaient les écoles de la semaine et du dimanche, combien d'âmes entendaient la prédication de l'Evangile, chaque jour du Seigneur, combien d'enfants et d'adultes avaient été baptisés, combien de mariages avaient été bénis, leur devoir de secourir les païens et de se bien persuader qu'ils étaient leurs frères. Une souscription ayant été immédiatement ouverte, tous donnèrent, et plusieurs beaucoup, soit de l'orge, soit du froment, soit des pommes de terre, soit des viandes sèches, le tout valant 700 francs. Noble manière d'honorer la mémoire d'une femme chrétienne et bienfaisante!

A ces détails particuliers, et détachés les uns des autres, nous ajouterons un aperçu général de l'œuvre tel qu'il a été fourni par MM. Cockran et Jones eux-mêmes. « Il y aurait, dit le premier, une grande ingratitude, et même de la perfidie, à ne point rendre témoignage du succès qui a accompagné ici la prédication de l'Evangile. Nous voyons avec joie, chaque dimanche matin, plus de trois cents âmes confesser à Dieu leurs

nombreux péchés, et en implorer le pardon des richesses de son amour, bénir son nom à cause de ses bontés, et prier que sa présence, son esprit et sa bienveillance, les accompagnent durant le reste de la journée. Et quand nous pensons que ce n'est pas pour entendre quelque chose de nouveau, excités par le charme d'un beau matin ou d'un jour agréable, que tant d'hommes viennent nous écouter, mais qu'à chaque saison de l'année, à travers l'eau et la boue, la pluie, la neige et le froid, ils se rendent également à la maison de Dieu; quelles que puissent être encore leurs imperfections ou leur besoin de cette grâce qui nous rend parfaits en Jésus-Christ, toutefois, en les voyant immobiles à côté des portes de nos chapelles, nous sommes forcés de reconnaître qu'ils sont des serviteurs de Dieu, et que Dieu trouve en eux quelque chose de bon. Ceux-ci pourtant, ne sont que les représentants d'un plus grand nombre, forcés, malgré eux, de rester à la maison, mais consacrés depuis long-temps à Dieu, en paix avec lui, et méritant une part dans nos prières et dans nos bénédictions. Le nombre total des personnes portant le nom de chrétien est de six cents; elles appartiennent à cent onze familles différentes.

« Lorsqu'un enfant vient au monde, je suis réjoui du cordial empressement avec lequel les parents accomplissent leur premier devoir envers le nouveau-né. Longtemps avant que la mère puisse sortir, et souvent avant qu'elle puisse se lever (quoique dans ce pays les femmes se lèvent peu de jours après leurs couches), le père vient chez moi et m'invite à aller baptiser son enfant. Je me rends volontiers à son désir, et je vois de mes propres yeux avec quelle consciencieuse fidélité les parents accomplissent les promesses qu'ils ont faites au sujet de leurs enfants. Nous recevons aussi un grand encouragement toutes les fois que nous nous rassemblons pour célébrer

la mort du Sauveur. Sur chaque figure se peint un solennel respect qui annonce des cœurs profondément touchés du privilége que Christ nous accorde, et du besoin que nous avons chaque jour de sa miséricorde et de sa grâce ; et, lorsque le sacrement est administré, des mouvements involontaires nous prouvent que plusieurs demandent à Dieu l'éternel bonheur de leurs âmes immortelles. »

M. Jones dit au même sujet: « Lorsque je considère les limites étroites dans lesquelles étaient réduites la religion et ses pratiques dans ce pays, au moment où je m'y rendis pour la première fois; comment, dans la suite du temps et des événements, un grain de la divine semence a produit soixante grains ; comment une église s'est élevée après l'autre, comment une congrégation a été suivie de la formation d'une autre assemblée, comment les écoles ont été successivement organisées, comment les préjugés funestes à notre cause ont été détruits, et que je réfléchis que derrière nous, au fond des vallées, un fidèle témoignage est rendu à la vérité par plusieurs Indiens convertis, je me crois autorisé à vous supplier au nom de ces malheureuses tribus païennes, au nom des créoles et au nom de vos compatriotes expatriés, de ne point nous laisser languir dans l'attente d'un aide et de ne point laisser s'éteindre le feu sacré que l'Esprit a allumé dans nos saints temples. Je me demande quelquefois, en pensant au même sujet : à supposer que l'étendart de l'Evangile n'eût point été arboré ici, quel serait aujourd'hui l'état moral de cette colonie ? »

Un jour on dira sans doute de toutes les colonies : Que seraient-elles devenues sans l'Evangile ? Entendons la voix affaiblie des missionnaires, qui nous demande du secours, et accordons-leur, avant tout, celui de nos plus ferventes prières.

VARIÉTÉS.

CHINE.

Gouvernement et lois.

S'il est une institution dont l'habitant du céleste empire se glorifie, c'est celle de son gouvernement, qu'il croit également sage et puissant. A-t-il tort, a-t-il raison? Cette question a souvent été débattue, différemment résolue; long-temps encore elle restera indécise pour plus d'une personne. Les uns, préoccupés d'un besoin d'ordre, séduits par l'attrait d'une harmonie constante chez une nation immense, ont hautement applaudi à un système de gouvernement qui trouve un centre d'unité dans son chef, un appui puissant dans ses agents, une soumission aveugle dans ses sujets, et dont la marche toujours une, toujours imposante, toujours respectée, s'est continuée à travers les siècles sans secousses, ni commotion. Dans un tel gouvernement, ont-ils dit, le prince est le père, la nation, la famille; et les rapports entre eux, ceux de l'autorité et de l'amour, d'un côté, ceux de la soumission et de la reconnaissance, de l'autre. Expression antique et sage de cet état de choses, le seul vrai et philosophique, la monarchie chinoise a droit à notre admiration. Les autres, qui aiment la liberté encore plus que l'ordre, et ne veulent point l'un sans l'autre, qui demandent avant tout les droits de chacun, et n'admirent rien tant que la dignité d'un peuple qui choisit son chef, et ne le reçoit pas, qui s'impose des lois sans y être contraint, ont dit qu'un monarque est despote quand il ne tient son autorité que de lui-même, qu'un peuple est esclave, quand

il plie sous son joug, qu'un gouvernement est injuste, quand il impose plus de devoirs qu'il ne laisse de droits, et tyrannique, quand, sous le masque d'une paternité sagement sévère, il cache ses soupçons et sa dureté.

Exposons les faits d'abord, nous dirons un mot ensuite de l'opinion à laquelle ils donnent lieu.

L'empereur conserve en Chine la direction suprême des affaires, de lui partent tous les ordres, à lui aboutissent comme à un centre unique toutes les ramifications de l'autorité; seul libre au milieu de sa nation, seul il vit sans crainte, sans danger, sans revers de fortune; il règne avec la même autorité sur ses ministres, sur ses officiers, sur ses peuples; âme de l'Etat, il en dirige les principales chambres, il en change, modifie, diminue, augmente les lois à son gré, il en nomme, destitue, punit, récompense tous les agents publics; et réprimant le crime par ses tribunaux, gouvernant les provinces par ses vice-rois, présent partout, en quelque sorte, par ses diligents censeurs, plus qu'aucun autre prince, peut-être, il réalise cette parole célèbre : « L'Etat, c'est moi.» Ses ministres sont, disent les Chinois, ses mains et ses pieds, ses yeux et ses oreilles; hommes trop fortunés à qui il daigne confier une partie de son autorité. Deux Tartares et deux Chinois partagent cet honneur, qui n'est pas sans danger; sur ces têtes illustres est suspendu un glaive redoutable; les ministres répondent de leur fidélité à l'empereur, sur leur fortune, sur leur liberté et sur leur vie; coupables ou tenus pour tels, ils sont destitués, frappés du bambou, bannis, décapités. Aussi est-il plus sûr, dit le peuple, de se coucher dans la tanière d'un tigre, que de se chauffer au soleil de l'impériale faveur.

Au-dessous de ce cabinet chinois, toujours soumis au monarque, se trouvent cinq tribunaux avec des attributions différentes. Le premier connaît de la conduite des

divers fonctionnaires publics; il recommande à la faveur de l'empereur des candidats pour les places vacantes; fait punir, dégrader l'infidélité; honorer et récompenser le mérite; son importance est extrême, puisqu'il a la surveillance générale de plusieurs milliers d'officiers civils, formant une vaste échelle, depuis l'humble magistrat du district, jusqu'au vice-roi de la province.

Le second tribunal correspond au ministère des finances dans les états monarchiques d'Europe; il soigne la rentrée et l'emploi des deniers publics. Il constate avec beaucoup de soin l'augmentation de la population afin de déterminer les revenus qu'on doit exiger de chaque province, et les mesures à prendre pour prévenir les horreurs de la famine. On sait que le gouvernement chinois a établi des greniers publics, afin de donner des secours aux pauvres dans les temps de calamité; louable précaution d'une salutaire prévoyance, qui mérite les mêmes éloges que celle du pieux gouverneur de l'Egypte, qui sauva le pays par sa haute sagesse.

Le troisième tribunal est chargé de la célébration des cérémonies religieuses, de l'étiquette de la cour, et des prédictions astronomiques. En Chine, il n'y a ni religion, ni prêtres salariés. De temps à autre, seulement, le gouvernement se change en pompeux sacerdoce, ses agents en prêtres magnifiques, tandis que recueilli en lui-même, et rempli de respect, le peuple adore en silence des dieux qu'il ne connaît pas, par des hommes qui ne les connaissent pas davantage. On lui jette des pompes aux yeux; ébloui, il oublie jusqu'à son droit d'invoquer lui-même le Ciel. Les vœux qui partent du trône sont les seuls que le Ciel entende. Le Souverain des cieux ne peut convenablement être adoré que par le maître sublime du monde. L'empereur est le prêtre de sa nation; la prière de son peuple doit passer par sa bouche sacrée; le Chi-

nois croit tout cela, et il s'incline avec respect. A l'avénement d'un nouveau prince, au commencement de chacune des quatre saisons de l'année, aux époques des félicitations solennelles, dans les circonstances graves, et pendant les temps funestes, la Chine voit se renouveler de grandes cérémonies dont l'éclat doit toucher les dieux mêmes. Alors, sort avec pompe et majesté de son palais magnifique, le royal organe des vœux publics, et, interposant entre le ciel et la terre sa personne auguste, il croit unir ensemble les dieux dont il est le fils, et les hommes dont il est le maître. En même temps, sur tous les points de l'empire, suppléant à l'absence du monarque, des officiers publics célèbrent eux-mêmes, devant un peuple respectueusement recueilli, les mêmes cérémonies accompagnées des mêmes vœux. La chambre en question règle le nombre, l'époque et la magnificence de ces fêtes nationales; elle indique également, pour le jour de grande réception chez le prince, quelles révérences il faut faire, quels vêtements porter, quel chemin prendre pour entrer, pour sortir, et mille autres minuties semblables. Que si l'astronomie est aussi de son ressort, c'est que, en Chine, l'astronomie est encore de l'astrologie, et prédit les jours convenables ou non à la célébration des cérémonies, par où elle rentre dans le département des rites.

Le quatrième tribunal répond à notre ministère de la guerre; il règle le nombre des troupes, ordonne des levées, délivre des congés; entretient la marine, les places fortes, etc. L'armée effective de la Chine est de 700,000 hommes. La marine est nombreuse, mais faible et insuffisante.

La cinquième chambre a la direction des travaux publics; elle veille à la libre circulation des canaux, à l'entretien des rivières, à la construction et à la réparation

des ponts ; charge immense en Chine, où les ravages, causés par les eaux, sont aussi fréquents que désastreux.

Au-dessus de ces tribunaux est une autre cour dont les attributions semblent se confondre avec celles de la première chambre, mais sont plus importantes encore : c'est le censeur public, courageux et libre de tout ce qui se fait en Chine, soit par le monarque, soit par ses ministres, soit par ses conseils. Cette institution seule donnerait une haute idée du gouvernement chinois ; seuls au monde, les monarques du céleste empire ont supporté une surveillance publique ; par-là ils ont fait oublier la forme trop arbitraire de leur gouvernement. Le corps des censeurs est fort ancien, placé tour à tour entre le ciel et le prince, entre le prince et les mandarins, entre les mandarins et le peuple, entre le peuple et les familles, entre les familles et les membres qui les composent, étendant son influence depuis le trône jusqu'à la demeure du pauvre, et soumettant à la même surveillance la conduite de l'orgueilleux mandarin et celle de son sujet le plus humble. Ce tribunal a été un frein à l'infidélité, à l'innovation, à la négligence ; et traversant le torrent des âges, il a survécu aux tempêtes et aux orages qui éclatent d'ordinaire sur les peuples et renversent les trônes, et il est demeuré jusqu'à ce jour, le protecteur des lois, le soutien de la patrie, le vengeur de l'innocence opprimée et le plus beau monument de la nation chinoise. L'autorité de l'âge, l'éclat du mérite, les services rendus, les récompenses reçues, la faveur du monarque, rien n'adoucit, pour le plus illustre magistrat, la sévérité de cette cour, et la voix du dernier artisan a droit de solliciter sa puissance contre la violence ou l'injustice.

Tant que c'est au peuple et à ses chefs que ce tribunal étend sa surveillance, sa tâche est comparativement facile ; mais quand la majesté du trône mérite son animad-

version, il lui faut alors un rare courage joint à une extrême sagesse. Dans ce palais qui retentit de félicitations et de louanges, qui osera faire entendre des paroles de désapprobation et de blâme? La chose est difficile et dangereuse; on l'a tentée pourtant quelquefois avec succès. Dans toutes les nations, il y a des hommes généreux qui ne plient point un front servile devant la royauté absolue, mais lui rappellent quelquefois, au risque de leur vie, et ses devoirs et ses fautes. La règle, en Chine, c'est que le censeur (ils sont au moins quarante), lorsqu'il condamne la conduite du monarque, dans le sanctuaire de sa conscience, le lui déclare avec un respect profond, mais avec une entière franchise. Son placet (c'est sous cette forme qu'il présente ses plaintes) doit être secret et mesuré; s'il était connu d'un autre censeur, s'il contenait un mot, un seul mot portant atteinte au respect sans borne dû au chef suprême; condamné à la mort, et voué à un opprobre éternel, le téméraire censeur serait ainsi puni d'avoir outragé la majesté des cieux dans son représentant sur la terre, et la dignité nationale dans son sublime monarque. Les remontrances d'un censeur exigent un ordre, une clarté, une précision, une énergie qu'il n'est pas facile d'atteindre. « Pour écrire dix caractères d'une remontrance, méditez-les jour et nuit, dit un Chinois; et effacez-en six. La foudre part de tous les endroits du trône; une syllabe peut l'allumer, et elle irait porter la mort jusqu'au fond de l'empire. » Les placets sont souvent des modèles de raisonnement, où la force, la dignité, l'éloquence d'état, poussées au plus haut degré, sont l'expression noble d'un patriotisme généreux. Les censeurs ont de tout temps rendu des services à l'état; les uns par leur intrépidité, les autres par leur éloquence, les troisièmes par le sacrifice de leur vie. L'histoire nous apprend qu'on en a vu faire apporter leur bière à la porte

du palais, parce qu'ils attendaient la mort pour prix de leur fidélité, et que d'autres, déchirés de plaies, écrivaient avec leur sang sur la terre, ce qu'ils n'avaient plus la force de dire. Un fameux ministre n'ayant pu détourner l'empereur de prendre un certain *breuvage d'immortalité,* épia le moment où l'on devait le lui présenter, et l'avala. « Perfide, qu'as-tu fait, lui dit le prince en fureur? je vais te faire mettre à mort. » « Alors, Seigneur, » répondit froidement le ministre. « vous verrez qu'on vous trompait. » Les hommes qu'on choisit pour être censeurs sont les sujets les plus remarquables par l'étendue de leurs connaissances, la fermeté de leur courage, la pénétration de leur esprit, et le dévouement de leur vie à la chose publique; ils ont des subordonnés dans toutes les provinces, qui visitent en leur nom toutes les institutions, et ainsi l'empire tout entier se trouve sous une surveillance minutieuse et sévère.

Outre les censeurs officiels, tous les grands mandarins et les présidents des tribunaux ont le droit d'adresser leurs requêtes à l'empereur, chacun dans la sphère de ses fonctions. Le monarque est instruit par l'exemple de ses ancêtres, par les conseils des sages, et par l'intérêt même de sa gloire et de sa puissance, à écouter les censeurs et les mandarins. « Encouragez-les, » lui disent les livres sacrés, « à s'acquitter de leur devoir avec une fidélité qui les rende dignes de vous, de votre trône, de vos ancêtres et de la nation chinoise. »

S'il est un point où le gouvernement de ce grand empire soit surtout digne d'éloges, c'est le choix qu'il fait de ses agents. Il accueille et honore le mérite partout où il le trouve; l'obscurité d'une vie simple et vulgaire, le désavantage de la naissance, les privations de l'indigence ne sont point un obstacle à l'élévation; un nom illustre, l'abondance des richesses, les ressources

de l'ambition et les prétentions de l'orgueil n'y sont ni un moyen, ni un titre ; le plus splendide ministre voit son fils condamné à une vie sans gloire, si avec son sang il ne lui a pas légué ses vertus, tandis qu'un chétif laboureur d'une contrée inconnue conduit son enfant, de sa chaumière dans le palais des riches, où l'attendent les louanges, les honneurs et les hauts emplois.

Les magistrats nommés par l'empereur aux différents postes de l'empire sont tous tirés de la classe des lettrés et ont subi les trois examens dont nous aurons plus tard occasion de parler ; c'est-à-dire qu'ils peuvent n'être pas riches, mais qu'ils doivent être instruits. C'est aux plus célèbres d'entre eux que sont confiés les tribunaux dont nous avons indiqué les différentes attributions. On divise ordinairement les mandarins en deux classes : les mandarins civils ou de robe, les mandarins militaires ou d'épée; les uns et les autres se subdivisent en grands mandarins et en mandarins subalternes : les premiers sont des gouverneurs généraux, des trésoriers supérieurs, des commissaires impériaux, etc., etc., les seconds exercent des fonctions moins importantes. Du trône descend par eux, comme par une pente doucement inclinée, la suprême autorité qui, se partageant en rameaux imperceptibles, va finir et s'éteindre dans le magistrat du village ; organisation vaste et puissante où règne un ordre et un ensemble admirables et dont les mouvements toujours sûrs et prompts sont marqués au coin de l'unité et de la sagesse. L'institution des mandarins est fort ancienne. Autrefois ils étaient divisés en six classes. Les uns, sous le nom de *vénérables présidents des affaires célestes*, remplissaient les différentes charges de la cour des rites ; les autres, appelés *officiers absolus des affaires terrestres*, réglaient tout ce qui se rapportait au commerce ; les *mandarins du printemps* veillaient sur la conduite et la

propriété des citoyens ; les *mandarins d'été*, avaient l'inspection générale de l'armée ; les *mandarins d'automne*, la garde des lois ; les *mandarins d'hiver*, la direction des travaux publics. Aujourd'hui encore, sous d'autres noms, les mêmes tribunaux, les mêmes lois, les mêmes magistrats, existent, comme on a vu ; preuve frappante de la constance de la Chine dans la grande affaire de son gouvernement.

Les mandarins jouissent de grands avantages; seuls ils portent des habits brochés d'or, seuls ils sont exempts de contribution, seuls ils peuvent contracter des dettes sur le trésor public; mais leurs habits de cérémonies sont si bien spécifiés, leurs rangs respectifs si bien déterminés, leur liberté si restreinte, leur conduite si surveillée qu'il y aurait du danger pour eux, à se distinguer, outre mesure, par le nombre de leurs domestiques, la magnificence de leurs festins, et le luxe de leurs maisons; leur position est brillante, mais leur responsabilité est très grande ; ils répondent de la tranquillité des provinces qu'ils gouvernent ; les grands mandarins sont responsables de leurs subordonnés, et punis quand ceux-ci sont coupables, à moins qu'ils ne prouvent qu'il n'a point tenu à eux que le mal ne fût réprimé et le délinquant rappelé au devoir. Les mandarins d'un grade inférieur répondent de même de la conduite des citoyens, et encourent de sévères chatiments pour la moindre négligence. Les uns et les autres sont sans cesse tenus en haleine par les censeurs qui parcourent le pays, revêtus d'une autorité souveraine; et chaque année ils subissent, chacun dans sa sphère et devant ses juges officiels, un examen minutieux à la suite duquel ils peuvent être suspendus, destitués, et condamnés à une mort ignominieuse. Aucun mandarin ne peut exercer des fonctions dans la contrée qui l'a vu naître ; placé dans un poste par la volonté im-

périale, il ne peut ni le quitter définitivement, ni s'en absenter sans autorisation. Tous les cinq ans il change de pays; par là sont prévenus tous les inconvénients d'un trop long séjour du magistrat dans le même lieu. Où qu'il soit, malgré son rang, son âge, son autorité et sa célébrité, il doit rappeler de temps à autre, dans un document public, tous les écarts de sa fidélité. Cette confession officielle de ses fautes l'humilie et doit le rendre sage. Engagé dans des cabales ou convaincu d'intrigues, il est décapité comme le dernier de ses sujets. Quand on voit les dangers d'une telle charge, on se demande pourquoi on l'achète par des années entières d'efforts inouis. Du haut de cette sommité sociale, l'œil voit dans le présent des devoirs immenses, dans l'avenir des orages peut-être et des tempêtes qui précipitent dans l'abîme, par une catastrophe affreuse, mais il voit aussi des titres, des honneurs et des richesses, et cette dernière perspective fait oublier la première. Qu'on imagine un homme tiré des derniers rangs de la société et élevé tout-à-coup au-dessus de ses relations, représentant de la majesté du trône, organe des lois, ministre de la religion, l'honneur de sa famille, l'objet des plus flatteuses félicitations, et le maître d'une grande province, et on comprendra que dans l'ivresse de l'espérance, la jeunesse vise de bonne heure à ún si brillant emploi et lui sacrifie plus tard sa liberté et le repos de ses jours.

On suppose bien que dans un pays où les plus illustres citoyens sont si sévèrement traités, le peuple doit être régi par des lois dures. On jugera du caractère général de cette civilisation par les citations suivantes. Un homme qui entrerait, sans permission, dans la vaste enceinte du palais impérial, serait frappé du bambou; celui qui irait jusque dans l'appartement du prince, serait décapité. Tout citoyen est puni de mort qui passe les barrières de

l'empire, et entretient des relations avec les étrangers; quiconque facilite à ceux-ci l'accès dans l'intérieur, ou aux Chinois la sortie de leur pays, est de même puni de mort, sans égard ni à sa personne, ni à son rang. Aucune loi, comme on sait, n'est moins observée que celle-ci. Est-ce un extrême orgueil, est-ce une extrême faiblesse qui l'a dictée? L'un et l'autre, sans doute. Les Chinois croient pouvoir se passer des Européens, il est vrai, mais ils les craignent surtout, et ils pensent qu'ils ne pourraient acheter leurs services qu'au prix d'imminents périls: l'exemple de l'Inde est pour eux un terrible avertissement, leur crainte n'est point sans fondement, ni leur loi sans motif. Mais s'ils pouvaient comprendre qu'il est une sorte d'hommes qui ne sont citoyens ni de l'Europe, ni de l'Asie, et qui annoncent, ici et là et partout, une nouvelle patrie, de nouvelles lois et de nouveaux biens! peut-être leur feraient-ils un meilleur accueil, et quel avantage ne leur en reviendrait-il pas?

Les lois sont surtout très sévères en matière de haute trahison. Toute personne convaincue d'avoir pris une part quelconque à ce crime est condamnée à une mort lente et terrible; tous les membres de sa famille, appartenant au sexe masculin, ayant seize ans ou davantage, sont décapités, tandis que les femmes et leurs enfants sont vendus comme esclaves, après que leurs biens ont été confisqués. Quiconque découvre un crime de haute trahison et fournit les moyens de le constater, est immédiatement employé dans le gouvernement du pays, et dès ce jour, possède les biens du coupable. Les vols ordinaires sont punis par des coups, les vols graves par la strangulation. L'enlèvement des enfants accompagné de leur vente comme esclaves, donne lieu au bannissement et au châtiment par le bâton. La profanation des tombeaux reçoit la même punition; celle des corps morts

(elle a lieu quand on les mutile ou qu'on les jette dehors sans sépulture) en reçoit une plus sévère : le coupable est décapité. L'homicide par des voies de fait ou par le poison, par la magie et par la terreur, a le même sort que sa victime. Un médecin maladroit qui tue son malade est condamné à une amende et interdit dans ses fonctions ; un médecin fourbe qui prolonge et aggrave le mal par l'appât du gain, est décapité. Les offenses de la jeunesse envers les personnes d'âge reçoivent des châtiments dix fois plus graves que les punitions ordinaires dans des cas analogues ; la vieillesse est à peine reprise de ses fautes. Le parricide souffre une mort horrible ; s'il meurt en prison, son cadavre au défaut de sa personne est jugé et condamné au châtiment le plus sévère. Les parents dénaturés qui tuent leurs enfants ne sont que légèrement punis ; ceux qui, à leur naissance, étouffent les jeunes filles, ne le sont point du tout. Un esclave qui bat son maître est mis à mort, un maître qui bat son esclave est dans son droit ; un mari qui bat sa femme, sans lui faire de blessure, n'est point atteint par la loi, une femme qui bat son mari reçoit cent coups. Le magistrat ne peut accepter de présents de personne, sauf des comestibles lorsque la condamnation n'est que de quarante coups. Les officiers de police qui ne saisissent pas les coupables sont punis par le bambou. La torture n'est employée ni pour l'adolescence, ni pour le grand âge, ni pour les personnes malades ; dans tous les autres cas, elle devient l'auxiliaire de la justice.

Le caractère saillant de ces lois, c'est la sévérité et la partialité ; par leur sévérité, elles infligent des châtiments cruels à l'occasion de fautes souvent légères ; par leur partialité, elles châtient le mal chez l'un et le laissent impuni chez l'autre : en cessant d'être égale et compatissante, la justice cesse d'être juste. La législation chinoise ne prévient pas le mal ; abjurant la plus noble

partie de sa tâche, elle se borne au rôle sanglant de bourreau ; elle pèche également, et par les moyens qu'elle défend et par ceux qu'elle ordonne. Le coupable n'a point de défenseur, il trouve dans l'organe de la loi un juge armé d'un glaive terrible, souvent son accusateur, jamais son ami ; dans la torture, une horrible punition préalable à l'aveu de son crime ; dans la condamnation, le déshonneur ou la mort, sans aucun moyen d'expiation sociale : triste fruit d'une législation qui a toujours recours au sang pour purifier la société, et jamais aux larmes, comme s'il importait davantage de faire naître le désespoir que d'exciter le remords. Rendons hommage à ces lois pourtant ; elles sont sages au point de vue du gouvernement, et la monarchie chinoise n'en peut pas avoir de plus douces.

Voilà les principaux éléments et les armes efficaces du gouvernement du céleste empire, œuvre de vastes génies, travail admirable, mais funeste, de plusieurs siècles. L'Empereur n'est point un despote ni un tyran, dans le sens ordinaire de ces mots, parce qu'il y a un contrat solennel entre lui et sa nation, qui les engage l'un et l'autre à des devoirs réciproques, et qu'élevé au-dessus de la majesté et de la puissance du trône, le sceptre des lois plane également sur le monarque, qui le respecte, et sur le citoyen, qui le redoute. La forme du gouvernement, telle qu'elle existe aujourd'hui, n'est pas le fait du prince ; c'est un héritage qui s'est trouvé attaché à sa naissance, et que la nation lui a confirmé. Le but de celle-ci, en plaçant si haut le trône de son chef, a été, disent ses sages, de lui imposer de plus grands devoirs et de l'obliger à offrir à ses peuples un spectacle éclatant de vertus, d'amour, de dévouement au bien public, plus encore que de pompe, de gloire et de puissance. Par la vaste symétrie de ses savants éléments, l'unité de sa marche, la haute capacité de ses

agents, ce gouvernement peut compenser bien des défauts; peut-être était-ce le meilleur pour la Chine jusqu'à ce jour; mais que cette monarchie soit l'expression exacte des rapports nécessaires d'un monarque avec son peuple, c'est ce qu'on ne saurait croire.

Car, d'abord, le gouvernement a besoin, pour se soutenir, de l'ignorance et de la superstition des citoyens. L'Empereur, en Chine, n'est pas seulement l'élu de la nation; tenant d'elle sa dignité et sa puissance seulement, il relève du ciel et non de la terre; né père de son peuple, il a des devoirs envers lui, il est lié par des lois, mais c'est aux dieux qu'il doit rendre compte de sa conduite, et non à ses sujets, qui n'ont que le droit de la critiquer, et encore avec quelles précautions! L'empereur s'entoure d'une prodigieuse magnificence, et, comme la divinité, se dérobe aux regards dans l'enceinte d'un brillant séjour. Là règnent, dit le Chinois, les riches pierreries, les perles précieuses, l'or brillant, les salles aux vastes contours, les jardins merveilleux, témoins des derniers prodiges de l'art; là, les retraites impénétrables; le siége antique du Céleste empire, la cour sans égale de ses augustes monarques; enceinte sacrée, mystérieuse, magnifique; imposante image des cieux, éblouissante demeure de leur représentant. A lui le palais des perles pour habitation; le trône du dragon pour siége; dix mille années pour titre; l'hommage des divins honneurs pour récompense. Sur son chemin n'oserait passer la foule vulgaire; devant lui s'incline profondément l'orgueilleux mandarin; à sa parole tremble et obéit le ministre superbe. Habitué dès l'enfance à rendre à la personne et à la mémoire de ses parents les plus respectueux hommages, le Chinois refusera-t-il à la majesté divine de son prince, assise sur le trône immortel du dragon, une entière et profonde soumission? Confondu de tant d'éclat et de tant de titres, il s'honore du joug qu'il

porte, et bénissant ses chaînes avec orgueil, il se rit du reste des hommes, objets de son mépris, mais non de sa pitié. Ainsi séduit par l'ignorance où on l'entretient, il s'abandonne au bonheur de son sort quelquefois, et bénissant le ciel d'être né « dans la région de l'éternel été, sur la terre des sages, hôte fortuné du céleste empire, » il parle avec une méprisante arrogance des pays barbares, de leurs habitants sauvages, singes, cochons, méchants esprits, malheureux, ignorants, désordonnés. Tout ce mélange bizarre de bassesse et d'orgueil est l'œuvre du gouvernement, qui couvre d'un bandeau épais les yeux de la nation pour la conduire plus facilement; flétrissant subterfuge d'une monarchie qui devrait, avant tout, la loyauté à son caractère et la vérité à ses peuples.

On a déjà dit un mot de la sévérité des lois; mandarins et peuple voient au-dessus de leurs têtes un glaive sanglant toujours prêt à trancher le fil de leurs jours. Mais les simples citoyens sont surtout exposés à de durs châtiments; pas de prison qui leur offre un moyen de repentir et de réparation envers la société, pas de défenseur qui fasse valoir leurs droits et soutienne leur cause, pas de jurés qui prononcent sans préoccupation ni partialité; mais un juge, avons-nous dit, l'agent du gouvernement, armé de la loi, de sa sévérité et de l'odieuse torture. On a peur du crime, on l'épouvante, on l'étouffe, on ne se donne le temps, ni de le prévenir, ni de le corriger. Aux termes d'une législation sans entrailles, on doit toujours deviner un gouvernement qui peut bien n'être pas arbitraire, mais qui est soupçonneux et, en réalité, faible dans la même proportion. Un peuple qu'on veut tenir sous le joug, il faut l'accabler d'un poids si lourd qu'il ne le puisse secouer, et par l'horreur du sang, le tenir à distance de ces tentatives qui lui rendraient ses priviléges et sa dignité. En agissant de la sorte, un gouvernement est souvent conséquent avec lui-même

mais quand fermant ses entrailles aux cris de ses enfants et pliant leur cou sous un sceptre de fer, il prétend n'exercer que la douce autorité d'une paternité sage, on a de la peine à lui pardonner cette dure ironie.

Le gouvernement chinois a le monopole de la puissance, de la religion, de la science, ces trois grands ressorts du mouvement des peuples; par l'étendue de sa puissance, il contient les citoyens, par l'avantage de la religion, il les remplit de respect, par l'ascendant de la science, il les mène à ses fins. Qui ne craindrait ce triple glaive que la main souveraine brandit si haut? Quand, parmi le peuple, un homme capable surgit, le gouvernement le prend et s'en fait un appui; ceux qu'il n'agrée pas, il les condamne à la vie privée et active; le peuple lui-même n'est rien, il n'a ni influence, ni dignité; quand il veut adorer les dieux, ses magistrats deviennent ses prêtres, quand il veut s'instruire, il reçoit d'eux la science, quand il veut réclamer contre leur autorité, il n'a point de défenseur; on lui donne un souverain, il l'accepte, des maîtres, il les accueille, des lois, il les observe, des devoirs, il les remplit; pour lui, le gouvernement est tout : autorité, justice, religion, lumières, morale, règle suprême de conduite, siége de la gloire, des richesses et de tous les droits; les magistrats l'assiégent plutôt qu'ils ne le gouvernent; ils l'éblouissent par l'éclat de leurs pompes, ils compriment ses élans, étouffent ses cris et empêchent ses mouvements; ils refusent à leurs sujets le droit d'être hommes et citoyens : hommes, pour conserver leur dignité morale, citoyens, pour jouir de certains avantages, en échange de certaines obligations; et attachant à la glèbe cette plèbe méprisable, ils foulent aux pieds ses droits et sa liberté, lui laissant pour tout rôle l'obéissance, pour tout privilége une soumission aveugle aux lois, pour toute récompense, l'éternel labeur des champs.

Un gouvernement qui trompe ainsi la nation, en se donnant des droits qu'il n'a pas et l'éclat d'une majesté feinte; un gouvernement qui fait peser sur elle le joug d'une législation sévère et dure, sans laisser au citoyen coupable des moyens de défendre sa cause ou d'expier son crime, un gouvernement qui ôte toute influence, toute dignité au peuple, prend comme à tâche de l'humilier et de l'avilir, et par là devient un obstacle insurmontable à son développement et à l'accomplissement de ses destinées; charlatan, dur et tyrannique à la fois, en dépit de ses institutions ou plutôt à cause d'elles, il ne peut se flatter d'un avenir certain. Les peuples s'éclairent enfin, et recouvrant leur dignité avec leur courage, ils consacrent leurs droits par de vastes efforts. Plus éclairée, la nation chinoise n'accepterait pas, tel qu'il existe, son système de gouvernement actuel, et on peut assurer que les magistrats craindraient l'opinion du peuple, si le peuple en pouvait avoir. Un jour viendra où ce peuple comprendra dans quel avilissement on l'a tenu, et quels droits on lui a refusés. Si alors le trône du dragon voit sa base antique s'écrouler, puisse le soleil de la foi luire sur le céleste empire, afin que, produite par une régénération morale et religieuse, sa révolution politique soit et plus facile et plus durable.

NOUVELLES RÉCENTES.

Départ de missionnaires pour la Chine.

Plusieurs missionnaires américains viennent de s'embar quer pour la Chine. Parmi eux, nous avons remarqué le nom du Rev. David Abeel, que nous avons eu le bonheur de posséder pendant un hiver dans la maison des missions de Paris, et que le mauvais état de sa santé avait obligé

à quitter l'Inde. A peine il a eu recouvré quelques forces qu'il s'est hâté d'aller occuper de nouveau le poste où il a déjà travaillé plusieurs années. Il s'est embarqué à New-York, sur le Morrison, vers le milieu d'octobre.

Progrès de l'Evangile aux îles Sandwich.

Les dernières nouvelles des îles Sandwich sont des plus réjouissantes. L'un des missionnaires, M. Bingham écrit ce qui suit, sous la date du 5 mars :

« Cette année a été une année de grâce toute particulière pour les indigènes d'Owyhée. Il y a un mouvement prononcé et un bruit marqué parmi les ossements secs. L'esprit de Dieu se meut visiblement sur ces îles. L'Evangile s'y manifeste, comme la puissance de Dieu. Les frères d'Hilo de Waiméa dans Owyhée comptent les convertis par centaines. Dans toutes les stations de l'île, l'Esprit de Dieu agit sur le cœur des insulaires. Partout où les missionnaires prêchent, la bénédiction divine accompagne immédiatement leur prédication, et produit sur-le-champ des convictions et des conversions. »

Décret du roi Kamehamea III, concernant la religion catholique romaine.

Sous la date du 18 décembre 1837, le roi des îles Sandwich, Kamehamea III, a rendu un décret par lequel il interdit la prédication de la religion catholique romaine dans ses états, et défend à tout prêtre ou instituteur de cette religion d'aborder dans l'une ou l'autre des îles. Le décret établit dans ses considérants qu'il n'est pas bon qu'il y ait deux religions dans un aussi petit royaume, et s'appuie sur ce que les procédés des prêtres de la religion romaine n'ont contribué qu'à semer la division entre les sujets du roi.

TABLE DES MATIÈRES.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Pages.

Afrique Méridionale. — Station de Morija. — Rapport du missionnaire Casalis.......................... 2
Makoniane le visionnaire et un réveil............ 3
Obstacles aux progrès du Christianisme........... 5
Entretiens avec les indigènes.................... 6
Mort de Tauloani................................. 9
Commencement de Thaba-Bossiou.................... 11
Station de Thaba-Bossiou. — Journal de l'aide-missionnaire Gosselin............................ 12
Extrait d'une lettre de la Conférence des Missionnaires français, au sud de l'Afrique, sur leurs vues concernant l'agrandissement de l'œuvre des Missions dans ce pays........................... 20
Station de Béerséba. — Rapport de M. Daumas..... 41
Conséquences fâcheuses de l'expédition des Korannas contre la station......................... 42
Ecoles... 44
Prédication...................................... *ib.*
Réunions pendant la semaine...................... 45
Candidats au Baptême............................. *ib.*
Les enfants de Béerséba.......................... 48
Paroles de sympathie au sujet d'une grande épreuve. 49
Extrait d'une lettre de Mme Rolland au comité de la Société auxiliaire de femmes de Paris........... 52
Objets offerts au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris par M. Arbousset......................... 57
Station de Motito.—Extraits d'une lettre de M. Lemue, datée de Motito, du 20 mars 1837............... 81
Guerre des Boers contre Mousselékatsi............ 82
Etat de Motito................................... 83
Réveil parmi les Korannas de la rivière Hart...... 84
Extraits d'une lettre de Mme Lemue à ses parents, sous la date du 19 mai 1835..................... 85
Ville du Cap.—Extraits d'une lettre de M. Arbousset, écrite de la ville du Cap, le 15 septembre 1837. — Les Chrétiens du Cap............................ 88
Impression d'un petit livre dans le dialecte des Bassoutos.. 89
Préparatifs de départ pour Morija................. 90
Station de Wagenmaker's-Valley. — Extrait d'une lettre de M. Bisseux, du 15 octobre 1837......... 121
Obstacles au succès des travaux du Missionnaire.... *ib.*
Baptême de trois adultes......................... 125
Fraternité entre les Membres de l'Eglise.......... 126
Le vieux Saul.................................... 128

Pages

Afrique méridionale. — Station de Motito. — Extraits d'une lettre de M. Lemue, sous la date du 24 octobre 1837.... 161
Conversion et Baptême d'un indigène............ 161
Encouragements et obstacles...................... 162
France. — Examen pour la Consécration d'un des élèves de la Maison des Missions.......................... 164
Quatorzième assemblée générale de la Société des Missions Evangéliques de Paris................. 169
Consécration deM. Pédézert......................... 175
Afrique méridionale. — Arrivée à Béthulie des derniers missionnaires partis de France......................... 201
Extraits du journal du voyage de M. Arbousset, de la Ville du Cap à Morija......................... 203
Journal d'un nouveau voyage de M. Arbousset dans le district de Mokotling............................ 208
Station de Béerséba. — Lettre de M. Rolland....... 237
Augmentation de la population de la station........ 238
L'école... *ib.*
Baptême de dix adultes et de six enfants........... 240
Réception de vingt-huit candidats au Baptême..... 242
Réveil d'une trentaine de Béchuanas 244
Préparation de neuf Bastards pour le Baptême...... 245
Alarmes causées par les Cafres.................... 246
Travaux matériels................................ 249
Station de Thaba-Bossiou. — Journal des travaux de l'aide-missionnaire Gosselin, pendant les six derniers mois de l'année 1837...................... 250
Troisième rapport de la Conférence des missionnaires français en Afrique.............................. 277
Morija.. 280
Thaba-Bossiou.................................... 282
Béerséba... 284
Béthulie.. 287
Mokotling... 289
MM. Maeder et Hagenbach; Mlle Clarisse Delatte; Mmes Daumas et Lauga........................... 289
Etat de la Société, et travaux matériels de ses stations. 290
Station de Motito. — Extrait d'une lettre de Lemue, datée du Kuruman, le 21 avril 1838. — Maladie et danger de Mme Lemue; sympathie touchante des Béchuanas.................................... 358
Demande et besoin urgent d'un ouvrier........... 360
Prospérité de Motito............................. 361
Vaste porte ouverte à l'Evangile.................. 362
Extrait d'une lettre de M. Bisseux, datée de Wagenmaker's-valley, le 18 *mai* 1838. — Maladie grave de ce missionnaire et son rétablissement........... 364
Station de Mokotling. — Extrait d'une lettre particulière de M. Daumas, datée du 10 juin 1838....... 437
Station de Béthulie. — Extrait d'une lettre de M. Pellissier, datée du 1er mai 1838............ 442

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

	Pages
Inde en deçà du Gange. — Présidence de Bombay.	24
Amérique septentrionale. — Groënland. — Mission des Frères-Unis.	59
Nouvelle-Zélande. — Influence du christianisme sur les indigènes de ce pays	92
Indes Orientales. — Madras. — Baptême du brame Armuruga Tambiran	131
Guyane anglaise. — Berbice	135
Océanie. — Rarotonga	146
Perse. — Mission chez les Nestoriens	150
Amérique Septentrionale. — Labrador. — Mission des Frères de l'Unité	177
1°. Station de Hoffenthal	178
2°. Station de Naïn	182
3°. Station de Okak	184
4°. Station de Hébron	186
Inde en deçà du Gange. — Présidence de Madras. (Suite)	220
Océanie. — Commencements de la mission dans les îles des Navigateurs	255
Conversion au christianisme de l'île de Rouroutou	292
Archipel Indien. — Coup d'œil sur la mission à Batavia	298
Afrique Méridionale. — Voyage du missionnaire Owen au nord de Port-Natal	307
Chine. — Voyage de M. Medhurst le long de la Chine	317
Amérique Septentrionale. — Les Indiens à l'ouest des montagnes Rocheuses	330
Océanie. — Découverte de l'île de Rarotonga, et sa conversion à la foi chrétienne	338
Afrique Méridionale. — Récit de l'émigration des colons hollandais (Boers) et de la retraite des missionnaires américains et anglais, du nord de Port-Natal	365
Inde en deçà du Gange. — Présidence de Madras. (Suite)	397
Inde au delà du Gange. — Presqu'île de Malacca. — Baptême de plusieurs Chinois	413
Amérique Septentrionale. — Rivière rouge	444

VARIÉTÉS.

Recettes des principales Sociétés religieuses pendant l'année 1837.	79
Situation financière du conseil américain, pour les missions étrangères	80
Assemblée extraordinaire de la société des Missions de Londres, pour le départ de trente-cinq missionnaires	108
L'empereur Trajan et le chef africain au lit de mort	118
Kali Poujah	154
Un chef et un guerrier océaniens	193
Le chef Vara à Eiméo	194
Mé, le guerrier de Raiatéa	196
Conversion et mort d'un magicien	198

Pages
Reclamations chrétiennes contre la protection accordée dans l'Inde à l'idolâtrie, par les autorités britanniques..... 200
Sacrifices humains dans l'Inde.......................... 233
Lettre des membres de l'église de Rarotonga................ 237
Effet de la grâce sur quelques bushmen convertis.. 238
André Stoffles, le hottentot converti...................... 271
Mœurs des habitants de la Nouvelle-Zélande................. 311
Mœurs des habitants de la Nouvelle-Zélande (suite)............ 351
Mœurs des habitants de la Nouvelle-Zélande (suite)............ 381
Population de la Chine et son état actuel................... 421
Son gouvernement et ses lois............................. 450

NOUVELLES RÉCENTES.

Premier martyre à Madagascar........................... 119
La Cochinchine fermée à l'Evangile....................... 120
Départ d'un vaisseau missionnaire pour l'Océanie.............. 239
Mort de plusieurs missionnaires aux Indes-Occidentales......... 395
Mission française en Afrique............................ 435
Départ de missionnaires pour la Chine..................... 476
Progrès de l'Evangile aux îles Sandwich.................... 476
Décret du roi Kamehameha III concernant la religion catholique romaine... *Ibid.*

For use in Library only

For use in Library only

I-7 v.13
Journal Des Missions Evangeliques
Princeton Theological Seminary–Speer Library
1 1012 00314 9731